

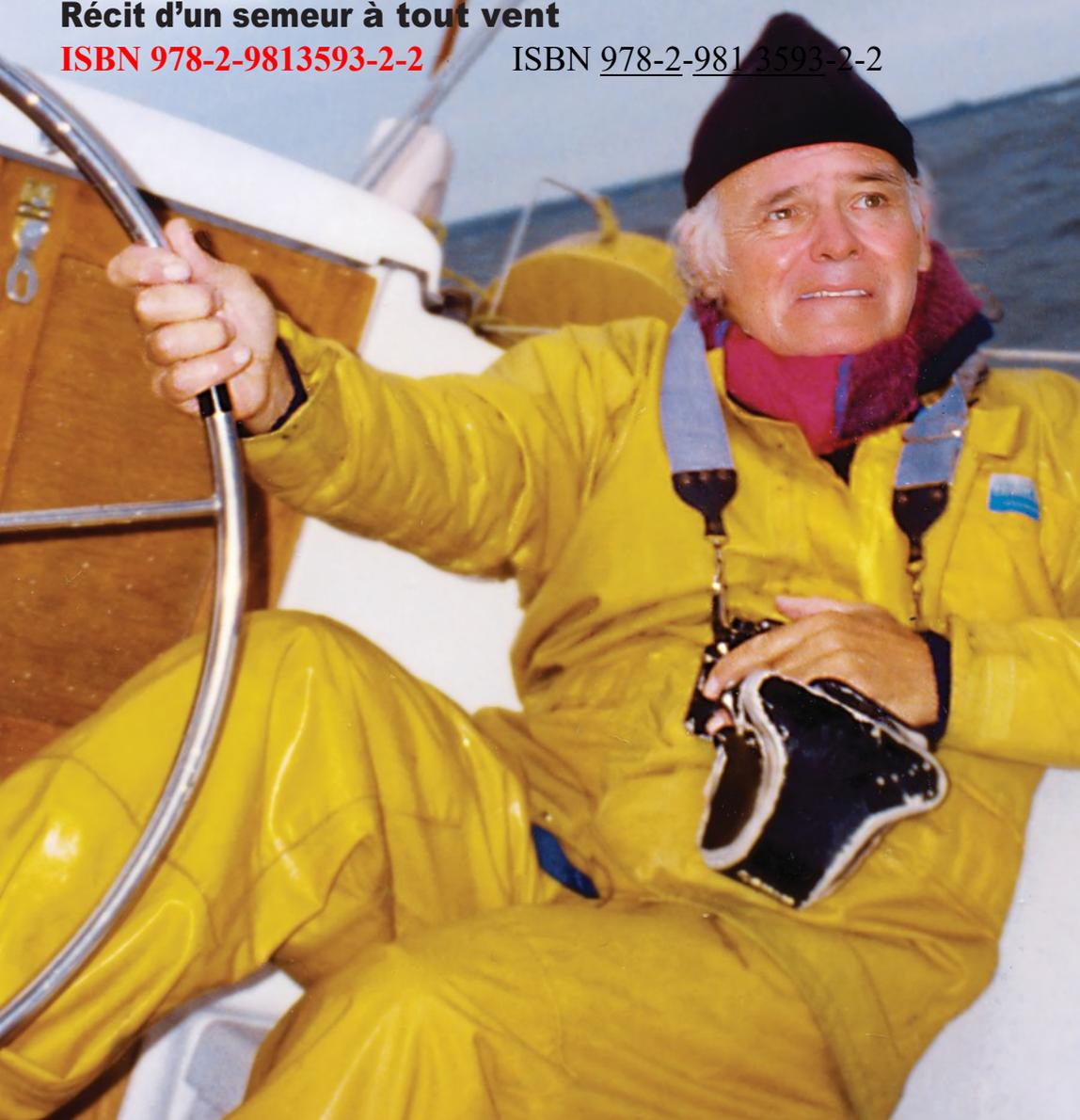
**LOUIS CHARBONNEAU**

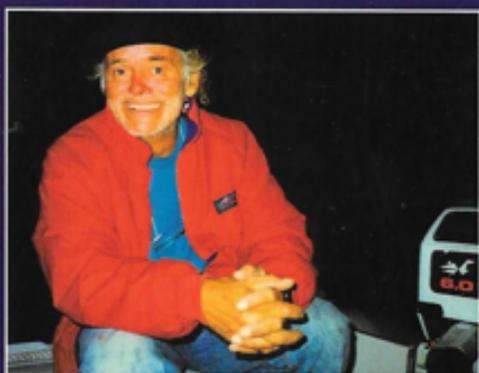
# **LES DEUX PIEDS SUR LE PONT**

**Récit d'un semeur à tout vent**

**ISBN 978-2-9813593-2-2**

ISBN 978-2-9813593-2-2





Né d'une famille aimante et ouverte aux aventures, Louis Charbonneau se dirigea dès sa jeunesse sur une voie pleine de surprises. Peu studieux, il a, malgré tout, réussi à devenir un enseignant en géographie à différents niveaux. Il a eu la chance d'enseigner en Allemagne pendant trois ans, accompagné de sa femme et de ses trois enfants; ce qui a permis à cette petite famille de découvrir beaucoup de coins d'Europe. Le goût de l'aventure le poussa à créer une école de voile et une petite maison de production de films: œuvres techniques sur la voile et sur ses voyages au long cours. Il a joué un grand rôle dans la formation des plaisanciers de voile au Québec.

Personnage coloré et plein de charme, Louis Charbonneau se livre à cœur ouvert avec ses qualités et ses défauts. Son livre raconte de nombreuses péripéties qu'il a vécues, en espérant que vous passerez un bon moment à lire le récit d'un semeur à tout vent!

ISBN 978-2-9813593-2-2



9 782981 359322

## CHAPITRE 1

### **Une famille de navigateurs plaisanciers**

En principe, cette histoire qui est la mienne, devrait commencer en 1937, année de ma naissance, mais je la débute au début du 20<sup>e</sup> siècle, car c'est vraiment là que débutait l'orientation de ma vie et de celles de mon frère Pierre, de ma sœur Pierrette et de cousins qui ont baigné, entre autres, dans le domaine de la navigation de plaisance. Une photo familiale prise dans un studio montréalais montre l'intérêt et les moyens qu'avait mon grand-père Napoléon Charbonneau. Ça débute bien mon histoire, car la navigation à voile était bien enracinée pour que je puisse vivre la vie que j'ai vécue.

La voile de plaisance à cette époque, hum ! Les gens étaient occupés à autre chose. Le grand-père fut probablement un des premiers navigateurs de plaisance du Québec. L'aïeul est décédé en 1916. Il est important de parler de lui, car c'est lui qui a ouvert le bal de la navigation dans la famille. Il était plaisancier, des années 1800: voilier, voilier sur patins à

glace, petite embarcation à vapeur.

Un peu spécial le grand-père, on raconte qu'il allait se baigner au lac en plein hiver : sa résidence était face au lac Saint-Louis, à Pointe-Claire. Il creusait un trou dans la glace, et il allait s'y saucer. L'histoire ne disait pas s'il y restait longtemps. C'était un homme d'aventure, on dit même qu'un soir, en revenant de la cour supérieure de Montréal où il siégeait comme juge en chef, il s'était trompé de train. Il avait pris celui qui livrait la poste. Il a dû sauter du train alors qu'était lâchée la poche du courrier.

Le premier bateau à moteur à essence, il amène sa famille à New York, via le lac Champlain, les canaux, le fleuve Hudson. Assez rare à l'époque, alors que les gens étaient occupés à faire autre chose : la population active était surtout rurale, industrielle, et les seuls marins étaient pêcheurs. Ne dit-on pas que la plaisance est apparue à la fin du 19<sup>e</sup> siècle? Homme de profession libérale, juriste, avocat et juge, il avait une vie variée, le temps et l'argent, sans

oublier l'énergie, pour s'adonner à la navigation de plaisance.

La petite histoire familiale raconte que Julienne, une de ses filles, est née en 1893 sur leur petit bateau à vapeur... En fait, pour être plus précis, ils étaient arrêtés chez l'habitant qui lui avait porté main-forte. Le grand-père est décédé d'un arrêt cardiaque (à 53 ans) en jouant de la manivelle pour démarrer le moteur de son cruiser (1914). Papa et Néo, 13 et 14 ans, ont ramené le bateau de 50 pieds à bon port. Ses fils, Henri et Jean-Pierre, ont continué à pratiquer la voile de plaisance jusqu'à leur décès.

### **Mon père a continué la tradition**

La voile me fait inconsciemment réaliser l'amour filial reçu, racine importante de la réussite d'une vie d'adulte. Mon père Henri, travailleur acharné dans le domaine médical. Pour avoir une idée du travail d'Henri comme médecin et du rôle qu'il a joué durant les grandes épidémies de poliomyélite au Québec.

Il est, lui aussi, décédé à bord de son bateau à

l'âge de 73 ans: il a un peu trop forcé en montant au mât de son bateau; rupture d'anévrisme. Si je suis la courbe d'espérance de vie et la tradition familiale, je devrais mourir sur mon bateau vers l'âge de 86 ans: un simple arrêt cardiaque comme mes ancêtres serait bien ou, encore mieux, peut-être, assassiné (NON!) de la main d'un mari jaloux, à l'âge vénérable de 90 ans.

Jean-Pierre Charbonneau, juriste et juge à la Cour Supérieure de Montréal, a fait du voilier durant toute sa vie sur le Thione et sur l'Amanda. Son fils Jean-Paul a quitté la ville de Québec au début des années soixante à bord de son voilier et a navigué de longues années par le monde. Il vit peut-être encore aux Philippines. Il aurait dans les 90 ans et il aurait fait de la voile longtemps. Jeannine et Mireille, toutes deux filles de Jean-Pierre, ont également eu des voiliers. Pierrette, la fille d'Henri, donc ma sœur, a toujours fait de la voile et, entre autres, a passé plus de dix ans à naviguer en Méditerranée. Pierre, mon frère, a également toujours fait de la voile, entre

autres, une vingtaine de saisons hivernales dans les Antilles à partir du Québec, question de fuir l'hiver et vivre l'aventure.

## **La 4<sup>e</sup> génération**

La 4<sup>e</sup> génération est bien en place. Les fils de Pierre font de la voile. Philippe, le fils de Pierrette, est maintenant l'heureux propriétaire d'un Nonsuch 30, et mes fils, Stéphane et Éric, ainsi que ma fille Isabelle en ont fait ou en font. Stéphane est surtout un véliplanchiste hors pair, il a apporté sa contribution à l'école de voile à ses débuts alors qu'elle avait surtout une vocation-école de dériveurs. Les courses sur le Saint-Laurent, la course Défi, père et fils, quels beaux souvenirs ! Montréal-Trois-Rivières sur un petit dériveur. Denise Bienvenu, fille de Mireille, qui est la cousine de Louis (lignée Jean-Pierre), a eu une voilerie à Dorval, fait partie des escadrilles de plaisance (Lake St-Louis Squadron), et a une belle carrière de plaisancier coureur.

## **Maintenant, la 5<sup>e</sup> génération**

La famille Charbonneau en est actuellement à sa 5<sup>e</sup> génération. La première, Napoléon au 19<sup>e</sup>, Henri et Jean-Pierre, ensuite leurs enfants. Les générations suivantes ont poursuivi la tradition. Et moi, Louis, j'ai donné des cours de voile pendant 50 ans. Pour souligner l'importance de cette lignée de marins plaisanciers, j'ai tourné un court métrage. Il y a plusieurs années, avec principal personnage mon petit-fils, Loïc, le fils de Stéphane (voir *L'Enfant qui levait les voiles* dans les productions du Roi-Soleil). Loïc est aujourd'hui un fervent amateur de planche à voile. Il faut croire que l'amour filial se transmet par la voile.

## **Brève biographie de mon père**

Parlons un peu de mon père, J. Henri Charbonneau, médecin et plaisancier de voile. Né à Pointe-Claire le 12 novembre 1901, mon père fit ses études classiques au Collège Sainte-Marie et au Collège de Montréal. Il termina ses études universitaires à

l'Université de Montréal en 1927, dont il reçut son doctorat en médecine. Il se spécialisa ensuite dans les universités de Londres, Paris, Strasbourg et Boston. De retour à Montréal en 1934, il fut nommé surintendant médical de l'Hôpital Pasteur dont il présida la Fondation et où il œuvra comme médecin et directeur médical, sans compter son temps, jusqu'à son décès.

Il était membre spécialiste du Collège Royal et du Collège des médecins en pédiatrie, Fellow de l'American Academy of Pediatrics et canadienne de Pédiatrie, de l'Association des pédiatres du Québec, vice-doyen de la Faculté de médecine et professeur émérite de membre correspondant de la Société de pédiatrie de Paris. Il fut président de la Société de L'Université de Montréal et de McGill. Il fut également membre et secrétaire du conseil de l'Institut de Microbiologie de Montréal. Conférencier recherché, il s'est adressé, durant son éminente carrière à de nombreuses sociétés médicales dont: la Société médicale de Montréal, le Congrès des

médecins de langue française, la British Pediatric Society, la Toronto Alumni Association, l'Indiana Medical Association et le Congrès international de Pédiatrie. Les revues médicales ont bénéficié de nombreuses publications sur différents sujets médicaux traitant de maladies contagieuses et pédiatriques. Sa réputation comme spécialiste dépassait les frontières.

Henri Charbonneau a œuvré toute sa vie à l'Hôpital Pasteur. Cette institution spécialisée dans les maladies infectieuses a changé de vocation et de nom. Elle est aujourd'hui connue sous le nom de « Centre d'hébergement J.-Henri-Charbonneau ». Cet hôpital a joué, comme Henri Charbonneau d'ailleurs, un grand rôle dans le combat contre les maladies infectieuses. On se rappellera particulièrement les trois grandes épidémies de poliomyélite d'avant les années soixante.

Henri Charbonneau est décédé à Montréal, le 19 août 1975. La veille de sa mort, il avait fait de la voile sur son voilier le Capitaine

Nemo. La dépouille mortelle a été exposée au salon du Centre Hospitalier. Les funérailles ont eu lieu le samedi 23 août 1975.

Il a laissé derrière lui son épouse Juliette Guilbault; ses fils, le commandant Pierre Charbonneau, Louis, éducateur; ses filles, Pierrette, madame John Brady et Denise, madame Jacques Lalonde; ses belles-filles, Lise et Françoise; sa sœur, Julienne Charbonneau, ses belles-sœurs, madame Amanda Charbonneau, épouse de Jean-Pierre Charbonneau et madame Thérèse Charbonneau, femme de Néopold Charbonneau, ainsi que ses douze petits-enfants.

Henri Charbonneau, fervent amateur de voile, rentrait du lac Champlain à bord de son voilier Le Capitaine Nemo. Il a vécu pleinement. C'est sur les genoux de cet homme, aimant de la nature, que j'ai pris le goût de la voile. Cet homme a également été à la base de bien d'autres intérêts. L'amour filial est une belle inspiration.

Je me souviens vaguement de mes premiers

moments à bord du voilier familial le Capitaine Nemo.

Mon souvenir le plus lointain, au début de ma vie, est une brassée d'eau m'envahissant, alors que j'étais assis au fond du cockpit. Je ressens encore cette tasse d'eau. Je ne sais pas quel âge j'avais, mais aucun souvenir avant ce moment de ma vie, mais combien d'autres similaires se sont additionnés.

### **Ma première arrivée au lac Champlain : la Pointe au Fer, le Capitaine Nemo et le Thione**

Papa avait nommé son voilier « Le Capitaine Nemo », capitaine du Nautilus. Nous venions de remonter le Richelieu. Nous étions heureux d'avoir de l'espace pour faire des manœuvres à la voile sur le lac Champlain : de l'espace. Nous prenions soin de bien suivre les bouées. Tous les étés, nous quitions le lac Saint-Louis, destination le lac Champlain pour aller y passer un mois : le canal Lachine, le Saint- Laurent jusqu'à Sorel, l'écluse de Saint-Ours, le bassin de Chambly, le canal du même nom. À cette époque, nous passions sous les ponts, 45 pieds de tirant

d'air.

Le 6 août 1954, je me souviens de la date, car c'est la date de l'anniversaire de Françoise, ma compagne de vie de près de trente ans et mère de mes trois enfants. À trois heures était posée la dernière travée du fameux pont de Saint-Jean qui obligeait tout voilier avec une hauteur de mât de plus de 29 pieds de démâter. Allez-y comprendre quelque chose : 50 pieds au-dessus de la rivière qui n'est pas navigable et 29 au canal ? Les charpentiers ont eu la gentillesse de soulever le grand mât avec leur grue et de le remettre en position pour qu'on puisse repositionner les haubans. On venait de bousiller la navigation des voiliers sur cette voie navigable. Pourtant selon les lois, il est essentiel de conserver la navigation et d'organiser tout autre moyen de transport pour qu'il ne vienne pas entraver un tracé existant. J'avais entrepris des démarches pour trouver des organismes pour m'appuyer; le plus ridicule, c'est que sur le canal, la hauteur sous barrot est de 29 pieds et qu'au-

dessus de la rivière, qui n'est pas navigable, elle est de 45 pieds. Ils sont brillants ces ingénieurs! J'avais demandé l'aide de mon beau-frère, avocat et organisateur politique du parti au pouvoir à Québec. Niet! Papa trouva un moyen de faciliter les choses en modifiant son gréement : couper son grand mât, installant une plaque d'aluminium de chaque côté. Le tout bien boulonné, n'enlevant aucune force au mât et bien organisé pour être capable de le descendre vers l'arrière. Il s'agissait de déboulonner les fixations, le faire descendre lentement en le retenant avec une drisse du mât de misaine et le déposer sur un diable à l'arrière du cockpit.

Rendu au-delà du pont, on avait qu'à remonter le grand mât avec le treuil en utilisant le vérin, boulonner les plaques et le tour était joué. Mes parents ont donc pu retourner au lac Champlain, jusqu'en 1975, l'année du décès de mon père.

Retournons dans le passé : à la fin des années quarante, bien avant cette histoire de pont qui perturbait la navigation, naviguer

sur le Richelieu était toute une aventure. Je pense qu'en particulier vers la fin de la guerre, alors que l'essence était rationnée, il fallait attendre le vent. C'était un autre monde. Les habitants des villages venaient nous saluer sur les quais fédéraux des différents villages le long de cette rivière. "Un bateau à guenilles", nous l'avions déjà entendu lorsque nous remontions la rivière à la voile. Il réussissait à la remonter sans moteur.

Il naviguait pour le plaisir et ne transportait aucune marchandise. À l'époque, plusieurs petits pétroliers passaient de Montréal à New York, les seuls bateaux commerciaux à emprunter cette voie navigable.

J'ai emmené Nicole, ma conjointe actuelle, au canal de Chambly, afin de me replonger dans l'ambiance de ma tendre enfance, lorsque je n'avais qu'à suivre les consignes de mes parents et de revoir ces lieux qui m'ont apporté tant de bonheur. J'ai dû remonter le canal au moins une dizaine de fois et bien sûr, le redescendre tout autant. Les belles pistes

cyclables, le paysage peu accidenté, un peu plus de 20 km pour monter et autant pour retrouver la voiture. Nos balades en vélo me permettent de me libérer de cette écriture qui m'occupe : "deux doigts, courir après les lettres...". Pour un cancre à qui on avait dit que "j'étais mal parti", je me suis bien débrouillé dans ma vie... Mes professeurs se retourneraient dans leur tombe.

Je vais vous parler de notre première arrivée au lac Champlain. Cet épisode restera toujours imprimé dans ma mémoire; je devais avoir cinq ans. Nous étions accompagnés du voilier de l'oncle Jean-Pierre, le Thione.

Nous naviguions allègrement, vent arrière, pleines voiles, nous venions de passer les douanes; c'était, pour nous notre arrivée au lac Champlain, là où il s'engouffre dans le Richelieu. Quatre bouées vertes, deux bouées rouges, il ne fallait pas se tromper. Mon père les avait bien comptées. Un regard vers l'arrière, les lunettes d'approche, l'oncle JP est en train de grimper au mât de cette Yole de

43 pieds, toutes voiles déployées. Virement de bord pour aller voir ce qui se passait. L'oncle était connu pour dépasser la consommation d'alcool permise, ce qui le plaçait quelquefois dans des situations occasionnellement délicates. « Non merci, Henri, mon drapeau était pris dans la drisse et j'ai dû... ». Le reste de la communication se perdit. Ni une ni deux, le Capitaine Nemo reprit son allure portante et les devants, voiles en ciseaux.

Quatre bouées vertes deux rouges. Oups, une méprise, la quatrième n'était ni rouge, ni verte, mais d'un rouge tirant sur le vert, du moins ce fut l'excuse... Boum! J'étais assis à l'arrière, je fus projeté sur le front arrière de la cabine: à six nœuds sur le banc de roches de la Pointe au Fer.

C'est l'oncle Jean-Pierre qui est venu nous sortir de cette bature. Une drisse à la tête du mât du C.N. est amenée à une barque, un coup de moteur de l'embarcation a fait gêter le Capitaine Nemo. La quille a débloqué, un coup de moteur sur notre bateau et hop, ça y

était. J'imagine que mon père n'a jamais révélé à son frère la raison pour laquelle nous étions allés à sa rencontre.

**Franco et moi avons vécu  
une aventure semblable  
sur la batture de la rivière  
Chasy**

Plusieurs années plus tard, alors que Franco, mon épouse et moi avons vécu une petite histoire similaire sur la batture de la rivière Chasy à celle vécue avec le Capitaine Nemo et du Thione. En sortant de la petite rivière Chasy, on aperçoit un voilier échoué sur la même batture de roche. Ni une, ni deux on s'approche de l'échoué, malgré les faibles profondeurs du lieu, nous avons relevé notre quille mobile. Nous nous protégeons d'un faible tirant d'eau, ne voulant pas avoir deux bateaux dans le trouble. On crie au capitaine de nous lancer une drisse, la tire viendrait de la tête du mât; on noue un bout assez long pour s'éloigner du bateau, le but étant de multiplier nos forces. On demande au capitaine de hisser son génois. C'est une

bonne force de déplacement fonctionnant à partir d'un vent d'une dizaine de nœuds. Le tour est joué le bateau est déséchoué et surprise... « Merci, Monsieur Charbonneau. Vous m'avez déjà donné des cours de voile, chez vous à Léry ». Retour par les voies navigables... Une lettre nous attendait à la maison : « Merci monsieur Charbonneau de m'avoir secouru, ce petit chèque pour que vous et votre femme puissiez-vous permettre un bon petit souper avec un petit verre de vin ». Un beau chèque de cent dollars. Nous en avons bien profité et nous avons jασé longtemps ce soir-là, du hasard des événements. Les gens sont faits pour s'entraider.

## **Historique du bateau de bois Capitaine Nemo et travail de printemps**

Revenons au bateau familial, sur lequel j'ai appris le « seamanship » qui m'a suivi toute ma vie : Le Capitaine Nemo, du latin *nemo*, qui a été créé par Jules Verne dans le roman *Vingt mille lieues sous les mers*. J'ai apprécié

ce roman à l'adolescence.

Les bateaux étaient faits solides, le profil de la quille était tel que les bateaux montaient sur la batture en glissant sans s'endommager. Monsieur Montpetit, personnage légendaire au *Pointe Claire Yacht Club* (PCYC), mettait le Capitaine Nemo à l'eau. Les préparatifs du printemps. Avec beaucoup plus d'ouvrage, ces bateaux de bois étaient tout un contrat, beaucoup plus que sur nos bateaux de fibre de verre : gratter, sabler la carène, mastiquer les joints, la repeindre avec une peinture antisalissure. Sabler et glaiser le bordé ensuite passer un papier à sabler fin, le peindre, deux couches, sabler les tecks, plusieurs couches de vernis, c'était l'ouvrage de ma mère, très minutieuse. Quelques fois je dois remplacer des pièces pourries. Moi aussi j'avais mes tâches : astiquer l'annexe, cette petite embarcation qui me permettait de vivre des aventures et qui permettait à ma mère de s'y évader pour lire. Je la sablais, étendais la peinture; j'adorais faire cette tâche; je chantais sans arrêt ma chanson préférée «

*Lundi matin, le roi, la reine et le petit prince*  
» et je la turlutais en travaillant... et... je recommençais. Un jour, mon père me dit : « En connais-tu une autre chanson? ».

Je la revois encore maman se faisant traîner derrière le bateau, un livre à la main avec son beau sourire, nous laissant tout l'espace pour nous chicaner. Elle allait s'y reposer. Maman Juliette passait beaucoup de temps à la préparation du bateau et à des ouvrages de finition. Elle avait sa propre voiture et allait, seule, travailler à la marina de Pointe-Claire en semaine. Elle s'apportait un lunch et astiquait. Elle préparait le bateau pour son homme, occupé à soigner les enfants à l'Hôpital Pasteur. Je me souviens d'un certain printemps. Je devais avoir environ sept ans, les eaux du printemps avaient inondé les bassins du Saint-Laurent et de la rivière des Outaouais. La cour de la marina avait été submergée. On pouvait y accéder seulement en chaloupe. Les bateaux ne flottaient pas, une échelle, les trois ou quatre barreaux dans l'eau nous permettait d'aller travailler sur leur

bateau. Ces braves attachaient leur barque au bateau pour éviter qu'elle parte avec le courant. Nous, les enfants, aimions bien explorer avec notre chaloupe autour des bateaux tout à fait immobiles. On s'inventait toutes sortes d'histoires. Mon frère Pierre était super pour en raconter des bonnes et des meilleures.

La cour du PCYC a abrité toutes sortes de personnages, entre autres, Guy Asburry qui vivait 12 mois par année sur sa goélette de 35 pieds. Un monsieur taciturne, il réparait des coques de bateau. Les gens le craignaient, je ne sais pas trop pourquoi. Moi, je n'avais pas de problème. Même si je ne parlais pas l'anglais, j'avais réussi à le faire sourire. Les membres du club auraient voulu le mettre dehors. Je me souviens que papa et l'oncle Jean-Pierre ont pris sa défense. Il est resté une ou deux années de plus et il est disparu. J'ai su plusieurs années plus tard que lui et son bateau avaient trouvé refuge dans une marina à Pointe-aux-Trembles. Une Goélette noire, à voiles auriques. J'ai su qu'il avait écrit des

récits sur la navigation.

Il y a eu aussi l'histoire d'Omer Lafortune (grand-père de Dan Bigras, un chanteur, auteur-compositeur, musicien, acteur et réalisateur québécois), qui a construit son voilier dans la cour du PCYC. Ce fut trois ou quatre ans de dur labeur. Une construction impeccable, bois de première qualité et un équipement de haute précision, un monsieur qui était très précautionneux et acharné à son travail. Il était médecin accoucheur durant une période difficile. Durant laquelle, advenant des problèmes d'accouchement, on demandait de sauver l'enfant pour pouvoir le baptiser au lieu de sauver la mère. Il disait au sortir du bébé moribond « Je sauve la mère, je fais une croix sur les fesses du bébé et je suis sûr que le Bon Dieu va l'accepter dans son paradis et la mère va pouvoir s'occuper des enfants déjà à la maison ».

Il fallait parler de ce bateau, surtout que mon frère Pierre l'a éventuellement acheté pour lui faire vivre des aventures familiales et quelques voyages dans les mers du Sud.

La tradition se continuait. Le bateau prenait le nom de La Déferlante, un magnifique ketch en bois.

Quand on mettait les bateaux de bois à l'eau, il fallait les laisser renfler avec des pompes durant 24 heures pour éviter qu'ils coulent. Lors de la mise à l'eau, il prendrait l'eau. Puis une fois le bois gonflé, tout redevenait « étanche » si évidemment les bordés étaient en bon état et bien calfatés.

Notre voilier a été vendu au printemps 1976, à la suite du décès de son capitaine. Le bateau avait été mis à l'eau, les voiles installées, le moteur mis en état, voilier tout fin prêt à naviguer. Je me souviens d'être allé seul m'asseoir dans le bateau, de m'être servi un verre de Rye, boisson préférée de mon père : un tout petit verre, occasionnellement. Il ne faisait jamais d'abus. En le buvant, je me mis à brailler, « flash-back d'émotions » sur cette vie vécue.

Le voilier a été vendu à un couple, une québécoise et un américain, livraison à Saint-Anicet, au lac Saint-François. Franco et moi

l'avons convoyé pour le remettre aux nouveaux propriétaires. D'abord, une nuit passée à Léry, le trajet n'est pas particulièrement facile. Il y a de faibles profondeurs, pour traverser les Îles-de-la-Paix, le bateau avait un tirant d'eau de 5 pieds. Nous avons mouillé devant la maison du père de mon ami Claude Nielson et ce fut très apprécié de passer cette dernière soirée sur le Capitaine Nemo avec un bon copain. Le lendemain, nous traversons les deux écluses de la voie maritime vers le lac Saint-François et... aucun souvenir du restant de ce petit dernier voyage et de la passation des documents officiels qui transféraient le Capitaine Nemo à un nouveau commandant.

Le voiler de ma jeunesse aurait fait naufrage dans les Antilles dans les années 80, ma sœur Pierrette avait appris de la bouche d'un autre navigateur au long cours qu'il avait coulé lors d'un ouragan. J'ai eu la chance, alors que j'étais à Nassau, de voir le Navire-Jumeau du Capitaine Nemo. À la grande surprise de son propriétaire, je lui ai expliqué que son bateau

avait été construit en 1939, qu'il avait un tirant d'eau de 6 pieds, qu'il était construit avec un bordé en pin blanc, quille et varangue en chêne blanc, et qu'il avait été construit à Lunenburg en Nouvelle-Écosse chez les frères Langille. Il se demandait de quelle planète je venais. Ce fut simple, mon père m'avait raconté sa visite au chantier : deux coques, une à côté de l'autre, un plan, grandeur nature sur le mur du chantier, que les charpentiers de marine suivaient religieusement. L'heureux monsieur me présenta sa famille : sa femme, quatre enfants entre 16 et 8 ans, une fille, un garçon, une autre fille et le plus jeune un garçon. L'image exacte de notre famille... ouf! La seule différence, le Capitaine Nemo avait un tirant d'eau de seulement 5 pieds. Papa préférait un faible tirant d'eau pour la navigation sur le lac Saint-Louis.

## CHAPITRE

### 2

#### **Je suis né en 1937 à Montréal-Nord**

Je suis né en 1937, le 28 octobre à l'hôpital Saint-Luc, la famille habitait à Montréal-Nord.

La maison est disparue dans la construction d'une école secondaire nommée Marie-Clarac. L'école s'est d'abord installée dans la maison. Aujourd'hui, il ne reste rien du passé. Le grand terrain à l'avant et les beaux arbres. Il y a plus de pommiers à l'arrière, dans cette côte donnant sur la Rivière-des-Prairies. Celle qui m'avait vu la dévaler sur mon traîneau l'hiver; une grande galerie qui surplombait le cours d'eau. La trentaine de marches, à descendre et à remonter, moi qui croyais que c'était toute une expédition. Un long voyage, j'escaladais une montagne, je m'imaginais me préparer à partir naviguer au loin. C'est du moins ce que mon frère me faisait croire. Il avait installé un câble à partir du haut de la galerie et m'avait convaincu que je pouvais

faire comme Tarzan et de passer rejoindre le pommier le plus proche. Heureusement, ma mère était arrivée à temps pour m'empêcher de mettre à exécution ce mauvais plan.

Mon frère était champion pour inventer des plans saugrenus (à l'époque, on avait probablement dit *plan de nègres*). Il m'avait embarqué dans ce manège et nous étions allés naviguer dans les grands étangs d'eau dus à la fonte des neiges. Je me souviens d'être revenu de cette aventure tout trempé et gelé. Il y avait aussi cette aventure sur un bloc de glace sur la Rivière-des-Prairies avec Pierrette et Denise. Moi, je n'y étais pas. Je me souviens que mon père était parti les récupérer en chaloupe.

Notre maison avec plusieurs greniers, des corridors, toute une aventure pour s'y aventurer. Il y avait des passages secrets. D'abord nous faisons face à de doubles escaliers pour monter aux étages. Les greniers offraient des

passages mystérieux, il fallait y aller avec des

lampes de poche et toutes sortes de corridors à découvrir en rampant. Que d'aventures vécues dans ce labyrinthe ! Une toilette sous l'escalier, je me souviens qu'on avait ri de moi, on m'avait surpris assis sur la cuvette. J'étais le plus jeune... Il faut croire que je devais vouloir mon intimité ! Le salon, une salle de couture : ma mère faisait des robes à mes sœurs. Je me souviens des essayages, on prenait soin de me faire sortir de la salle de couture, probablement à cause des mauvaises expériences avec mon frère... Je me souviens, une fois, ma sœur Pierrette avait couru après lui avec une paire de ciseaux et les lui avait lancées par la tête. Je ne savais pas trop pourquoi. Ça jouait « rough » des fois. À l'automne, on adorait ramasser les feuilles, et il y en avait... On faisait des feux de feuilles, on y plaçait des patates, on les mangeait. C'était le grand pique-nique. On avait nos parents avec nous et le chien Saint-Bernard nous accompagnait. On était heureux.

Ma sœur Pierrette était pensionnaire dans un couvent à Montréal (le Sacré-Cœur) et les

autres, aucune idée. Mon frère Pierre, je me souviens qu'il avait des cours de rattrapage ou de l'aide d'une vieille dame, Mme Chartrand. Il n'était pas vraiment studieux. Je me souviens d'une remarque à ma mère de cette dame qui lui avait fait faire un exercice avec la lettre R pour voir s'il pouvait trouver un mot pour prolonger une phrase, comme dans... Il avait répondu « R, comme dans ridicule? »

Maman avait un poulailler. Nous allions cueillir les œufs. Si je me souviens bien, ma mère fournissait des œufs pour l'hôpital.

### **Noël à l'Hôpital Pasteur, les chants, les réveillons**

Les chants de Noël dans la petite chapelle, nos fous rires. Le réveillon préparé par les bonnes sœurs, nuits exquises. Annulation *parce que mon* père était appelée auprès des malades. Les soirs de tempêtes... Nous arrivions pour la messe de minuit. Toute petite chapelle, bancs et prie-Dieu improvisés. Nous restions aux trois messes.

L'hôpital était administré par une communauté religieuse, donc ces pieuses étaient présentes dans la petite chapelle. Nous, placés à l'arrière du petit sanctuaire, attendions sagement qu'elles se mettent à chanter les cantiques d'usage... « Venez divin messie... ». Nos épaules commençaient à sauter, ma mère sortait ses gros yeux, mon père gardait un sérieux inhabituel... Nous étions heureux. Les religieuses nous préparaient un réveillon impeccable, de la dinde, des ragoûts de boulettes, de belles salades. Elles en prenaient soin de leur patron et de sa famille. « Mais comme il a grandi, votre petit Louis, il vous ressemble de plus en plus Docteur! Joyeux Noël à toute la famille ». Je me souviens, une certaine année, alors que mon frère avait eu la permission d'être accompagné de sa blonde et rendu au dessert, que ce fut à moi de jouer un tour. Il y avait une gelée en forme d'apparat exclusivement féminin et je m'étais amusé à brasser l'assiette de façon telle qu'il n'y avait aucune ambiguïté sur ce que tout le monde

avait pensé ce à quoi... Je me souviens du coup de pied reçu, mais je n'ai jamais su qui l'avait donné. Je me rappelle aussi, d'une veille de Noël annulée parce que mon père avait été appelé auprès des malades et d'une autre, une très grosse tempête de neige. Hésitation... Une pelle, des chaînes aux roues motrices... Papa avait bravé la tempête.

### **Papa et maman se sont rencontrés**

Ma mère, née en 1906, était infirmière et avait rencontré mon père dans l'hôpital où il était interne. Ils se sont mariés assez vite et ils partirent rapidement en Europe et ailleurs : papa voulant se perfectionner en pédiatrie et en maladies infectieuses. Il se spécialisa dans les universités de Londres, Paris, Strasbourg et Boston. De retour à Montréal en 1934, il entra en fonction à l'Hôpital Saint-Paul.

L'Hôpital Saint-Paul, années 30, annexe à l'Hôpital Notre-Dame pour les maladies infectieuses. Mon père racontait : « Il arrivait qu'il pût y avoir, chaque jour, jusqu'à trois décès dans le même lit. Rougeole, diphtérie,

variole, coqueluche, poliomyélite, oreillons, varicelle, rubéole, tétanos, etc. ». Ensuite ce fut la construction de l'Hôpital Pasteur. Il en fut le directeur et le médecin-chef pour traiter les maladies contagieuses; plusieurs de ces maladies depuis ont été éradiquées par les vaccinations. Papa a vacciné nos enfants, comme il l'avait fait pour nous. Les maladies d'époques et aussi pour les voyages à l'étranger, contre le zona, etc. Quand papa vaccinait les enfants, une fois la piqûre administrée il leur donnait des sous, question d'être récompensés d'avoir été braves. Cet hôpital a joué, comme Henri Charbonneau d'ailleurs, un grand rôle dans le combat contre les maladies infectieuses. On se rappellera particulièrement les trois grandes épidémies de poliomyélite d'avant les années soixante. Au déclenchement d'une des épidémies de polio, nous étions au lac Champlain. Un hélicoptère de l'armée américaine nous a rejoints à l'île Valcour « Urgence! Vous devez vous organiser pour téléphoner à l'Hôpital Pasteur illico! » À cette époque, la

communication téléphonique n'était pas facile. Un mouillage devant une maison, collaboration de la part du propriétaire et un appel téléphonique. Le lendemain, quelqu'un venait le chercher au port de Plattsburgh. À cause de cette urgence, maman, Franco, ma blonde et future épouse et moi avons été obligés de faire le trajet de retour, cinq jours, moi aux commandes : le Richelieu, le Saint-Laurent, les écluses et le retour au PCYC. Je racontais à Franco les vieux souvenirs que me rappelaient certains endroits au passage. Entre autres les pique-niques de ma tendre jeunesse et certains lieux à partir d'histoires qu'on m'avait racontées. Parce que trop jeune : à partir de la résidence de Montréal-Nord, papa amenait sa famille pour un pique-nique à bord d'un bateau (chaloupe à moteur) serviettes de plage... Rivière-des-Prairies, souvenirs très lointains et à peine perceptibles. On m'a raconté que nous étions tous heureux. Seuls sur une île du Saint-Laurent, la baignade, le chien qui courait partout, les bateaux

commerciaux qui passaient au large, ma mère qui lisait, mon père qui s’amusait avec ses enfants. Je pouvais situer cette île parce que chaque fois qu’on se rendait au lac Champlain, papa aimait bien nous dire « C’est l’île où je vous amenais quand vous étiez petits! » Papa, maman, les quatre enfants, le pique-nique, les gilets de sauvetage, des ballons, Cannes à pêche, serviettes de plage. J’étais trop petit pour me souvenir de ces expéditions. Descendre la Rivière-des-Prairies, rejoindre le fleuve et... De belles journées. Du moins c’est ce qu’on avait raconté.

### **L’achat du bateau avait changé les habitudes**

Le Capitaine Nemo a changé la vie familiale. Un concours de circonstances a contribué à l’achat du bateau. La « Montreal Light, Heat and Power » une des ancêtres d’Hydro-Québec avait construit un barrage hydroélectrique en amont de chez nous et ça avait produit une érosion du terrain et ils ont dû remettre la somme de 10 000 \$ à mon

père. Il prit alors la décision de faire construire un voilier à Lunenburg, Nouvelle-Écosse. Livré à Montréal sur un Flat Car de 40 pieds, pour la somme de ± 4 000 \$. La coque, le mât, les drisses, les écoutes et les voiles tout y était. Mon père avait d'abord trouvé une marina, le PCYC, à Pointe-Claire. Il a engagé un menuisier, le parent d'un des enfants qu'il avait soigné. Il fallait organiser la cabine, le carré, les couchettes. La cuisinette, glacière... Achat et pose d'un moteur intérieur de 40 forces, peindre, vernir, etc. Évidemment, c'est ce qu'on m'a raconté, car j'avais à peine trois ans durant ces événements qui ont bien modifié la vie de tout ce beau monde. C'est à ce moment-là que se dessinaient les aventures de voile de cette future génération.

### **Nous avons quitté Montréal-Nord pour le quartier Outremont**

Terminé Montréal-Nord, j'avais perdu mon petit royaume... je me sentais triste. C'était une belle maison. Devant chez nous s'étaient

des jardins du couvent d'Outremont. La rue était très peu achalandée, une vue sur le mont Royal, vraiment correct. Mais assis sur les marches, j'étais à quelques pas du trottoir. Par contre il n'y avait pas de rivière, pas de pommier. Une grande maison, propre, chacun sa chambre, une salle de jeu en bas, salle à manger, petite pièce à déjeuner, grande cuisine, grand salon, trois salles de bains; tout à fait différent de ce que j'étais habitué à avoir.

Il y avait aussi l'école que je n'aimais pas !! Je détestais l'école. Je me souviens d'être arrivé à Outremont au mois de mai. Suis-je allé à l'école cette année-là? Je me souviens que j'ai débuté l'école au Mont-Jésus-Marie; un externat tenu par des religieuses. Les premiers souvenirs marquants sont les événements de la période de la Fête-Dieu, au printemps : une parade gigantesque dans laquelle nous faisons sujets de participants. Ma mère devait me déguiser comme figurant, petite culotte courte, bas noirs retenus par

jarretelles, boucle blanche autour du cou... je me rappelle la maudite sensation vécue quand ma mère me mettait cette espèce de corset à crochet pour tenir ces bas de filles. Il fallait que je me rende à l'école ainsi déguisé. Et... je risquais d'être vu ainsi accoutré.

Je me cachais derrière chaque arbre, un peu comme les indiens de mes contes: je ne voulais pas me faire voir. Une fois que nous étions arrivés à l'école, on nous regroupait pour mettre en branle cette parade dans les rues avoisinantes. Rangs de filles, rangs de gars.

D'autres petits regroupements, des filles se préparaient à chanter en chœur des hymnes religieux, munis de drapeaux, fleurs, fanfares et d'un ostensorio qui contenait le Saint-Sacrement. De bonnes sœurs venaient agrémenter la procession. Celles-ci avaient sûrement donné leur âme à Dieu. Elles s'assuraient que les régiments de filles ne croisent pas la cohorte de gars lorsque le cortège se mettait en branle pour parcourir

les rues du coin. Parade dans les rues avoisinantes, c'était le départ. Les cloches sonnaient à toute volée : drapeaux, musique... La Fête-Dieu, 60 jours après Pâques. Les badauds du coin nous saluaient, certains nous reconnaissaient, c'était ça le pire pour moi. On me voyait déguisé en arbre de Noël. J'aurais voulu disparaître. Quand il pleuvait, la parade de la Fête-Dieu avait lieu dans le couvent : corridors, portes ouvertes, les vieilles religieuses se montraient le bout du nez, une histoire de peur de plusieurs heures d'une atmosphère morbide.

Il y avait certains moments que j'aimais à l'école, même lors des visites intra-muros. On nous amenait prier à la chapelle, d'ailleurs très belle. De l'orgue, ça j'aimais et aussi, l'édifice qui abritait le petit collège, de première à 6<sup>e</sup> année, hébergeait aussi des novices, jeunes filles de plus ou moins 16 ans, vêtues en blanc, vouées à devenir de vraies religieuses. Elles partageaient de temps en temps la chapelle avec nous. De blanc vêtues, elles avaient des airs angéliques. Peut-être que

j'espérais, dans mon for intérieur, qu'un jour, elles défroqueraient.

De toute manière je préférais mes étés qui m'offraient tellement de belles aventures. En plus, les petites filles que je croisais l'été étaient toutes aussi jolies et un peu moins habillées. Comment dit-on du marin : « il y en a une dans chaque port » ?

Si je me souviens bien, j'ai fait deux fois ma 4<sup>e</sup> année. Je peux décrire les émotions vécues. Mes amis montaient en 5<sup>e</sup> année, c'était la fin du monde. Les mégères avec la grand-robe à odeur de sacristie m'envoyaient debout dans le coin. Ces dernières émotions ont été la source de haine que j'ai eue longtemps de l'école... Je me levais la nuit pour crier que je détestais l'école.

Ces mégères, à grand-robe, m'envoyaient souvent debout dans le coin « pour expier mes fautes ». Ces dernières émotions ont sûrement été la base du fait que je détestais l'école. Je préférais de beaucoup mes aventures des mois d'été.

## **Enfin l'été arrivait et on partait pour le lac Champlain**

J'allais naviguer l'été sur le bateau. J'oubliais l'école, c'était la grande aventure. Le départ du PCYC, de Pointe-Claire, au plus tard le premier juillet. Papa s'était assuré que le bateau était fin prêt, le moteur, en état, les pompes de cale, les gilets de sauvetage, les amarres, le pont fraîchement lavé, les réservoirs d'essence pour le bateau et l'annexe, le naphtha pour la cuisinière, vérification de ses outils nécessaires à toute éventuelle réparation mécanique. Maman avait tout apporté. Elle s'était assurée d'avoir les vêtements nécessaires pour toute la famille, la bouffe de base, y compris la nourriture fraîche pour trois ou quatre jours, les vêtements chauds et d'été, serviettes et autres nécessités pour passer le mois : couvertures, costumes de bain, brosses à dents, serviettes, débarbouillettes, vêtements et chaussures de rechange, tout ce qu'il fallait pour accommoder les six personnes. Du temps de ma plus tendre jeunesse, quitter le lac Saint-Louis se faisait par le canal Lachine, ce

qui n'était pas évident, car les bateaux commerciaux avaient priorité. Il arrivait qu'il faille attendre que deux ou trois bateaux passent avant nous. Chaque année nous réservait des surprises. Parfois passer des nuits complètes avant de passer. Les plus vieux, Pierre ou Pierrette se relayaient, d'autres fois ça passait tout de go. Passer le canal était intéressant: zone industrielle, papa nous racontait des anecdotes à propos de... chaque année de nouvelles histoires. Nous apercevions une vieille grange un peu en déconfiture qui tranquillement nous annonçait qu'elle était pour tomber, mais elle était toujours debout. Nous avons fini par comprendre, sur le toit était écrite une publicité « La farine Miracle ». Plus bas, le Marché Atwater, d'autres manufactures, de vieilles écluses abandonnées, toute une histoire que papa nous racontait. Il nous expliquait que les écluses, les canaux, les bateaux commerciaux, le transport maritime étaient nécessaires à l'industrie. Il nous pointait: « Cette usine que l'on voit, je ne me

souviens plus du nom, j’y ai travaillé durant l’été quand j’étais étudiant. »

Nous arrivions dans le port de Montréal au « Pied-Du-Courant », en dessous du pont Jacques-Cartier qui avait failli s’appeler « Harbor Bridge »; un combat soutenu par l’Ordre de Jacques-Cartier. J’appris plus tard que papa en faisait partie.

Une fois sur le fleuve, nous espérions un bon vent, n’importe lequel, sauf nord-ouest, nord, ou nord-est. Les voiles montées, nous filions direction Sorel, nous passions devant la petite île où papa nous amenait. Il ajoutait toujours quelques anecdotes vécues. L’histoire des clochers pour nous aider à évaluer les distances, nous initiait à la lecture de cartes marines, à laisser les bouées rouges sur notre bâbord et les vertes sur notre tribord puisque que nous descendions le courant, précisant qu’il faudrait, en revenant, les inverser; il nous montrait également qu’il y avait des phares sur la côte qu’on pouvait enligner, car ils pouvaient nous orienter dans le chenal; on trouvait tout cela sur la carte.

Les bouées et les phares, les profondeurs étaient indiquées sur la carte. Il nous faisait compter les clochers, donc les villages : il fallait qu'on lui dise les noms, les distances parcourues à partir de l'échelle sise sur la carte; selon notre vitesse, il nous demandait à quelle heure on arriverait au prochain village. Au carrefour des deux chenaux, celui de la rive gauche, pour les plaisanciers, celui de la rive droite, pour les commerciaux. Il nous demandait lequel nous devrions prendre. Il nous fallait évaluer inconvénients et avantages certains disaient « C'est plus tripant avec les gros bateaux » d'autres, dont moi « Le petit chenal, on est à voile, on a besoin d'espace... Et si le vent tombe? » Effectivement, on passait presque tout le temps par le petit chenal, il était moins encombré.

## **Îles de Berthier et de Sorel**

Les îles de Sorel-Berthier, zone deltaïque, occasionnée par la diminution du courant qui, en arrivant dans la masse d'eau du lac Saint-

Pierre, provoquait des dépôts d'alluvions. En plus, en rajoutant les travaux effectués au début du 20<sup>e</sup> siècle qui avaient créé des barrages du côté des îles de Berthier dont le but était de faire circuler l'eau plus rapidement dans le chenal principal menant vers la mer, on croyait faciliter le creusage du chenal maritime. L'effet inattendu contribuait à la mort du lac. Mes souvenirs ne me reviennent pas des différents barrages, quelque peu déglingués. Mon père qui avait vécu dans cette région quand il était tout jeune me racontait qu'avant les barrages, les plaisanciers pouvaient se rendre au lac par la rive gauche. Il n'y avait aucun obstacle, l'eau faisait son chemin et aurait retardé la mort du lac, avec une bonne circulation d'eau sur la rive gauche. On dit que le lac sera disparu dans une centaine d'années. Je reviendrai sur cette région du lac Saint-Pierre, car elle a été importante dans ma vie. Mon mémoire de licence de géographie en fut le sujet et elle a servi de lieu de camp de géographie pour mes élèves de l'École Normale de Ville-Marie.

## **Les sous-marins, mon frère, une aventure**

Un soir, lors d'une de nos virées vers le lac Champlain, début des années cinquante, nous étions ancrés sur le Richelieu un peu au sud de Sorel, soit en allant, soit en revenant, là où les Simard avaient emmagasiné une quantité de bateaux moribonds à la suite de la guerre de 39 : ils étaient en voie d'être démantelés pour récupération de l'acier. Mon frère Pierre, de cinq ans mon aîné, et moi avons décidé que ce soir-là, nous irions visiter les rafiots, question de... Nous avons attendu que les parents soient endormis et nous avons ramé sans bruit vers ces carcasses. On s'était équipé : lampes de poche, deux écoutes pour se hisser, des câbles, tournevis, pinces, clés à molette. On était prêt à toute éventualité! En fin de journée, on avait bien observé : pas de gardiens... Il devait y avoir cinquante, soixante bateaux. On s'est approché à bord de l'annexe en ramant en toute douceur, d'un sous-marin, dont la hauteur était plus accessible que celle des destroyers. Nous nous sommes faufiletés, assurant notre retour en

laissant traîner les câbles derrière notre parcours. La lueur de nos lampes nous indiquait, à peu près, par où on pouvait passer à gauche, à droite : pas grand-chose; quelques roues fixées au décor, probablement pour ouvrir des valves pour négocier les profondeurs; tentative de les faire rouler... On avait espéré beaucoup : rien, tous les cadrans avaient été enlevés... Bredouille? Non! Le petit bonhomme de 8 ans que j'étais avait vécu une grande aventure.

### **La montée du Richelieu : la beauté et l'histoire de l'époque**

Il fallait avoir un vent du nord pour réussir à remonter le Richelieu à voile. Il y a du courant qui déverse les eaux du lac Champlain et en plus, les berges sont surélevées. La montée se faisait surtout à moteur; le décor était joli, les villages se suivaient. À l'époque, il n'y avait à peu près pas de bateaux à moteur, mais des traversiers à câbles entre les villages. Des gens qui nous saluaient de leur maison. Petit train, train à quatre nœuds. Se préparer

à passer quelques écluses. Quelques fois, on montait les voiles; on n'allait pas vite... Mais on entendait les gens passer des remarques, tout était tellement écho entre ses rives rapprochées. Il me revient à l'esprit que si durant la nuit le vent du nord se pointait alors que nous dormions, mes parents levaient les voiles pour s'avancer, question de sauver de l'essence. C'était le temps de la guerre, le rationnement était de mise. Papa avait le droit à plus de coupons d'essence comme médecin puisqu'il faisait des visites à domicile. Il en profitait pour garder quelques bidons. La remontée de la rivière Richelieu nous obligeait à passer une première écluse, à Saint-Ours. Une digue avec une île où l'on pouvait marcher et voir le rapide à remonter, 4 à 5 pieds de dénivellation. J'en profitais pour aller marcher, question de me délasser les jambes et de faire des découvertes. Pour la première fois de ma vie, j'avais surpris dans un sentier de ce bel environnement, un grand garçon et une grande fille s'adonnant au jeu des bibittes à deux dos. Ils avaient l'air à

bien s'amuser.

Quand nous avons le vent de la bonne direction, nous ne pouvions pas remonter des secteurs de la rivière, à voile. C'était doux, on entendait les gens passer des remarques style « Un bateau pirate! ». Le vent doux, la tranquillité, la spontanéité des gens, la naïveté et la franchise des enfants nous livraient même des secrets de famille :

« Maman, Séraphin me prend le serin! — Tu en as un serin, Séraphin, prends le tien! ». On entendait les riverains vaquer à leurs activités... Un parcours calme qui charmait nos esprits.

On arrêtait aux quais fédéraux des villages. Une année, on était arrêté chez un confrère médecin de papa, à Belœil. Nous avons été invités à partager le repas avec eux. Une autre fois, à Saint-Hilaire, un arrêt au quai : à peu près tout le village s'y était rassemblé pour venir voir le bateau à guenilles. On nous bombardait de questions: « Transportez-vous de la marchandise? — Êtes-vous équipés pour cuisiner? — Où couchez vous? » Nous

restions sur le bateau pour répondre aux multiples questions, pendant que maman allait faire ses courses à l'épicerie qui était voisin du quai et de l'église. À l'époque, il y avait des quais fédéraux et des commerces de services dans tous les villages le long du Richelieu. Tous ces villages étaient aussi beaux les uns que les autres. À l'époque, la rivière n'était pas sillonnée de bateaux à moteur. Je me souviens d'une année, mon père était arrêté voir un confrère médecin. Nous avons passé du bon temps, une journée avec des enfants de mon âge. Lorsque nous arrivions à Belœil, il fallait faire ouvrir le pont pour continuer notre périple. C'était la route officielle de la Rive-Sud entre Montréal et Québec, la circulation routière était immobilisée. Une fois, le pont ouvert, aussitôt que nous avons procédé, papa décida de mouiller l'ancre juste en amont et... Le pont resta ouvert pour plus d'une heure : le mécanisme avait lâché. Des files d'attente à n'en plus finir. Nous étions très mal à l'aise. On aurait voulu aller nous cacher. La route la

plus fréquentée du Québec avait été immobilisée par des plaisanciers.

En amont, le courant était plus fort jusqu'à ce que nous arrivions au Bassin de Chambly. Cette navigation se faisait la plupart du temps à moteur. Maman fit une recette qu'elle refit chaque année. Je me souviens. Le temps était calme elle nous concocta une recette aux poulets achetés dans le dernier village visité. Elle a dû la refaire à plusieurs reprises durant nos voyages au lac Champlain. D'abord, sortir les petits poulets, autrefois de la glacière et plus tard du réfrigérateur par sa petite porte, plus ou moins grande comme l'écran de l'ordinateur sur lequel j'écris cette histoire. Elle sécurisait son poêle au naphta sur un espace du comptoir, elle couvrait le lavabo sur une plaque que papa lui avait aménagé. Elle coupait les volailles en morceaux, les mettait au chaudron, les braisait, les saupoudrait d'épices, rajoutait les légumes tout en s'organisant pour tout effectuer ce travail en toute sécurité. On était envahi par une douce odeur durant l'heure qui suivait. Elle faisait des miracles dans cette cuisinette, mais il ne

fallait pas qu'il y ait de la vague. Il n'y avait pas de vague sur la rivière sauf, si un bateau à moteur se pointait. Alors, maman se précipitait avec un grand couvert pour tenir le tout.

L'arrivée à Chambly était superbe. C'était comme un petit lac. Il n'y avait plus de courant : les rapides de la rivière se précipitaient dans le bassin, le vieux fort, une des belles conservations historiques de notre Québec. Quelques amateurs de petits voiliers profitaient du calme de ce bassin pour vivre de petites aventures.

### **Le canal de Chambly**

Pour aller vers l'amont, il y avait d'abord quatre ou cinq écluses à grimper. De là, nous avions une superbe vue sur l'aval du Richelieu. Ensuite, on suivait le canal vers d'autres écluses jusqu'à Saint-Jean. La remontée du canal se faisait en une petite journée. Des jeunes se baignaient en haut de certaines écluses.

Papa arrêtait avant chacune d'elles. Je débarquais avant chacune d'elles : j'avais

comme charge d'aller négocier les amarres des remonte-pentes. Le bateau entrait dans cet espace limité par des portes munies de vannes. D'en haut, où je l'attendais, je me préparais à laisser tomber la grande amarre légère que j'avais amenée, à laquelle l'équipier du bas attachait le câble de retenue, pour la montée du bateau. Je m'assurais de bien placer la boucle du câble reçu, réalisée par un nœud de chaise, dans le bollard de l'écluse. Ma sœur ou mon frère recevait l'autre bout qu'il attachait à l'amarre à l'avant. Je reprenais ma petite amarre, la lançait à l'équipier à l'arrière du bateau, même stratégie. Les équipiers du bateau pouvaient ainsi, en prenant le lâche retenir le bateau au fur et à mesure qu'il était soulevé par l'eau d'infiltration arrivant par l'ouverture des vannes que les éclusiers ouvraient pour permettre au bateau d'atteindre le niveau du canal en amont. Les deux responsables sur le bateau reprenaient le surplus de leur amarre au fur et à mesure que l'eau le relevait. Celui à l'avant devait être à son affaire : un courant

s'infiltrait rapidement. Il tenait et prenait le relâche du câble au fur et à mesure : une main au-dessus du taquet pour prendre et tendre l'amarre et l'autre main pour récupérer le surplus. Dans certaines écluses le courant était assez violent. Aussitôt arrivé au niveau de l'eau en amont, l'éclusier ouvrait les portes et hop, on cheminait vers les autres écluses. Il fallait passer neuf écluses pour se rendre à Saint-Jean. Mon père me débarquait juste avant chaque écluse pour que nous puissions négocier les amarres. J'étais fier, c'était toujours ma responsabilité. J'ai compris plus tard, alors que j'étais devenu, moi aussi, père de famille, que c'était une belle façon de nous faire dépenser notre énergie. De cette façon nous nous rendions utiles et ça rendait plus facile la vie à bord du bateau. Imaginez quatre enfants à bord d'un voilier pendant un mois. Il arrivait que nous devions coucher dans le canal à la dernière écluse, car celle de Saint-Jean-d'Iberville était fermée pour la nuit.

On aimait bien arriver à Saint-Jean. Mon

père y connaissait plusieurs personnes : des médecins, des internes de l'Hôpital Pasteur, leur famille. Il y avait même un cinéma. Une vraie fête pour nous, car à Montréal les enfants n'étaient pas admis dans les salles de cinéma à cause des dangers d'incendie. Comme on y restait trois ou quatre jours, on en profitait. Il y avait la piscine flottante à la sortie du canal de Chambly. On s'y baignait, il y avait de jolies petites filles. J'avais déjà l'œil, même à cet âge. Aujourd'hui, il y a une piste cyclable le long du canal. Nicole et moi avons fait la piste, question de revivre ces beaux moments de ma vie. Nous mouillions à la sortie du canal au club nautique de Saint-Jean. C'était la place où les jeunes se retrouvaient : la baignade, les canots et quand je fus un peu plus vieux... les grandes filles.

### **Mes premières aventures en solitaire sur le Richelieu.**

J'aimais beaucoup cet arrêt à Saint-Jean, mais... j'avais tout de même hâte que le voyage se poursuive : une traite qui dépassait

toutes les autres. Je me levais tôt, je tapais sur le baromètre, je regardais la direction du vent. S'il était de dominance nord, je tapais sur l'épaule de mon père « Le vent est de la bonne direction! Ça va être aujourd'hui? ».

Il y avait une entente : j'avais la permission de partir vers le sud, seul, à bord de ma chaloupe. Elle était grée d'une petite voile, elle pouvait naviguer au portant. C'était mon bateau, j'en étais fier. Je me prenais une pomme, un bout de fromage, une miche de pain (expression prise de la tante Julienne, vieille fille qui s'était occupée de papa et de Néo au moment du décès des grands-parents. Elle est souvent venue à bord, les oncles et papa en ont pris soin jusqu'à son décès). Je pouvais partir à l'aventure, à condition de ne réveiller personne. La première fois, j'avais probablement sept ou huit ans! Autres temps, autres mœurs : mes parents savaient que j'en étais capable. Je connaissais les règles de sécurité. Je portais mon gilet de sauvetage. Il y avait des rames, un petit moteur hors-bord, une écope, une ancre. Aujourd'hui, la DPJ

s'organiserait pour faire arrêter mes parents.

J'étais fier... je remontais la rivière. Peut-être deux ou trois milles marins pour qu'ils me rejoignent. J'étais bien ancrée dans ma mémoire avec d'autres aventures à espérer.

Autrefois, Saint-Jean s'appelait Saint-Jean-d'Iberville et non, « sur-Richelieu », beaucoup plus logique puisque le personnage ci-haut a joué un rôle beaucoup plus important en colonie française.

*\* Pierre Le Moyne d'Iberville et d'Ardillières plus significatif pour nous au Québec. Né à Ville-Marie (16 juillet 1661 (aujourd'hui Montréal, Québec) était un navigateur, commerçant, militaire et explorateur, à l'époque de la colonisation française des Amériques. Homme d'exploits, il est connu pour avoir lutté efficacement contre l'armée anglaise durant une grande partie de sa vie, détruisant plusieurs colonies ennemies, en plus d'avoir fondé des forts et exploré l'Amérique. Il est le fondateur de la colonie de la Louisiane, et des villes de Biloxi et de Mobile. Personnage plus accessible pour nous que*

*Richelieu cet ecclésiastique et homme d'État,  
réfugié dans les palais de ce lointain Paris  
avec ses manigances.*

## **La vie à bord demandait de l'organisation**

Les aventures de la montée au lac Champlain furent occasionnellement agrémentées par la présence de nos cousines, filles de Néopold. Surpris d'avoir autant de monde à bord? Papa avait merveilleusement aménagé son bateau. Une couchette chaque côté de la table, celle de bâbord s'élargissait et devenait la paillasse des parents, deux autres vers l'arrière du bateau.

Papa avait organisé une tente imperméable pour mettre au-dessus du cockpit; elle se posait facilement et devenait le soir un emplacement pour coucher quatre personnes : le fond du cockpit avait 6 pieds de long et était assez large pour accommoder deux personnes, les banquettes de chaque côté, deux autres personnes. Une autre, moi, le plus petit, sur le banc avant du cockpit, sur son réduit transversal. Une possibilité de

coucher dix personnes, c'était le nombre de personnes à bord, quand les cousines embarquaient avec nous. Je vous jure que ça prenait de l'organisation et un peu de discipline. Maman était bonne là-dedans. Le plus difficile, c'était le matin : la toilette, dix à passer dans la petite toilette à pompe à main. Il y avait bien les gars qui pissaient par-dessus bord, mais...

Le déjeuner, maman était championne là-dedans, comme pour bien d'autres choses. La table pliante était grande, heureusement. Tout le monde autour, sur les couchettes devenues les bancs, un assis sur les marches qui menaient au cockpit, c'était moi, j'étais le plus petit. Maman s'affairait au poêle dans son petit coqeron... Des céréales pour tout le monde, œuf et bacon et les toasts... ouf! Pauvre maman. Son humeur était inversement changée au fur et la mesure du temps passé à la cuisine : elle faisait son gros possible pour se contrôler, mais quelquefois...

Plusieurs années plus tard, alors que j'étais adulte, j'ai été victime d'hypoglycémie et j'ai

compris que ce défaut se contrôlait en évitant de faire une tâche difficile avant d'avoir mangé. C'est que j'ai corrigé et ç'a amélioré mon bien-être. Ce n'était pas reconnu, dans le monde médical, à l'époque. Maman devait en souffrir. L'hypoglycémie à jeun se caractérise par un faible taux de sucre sanguin lorsqu'une personne ne mange pas pendant un certain temps.

## **Retour du lac Champlain**

Revenir du lac Champlain était refaire le circuit à l'envers, la remontée du Saint-Laurent. À partir de Sorel un courant de 2 à 3 nœuds a combattre. Quand nous avons un vent dominant du nord, on pouvait naviguer à la voile, nord-ouest, nord, nord-est, mais autrement, à peu près impossible, car louvoyer contre le courant était très difficile. C'était plutôt ennuyeux cette virée à moteur. En plus, le moteur est moins efficace que la voile. L'hélice travaille dans un élément qui est en mouvement. Le vent alors non seulement garde-t-il sa puissance, il a même une force

plus marquée équivalente à la force du courant de la rivière. Donc quand le vent était adonnant, c'était la fête. Le Saint-Laurent en amont de Sorel, le chenal sur la rive droite, est celui des bateaux commerciaux, l'autre chenal, rive gauche, est celui des plaisanciers. Il nous a déjà été possible de remonter de Sorel jusqu'à l'entrée du canal Lachine, bien à l'abri du courant Sainte-Marie pour y baisser les voiles. Ce fut un exploit dont on parla longtemps. Le vent idéal ne nous avait pas abandonnés de la journée. Le port de Montréal est sérieux à naviguer, le courant est fort, et il y a une navigation soutenue. Il prend le nom de Courant Sainte-Marie. Il est encore plus rapide entre l'île de Montréal et l'île Sainte-Hélène. Le cours d'eau peut atteindre six nœuds; c'est dû au rétrécissement de la largeur du fleuve à cet endroit.

La remontée du Courant Sainte-Marie causait un stress, surtout quand on le remontait à moteur. À la voile, vent dans le dos, il n'y avait pas de problème, à condition

que le vent tienne. Mais, à moteur : il ne fallait pas qu'il nous lâche. On s'apercevait que papa devenait stressé.

« J'ai oublié de vérifier le filtre d'alimentation en carburant (la panique). Je dois défaire la coupe, la nettoyer avec un chiffon, la reposer avant que le conduit se vide, sinon... ». L'espace nécessaire à la manœuvre était restreint, il y avait un panneau à déplacer... Nous étions tous sur le gros nerf. Je me souviens d'une fois, nous étions juste en amont d'un pylône du pont Jacques-Cartier. Un traitement rapide... Ouf! Le précieux sang s'était mis à circuler. Il ne fallait pas que le moteur lâche. C'était souvent la même chose... On s'en est toujours tiré.

### **Le mois d'août à Pointe-Claire**

Au mois d'août, on passait la majorité du temps à bord du bateau au PCYC. Papa avait recommencé à travailler, ma mère restait avec nous sur le bateau. Avec le temps, les plus vieux, Pierrette et Pierre vaquaient à d'autres activités. Comme j'étais le plus jeune, j'ai eu

le plaisir de rester au bateau longtemps. Papa amarrait le bateau sur l'approche du quai municipal : une ancre en avant vers l'est, le plus au large possible. Il reculait vers le quai, des amarres étaient frappées de l'arrière du bateau, en V sur les bollards du quai. Il s'assurait de bien enrubanner ses amarres pour qu'elles ne s'usent pas sur le ciment. La manœuvre de reculons n'était pas évidente : la quille du voilier ne favorise pas cette manœuvre. Quelques coups d'avant, pour redresser le bateau et il fallait que l'ancre tienne. Il la testait tout le long de l'approche, surtout quand le vent prenait du nordet, de l'est ou du sud-est prenait, car il n'y avait pas de brise-lame. Précautions obligatoires : c'était évident qu'on se faisait brasser souvent. Maman et les enfants demeuraient à bord. De mémoire, l'ancre n'avait jamais glissé. Il faut dire que le fond était de glaise. Je me rappelle soirées mouvementées : la houle dans le port et hop changements d'amarres. La vie à bord : de la lecture, des

jeux de société, rencontre d'amis de la marina, de la bicyclette... Plus vieux, la petite école de dériveurs. Quand j'étais tout jeune, papa m'avait patenté une activité que j'adorais. Ma chaloupe, celle avec laquelle je naviguais sur le Richelieu, faisait partie de cette nouvelle initiative. Première nécessité, le vent devait venir de l'ouest ou du sud-ouest, plus le vent était fort, mieux c'était. Surtout, il ne devait pas avoir de vague dans cet espace. Mon père accrochait un grand câble sur le devant de ma barque, j'embarquais, levais la petite voile, saisisais l'écoute, allais m'asseoir sur le banc arrière. Je tirais sur l'écoute, le vent prenait dans la voile, j'étais tiré sur l'amure bâbord. Rendu au bout de trajectoire mon cordon forçait l'embarcation à faire un virement de bord, nez au vent, et ça repartait vers le large, sur le tribord... À chaque fois que j'arrivais sur la fin de l'amure, je faisais passer la voile sur l'autre bord. Je m'amusais des demi-heures, en plein bonheur. La rade de la marina devenait pour mon frère aussi un beau terrain

de jeu. Pierre s'était monté un petit voilier. Un baril servait de coque, un trou pour le cockpit et une quille en acier boulonnée dessous. Le gréement se composait d'un mât, d'haubans, d'un petit gouvernail à l'arrière et un trou pour embarquer. Maman avait cousu les voiles. Elles étaient vertes. Quand Pierre naviguait dans la marina, il attirait l'attention : seule sa tête sortait du baril. Il n'allait jamais vraiment loin.

Quelques fois, papa amenait ses internes au bateau. Ainsi il apprenait à mieux les connaître. J'adorais être à bord quand ils venaient : ils s'amusaient avec moi comme si j'avais été un ballon. Le petit bonhomme du patron... J'étais une vedette. Maman était souvent de la partie et elle était très joviale avec eux. Je me souviens d'une fois qu'elle s'était pavanée sur la bôme de la grand-voile, retenue par les mains de deux internes qui l'avait retenue en équilibre de l'arrière du bateau jusqu'au mât. Elle préparait toujours une bonne collation pour les accueillir. Elle

était très cordiale. Ils partaient heureux de leur aventure.

### **Achat d'une caméra 16 mm**

En 1946, Papa s'était acheté une caméra 16 mm à Burlington lors de notre voyage au lac Champlain et il se mit à filmer toutes les péripéties de nos voyages. L'hiver, il s'installait dans la salle de jeux de l'avenue Holyrood et il faisait du montage. Il coupait et collait ces bouts de film et nous présentait des soirées de productions sur nos aventures. Mon frère Pierre était au premier plan plongeant d'une falaise à *Stave Island*, mes sœurs, jouant aux vedettes, maman faisant ses folies. J'étais prédestiné à fonder une école de voile et à produire des films. Une belle jeunesse aide à bâtir une belle vie. Ce que nous vivons avec nos parents quand nous sommes jeunes nous oriente pour la vie. En lisant cette biographie, vous allez voir bien des choses que nous avons vécues, Françoise et moi, avec nos enfants. Une base pour devenir de bonnes personnes : pleines d'énergie,

dévouées, capables de vivre sainement, honnêtes, débrouillards pour se réorienter devant l'adversité. Nous pratiquions une habileté à profiter des bons moments de la vie et à partager. Nous nous présentions comme des êtres suffisamment bien orientés pour mener une bonne vie.

Maman était une personne qui aimait s'amuser... Une femme pleine d'entrain. On raconte même qu'elle avait déjà joué un rôle important lors d'une levée de fonds pour l'Hôpital Notre-Dame.

Une grande fête organisée avec des comédiens, acteurs, chanteuses, clown et une diseuse de bonne aventure. C'était en 1935, papa était médecin à l'hôpital Saint-Paul qui était sous la gouvernance de l'hôpital Notre-Dame. La voyante qu'ils avaient engagée n'était plus disponible : la panique! Alors, maman leur dit « Je vais vous en trouver une ». Elle approcha la responsable et lui proposa: « Je vais la faire, je vais mettre une tenue appropriée. Je me ferai coiffer en conséquence et je suis capable de passer pour

la diseuse de bonne aventure ». La soirée se passa, tout le monde invité voulait connaître son avenir. Elle était devenue l'attraction de la soirée. Elle observait les demandeurs, essayait de savoir ce qu'ils faisaient. Elle déduisait leurs appréhensions et leur disait ce qu'ils voulaient entendre. Louis Alexandre Taschereau, premier ministre du Québec de l'époque, avait été invité, et comme les élections approchaient, il s'était fait le devoir d'assister à cette soirée où tout le beau monde de Montréal serait présent. Les présentations d'usage faites et le premier ministre s'assoie à la table de la voyante, quelques mots en feignant qu'elle ignorait qui il était, pour qu'il livre certains indices. Les pistes recueillies du personnage poussèrent ma mère à lui dire qu'il perdrait ses prochaines élections. Ce qui fut le cas en 1936. La soirée se poursuivit, ma mère devint de plus en plus populaire, la file d'attente s'allonge. Ils voulaient tous connaître leur avenir. Juliette était tellement bien déguisée que personne ne la reconnaissait. Il y a eu même un interne de papa qui lui fit une

grande déclaration d'amour. Il n'a jamais su que c'était la femme du patron.

## **Les premiers voyages au long cours de ma petite jeunesse**

Au PCYC, je m'étais fait un bon ami John Mcfetrich : un ou deux ans de plus âgé que moi. Il avait un joli voilier, un petit quillard de 20 pieds.

Ce fut pour moi l'occasion d'apprendre l'anglais. Nous faisons de la course les jeudis soir, c'était de beaux moments. Je me souviens particulièrement d'un 21 juin, solstice d'été, je devais avoir 12 ans, un petit vent N.-O., une soirée qui nous permit d'avoir de la clarté tout le long du parcours. C'est probablement ce soir-là que nous avons commencé à parler de partir pour un long cours sur la rivière des Outaouais et de nous rendre à Ottawa. Je devais partir pour le lac Champlain, ce serait au mois d'août. Avant de partir, il fallait organiser le voilier. Il était équipé d'un petit moteur hors-bord, d'une toile à placer sur la bôme pour nous isoler en

cas de pluie, de deux coussins gonflables, de deux sacs de couchage, d'une petite glacière, des imperméables, des avirons, une ancre, des gilets de sauvetage et des cartes. Le sérieux mis à nous préparer avait aidé à ce que nos parents nous accordent la permission de partir pour cette grande aventure. Nous avons l'intention de nous rendre jusqu'à Ottawa. La journée de notre départ, de la bouffe pour deux jours avec certaines réserves pour nous permettre de survivre advenant que nous soyons retardés à s'approvisionner dans les villages où nous avons prévu nous ravitailler. Le premier soir, nous avons mouillé l'ancre à la Pointe au Sable à Oka, endroit que je connaissais bien, y étant allé souvent à bord du Capitaine Nemo. La nuit se passa bien. Pas de pluie, pas de vent violent. L'aventure se continua bien : des bons vents, du moteur. La Pointe-aux-Anglais, Saint-Placide, Greenville, Hawkesbury pour du ravitaillement et puis le château Montebello. Nous avons passé la nuit à la marina du domaine. Le lendemain, discussion... Fini, le

projet Ottawa, nous avons rebroussé chemin et sommes retournés à Pointe-Claire. C'était probablement un peu trop pour nous. Ce ne fut pas la fin de notre amitié. Le temps a passé et nous nous sommes rencontrés plusieurs années plus tard, un salut... Plus ou moins 2010, je fouille sur Internet et je le retrouve dans la région de Toronto. Surprise, il devait venir à Montréal. Il me rejoint à Léry, nous allons manger ensemble et belle conversation, relatant de vieux souvenirs et terminons heureux de cette rencontre...

## **Un autre voyage au lac Ontario avec Bernard Ranger**

Le Saint-Laurent avant la voie maritime (1959), beaucoup plus d'écluses vers les Grands Lacs. Je devais avoir 14 ans. Bernard Ranger, un ami de papa avec qui j'avais déjà été équipier lors de courses au PCYC, avait rencontré mon père pour lui proposer que je puisse partir avec lui et ses copains pour un séjour au lac Ontario pour participer à une course à partir de Kingston. Papa avait vérifié qui serait à bord pour voir quel était

le sérieux du groupe.

Bernard terminait ses études universitaires. Il en était de même d'un autre, dont le nom m'échappe, également finissant à la même faculté. Il y avait Pierre Généreux, malgré son nom, ne disait pas traître mot de français.

Le bateau nommé « Le Cygne ». Il devait avoir un peu plus de trente pieds. Il s'agissait d'un sloop, de bons espaces pour un certain confort. Un voilier était bien greyé, plusieurs voiles, foc tempête, pouvant accepter deux ris, un génois et d'un spinnaker. Il avait un bon moteur auxiliaire, des gilets de sauvetage, un extincteur à feu, de bonnes amarres, tout pour la réfrigération, un bon réservoir à eau potable et bien équipé pour la cuisson. Nous embarquions avec nos sacs de couchage et des vêtements contre le froid et pour affronter la chaleur. Nous avions chacun notre petit coin pour nos objets personnels... Bien enjoués, nous formions un équipage bien aguerri pour affronter cette expédition. Tout pour la réfrigération, la cuisson, petit cabinet d'aisances, nos sacs de couchage,

médicaments, trousse de premiers soins... Nous sommes partis pour une grande aventure.

J'étais la mascotte du groupe peut-être parce que le plus jeune de l'équipe. Mais bon équipier, j'expérimentais mes premières bières, mes premières blondes. Pour monter au lac Ontario, des dizaines et des dizaines d'écluses : un trafic de bateaux commerciaux, des attentes à chaque écluse, faire une série de canaux. C'était avant la construction du canal maritime (la voie maritime du Saint-Laurent). Un soir, dans un vieux canal d'évitement, on cherchait un ponton pour passer la nuit. On avançait, je me tenais aux haubans. Et puis, je décidai, je ne me souviens plus trop pourquoi, d'aller modérer le moteur. Je lâchai les haubans. À l'instant même, nous frappions un fil à haute tension, le hauban a fondu au point de contact et est tombé sur le pont...

Je ne pourrais pas-vous conter cette histoire, si... nous l'avons remplacé. Nous avons fait la course sur le lac Ontario. Mais un autre avait

été affaibli, il tomba en pleine course. Je me souviens que nous avons réussi à continuer, un filin de fortune, et nous avons gagné la course. Je me rappelle aussi des paris que je faisais sur ma résistance au mal de mer : rester sous le pont à l'avant par fortes houles sur le grand lac... Je les gagnais tout le temps. Ce fut une belle aventure : quelques jeunes rencontrés à Brockville (Ontario).

### **Autre voyage au lac Ontario**

L'été suivant, même voyage sur les Grands Lacs, voilier de ± 22 pieds. Un voilier bien organisé, les deux copains sympathiques, les mêmes canaux et écluses; revivre un peu la même aventure. À partir de Kingston, j'ai quitté les deux copains pour rentrer à Montréal pour le mariage de mon frère Pierre. Un voyage sur le pouce : un couple me fit monter. Des gens sympathiques, conversation agréable, je réponds à leur question concernant mon voyage... Et en plus, à l'heure du dîner, ils s'arrêtèrent à un restaurant et me payèrent la

traite. C'était vraiment généreux de leur part. Ils avaient Montréal comme destination. Je ne me souviens plus comment je suis retourné à Kingston. Mais, j'avais rejoint les copains, quatre jours plus tard.

Notre retour : je me souviens qu'à l'époque, il y avait probablement près d'une cinquantaine d'écluses. Pour certaines d'entre elles, nous avions le loisir, au retour, petits et gros bateaux, de sauter les rapides et éviter ainsi des écluses. C'était un courant le long d'un canal difficile à localiser, car le paysage avait été modifié depuis quelques l'année précédente. On croisait les entrées, on vérifiait pour ne pas se tromper. Il y en avait une, pas trop compliqué à sauter, pas assez de profondeur pour les gros bateaux, mais correcte pour nous. Nous avons donc décidé de l'emprunter. Tout se passa super bien, nous avons réussi ce défi et nous en étions fiers. Rendus au Long Sault, comme tous les bateaux, nous nous sommes engagés dans cette nouvelle aventure. Le courant pouvait probablement dépasser 15 nœuds, il y avait au

moins dix mille marins à descendre, je savais que c'était réalisable. Je l'avais fait l'année précédente. Nous étions très fiers de nous y lancer. Le courant nous emporta, c'était la fête (j'aimais bien les aventures). Des mains s'agitaient à l'entrée du canal, ils saluaient notre courage. On s'empressa de leur rendre la pareille, on était si fier... Hésitation, il y avait quelque chose qui clochait, les gens insistaient beaucoup. À l'époque, pas de radio VHS. On se regarda... On se consulta... La décision fut prise, il fallait rebrousser chemin et on avait fait un bon bout. Le courant devait avoir 8 ou 9 nœuds, le bateau n'en faisait que 6. Vite vers la côte, à l'abri d'une pointe, le courant moins fort... Et un élan vers l'autre côté de la rive, une autre pointe... De peine et de misère nous avons réussi à remonter et à nous enfilet dans le canal. Les gens courraient sur le quai pour prendre nos amarres :

« Ouf! Il y a un cargo plus bas, il est échoué, un grand câble d'acier en travers du fleuve... »  
Comme nous avons sauté la première écluse, nous n'avions pas eu le message.

J'ai retrouvé sur une photo le prénom du skipper et l'année de la virée : Henry, 1954. Son père était propriétaire du bateau. Aucun vestige de l'autre copain. Ils étaient à peine plus vieux que moi... Une belle aventure.

### **Papa m'acheta un petit dériveur**

Mon père m'acheta un petit dériveur (12 pieds), j'avais probablement 12 ans. Ce petit voilier me permit de rencontrer celle qui devint mon épouse. Je me souviens, le camion, au bout du quai à Pointe-Claire. Construction en cèdre, fabriqué en Ontario. J'ai navigué durant plusieurs années avec ce petit bijou équipé d'une ancre, deux gilets de sauvetage, une paire de rames. Ce petit bateau m'a ouvert la porte d'une vie palpitante : à 16 ans, la traversée du lac Saint-Louis à bord de mon voilier pour aller voir mon ami d'enfance, Raymond (Carmel), à Châteauguay. Son père possédait une maison d'été. J'y suis resté quelques jours, le temps de rencontrer une jolie jeune fille. Je suis retourné la voir avec ma puissante moto

BSA 125 cc. J'étais parti de chez nous, Outremont, à vitesse réduite pour me rendre au chalet de Châteauguay. Je n'avais pas vraiment un look de motard. Françoise était contente de me voir arriver. On a passé une partie de la journée ensemble, l'heure du départ : un problème mécanique. Je ne peux pas prendre le chemin du retour. Monsieur Bérubé me prête son auto, je transporte ma moto à la maison. Je retourne à Châteauguay, couche chez eux et reviens en ville avec monsieur Bérubé le lendemain matin. Jacques, le frère de Franco m'en a voulu toute sa vie : j'avais pu utiliser la voiture de son père, quand lui n'y en avait pas droit. Ceci faisait suite à des fréquentations avec un mariage éventuel, heureux, et trois beaux enfants. Nous vécûmes une belle vie couronnée d'un séjour de trois ans en Europe et... Françoise me quitta. Les enfants étaient partis voler de leurs propres ailes. Ma vie aurait été différente si je n'avais pas traversé le lac; aurais-je vécu ce bonheur avec cette compagne remarquable durant ce quart de

siècle? Rupture : quelques années difficiles, rencontres de plusieurs femmes comme si je vérifiais quel genre de femme je voulais dans ma nouvelle vie ou peut-être revivre une jeunesse et puis... La rencontre avec Nicole après 6-7 ans. Ma nouvelle compagne depuis maintenant plus de 25 ans.

### **Autres voyages de jeunesse : le lac des Deux-Montagnes, l'Outaouais, le canal Soulanges et le lac Saint-François**

C'est à bord du Capitaine Nemo, voilier familial, que j'avais fait mes premiers apprentissages. J'avais 16 ans, mon père me prêtait son voilier je n'avais même pas l'âge de conduire une automobile. Il y avait Jacques Bérubé, frère aîné de Françoise, ma future épouse, Raymond Carmel, collègue de collègue et compagnon de ski dans l'équipe junior de l'Université de Montréal, Charles Marchand (notre amitié tient toujours) et Pierre Allard qui a épousé la sœur de Raymond.

Il a fallu que je leur montre les rudiments de la voile; ils n'en avaient jamais fait. C'était

probablement les premiers signes de mes talents de professeur de voile. Belles expériences durant deux saisons : la première année, sur le lac des Deux-Montagnes et la rivière des Outaouais. L'année suivante, le canal Soulanges et le lac Saint-François. Nous avons bien suivi les consignes de mon père : prendre soin du bateau, pas d'alcool, respecter les règlements maritimes. Papa savait que je pouvais naviguer le bateau et que j'étais très responsable. J'avais même déjà navigué le Capitaine Nemo seul, par petit temps; j'avais toujours bien choisi l'emplacement de mes essais. Mettre le moteur au ralenti, placer le bateau nez au vent, hisser la grand-voile avec ses deux drisses, une pour la corne, l'autre pour la pointe, lover les drisses et les frapper aux taquets. Aller sécuriser le diable derrière le cockpit qui tenait la bôme et la vergue; aller faire la même manœuvre à la misaine; hisser le foc; s'engager sur une amure. J'avais choisi un temps léger, j'avais mis un gilet de sauvetage. Mais je préférais avoir un équipage et c'est ce qui m'a permis d'inviter

les amis. Je pris le temps de leur expliquer comment faire les manœuvres. Les copains furent impeccables, ils avaient été de bons équipiers. Quelque part dans mon subconscient, s'était inscrite ma carrière d'enseignant. L'année suivante, les copains et moi sommes allés au lac Saint-François via le canal Soulanges. Le canal était sur la rive gauche du Saint-Laurent. Nous l'empruntions à la Pointe-des-Cascades entre Beauharnois et L'Île-Perrot, en amont du lac Saint-Louis. Aujourd'hui, comme j'ai fermé mon école de voile, nous nous sommes mis, Nicole et moi, au vélo et nous allons souvent sur la piste cyclable très bien organisée du canal de Beauharnois.

••••

Question de me délasser de cette écriture, nous partons, Nicole et moi pour une balade en vélo. La navette fluviale Les Cèdres, très accessible de Beauharnois, via Saint-Timothée. Elle nous permet de traverser le fleuve Saint-Laurent, entre Les Cèdres et Salaberry-de-Valleyfield. Cette navigation,

d'une durée d'environ dix minutes, est offerte à coût minime. Elle permet de relier à d'autres pistes cyclables. Petit bac électrique, les jeunes matelots serviabes... De loin, notre balade à vélo la plus agréable.

Et moi, en forme pour retourner à mes écritures.

## CHAPITRE

### 3

#### **Notre mariage; Franco et Louis**

La décision de nous marier. J'étais étudiant à l'Université de Montréal, Franco travaillait au bureau de Crédit de Montréal. Mes parents avaient organisé un appartement dans leur grande maison de l'avenue Holyrood (aujourd'hui, avenue Claude-Champagne). Nous avions une cuisinette, un boudoir, une chambre donnant sur la cour arrière et notre entrée personnelle. Nous pouvions vivre en toute intimité. Je me trouvais qu'à 15 minutes de l'université où je poursuivais mes études. Merci à mes parents de leur belle générosité. Après un certain nombre d'années, nous avons décidé de trouver un gîte bien à nous à ville de Léry. Je travaillais sur la Rive-Sud. Le déplacement se faisait bien. Ma mère aurait bien voulu que je reste sur l'avenue Holyrood. Mes parents auraient occupé notre

appartement et nous aurions eu la grande maison pour nous et ils nous la laisseraient en héritage. Je regarde actuellement le prix de ces maisons d'Outremont à vendre, même grandeur, de 700 000 \$ à 800 000 \$, sinon plus. Sûrement une bonne affaire, mais, je n'aurais pas eu le même genre de vie : probablement, pas d'école de voile, pas d'enseignement en Europe et...

### **Une belle fête**

Une belle fête au centre culturel de l'Université de Montréal. Papa levait son verre à notre santé. Des amis, la famille Bérubé, la famille Charbonneau. Ce fut une très belle cérémonie ce mariage. Le père de Françoise conduit sa fille à l'avant de la chapelle. Je reçois cette belle femme vêtue d'une superbe robe de mariée; « Voulez-vous... » les promesses de mises... Échange d'anneaux... La bénédiction. L'orgue raisonne un air approprié. Nous nous acheminons vers la sortie. On est applaudi... Une belle réception et un petit verre à notre santé. Ils viennent

embrasser la mariée. Il y a des serremments de mains et des accolades et ensuite la coupe du gâteau de noce. Une belle réception, on nous félicite avec de la parenté que nous avions presque oubliée. Bientôt, ce sera le départ pour le voyage de noces, 15 jours en Caroline du Sud. Nous venions d'apercevoir le coup que nous avaient fait les copains. Ils avaient complètement démonté la voiture : les portes les bancs... La 2 CV nous attendait, hum! Ils nous ont aidés à la remonter pour que nous puissions partir en voyage de noces.

La voiture remontée, départ vers la Caroline du Sud pour deux semaines... Au retour de la Caroline, nous sommes allés continuer notre voyage de noces à la maison du mari de ma sœur Denise au Lac-des-Iles, à Mont-Laurier. Nous retournerons souvent dans ce petit paradis durant d'autres années. Je me souviens d'avoir apporté le petit voilier que papa m'avait donné. Stéphane était de la partie. Il était tout petit. Je l'amenais naviguer avec moi. Il se baignait, s'amusait dans les vagues. Quels beaux souvenirs nous avons

gardés de ces temps heureux !

### **Mes années d'études à l'université**

Travail d'été au musée de Cire de Montréal. Gilles Prud'homme, un ami devenu médecin, m'avait trouvé un emploi au Musée de Cire. Il avait passé plusieurs étés à y travailler durant son cours universitaire. Le musée de Cire a été ouvert entre 1935 et 1989. On y trouvait 24 scènes, dont de nombreuses religieuses ainsi que des personnages parmi les pionniers canadiens (pré invasion britannique). Les 200 statues de cire grandeur nature aux vrais cheveux. Un musée strictement historique et catholique, le Musée Historique Canadien. Inauguré en 1935 après de longues négociations avec les autorités religieuses, car l'Oratoire Saint-Joseph craignait de voir son achalandage baisser au profit du musée. Ce dernier met en scène des personnages de cire dans des décors reconstituant des épisodes de l'histoire, du catholicisme et de l'actualité, dont les

premiers temps de l'Église catholique, la fuite en Égypte et la venue de Jacques-Cartier et sa rencontre avec les Amérindiens, les catacombes du temps des anciens chrétiens à Rome... Premier musée du genre en Amérique, troisième au monde après ceux de Londres (muser, Madame Tussaud) et de Paris (musée Grévin), le musée de Cire attirait jusqu'à sa fermeture en 1989 plus de dix millions de visiteurs. La collection d'environ 200 personnages et accessoires appartient maintenant au Musée de la Civilisation à Québec. Le bâtiment est maintenant utilisé par une pharmacie grande surface. Les visiteurs venaient de partout au Québec et de l'étranger. Nous étions cinq ou six guides, qui accompagnions chaque groupe. Nous attendions les groupes dans une petite salle placée de façon telle que nous partions dans un ordre continu. Nous pouvions avoir une idée du genre de clientèle; on prenait des paris à savoir quel genre de pourboire nous aurions; nous avons une petite formule qui faisait savoir que nous avons un salaire en

fonction de leur générosité. Nous avons été engagés sous conditions de bien maîtriser l'anglais. Nous nous arrêtons devant une vingtaine de fresques.

Décors parfaits pour quelques-uns des guides pour s'amuser. Nous nous immobilisions devant chaque tableau. Nous essayions de placer le groupe de façon telle que tout le monde puisse voir les personnages et les décors. L'éclairage mettait les personnages et les artéfacts en relief. Il y avait deux étages, la piste à suivre était assez sombre pour donner un aspect mystérieux à la visite qui durait une vingtaine de minutes. Nous avons toutes sortes de groupes : des Québécois, des Canadiens, des touristes du sud des États-Unis, surtout des noirs, leurs yeux blancs ressortissaient dans la noirceur du décor.

On se jouait des tours entre les guides : un jour, j'étais à manger mon repas et... « Louis! C'est à ton tour ». Je laisse mon assiette sur la table me disant... J'arrive à la scène lugubre des catacombes et là, au beau milieu du décor,

mon lunch à moitié mangé; je retiens mon fou rire, je cherche mes mots, je bafouille et j'me dis : « Vous ne perdez rien pour attendre, j'veais me venger ». J'attends une couple de jours, ayant su qui m'avait fait le tour. Jean part avec un groupe.il faut faire attention, il y a plus ou moins 3 groupes; je calcule, je l'aurai... je me faufile, vais dans le décor des catacombes et me couche dans l'espace à recevoir un défunt à inhumer. Je me rappelle que ce tableau est sombre et lugubre. Le copain arrive avec sa cohorte et il m'aperçoit! Je soupçonne son malaise. Les visiteurs ne peuvent pas deviner : pour eux, je suis seulement un personnage de la fresque... Il débute son laïus : un bout de phrase... Petite toux... Il se reprend... Les gens semblent se demander si leur guide avait un malaise... Il se reprend et ça y est, il est en pleine possession de ses moyens... Il est rendu à la moitié de sa description de l'inhumation des cadavres... Je laisse tomber mon bras en dehors du sépulcre... Des cris d'émoi, je vois des gens se réfugier dans les bras des autres, des touristes

à la peau noire s'esclaffent, les grands yeux blancs; ils croient à la fin du monde.

De multiples tours, c'était le plaisir avant tout. Quand on avait un groupe, on cherchait à prendre soin de ceux qui paraissaient être des gens à pourboire. Moi, j'avais surtout le plaisir de m'occuper des gens qui avaient l'air sympathiques et aussi des jolies dames que j'attirais plus près de moi.

Cet été du musée de Cire fut fort agréable et assez payant. Je revois encore Franco venir me chercher au musée à bord de la Citroën 2 CV. Son petit fichu sur la tête.

## **Mes études en droit**

J'ai fait une tentative en droit, voulant suivre les traces de mes oncles et de l'époux de ma sœur Denise : ces avocats avaient bien réussi leur vie professionnelle et je m'étais dit que ça pourrait m'intéresser. Je suis sûr que si vous m'aviez suivi, vous n'auriez pas compris ce que j'y ai fait durant cette année, d'ailleurs, moi non plu. Une seule chose dont je

souviennne, à part que nous étions une trentaine dans la classe, c'est l'élection du président de classe en début d'année. Deux candidats briguaient les suffrages, un, aucune idée de son nom, l'autre, je ne l'ai pas oublié c'était Marc Laurendeau (humoriste, animateur et journaliste de la télévision québécoise). C'était un petit drôle, il nous a fait bien rire en faisant son petit laïus. Le groupe de première année de droit ne l'avait pas trouvé assez sérieux pour nous représenter. L'année suivante, Marc fondait Les Cyniques avec Serge Grenier, Marcel St-Germain et André Dubois. Celui qui avait été pris pour un clown et qui, effectivement a fait rire le Québec pendant au moins, une dizaine d'années, est devenu par la suite un journaliste chevronné au Québec. Pour moi, une année perdue sur le plan académique.

Enfin ma voie à l'université, quand je suis rentré au département de géographie. Je me suis alors mis à aimer l'école; là, j'avais trouvé ma place. On avait commencé l'année par un camp d'automne dans la région de

Lanaudière : une quarantaine d'étudiants, niveau 1, niveau 2, à étudier cette belle région. Un autobus, quatre professeurs bien préparés. Un campement dans un hôtel local. Une journée de géographie physique, les élèves de 2<sup>e</sup> année nous aidaient; le Bouclier canadien, la plaine du Saint-Laurent, les chutes Sainte-Ursule, l'effet de l'érosion sur le paysage... Une journée sur l'agriculture la région, la visite d'une ferme, la blague avec les clôtures électriques : un groupe de gars se prennent par la main jusqu'à ce qu'une fille soit au bout de la lignée; à ce moment-là, le premier saisit la clôture électrique, le courant se met à circuler et c'est toujours le dernier qui ressent le choc : et là ce fut une fille qui a reçu le choc! Les gars se bidonnaient. Une autre journée sur l'étude de deux industries bien adaptées à la région, rencontre avec un responsable d'une petite ville. Il nous expliqua les rouages d'une municipalité, nous donna des renseignements sur la répartition des emplois dans la sphère des groupes de la population active : primaire, agriculture,

élevage; secondaire, industries locales; services, commerces... Et des soirées très agréables avec les élèves de deuxième, ils nous montraient comment faire nos rapports d'excursions. Nous nous déplaçons en autobus, nos professeurs avaient leur voiture. Ça augurait mieux que le début d'année en droit. La semaine terminée, il fallait faire un rapport de tout ce que nous avons appris durant cette étude régionale; des crédits étaient attribués.

Nous n'étions pas nombreux en géographie, ce fut sûrement un bon atout pour ma réussite, je n'ai jamais aimé faire partie d'un grand groupe, ça me donnait le vertige. Je me retrouvais à ma place et prêt à travailler. Les cours, les travaux, toutes les autres excursions de cette première année ne m'ont donné que du plaisir ainsi que les cours théoriques : géographie physique, humaine. J'en mangeais. La deuxième année, le camp d'automne dans les Cantons-de-l'Est. Notre campement qui était à notre disposition était un petit hôtel du Petit-Lac-Magog. La même

approche, la géographie physique, agricole, industrielle, d'organisation municipale, l'aspect démographique de la population, réparti timon de la population active en fonction des secteurs primaires, secondaires et tertiaires. C'était à notre tour d'initier les petits nouveaux : nous ne faisons que rendre la pareille aux nouveaux arrivants. Les excursions de cette deuxième année me permettaient de me réjouir de tout ce que j'avais appris depuis une année. Ces camps étaient, en plus, toujours l'occasion de se faire la fête : un des gars du groupe connaissait une fille qui était infirmière à l'Hôpital de Sherbrooke et il avait pris contact avec elle, à savoir si elle et certaines de ses copines pourraient venir fêter avec nous le lendemain soir. Parmi la trentaine que nous étions, il n'y avait que cinq ou six filles, donc ça serait intéressant de... oui, ça s'arrangerait, mais le moyen de locomotion ? Bon... « Si on demandait au chauffeur d'autobus ? ». Le chauffeur nous a dit oui. Mais... juste pour aller les chercher, pas pour les reconduire.

Bon, Jean-Guy et moi avions chacun une voiture, moi, une coccinelle, lui une petite Renault. On pourrait aller les reconduire, quitte à faire deux voyages. Le copain rappelle son amie infirmière, le tour fut joué. Le lendemain, début de soirée, notre chauffeur d'autobus nous amena une douzaine de jolies infirmières. Quelques verres de bière, sauf pour les chauffeurs attitrés et peut-être certaines conquêtes pour quelques-uns.

C'était l'heure du départ, j'ai chargé mon bolide, je devais en avoir sept, peut-être huit; j'avais arrêté de compter. Je sais que j'étais encore capable de changer de vitesse, d'enclencher l'embrayage. Je me souviens être arrivé à l'hôpital à l'heure et être revenu à l'hôtel et de m'apercevoir que la voiture de Jean-Guy avait pris le clos. En revenant à l'hôtel, mauvaise manœuvre et hop, une auto finie et une jambe dans le plâtre. Les souvenirs de nos travaux effectués lors de cette sortie automnale ne me reviennent pas. Je me souviens, par contre, d'une excursion quotidienne que j'avais préparée dans les

Laurentides, région Saint-Sauveur, vestige d'une vallée glaciaire, m'avait valu de la part de mes collègues : « Nous n'avons jamais connu des explications aussi claires! Merci, Louis ».

Je me souviens du dernier camp d'automne. J'étais en troisième. Elle a eu lieu au Mont-Tremblant. Ce fut comme d'habitude, géo physique, l'agriculture, organisation municipale, industrielle, touristique, répartition de la population active : primaire, secondaire, tertiaire. Nous étions accueillis dans un petit hôtel en dehors de Saint-Jovite.

Je n'irai pas dans les détails. Je m'y étais rendu avec ma Coccinelle. Nous faisons nos visites à bord d'un autobus, nos arrêts habituels, le coup des clôtures électriques chez les fermiers, toujours le dernier qui recevait le choc. Nous visitons les quelques industries et le village de Saint-Jovite qu'on devait traverser quatre ou cinq fois par jour. À chaque passage, on croisait une boutique de bricoles pour touristes du dimanche, devant laquelle il y avait un indien en plâtre ou en je ne sais trop

quoi qui trônait de toute sa grandeur. Hum! Bon, avec un copain une décision fut prise, nous avons eu le goût de... aucune hésitation! Nous sommes partis, ce soir-là, tous les deux à Saint-Jovite et nous l'avons kidnappé. Il avait les deux bras sortis, haut perchés et menaçants, par la trappe décapotable de mon véhicule. Heureusement, il était tard et on n'avait croisé personne. Rendus à l'hôtel, tout le monde était couché, on a pu le placer dans l'escalier bien à la vue de la porte de notre prof responsable du groupe, Robert Garry. J'aurais voulu être là pour voir sa réaction. Finalement, nous sommes allés nous coucher. Le lendemain matin, des cris de Maures, le professeur Garry cherchait le coupable, « **Faites-moi disparaître cette atrocité !** ». Le copain et moi nous emparons de notre otage, le remettons dans l'auto et sommes allés le placer à un carrefour avec une flèche dessinée indiquant la route à suivre pour le chauffeur d'autobus. Et comme de fait... Les élèves s'esclaffaient, Garry rongeaient son frein. Le

soir revenu nous avons récupéré le détenu et nous l'avons ramené à Saint-Jovite, mais pas où nous l'avions kidnappé : nous l'avons assis dans le confessionnal de l'église paroissiale.

Je me rappelle les professeurs suivants : Marcel Bélanger, Benoît Brouillette, Pierre Dagenais, Robert Garry, Camille Laverdière, Gilles Richot. Ainsi que Louis Edmond Hamelin, professeur invité du Centre d'études nordiques du département de géographie de l'université Laval, d'un autre professeur invité de Paris Jean-François Gravier. Je m'en souviens tout particulièrement parce que j'avais obtenu une excellente note pour un travail. Il avait écrit une thèse sur « Paris et le désert français ». J'avais titré mon exposé « Montréal et le désert Québécois », ce qui avait dû, m'étais-je dit, impressionner sa correction.

## **Décision de faire un voyage au Mexique**

En 2 CV au Mexique : hum! À bord de ce bolide, c'était une véritable aventure : des

milliers de kilomètres à partir de Montréal, faire la traverser les États-Unis. Rouler tout au long, à une vitesse de 50 km/h dont la vitesse maximum est à 55 km/h, le vent dans le dos ce fut tout un exploit. J'avais trouvé un truc : je me plaçais derrière une vanne, à une distance suffisamment proche pour profiter du vide d'air derrière le camion et maintenir bon an mal an, une vitesse acceptable. C'était quelques fois intrigant pour les camionneurs qui s'apercevaient qu'ils avaient traîné ce petit véhicule derrière leur camion. Je me souviens d'un arrêt dans une *Aire de repos* au Texas. Le Texan m'avait demandé combien de temps j'avais pris pour construire mon auto. À la frontière du Mexique, nous nous trouvions dans l'obligation de nous procurer une assurance spéciale pour entrer dans le pays. Descente vers Veracruz. Un petit hôtel pas cher; offre de la part du propriétaire d'une saison gratuite dans son hôtel, en échange de quelques touristes canadiens. Petit séjour au bord de la plage. Retour sur la route, direction Mexico City.

## **Panne en pleine montagne**

Nous venions de monter de grimper une côte, vitesse de 15 à 25 km/h. CLING CLANG, un bruit sous le capot, l'auto s'immobilise sur le bord de la route. J'ouvre le capot. Les pièces d'engrenage semblent déglinguées. Il n'y a que montagnes autour, peu ou pas de circulation : ouf ! Sauf... la 2 chevaux était devenue un âne : elle est arrivée au village suivant tirée par le mulet du gentil monsieur qui nous avait sortis de ce pétrin.

Une pièce majeure défectueuse, le système de joint de transmission est déglingué. Nous étions à une centaine de kilomètres de Mexico. Nous nous trouvons sûrement au seul endroit au monde pour trouver une telle pièce. Quelques renseignements, la seule façon de se rendre à la capitale était en autobus. Là, nous trouverions un dépositaire Renault... L'autobus ? Oui, il y en avait un, mais... Genre autobus scolaire, avec support à bagage sur le toit : cages à poules, ballots de foin, coffres.

La route était très étroite, le chemin

parcourait de nombreuses sierras transversales, le relief du haut plateau était accidenté, l'autobus affrontait lentement les kilomètres, il longeait les précipices; des courbes menaçantes s'additionnaient. Enfin un village pour bénéficier des possibilités de trouver quelque chose à manger comme des tortillas pour nous mettre sous la dent. Un autre départ tout aussi accidenté : certains quittaient le bus, quelques ballots descendus du toit, autres grignotines sous la dent, tortilla de maïs repliée ou enroulée sur elle-même contenant une garniture à base de viande; de nouveaux passagers et hop de nouvelles émotions dues à cette dangerosité de la route.

Enfin Mexico, nous nous trouvons une place pour coucher. Le lendemain matin, le dépositaire Renault ouvre ses portes. J'explique ce qui nous arrive : nous sommes venus de Montréal en 2 CV... et lui explique notre problème, lui décrit la pièce brisée. Monsieur nous dit qu'il n'a pas cette pièce, qu'il devra la faire venir de France, sûrement quelques semaines... Ouf! Notre réaction : le

buste penché et les épaules tombantes signalaient une fatigue physique et morale et indiquaient notre déception. Monsieur nous amena à la salle d'exposition : une 2 CV. Ni une ni deux, il leva le côté tribord du bolide, prit une clé, défit la roue, sortit la pièce nécessaire, me la remis et me dit : « bon retour à votre voiture, et si repassez par Mexico, rapportez-moi la pièce brisée! ». Je lui demande combien je ne lui dois « Rien du tout, Monsieur, vous avez eu le courage de venir du Québec avec une 2 CV; Citroën peut vous payer cette petite pièce. Bon retour! ».

Destination le village Pueblo où nous avons laissé la voiture : le mécanicien nous a remplacé les morceaux et nous avons repris la route. Nouvelle direction, Acapulco! Encore des montagnes; routes étroites, escarpements menaçants, descentes abruptes et remontées à la vitesse d'un mulet. La voiture était lente, mais elle ronronnait à merveille. Le Pacifique, une arrivée spectaculaire, les montagnes tombaient dans l'eau, cette ville avait un cachet remarquable. Nous étions au début

des années soixante, je ne suis pas sûr qu'il en soit de même aujourd'hui.

Nous nous sommes trouvé un petit hôtel agréable donnant sur la baie, un prix raisonnable; on nous l'avait suggéré au bureau touristique à l'entrée de la ville. Piscine, chambre confortable, petit déjeuner inclus. On a dû y passer une semaine, la plage en dehors de la ville, Playa Pie de La Cuesta.

Au bout d'une semaine, nous sommes sur la plage, on trouve toujours ça beau : on regarde les vagues, le sable à gauche, le sable à droite, une cerveza et une autre, des tortillas, le soleil, la crème solaire, enlève le couvre-chef, retour à l'eau. On se regarde, des hésitations... « Qu'est-ce qu'on fout ici? » Discussion, on s'ennuie, prise de décision : nous retournons chez nous !

Les montagnes, les routes difficiles, les poses essentielles, l'arrivée aux États-Unis, les autoroutes, les attaches, à la Louis, derrière les camions... Problème de moteur sur la 2 CV : incapable d'avoir la vitesse (!) attendue; de pis en pis... J'ouvre le capot : une valve

semble être moins efficace; à haute (hum !) vitesse, ça paraît moins. Mais les côtes sont plus difficiles à monter; avec l'élan, ça va, mais il ne faut pas que je parte à monter les pentes en quittant un arrêt. Les dernières distances à parcourir sont pénibles, repos dans des motels miteux : une semaine, au lieu de trois jours habituels pour une même distance. De peine et de misère nous arrivons au 64 Holyrood en pleine nuit...

Le lendemain matin, on entend : « Juliette, les enfants sont rentrés ». J'ai défait les pièces et rodé les soupapes, la voiture fut en bonne forme pour un bon bout de temps. Bientôt, l'année scolaire.

### **Retour à l'université, histoires de carabins**

J'avais trouvé ma voie en géographie... Et aussi les plaisirs usuels des carabins. Bon départ : un camp d'automne, une semaine d'excursions à évaluer le potentiel géographique d'une région du Québec. Nous étudions la géographie physique et l'environnement... Retour en classe. Je me

souviens de boutades d'étudiants du département de géo. Simulation des Nations-Unies par un groupe d'universités canadiennes; chaque institution avait droit à deux représentants. L'association générale des élèves de l'Université de Montréal avait présenté une motion pour un Québec indépendant; les universités québécoises étaient minoritaires, mais le lobbying auprès des universités canadiennes rendait possible l'acceptation de la proposition. Nous, du groupe de géographie, avons organisés pour cette soirée un petit party dans l'appartement d'un copain, plus ou moins une vingtaine de personnes. Une idée... Si on allait kidnapper un étudiant représentant d'une université ontarienne, ça ferait un vote de moins contre la motion de notre université. Ni une ni deux, une voiture noire, parce que disponible et passant mieux dans la noirceur de cette nuit d'automne; un chauffeur, deux fiers-à-bras, dont moi. Nous passions à l'action; les mains attachées derrière le dos, un couvre œil pour qu'il ne voie pas où il allait aboutir. On l'a

amené à l'appartement : il avait l'air inquiet. Aussitôt entré, on lui a offert un verre et il a passé la soirée avec nous... Il n'a pas regretté sa soirée... Notre motion n'avait pas passé.

Autre drôlerie : être monté sur le toit de l'université et avoir substitué le drapeau du Québec par le drapeau de l'URSS.

Il y a bien eu aussi, cette année-là, le vol du cœur du Frère André, mais ce n'était pas nous : nous ne touchions pas aux choses historiques.

Mes études au département de géographie me permirent d'obtenir une Licence en Géographie et de me trouver un emploi.

Ma vie heureuse avec ma compagne de vie, Franco; bien abrité dans notre petit nid d'amour, elle a travaillé dans une entreprise qu'elle appréciait; nous profitons de la vie. Durant les étés, occasionnellement, on allait rejoindre mes parents sur le Capitaine Nemo au lac Champlain. On faisait du camping avec notre 2 CV; on allait chez Gertrude et Paul, mes beaux-parents, à leur chalet d'été, là où j'avais rencontré ma douce.

## **Formation de géographe, peu d'ouverture : école secondaire**

À l'époque, il y avait très peu d'ouverture sur le marché du travail pour les géographes. Rencontre d'un ex-professeur du Collège Saint-Denis, institution où j'avais terminé mon collégial; il venait d'être nommé un des responsables de la première grande école régionale du Québec, on les appelle aujourd'hui, des polyvalentes. « Pourquoi ne viendrais-tu pas enseigner la Géo à l'école Gérard-Filion? ». C'était à ville Jacques-Cartier (aujourd'hui, une partie de Longueuil). J'avais regardé à Montréal et ailleurs, ils offraient 3 000 \$ de plus par année que dans les autres commissions scolaires.

Ma carrière a donc débuté comme enseignant dans la première école polyvalente du Québec. Une toute nouvelle école avec beaucoup d'élèves, ce fut une nouvelle approche, un peu broche à foin. Malgré la bonne volonté de tout le monde, ce n'était pas tout à fait rodé. Comme prof de géographie, je me promenais de classe en

classe avec mes livres, je rencontrais une vingtaine de classes par semaine. Impossible de créer des liens, je n'arrivais pas à me souvenir des noms des élèves, et pour cause... L'ambiance très peu favorable au contact humain. Je sortais de l'université, le département de géographie était chaleureux. C'était tout un contraste : de corridor en corridor, des portes de classes en portes de... étais-je à la bonne place? Ouf! Quelle idée d'avoir voulu enseigner : je voyais chaque groupe une fois par semaine. Il fallait bien gagner ma vie. Bon an mal an, le temps passa, je m'en tirais.

La deuxième année à ville Jacques-Cartier fut correcte : je m'étais habitué à enseigner, je m'organisais. J'avais entre autres, trois classes d'éléments latins. Oui, on avait tenté de modifier le domaine de l'enseignement, mais, heureusement pour moi, on avait tenu à garder certains vestiges du passé : des éléments latins, syntaxes. Je les rencontrais trois fois par semaine, ce qui me permettait de travailler avec eux dans une ambiance qui

ressemblait un peu à celle que j'avais connue... Les jeunes adoraient ce que nous faisons particulièrement le terrain. J'avais même réussi à obtenir un budget pour faire des sorties à caractère géographique avec eux. Entre autres, un certain samedi : autobus scolaire, un prof accompagnateur, une deuxième enseignante voulant se joindre à nous, des victuailles, escalader la montagne du côté de Saint-Hilaire (Saint Hilaire de Poitiers évêque de Poitiers, Docteur de l'Église, je me demande ce qu'il vient faire dans la nomenclature d'un nom d'une montagne et d'une ville du Québec) que j'appellerai toujours le mont Belœil. Ce qui détermine son nom est que du haut cette montagne, on a un bel œil sur la plaine. Journée parfaite, plein soleil, température idéale, ni trop chaude, ni trop froide. Du haut de la montagne, leur raconter qu'il y avait eu une glaciation, la fonte du glacier du quaternaire, l'envahissement de l'eau, la mer de Champlain qui occupait toute la plaine du Saint-Laurent, les montagnes des Cantons-

de-l'Est, les Laurentides au nord, les terrasses de sables formées par l'écoulement des eaux, la plaine, les jeunes étaient ébaubis... Plusieurs années plus tard, j'ai revu deux de ces élèves qui étaient de la partie de ce fameux samedi. La rencontre : sur le lac Champlain, j'avais l'habitude, même pendant mes cours de voile, de prendre des photos de mes stagiaires en action, en pleine navigation. Un joli voilier rouge, pleine voile, un couple, deux jeunes enfants, un soleil radieux, clic ! Je prends le nom du bateau. Je réussis, par l'enregistrement du bateau, à obtenir le numéro de téléphone du propriétaire. « Bonjour, j'ai fait une belle photo de votre voilier, de vous deux, des deux enfants ! — Non ! Non ! Ça ne coûte rien, je fais ça pour le plaisir ». Et pour quelque raison que ce fût, je m'éclatai de rire... « Vous êtes Louis Charbonneau ! Je reconnais votre rire, vous m'avez enseigné ainsi qu'à mon mari à Gérard-Filion. — Ouf ! — Vous nous avez tellement choyés, vos sorties sur le terrain, particulièrement au mont Belœil ». Je les ai

revus à plusieurs reprises, ils avaient même acheté la marina de Chasy River où je gardais mon bateau. Deux enfants dans la même classe. Les retrouver après tant d'années... lui architecte, elle enseignante. Il y a eu quelques bouteilles de vin vidées. La vie est souvent belle ! Surtout quand on se donne le temps de se faire plaisir.

### **École Normale Ville-Marie**

L'année suivante, j'ai levé le camp en fin septembre de l'école de ville Jacques-Cartier, grâce à un bon contact : j'ai obtenu un poste comme prof de géographie à la formation des maîtres à l'École Normale Ville-Marie; vocation : formation de profs de géographie pour le niveau secondaire, la tâche idéale.

Trois classes : une, des jeunes filles et garçons qui avaient obtenu leur Bac ès Arts, des jeunes d'une vingtaine d'années, très volontaires à réussir à obtenir leur permis pour enseigner.

En plus, deux classes de jeunes venant du

secondaire, avec deux ans d'École Normale générale, en option géographie. J'avais la crème des étudiants et il fallait que je me dégourdisse. J'avais des avantages : une douzaine d'heures d'enseignement. Le temps de préparer de bons cours et de me sélectionner des élèves qui voulaient apprendre. J'ai tout fait pour les encourager à penser géographie. Bien cibler les objectifs, leur faire comprendre que ça commence par observer le milieu qui nous entoure. Des notions de géographie physique, de climatologie. Bon, ils veulent l'enseigner... Je vais les amener sur le terrain : excursions de géographie. Quelques excursions.

### **Le camp de printemps**

Et surtout un camp de printemps. Une semaine avec les classes du département pour aller étudier la plaine au nord du lac Saint-Pierre, entre Berthier ville et Louiseville.

J'étais très familier de cette région: c'était le sujet de mon mémoire de licence en Géographie. Une journée d'étude du terrain,

question de structure géologique : le Bouclier canadien, la plaine du Saint-Laurent, partie au nord du lac Saint-Pierre. L'importance de la glaciation du quaternaire, de la mer Champlain qui avait permis de rendre cette région en terre cultivable.

De la géographie physique : aller aux Chutes Sainte-Ursule, là où l'on voit le Bouclier canadien rejoindre la Plaine du Saint-Laurent; une bonne marche pour voir la rivière se précipiter dans la plaine. Je leur explique le travail de l'érosion de la rivière sur le roc solide datant du précambrien.

Une journée sur l'agriculture dans la plaine : rencontre avec un cultivateur et un éleveur. Prendre connaissance du métier, des valeurs agricoles de la plaine, de la vie de cultivateurs et éleveurs. Les jeunes avaient les yeux grands ouverts, tous attentifs, annotant tout pour s'assurer de produire un bon rapport d'excursion.

Une journée dans deux industries de la région, à Berthierville. Voici comment le travail s'organisait. À Louiseville, nous visitons

une usine de bois travaillé pour faire des structures de construction d'édifices. Une autre journée avec les représentants de la ville de Berthier : nous examinons le plan de développement en fonction de l'avenir et l'organisation d'une ville avec tous les services... Étude sur la démographie de la région, la population vit d'agriculture, dans le domaine de l'industrie, des services, ceux dépendant d'un travail dans la région montréalaise, de leur obligation de déplacements quotidiens, l'argent dépensé, le temps perdu... Rencontres très bien préparées par le secrétaire de la ville. Les notes étaient prises en fonction d'être capable de remettre un travail sur l'ensemble des choses apprises. Un rapport à remettre pour être accrédité.

La région, je la connaissais bien, mais l'organisation avait demandé de nombreux efforts : rencontrer les personnes clés pour les activités, trouver un endroit pour loger tout ce monde. Avec trois professeurs, une quarantaine d'étudiants nous organisons les

repas, nous programmons l'autobus scolaire et en préparation nous disons aux élèves quoi apporter : vêtements, imperméable, vêtements de rechange, chaussures appropriées, médicaments, etc.

Le secrétaire de la ville nous trouva un ancien monastère à l'île Saint-Ignace. Ouvert sur une superbe vue sur le Saint-Laurent et Sorel, le spectacle des hauts fourneaux sur Tracy. Il nous avait aussi trouvé un cuisinier. Le lieu sacré était superbement organisé, propre. Il y avait de l'espace. Suffisamment de lits pour nous accueillir, plusieurs salles de réunion. Assez de chambres, lits, douches... Nous étions bien. Notre cuisinier nous préparait le déjeuner, une série de sandwiches pour le midi et le souper. Disons que ça nous nourrissait ! On s'est demandé s'il ne nous avait pas présenté le fou du village.

Le couvent était très vaste : plusieurs étages et entre autres, une superbe chapelle. De magnifiques tableaux étaient suspendus aux murs entourés de belles statues, bénitiers, bancs sculptés, prie-Dieu, belle chaire, à

escalier en tourniquet, la balustrade, un orgue. Tout ce qu'il fallait pour le bien-être des anciens résidents. Vraiment très beau.

« Aïe, les jeunes! Pas de niaiseries dans ce lieu, il y a une chapelle et on a une réputation à soutenir ! ». Je me souvenais de mon passage à l'université. C'était notre lieu de repos. Une certaine nuit, je dormais à poings fermés: je rêvais que j'étais quelque part. C'était assez obscur, j'avais l'impression qu'une musique douce m'accompagnait... Oups ! Ce n'était pas un rêve : l'orgue ! Je réveille mon acolyte. Vite ! Montons à la chapelle : le spectacle, un élève à l'orgue, un autre, chasuble sur le dos, tourné vers nous, encensait de son goupillon, les quelques étudiants qui les avaient accompagnés. « Vous déposez tout, vous allez vous recoucher! Réunion demain matin à 7 h à la salle des rencontres. Je vous veux tous là. Tout le monde dehors! ». Ni une ni deux, ils avaient déguerpi la queue entre les deux jambes sans mot dire. « Hé! Louis, il jouait quand même bien l'organiste! » ... « Là n'est pas la question ! ». J'allais réfléchir et le

lendemain matin... Plus de bruit durant le reste de la nuit.

« Mes demoiselles, messieurs, ce qui est arrivé la nuit dernière n'est pas une catastrophe. C'est amusant des histoires de carabins. Il n'y a rien de brisé, personne de blessé, l'organiste jouait très bien. Mais attention, si jamais ça s'ébruite, nous risquons de plus pouvoir faire de terrain. Out! Cela en serait fini les excursions. Alors bouches cousues! Ça n'a jamais eu lieu. Vous savez, les histoires de religion sont de moins en moins importantes dans notre nouveau Québec, mais les retardataires peuvent nous créer des problèmes. Hum! La direction de l'école ne doit pas être au courant de cette aventure, ça pourrait compromettre toute éventuelle sortie sur le terrain. »

Ce fut une belle aventure, les jeunes ont vraiment bien travaillé, les rapports ont été bien faits. Nous avons encore fait du terrain et eux et moi avons vécu de bons moments.

## **Questions d'examens du ministère**

J'avais établi de très bonnes relations avec mes élèves, mais surtout avec ceux qui avaient fait leur cours classique. Ils étaient huit ou neuf, studieux, agréables et très volontaires : ils m'ont suivi dans un projet, aussi superbe pour moi que pour eux. Un de mes amis de Québec que j'avais connu grâce à la Société des Professeurs de Géographie du Québec que je présidais encore cette année-là m'avait offert de préparer l'examen final de la géographie du secondaire IV, « Géographie du Canada ». Hésitation ! Réflexion ! Je suis allé voir mon groupe favori. Je savais qu'ils pourraient m'aider. Ils suivaient des cours de taxonomie et de docimologie, sciences qui montrent différents moyens de contrôle de connaissances. Je n'avais pas suivi de tels cours, mais j'étais capable d'évaluer le savoir-faire de mes ouailles (mot encore à la mode à cette époque). Ils étaient d'accord. Sans leur aide, je n'aurais pas accepté l'offre de Jean-Pierre. Hum ! Ces sciences...

Plusieurs soirées, mes connaissances en géographie, leur aide à monter des

questionnaires conformes à leur apprentissage, nous ont permis de fournir un excellent questionnaire. (Taxonomie, Docimologie, sciences qui étudient les différents moyens de contrôle des connaissances.)

Quand cette année scolaire s'est terminée, j'avais le cœur gros, mes élèves m'ont chanté... *Adieu Monsieur le professeur, On ne vous oubliera jamais, Et tout au fond de notre cœur...* Un des beaux souvenirs de ma vie. J'ai retrouvé un de ces élèves à la commission scolaire de Châteauguay. Il habite Léry sur le Chemin du lac. Je le revois occasionnellement lors de mes balades à vélo vers l'île Saint-Bernard, celles qui me permettent de retourner à mes écritures.

### **La Société des Professeurs de Géographie du Québec, l'Université du Québec à Montréal, au Nouveau Bordeleau**

Durant ces années d'enseignement, je m'étais occupé de la Société des professeurs de Géographie du Québec (SPGQ). J'ai

présidé la section de Montréal, et plus tard, la section pour l'ensemble du Québec. Ça me demandait des déplacements. J'allais souvent à Québec et à une certaine époque, je m'y rendais à bord de ma puissante Citroën 2 CV, 50 milles à l'heure, le vent dans le dos... Et même l'hiver, je conduisais avec peu ou pas de chaufferette. Il me fallait m'habiller comme pour aller en ski : mains et pieds gelés. Bon, ce fut quand même une belle aventure, cette association.

La période de la Société des Professeurs de Géographie du Québec a été importante pour moi. Les nombreux déplacements m'ont permis, d'abord de me faire plusieurs amis, dont Jean-Pierre Alain avec qui j'ai participé à plusieurs réunions de comités voués à l'amélioration de l'enseignement de la géographie. L'Université du Québec à Montréal, le département de géographie devait, à l'origine, faire partie des sciences sociales. Nous nous sommes débattus pour que la géographie soit un département comme dans les autres universités et combien

d'autres combats.

Jean-Pierre Alain a été un bon ami, on travaillait fort pour valoriser l'enseignement de la géographie. Nous avons partagé de bons moments... Shawinigan une rencontre pédagogique, un petit bar près de l'Église Saint-Pierre. Jean-Pierre et moi étions allés, après une réunion du samedi, prendre une bière, lui plutôt deux qu'une. Il était plutôt porté vers la chose. On rigolait bien, se moquant d'untel qui répétait toujours ses mêmes âneries. En sortant, on aperçoit une boutique « Au Nouveau Bordeleau, mercerie pour homme », elle était située juste devant l'église. Un lettrage, très gros et bien visible s'affichait pour les badauds qui sortent de l'église après la grand-messe du dimanche. Les lettres semblaient être en bois et clouées. Observation... Nous arrivons à l'auto, je prends mon marteau à oreilles, un tournevis, ça prend toutes sortes d'outils pour circuler avec cette 2 CV. Je dis à JP de me suivre. « Eh, l'ami! On va jouer un tour au pèlerin du dimanche ». Les grosses lettres de la boutique

avaient été faites suffisamment grosses pour être vues des paroissiens. « Ça va être facile d'enlever trois lettres qui vont les faire sourire à la sortie de la Grand-Messe, demain matin ». Très aisé, je montai sur les épaules de JP, un petit coup de tournevis, les oreilles du marteau. Ni une ni deux, le tour fut joué. « Au Nouveau Bordeleau » était devenu « Au Nouveau Bordel », ce fut assurément le sujet de conversation du déjeuner du lendemain. Ces trois lettres sont restées longtemps visibles dans mon atelier à la maison.

### **Fécondation d'Éric, réunion party SPGQ**

Je me souviens de cette soirée donnée à la maison à Léry. Franco et moi avions invité une vingtaine de collaborateurs de l'association SPGQ. Un excellent repas à la maison, préparé par Franco et moi. Une fête agréable. J'étais fier de cette rencontre qui soulignait le bon travail des acolytes. Je me souviens d'avoir regardé partir tous nos invités par la fenêtre. Franco et moi étions fiers de notre soirée. Même que... nous avons

fait l'amour et nous étions persuadés que c'était soir-là que notre fils Éric fut fécondé : neuf mois, un beau cadeau de la vie... et un petit frère pour Stéphane.

### **L'École Normale Ville-Marie est remplacée**

Cette institution disparut et fut temporairement remplacée par le Centre de formation des Maîtres de l'Université du Québec à Montréal dont je fus le directeur du département de géographie : un an et « out » ! L'Université avait effectivement ouvert un département de géographie en dehors des Sciences sociales, mais... à l'ouverture de l'Université, la plupart des départements avaient été pris en charge par plusieurs jésuites défroqués du collège Sainte-Marie. C'était la mode durant ces années. Ils ont bloqué notre entrée, à nous, les professeurs du ministère de l'Éducation en favorisant les leurs. Heureusement, la vie s'est chargée d'orienter ma vie autrement, et comment plus enivrante; 3 ans en Europe, une belle école de voile qui a perduré 50 ans. Comme j'étais

fonctionnaire du gouvernement du Québec, j'avais le choix de travailler dans un ministère à Québec... (Une lettre à mon fils Éric à partir de l'écriture de cette soirée de fécondation lui a été envoyée et se terminait ainsi : *Les événements actuels, mon accident cardiaque... ont un peu chamboulé mon système émotionnel. Je suis un peu plus vulnérable et ta présence m'aide à me relever, je suis heureux que Franco et moi t'ayons donné la vie. Plus j'écris, plus je reste persuadé que si j'avais à vivre une autre vie, je voudrais qu'elle soit la même et que tu sois encore un de mes principaux personnages qui m'ont accompagné. Ton papa*).

### **Mon chèque aux 15 jours, le futur CÉGEP...**

Je suis resté à la maison. Je recevais mon salaire. À la suite d'un appel du ministère de l'Éducation. Je suis allé voir à Québec pour un emploi : entrevue quelque part à Québec. Un édifice terne, sur un coin de rue. Des cubicules... J'étais loin de ma vie... Je me voyais passer des semaines à Québec, loin de

ma famille. Me lever à 3 h du matin, chaque lundi, pour arriver à 9 h, faire je ne sais trop quoi. On ne m'avait pas dit le genre d'ouvrage que j'allais faire. Repartir le vendredi et arriver à Léry après minuit. Je m'étais habitué à enseigner, alors... Je suis retourné chez nous, je recevais mon chèque toutes les deux semaines... Je décidai alors de m'organiser pour aller enseigner dans le coin de chez nous, dans une école élémentaire de ma région comme suppléant. En fait, dans cette école, il y avait une classe de secondaire donc en pays connu I. Je ne me souviens pas de la matière que j'enseignais, mais je me rappelle que, en plus de me sentir utile, ça m'apportait un surplus financier et ça me distrayait. Pour moi, rester chez moi à ne rien faire n'était pas vraiment bon pour le moral. Débrouillard comme je suis, tout allait bien. Je m'amusais et les élèves m'appréciaient. C'était là le principal. Au bout de trente jours, les autorités m'ont informé qu'ils devaient m'octroyer un contrat pour que je puisse continuer à enseigner dans leur institution.

J'ai quitté le poste parce qu'une telle offre devenait officielle et qu'elle aurait comme effet de déresponsabiliser le ministère de l'Éducation face à l'engagement qu'il avait envers moi. Donc, encore à la maison... Comme je me cherchais un poste d'enseignant comme prof de géo, je cherchais un poste en géographie. En faisant mes recherches, je me rends compte qu'un cégep est sur le point d'ouvrir, le Cégep André-Laurendeau. Bon, prof dans une telle institution serait enviable. Je communique avec eux : on m'informe qu'ils prévoient, probablement ouvrir l'automne suivant. Je m'aventure dans une discussion avec eux concernant le travail qui restait à faire en fonction de cette éventuelle ouverture. Je demande de pouvoir les rencontrer, manifestant que je pourrais leur rendre service, expliquant que j'étais un professeur de géographie à la solde du ministère de l'Éducation de Québec et qu'il me ferait plaisir d'offrir mes services à l'élaboration des programmes de géographie ou autrement. Je leur fis savoir que je serais

éventuellement heureux de l'éventuelle ouverture du collège. Une rencontre a eu lieu dans le coin de ville LaSalle. Un petit centre commercial, bureau au deuxième étage, rien de vraiment imposant; cinq personnes, présentation, discussion. Ils exposent leur plan de travail. Je leur explique ma situation et mes disponibilités. Ils en étaient à leurs balbutiements. Conversation intéressante, un sentiment d'ouverture, ma contribution semblait les intéresser. Je retourne chez moi. Trois jours plus tard, un appel : on m'attend lundi matin prochain à 9 heures. Question de nous entendre sur l'organisation d'un horaire de travail. Deux mois de travail, un peu terne, soit un ensemble d'activités qui découlent de la gestion d'une administration et qui consistaient généralement à effectuer des tâches administratives courantes ou des tâches de soutien opérationnel. Autrement dit, ce n'était pas rigolo. Bâtir des graphiques, assister à des réunions. J'avais l'impression qu'on coupait les cheveux en quatre. Des graphiques, des tableaux, des pourcentages. Il

semblait n'y avoir aucune progression. Un jour, je m'aperçus que les choses n'allaient pas : mon travail ne semblait plus pertinent. On diminua mon temps de travail. Deux mois s'étaient écoulés. Eurêka! Le chat était sorti du sac : l'année de l'ouverture du cégep était reportée. On me remercia de mes bons services et j'ai l'impression que ces messieurs l'ont été aussi. Le CÉGEP n'ouvrit ses portes qu'en 1973. Ces messieurs parlaient de 1969... J'ai passé le reste de l'année à la maison. J'en profitais pour travailler à améliorer la structure de mon école de voile.

L'année scolaire suivante, je me trouve un boulot. Je donne des cours d'anglais au professionnel. Mon enseignement à l'École Normale Ville-Marie m'avait donné l'occasion de rencontrer plusieurs directeurs d'écoles secondaires. Mes élèves allaient faire des stages dans des écoles. Ça faisait partie de leur curriculum. J'allais les évaluer dans les classes, question de savoir comment ils s'organisaient avec les jeunes. J'analysais leurs approches, leurs capacités de se faire

respecter des groupes. J'observais comment ils se débrouillaient face aux questions des élèves, face aux problèmes disciplinaires, leur empathie... Le contact avec la direction : celui-ci a du potentiel, celui-là aurait besoin d'un peu de coaching. C'était l'époque d'une croissance des arrivées des élèves au secondaire. Ce qui me permit de me trouver un emploi tout près de chez moi, à l'école secondaire de Châteauguay, Louis-Philippe-Paré : pas l'idéal, un enseignement de l'anglais au cours de Professional Court. Ça faisait mon affaire un an là, et il y aurait sûrement une éventuelle ouverture en géographie. Année difficile, des écoliers plutôt indisciplinés...j'ai dû encore faire preuve d'imagination. D'abord évaluer qui ils étaient : j'allais les voir à leurs ateliers, je jugeais leurs habiletés, je les félicitais... Quand je les revoyais en classe d'anglais, je le leur proposais de trouver les mots anglais correspondants à leurs techniques et toutes sortes d'autres stratégies, dont une très populaire : « Une demande d'emploi, en

anglais, dans une fabrique d'une des disciplines qu'ils maîtrisaient ». L'un personnifiait le patron, l'autre le postulant : questions, répliques. Les camarades pouvaient lever la main pour mettre leurs grains de sel; il y en avait un qui était chargé de donner la parole : on arrivait, avec la pratique, à ce que le tout se fasse dans l'ordre et en anglais. Ils étaient fiers! Un pas plus loin : je leur appris à faire une demande par écrit, toujours dans la langue de Shakespeare, indiquant que, ayant appris telle technique, il serait l'employé parfait honnête et bon travaillant; le tout rédigé en anglais et sans-faute. Cette année-là fut très exigeante et aussi, très formatrice pour moi... J'ai dû réinventer toutes sortes de stratégies; elles ont toujours été à la base de toute ma carrière sur terre et sur mer.

### **École secondaire à Beauharnois : géo et surtout adjoint**

L'année suivante, je me trouvais un poste de prof de géographie à l'école secondaire des

Patriotes-de-Beauharnois. C'était, encore une fois, un bon contact : un de mes anciens élèves de l'École Normale Ville-Marie. Une moitié d'année en géographie et puis adjoint à la vie étudiante. Je remplaçais le dernier qui avait pris le poste de directeur. Apprendre le métier, collaborer à des réunions interminables, recevoir des plaintes de tout un chacun y compris les rapports avec le syndicat; les autres adjoints me refilaient leurs problèmes; la rencontre avec les parents, l'organisation de la vie étudiante. Heureusement, j'ai beaucoup bénéficié de l'aide des responsables de niveaux. Des choses intéressantes : les sorties de skis avec tous les élèves, programmer les autobus scolaires pour les conduire aux centres de ski, organisation des groupes, la responsabilité des profs accompagnateurs, voir à ce qu'ils assument leurs responsabilités, les parties de sucre, les soirées d'Halloween. Je mis sur pied une soirée organisée. La surveillance était faite par les profs et les adjoints. Je les avais avertis que je ne pourrais pas être de la

partie. En fait, j'y suis allé, mais déguisé pour ne pas être reconnu. Comme tout le monde l'était, sauf le personnel, je passerais inaperçu. J'ai pu me payer la traite : costume, genre fantôme et à ma ceinture un sac de farine, comme si je voulais fournir de la poudre. C'était les débuts de la rentrée du pot et de la drogue dans les écoles. Viateur, responsable de la soirée me tassa dans un coin... « Oups ! » Quand il s'aperçut qui j'étais et que j'ai vu que tout allait bien, j'ai fêté avec eux et je suis rentré à la maison. Une autre organisation difficile : les expositions des travaux faits dans les activités scolaires et extrascolaires. Une journée, je travaillais l'après-midi et toute la soirée: témoignages du nombre d'heures consacrées aux activités parascolaires. Il y avait facilement une quarantaine d'ateliers répartis dans toute l'école : l'institution était envahie avec l'exposition de tous les ateliers de peinture et de sculptures. La soirée, les jeunes avaient monté un orchestre dans l'entrée de l'école. Super musique, des grandes filles de 5<sup>e</sup>

secondaire offraient un spectacle de danse tout à fait spectaculaire. La résonance était telle que tout le quartier s'était pointé. Même que les motards de la ville avaient stationné leurs bolides sur la pelouse. Ils s'étaient même invités à l'intérieure, l'alcool et... petite panique ! La police ? Ouf ! À cette époque, c'était une locale. Quoi faire ? D'abord, verrouiller toutes les autres entrées de l'école, faire le tour de tous les corridors... L'escouade de profs ! Mot d'ordre : avertir nos musiciens de l'extérieur de jouer leurs « tunes les plus heavy », ça inviterait les mouches sales à aller se frotter les pattes dehors. Comme de fait, les motocyclistes véreux se sont précipités dehors pour se dandiner devant nos musiciens et la cohorte. Autres précautions, je vais faire un tour rapide des portes; l'infirmière m'accompagnait. J'entends gratter à une porte : je l'ouvre, un gars, saoul mort, étendu de tout son long; je... « Non ! Laisse-le-là, ce n'est pas un des nôtres » on retourne. Pas question d'appeler la police, à l'époque, les

policiers couchaient ensemble avec ce gang-là. La nature fut tout à coup de notre bord : il se mit à pleuvoir des clous, l'orchestre est rentré, les motards sont disparus dans la nature. Ouf ! La soirée s'est bien terminée. Je me souviens de cette deuxième année à l'école de Beauharnois; elle sera ma dernière. Je n'étais pas à ma place.

### **École L.-P.-Paré : la géo, l'appel de Jean-Louis**

L'année suivante j'obtenais un job, OK! D'abord, on me mit dans un poste espèce d'adjoint au directeur, je ne savais trop quoi faire, pas de description de travail; pas trop d'enthousiasme, en fait, on s'était débarrassé de moi à Beauharnois en me mutant à Châteauguay. Au cours de cette même année, je suis muté en enseignement de la géographie au secondaire IV : c'était mieux. J'enseignais la géo : ambiance OK ! Mais je m'ennuyais... Je me fis un bon copain, un directeur d'un autre niveau. Bonne entente, nous partageons quelques activités, il était venu manger à la maison avec sa femme. Un soir, alors qu'il

était à la maison, il me fit part d'une possibilité d'aller enseigner à l'étranger pendant quelques années, avec garanties de pouvoir reprendre le poste à notre même école à la fin du contrat. Il avait l'air très enthousiaste, face à cette offre. Quelque temps passé : sujets de conversation, guère plus, en ce qui me concernait. L'idée avait pris racine... J'en parle avec ma douce

« Ça nous ferait une nouvelle vie, ça nous aiderait à mettre de côté la mort de papa; aller vivre en Europe pendant, deux ans ». Franco et moi nous nous mettons d'accord pour chercher à avoir plus de renseignements, quand postuler et vérifier si la commission scolaire m'accorderait un congé sans solde. J'apprends que le prof d'arts a passé quelques années à Lahr en Allemagne : c'est une école au service des forces de l'armée canadienne postées en Allemagne. Il enseignait les arts aux enfants des militaires. L'endroit est superbe avec la Forêt-Noire et on serait très bien logé. L'ambiance est agréable... je raconte ça à ma

douce... Nous continuons à fouiller : congé sans solde, salaire payé par l'armée, etc. J'en parle à gauche à droite; les amis me disent : « N'y pense même pas, Louis : un candidat RIN dans Châteauguay en 1966, parti indépendantiste; jamais, ils vont t'engager ! ».

Je parle de ce goût de postuler à l'infirmière de l'école. Elle me dit que son compagnon de vie est dans l'armée depuis longtemps, elle lui demanderait des renseignements. Elle me revint là-dessus, en me disant que mes opinions politiques ne dérangent en rien; les gens du 22<sup>e</sup> régiment sont presque tous nationalistes.

Françoise et moi, après mûre réflexion, avons décidé de postuler. Même si nous étions acceptés, nous pourrions toujours décliner. Le temps passa... Un après-midi de février, je suis en cours avec des élèves, la secrétaire frappe à porte de ma classe « Louis! C'est un téléphone urgent, il faut que tu viennes maintenant! À mon bureau ». Je laisse ma classe, et me précipite : c'est peut-être Franco, son opération d'hier ! Son nez...

« Bonjour, M. Charbonneau, mon nom est Jean-Louis L'Évêque, je suis le directeur de l'école Vanier de Lahr en Allemagne. Êtes-vous toujours intéressé de venir enseigner avec nous ? – Oui, je peux vous rappeler. Je dois consulter ma femme – Vous devez me rappeler avant deux heures, demain. Je repars pour l'Allemagne dans l'après-midi. Vous n'êtes pas engagé immédiatement, car il y a toutes sortes de procédures à suivre : médicales, rencontres avec le bureau des forces à Montréal, enquêtes, vaccins... Il faut que vous m'appeliez avant 14 h demain ». Convaincre Franco en préparation pour postuler en Allemagne et préparatifs de l'arrivée à Lahr... Je rentre à la maison, cet appel est arrivé à un bien mauvais moment. Franco venait tout juste de rentrer de l'hôpital, elle venait de se faire opérer pour une déviation de la cloison nasale : opération nécessaire pour libérer la fosse nasale pour éliminer ses problèmes de sinusite et de ronflements. Le nez devait retrouver un aspect normal après environ une dizaine de

jours suivant l'opération : elle avait passé deux jours à l'hôpital. De toute manière, je n'avais pas le choix : c'était de rappeler M. Lévesque le lendemain ou oublier cette possibilité de passer deux ans en Europe. Je lui raconte qu'il y a toute une série de rencontres avec les autorités militaires, examens médicaux, assurance de ne pas avoir d'antécédents judiciaires. Je devais faire accepter le congé sans solde de la commission scolaire, ce qui me sécurisait un emploi à mon retour. Il serait toujours possible de changer d'idée si nous rencontrons toutes ces obligations, style vaccins, lettres de recommandation de gens en autorité attestant ma bonne conduite...

Et, la course débuta... Garnison de Montréal, dans le quartier Longue-Pointe dans le port de Montréal, près du pont Hyppolite-Lafontaine. J'ai fini par retrouver mon chemin pour m'y rendre... Sûrement, une dizaine de fois : rencontres en groupe; explications claires sur ce que tu dois t'attendre quand tu veux devenir militaire.

Bon ! Ce n'était pas vraiment pour nous. Je me suis aperçu plus tard que ça allait m'aider à comprendre les parents des enfants qui étaient dans mes classes : toute une mentalité différente de ceux qui venaient nous rencontrer aux réunions de parents dans les écoles de chez nous. Des anecdotes tout aussi diversifiées que j'ai eu à vivre durant ma période à Lahr, autant positives que négatives. Commençons par arriver à la petite école Vanier de cette base militaire canadienne en Forêt-Noire, la participation du Canada dans le cadre de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord, l'OTAN, une organisation internationale à caractère politique et militaire, dont l'objectif est de garantir la liberté et la sécurité de ses membres, par des moyens politiques et militaires face à l'Union soviétique. Le rôle du Canada à Lahr : base d'aviation dans le cadre des obligations de l'Europe de l'Ouest de faire face aux menaces de l'URSS. En 1976, la guerre froide existait avec le monde soviétique : l'Allemagne de l'Est, le rideau de fer... Il y

avait toutes sortes de choses à préparer, mais on était bien supporté. Pour ce qui est des règles, l'armée s'occupait de tout : faire des appels pour les vaccins obligatoires. Nous avions droit aux mêmes que tous les militaires. On aurait pu aller dans les pays d'Afrique équatoriale, en Asie, en Amérique du Sud : le choléra, l'encéphalite européenne à tiques, les hépatites A et B, l'influenza, l'encéphalite japonaise, la méningite, la rage, la typhoïde, la fièvre jaune. Autrement dit, les militaires canadiens peuvent éventuellement aller partout dans le monde, donc... examens médicaux. Lettres de recommandation de personnes en autorité comme quoi nous sommes des personnes recommandables. Organisation matérielle de nos biens personnels pendant notre absence. L'armée s'occupait de placer tous nos biens : meubles, tableaux, tous les biens qu'on laissait derrière... Ils venaient vider la maison de tous les meubles et accessoires, verreries, tous les cossins imaginables; tout était bien emballé : ceux qui faisaient l'ouvrage étaient bien

entraînés, rien à redire. On retrouverait tout en bon état. On pouvait apporter beaucoup de choses; en fait nous avons évité de trop en apporter. Je pouvais même faire transporter ma voiture; ce que j'ai fait, car suite à l'aventure du voyage au lac Champlain, j'avais dû remplacer ma Renault 12, ayant rendu l'âme à cause d'efforts un peu trop soutenus : une autre Renault 12, mais cette fois-ci « une familiale », idéale avec trois enfants. En plus, elle était équipée d'un moteur de R16, plus puissant. J'envisageais même de pouvoir traîner une petite roulotte pour nos voyages à venir à travers l'Europe. Tout était entreposé dans un lieu sûr pour la période de notre absence. La maison était vide, ainsi que tout ce que nous n'amenions pas : la tondeuse, tout ce qui traîne dans une maison ! Nous avons loué la maison à deux enseignantes de mon école. Explications à propos des caprices de la maison : les pompes de cales (ah, le marin !) non, infiltration d'eau dans le sous-sol à la fonte des neiges. Mais, le beau-frère, Pierre Bérubé, voisin d'à côté, ou presque, m'avait

averti qu'il pourrait leur donner un coup de main en cas de pétrin.

### **1976 : les Jeux olympiques à Montréal; notre départ pour l'Allemagne; la Fête nationale sur le mont Royal**

Nous avons raté les Jeux olympiques, mais nous avons participé à la Fête nationale à Montréal au parc du Mont-Royal, le 24 juin 1976. Robert Charlebois, Gilles Vigneault, Claude Léveillée, Jean-Pierre Ferland, et Yvon Deschamps. Le patriotisme sans complexe a imbibé *Gens du Pays* (chanté par tous les cinq) et la plupart des chansons de Vigneault. Charlebois a chanté aussi en duo avec Léveillée sur « *Les vieux pianos* » avec deux pianos sur scène. Tous les cinq ont contribué aux extraits de chansons traditionnelles. Tous les auteurs-compositeurs et interprètes doués des années 1970 au Québec et enclins au nationalisme de l'époque. Nous avons l'impression de fuir ce grand mouvement politique qui se dessinait. Dire adieux à nos amis, frères, sœurs, parents... Émotions, nous partions pour deux ans, les enfants étaient excités, mais, sages.

L'itinéraire était le suivant, le train à la gare de Montréal, destination Ottawa; l'avion militaire directement vers l'aéroport militaire de Lahr : les enfants étaient impressionnés. Isabelle jouait avec sa poupée de chiffon, les deux gars arboraient un sérieux surprenant. Franco et moi, nous nous tenions par la main : un départ pour deux ans ! Quelques commentaires d'Éric sur la nourriture. Il faut dire que Franco était bonne cuisinière. L'atterrissage à Lahr s'exécute tout en douceur, comme la traversée d'ailleurs.

### **Arrivée à Lahr en Allemagne**

Notre parrain nous attendait. Tout nouvel enseignant était accueilli par un collègue de l'école; on s'engageait à rendre le même service l'année suivant notre arrivée. Ce fut grandement apprécié : Michel, prof d'éducation physique, nous pilota durant trois jours. D'abord, il nous conduisit à l'appartement de l'adjoint, celui que nous avions loué n'était pas libre avant le 1<sup>er</sup> août. Deux grands immeubles à appartements multiples dans un parc; 20 étages, grand

balcon. « Le vôtre sera semblable à celui-ci. André vous a laissé de la bouffe pour deux jours. Demain, je viendrai vous chercher : on ira dans l'épicerie de l'armée, faire quelques provisions. Je vous apporterai les clés d'une voiture d'ici quelques jours, c'est une voiture de service en attendant que la vôtre arrive. Je vous laisse vous reposer et demain je viendrai vous chercher ». Un tour d'horizon. Ouf ! Un petit repas, puis dodo pour une grande nuit. J'avais prévu un peu de Marks, les cartes de crédit n'étaient pas à la mode à cette époque. Le lendemain, Michel arriva vers 11 heures. « Je vous amène manger votre premier repas allemand ». De bons souliers de marche. Il nous conduit dans le stationnement d'un petit boui-boui sur une rue donnant sur la gare... L'ambiance locale, le Kleiner Snack, grosse chope à bière allemande traditionnelle, bretzel, frites... « Vous avez mangé des plats allemands, vous êtes maintenant devenus allemands ! Partons pour la campagne ! » Le chemin vers les montagnes de la Schwarzwald. Marche dans les sentiers,

bonne chaleur, images toutes plus belles les unes que les autres. Douces montagnes, décors sublimes. Nous cueillions les cerises à même les arbres. On était en juillet, elles étaient mûres, on en mangeait continuellement. Des sentiers qui s'ouvraient sur de belles petites vallées; les cerises dévorées nous donnant l'énergie nécessaire pour poursuivre cette belle randonnée; Franco et moi étions tout aussi ébahis que les enfants.

Belle façon de nous présenter la région. Les villages traversés, les maisons typiques... On était étourdi devant de telles beautés. Au retour, Michel nous amena au magasin LX de l'armée : on y trouvait de tout. On se contenta d'acheter un peu de bouffe, du vin... Il nous a fait comprendre que les prix étaient moins chers que dans les magasins de la ville, surtout les vins, la bière et les spiritueux. Nous comprendrons plus tard pourquoi il y avait des problèmes d'alcool chez les militaires. À l'appartement, les clés d'une voiture que je pourrais utiliser, d'ici quelques

jours... Michel nous avait fait visiter Terrassenbad, une piscine extérieure à distance de marche de l'appartement. Le lendemain nous sommes partis à la piscine, un sac, avec un pique-nique, les maillots de bain, les serviettes de plage et notre manuel « allemand pour les nuls ». On avait un petit truc pour encourager les enfants, on décida de jouer à compter en allemand : à chaque pas, un chiffre, 1 eins, l'autre pas, 2 zwei, 3 drei jusqu'à 20 zwanzig, et on recommençait... Éric assurait l'exactitude des chiffres dits à haute voix, en levant les doigts avec ses deux mains jusqu'à dix et recommençait... On a dû apprendre à compter jusqu'à 20 durant cette marche : la distance parcourue était de  $\pm 1,5$  km. Arrivés, à l'entrée de la piscine des pancartes avec des prix: Person, Kind, alt, grosse personen. Person, on comprenait, Kind et alt, aussi; mais « grosse personen » ... Pourquoi moins cher pour les grosses personnes ? Probablement des personnes identifiées comme adultes. Les enfants riaient. Franco et moi, nous nous sommes regardés et

sans se le dire nous avons pensé qu'on n'était pas sorti du bois, un gros contrat que d'apprendre l'allemand, saucette agréable. Un retour pour perfectionner nos chiffres en allemand : il fallait bien commencer par le début.

Michel revint le lendemain nous porter la voiture qui nous était prêtée jusqu'à ce que la nôtre arrive de Montréal. Je pris le volant, mais avant d'aller chez lui, il me dirigea dans les petits coins à connaître à Lahr : d'abord, le terrain de l'aviation où les gens qui avaient des véhicules récréatifs allaient les entreposer. Grand espace plein air, toutes sortes de modèles et de grosseurs. Michel m'arrêta devant une tente-roulotte : c'était celle que j'avais achetée. On prit le temps de l'ouvrir; c'était ce à quoi je m'attendais. J'enlève la bâche de protection, ouvre les panneaux, place les tuyaux d'aluminium, vérifie les haubans. Les coussins étaient propres, l'espace de glacière... On replie le tout. Bientôt, mon appartement serait libre; aussitôt, on l'organiserait. « Quand j'aurai reçu

mon auto, je viendrais la chercher et on partira pour l'Italie... — Je connais une bonne place pour faire poser une rotule — pas nécessaire, j'en ai fait poser une, chez nous. »

Possession de notre appartement et conditions de vie; la banque, bon accueil. Une semaine plus tard, notre appartement s'était libéré : 20<sup>e</sup> étage; oui... Avec ascenseur; grand salon, salle à manger, cuisine OK, bien équipée, trois chambres, l'équipement sur la coche, salle de bain : bain, douche; un balcon sur deux façades : d'un côté, une belle vue sur la vallée de l'autre, sur le parc adjacent à l'immeuble avec bancs et pelouse autour d'un étang entouré de fleurs... Mais pas de garde-robes. C'est à ce moment-là que j'ai constaté qu'il n'y en avait pas dans la maison des Allemands; ils ont des « schranks », armoires amovibles qu'ils apportent avec eux quand ils quittent leur appartement; comme ils retournaient au Canada, ils ne pouvaient pas ...

Tout ce qu'il nous fallait pour y vivre deux ans. Placer tous nos effets qui nous ont été

apportés par les militaires; tout placer un bon deux jours d'ouvrage. Faire des courses, s'habituer à trouver les places où aller : Michel était parti en vacances. Il m'avait bien averti que l'année suivante, ce serait à moi de rendre le service à un nouvel arrivant. Enfin, notre voiture fut livrée ! J'ai pu rendre l'auto qu'on m'avait prêtée : vraiment un bon accueil ! Je suis allé la chercher au garage de la base. On avait été averti, je ne me souviens pas trop comment : il faut se replacer à l'époque, pas de téléphone. De toute manière, nous n'en avons jamais eu durant toutes ces années où nous étions en Allemagne. Si je devais m'absenter de l'école pour raison de santé, les enfants avertissaient la secrétaire de mon absence qui appelait un suppléant.

Avant l'entrée scolaire, nous décidons de partir pour un voyage en Italie; l'organisation de la caravane, argent etc. Avant de partir, il fallait m'organiser pour ouvrir un compte de banque. Une banque canadienne via le service militaire : oui, c'était possible, mais

strictement pour recevoir mon salaire qui ne débiterait qu'en septembre. Heureusement que j'avais prévu le coup et m'étais apporté de l'argent canadien que je pouvais échanger dans les banques allemandes ou italiennes, au besoin. À l'époque, pas de carte de crédit... Petite inquiétude ! On s'organisa donc pour notre départ pour l'Italie.

Première vérification, la tente-roulotte : pneu de rechange, le cric, l'état des pneus, la clé pour remonter les pattes, pour que la roulotte reste stable une fois couchés, l'état de l'attache à l'auto. Nous devons nous familiariser avec le bagage à apporter. Il fallait penser aux choses essentielles : des vêtements appropriés, des sacs de couchage. Il fallait répartir l'espace et ne pas oublier les imperméables, costumes de bain, chandails, vêtements de rechange, cartes routières, crayons et marqueurs (pour les cartes), lunettes fumées, oreillers et couvertures, triangles réfléchissants (en cas de panne, veste réfléchissante, pneu de secours avec cric

et clés, oreillers, sacs de couchage, cintres pour penderie, jeux de cartes, jeux de société, ballon, frisbee, livres, serviettes, éponges, guenilles, linges à vaisselle, produits nettoyants. Du savon à vaisselle est une nécessité avec du nettoyant antibactérien, rouleaux de papier de toilette, sacs à poubelles, trousse de premiers soins complète, tampon alcool, bandage élastique, onguent antibiotique, crème anti-démangeaisons, crème contre les brûlures, Aspirine et autres médicaments, coffre à outils, coussins pour les genoux, petite pelle pliable, chaises pliantes, garder de l'espace pour la bouffe, etc. Autrement dit, on préparait notre tente-roulotte pour toutes les autres éventuelles expéditions. Deux journées de préparatifs en comptant les nombreux achats au LX de la base. Petites inquiétudes ! Nous avons donc regardé combien on avait d'argent... « Quand on aura dépensé la moitié de notre avoir, on virera de bord et on reviendra ». C'était comme logique. Je ne crois pas que je ferais ça aujourd'hui : la

vieillesse nous rend plus craintifs ! Autobahn, direction sud : l'Europe nous appartenait. Les enfants étaient sages, Françoise avait la carte sur les genoux. Ma super Renault 12, avec moteur de R16 nous ferait découvrir le paysage qui nous conduirait vers la Suisse et l'Italie. Les douaniers, les passeports, les enfants, les grands yeux ouverts, il y avait tellement de choses à voir... Je ne me souviens plus de l'endroit où on a campé la première soirée, probablement dans un rastplatz en Suisse allemande, discrètement, derrière un camion... Le lendemain, l'Italie, direction Gènes, ou toute autre place où l'on pourrait s'installer avec notre caravane. On n'avait vraiment pas l'intention d'aller bien loin : coin de plage, possibilité de faire des provisions, accès à une banque pour les échanges d'argent... On roulait, on roulait; au milieu de l'après-midi on aperçoit une multitude de tentes, de caravanes, roulottes... plus on s'approchait, plus on voyait une fourmilière de monde et une affiche qui était

des plus claires... il était interdit de camper le long de la plage et... chose étrange, une forêt de toutes sortes de campements répartis le long de la mer. Les récalcitrants se baladent autour de toutes sortes d'espèces d'attirails improvisés : serviettes de plage à sécher sur les haubans qui tenaient les accoutrements improvisés. Une plage superbe s'étendait à perte de vue devant la mer Méditerranée; serviettes, presque toutes occupées par des mordus du soleil. Des femmes, des hommes, des enfants de toutes grandeurs et de grosseurs; d'autres s'amusaient avec les vagues... Comment trouver un emplacement ? Nous descendons de la voiture, nous rôdons autour; comment pourrions-nous installer notre caravane dans ce fouillis? Poser des questions? Notre Italien... Ouf! Ha, ces Français, ils sont partout durant l'été ! Un couple s'approche et « Hé ! Vous êtes Québécois ? Venez et assoyez-vous avec nous. On va vous expliquer comment ça fonctionne : l'avis « pas de camping ? ». Vous faites comme tout le monde, vous ne vous en

occupez pas. La Polizia di Stato vient tous les jours, mais vous verrez qu'il y a moyen de se sauver d'une contravention « Ils ne peuvent donner des contraventions qu'aux campeurs, à condition qu'ils soient là, mais pas à une tente ou à une caravane... Quand la police se pointe : le mot d'ordre. « La Polizia » est passée au suivant et le bouche-à-oreille le transmet d'un campement à un autre : tous les campeurs se sauvent à la plage... Plus personne dans les bivouacs, pas de contravention ! » Ils nous ont aidés à monter notre grément. Il s'agissait de se tasser près de quelques tentes, de déplacer certains piquets... Le tour fut joué. Les enfants étaient heureux : aller à la plage, se lancer le frisbee, se laisser fouetter par les vagues, fraterniser avec d'autres enfants, parmi lesquels se trouvaient quelques Français. Peu importe la langue, ils s'amusaient tous. Les gens qui nous avaient aidés à installer notre campement, étaient venus nous jaser. Ils étaient de la région parisienne. Ils venaient en camping ici tous les étés; ils nous racontaient

ce qu'il y avait à voir dans le coin. Ils s'étaient fait des amis italiens. Ils racontaient des aventures amusantes arrivées sur la plage. Ils nous ont invités à petit bar à même la plage : on voyait les baigneurs s'amuser dans l'eau. Le bar avait dans le côté une petite douche, en plein air, où les baigneurs venaient se dessaler ou carrément se laver. Bien apprécié en camping; on pouvait avoir un spectacle gratuit : l'emplacement était sous une fenêtre du bistrot et très visible. Monsieur ou madame se lavait plein de savon... À l'intérieur, il y avait un robinet pour couper l'eau et... Monsieur ou madame, bien « en savonné » avait un air d'abord de surprise... Hi Hi ! Et ensuite de découragement impayable... Les joueurs de tours laissaient le robinet fermé quelques minutes et ils remettaient la pression d'eau. Tout le monde s'esclaffait. Les uns et les autres se rencontraient ensuite à la même table. Nous sommes probablement restés là une semaine. Nous avons fait des rencontres avec plusieurs personnes; des Italiens qui avaient vécu à

Montréal : ce type m'avait amené sur le chantier sur lequel il travaillait. Nous avons passé quelques fins d'après-midi au petit bar de la plage, à rigoler avec le patron... bons moments pour profiter du temps pour nous reposer de tout ce que nous avons vécu depuis notre départ de la maison... Petit incident, Isabelle s'est fait piquer par des moustiques de la place. Elle avait le visage enflé. Elle avait l'air d'une enfant trisomique. « Mais qu'est-ce qu'elle a la petite ? – Elle s'est fait piquer par des maringouins – des quoi ? » Il fallait leur raconter qu'au Québec, c'était le nom donné aux moustiques qui piquent. Isabelle se forçait de montrer qu'elle était bien éveillée et intelligente : elle racontait toutes sortes de choses. Pendant ce séjour, les nouveaux amis français nous ont toujours appelés les maringouins. Cette escapade en Italie s'est bien passée : aller dans une banque, pour changer de notre argent pour de l'italien et quelques visites locales. Le retour s'est fait sans anicroche : il y a bien eu sur l'autobahn, la voiture de police qui nous colla.

À la suite d'une conversation difficile, ça me coûta 20 Mark, les derniers que j'avais en poche et je n'ai même pas compris ce que j'avais fait de croche.

### **Début de l'année scolaire à Lahr**

Bientôt, le temps de commencer à travailler. Rencontre avec les patrons : Jean-Louis, le directeur, enfin un visage sur celui qui était rentré en contact avec moi à Montréal, André, l'adjoint, les profs... Tout ce beau monde-là avait l'air sympathique. L'école se trouvait sur la base. Pour entrer, il fallait donner notre numéro d'assurance sociale. Comme j'ai la tête dure, je n'arrivais jamais à m'en souvenir; je sortais ma carte 234... Je pense que j'aurai fait ça tous les matins de la durée de mon séjour (3 ans) : sûrement une allergie à cette requête, surtout que ce fut toujours le même petit alsacien qui était là tous les matins. Choses curieuses, en écrivant ces mots, mon numéro d'assurance sociale m'est automatiquement revenu... Curieuse, la mémoire ! Une école qui dépendait du ministère de l'Éducation du Québec. On y

trouvait une vingtaine d'enseignants, la plupart du Québec, d'autres du Nouveau-Brunswick et... tous, dans la même situation que la mienne : congé sans solde, garantie de contrat avec leur commission scolaire. L'élémentaire : maternelle, de la première année à la 6<sup>e</sup>, du secondaire I au secondaire V, examens du ministère de l'Éducation. Isabelle entrait en première année, Éric en troisième et Stéphane en secondaire I. J'allais lui enseigner en géographie. L'école donnant sur une cour intérieure. Le vendredi après-midi, nos cours étaient agrémentés par des airs de cornemuse... pas évident d'enseigner ! Petits locaux, petites classes. Deux classes de secondaire I, 12 par classe, impossible d'avoir des locaux pour plus que 14 élèves par local. Le tout était bien organisé. Je me souviendrai toujours du premier jour de classe dans le groupe de secondaire dans lequel Stéphane était. Il m'a fait un petit coup anodin pour voir comment j'agis : j'ai réagi comme s'il était n'importe quel autre élève. J'avais compris, les autres élèves aussi !

## **La nouvelle vie à Lahr et les volksmarch**

Nous étions assez isolés : nous ne parlions pas l'allemand, nous ne fréquentions pas les autres écoles, ça ne s'adonnait pas. Alors, dans les débuts nous nous tenions à peu près tout le temps avec certains profs de l'école, entre autres, la gentille prof d'éducation physique qui habitait au 4<sup>e</sup> de l'édifice où nous habitons. Le week-end nous allions faire des marches en Forêt-Noire, les volksmarch avec les Allemands : des cinq ou dix kilomètres. Sacs à dos, bouteilles d'eau, casse-croûtes. Marche dans des sentiers étroits bien balisés, plusieurs marcheurs, salutations d'usages, peu de contacts verbaux, « Guten Tag » et... L'objectif n'était de notre séjour n'était pas d'apprendre l'allemand. J'ai quand même essayé de l'apprendre avec une rencontre chaque semaine avec un vieux monsieur qui m'acceptait chez lui pour converser. C'était très agréable : une tasse de thé et... À peine de quoi apprendre quelques mots usuels pour faire des achats.

Ces excursions en Forêt-Noire ne nous

permettaient pas d'apprendre la langue du pays, mais bien de voir les gens du pays s'amuser sainement; 5 kilomètres pour nous. Nous arrivions vers 9 heures. Certains avaient terminé leurs 10 km plusieurs étaient déjà à leur deuxième bière et jouaient de l'accordéon. On allait faire notre 5 km, ou moins, on écoutait un peu de musique et oups à la maison, fatigués ! Je revois encore Isabelle nous suivre avec ses petites pattes et Éric et Stéphane se lancer des défis pour celui qui arriverait le premier à destination.

### **Le 15 novembre 1976 : le PQ**

Nous étions en 1976 : il se passait bien des choses au Québec. Le 15 novembre, soirs des élections, avec quelques profs, retrouvons chez des amis pour écouter les événements : le poste de radio de la base diffusait en direct les résultats. Au début, il n'y avait que quelques personnes. On s'attendait à peu de choses. Plus la soirée avançait, plus le groupe grossissait. Nous n'avions jamais parlé politique, nous étions beaucoup plus

intéressés à poser des questions sur les voyages à faire : à chaque petite ou grande vacance. Les copains allaient dans différents coins de l'Europe : une source de documentations inépuisable. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui est déjà allé en Scandinavie ? Oui, je connais untel. Je demande au contact : as-tu des diapositives à nous montrer, des conseils à nous donner ? Êtes-vous libres Franco et toi mardi soir : on vous montrera quelques diapositives. On jaspera de tout cela. C'était tout le temps comme ça. L'Europe était sillonnée par les profs de l'école Vanier : un réservoir de renseignements inépuisables.

Revenons au 15 novembre, les résultats rentraient à la miette : il commençait être tard pour nous, décalage d'heure ! Si les résultats sortaient à 23 h au Québec, ça nous a fait veiller jusqu'à 4 h du matin. Ouf ! À la sortie des résultats, les échanges d'idées « retourner au Québec pour aller travailler à l'indépendance; on pourrait annuler nos contrats... on verrait à... » Ce fut probablement la dernière fois qu'on en parla.

Le lendemain matin, nos amis les Anglais se faisaient demander par les Allemands pourquoi les Canadiens avaient fêté la nuit précédente. Les événements de cette nuit-là avaient un peu bousillé la relation entre les Canadiens et les Québécois : personne ne savait quelles conséquences s'en suivraient à la suite de cette victoire. Je sais que ce lendemain, les profs de l'école Vanier étaient aux arrivés et départs des autobus scolaires en fin de journée : la méchanceté était plausible. Faites attention à nos enfants !

### **Organisation scolaire et sorties éducatives, fête de Noël, l'aide du 22<sup>e</sup>**

L'année scolaire allait bon train, les jeunes étaient là comme ailleurs. Certains bossaient... d'autres s'attardaient à faire les choses sans hâte : travaux, corrections, activités autres que la tâche éducative et qui sont normalement attribuées à du personnel enseignant, les cours, corrections des travaux. La première année, j'enseignais la géographie en secondaire I, II, III, IV et V : ça représentait environ 70 élèves; pas si mal,

mais beaucoup de préparations. Avoir mon fils dans ma classe; pour moi et surtout pour lui : mon fils avait déjà réglé le problème en tout début d'année en me faisant un petit coup anodin. En fin d'année, les élèves des secondaires IV et V devaient passer les examens du ministère. On les recevait par courrier, ils les passaient sous surveillance, on les renvoyait se faire corriger au ministère l'Éducation du Québec. Durant ma deuxième année, c'était l'histoire aux cinq niveaux, examen du ministère pour le secondaire 4. Bon, les surveillances de l'accueil et des déplacements : il y avait quelques sorties éducatives. Pour l'histoire de l'Europe, pas tellement étudiée au Québec, je pouvais me payer la traite dans les petites classes en allant visiter des châteaux. Je me souviens d'être allé en visiter un près de Lahr avec les élèves et quelques professeurs : marche dans le bois, instruments de mesure, croquis sur place avec tâche d'essayer de reconstituer ce château un peu démantibulé, pour l'évaluer tel qu'il était au Moyen âge. Il fallait les surveiller les

élèves, car ils devaient grimper pour obtenir des dimensions possibles à partir de squelettes historiques pour arriver à un dessin acceptable.

Ce fut une excursion bien appréciée. Il y en a eu plusieurs durant les années scolaires. Les budgets étaient disponibles. Une partie des profits du magasin militaire était attribuée aux visites éducatives. Nous en avons bien profité. Pour qu'une sortie soit acceptée, il fallait que la visite soit d'une durée au moins aussi longue que le déplacement. L'école Vanier avait de bons alliés : le royal 22<sup>e</sup>. Quand on avait besoin d'un service, on appelait et ils nous envoyaient quelqu'un : un aménagement quelconque, aller en camping avec les élèves, ils étaient toujours disponibles. Je me souviens particulièrement que l'enseignante de la maternelle était bien servie : c'est vrai que ces militaires avaient des enfants à notre école et... un petit service pour la maîtresse de son petit garçon... Et qui plus est, comme elle était jolie.

Les militaires, quand ils ne sont pas en

manœuvres, doivent s'occuper : ils pratiquent toutes sortes d'activités pour se maintenir en forme pour faire face à l'adversaire. Ils font partie d'une équipe de hockey, pratiquent le judo, le karaté, la boxe, la course à pied, organisation de sortie de groupe, érection de camps de fortune en pays étrangers... J'en oublie. Il y en a certains qui se spécialisent dans des métiers pratiques pour les combats : mécanique, électricité, dépannage de tous genres... Il faut être débrouillard pour se sortir d'un mauvais pétrin. J'ai eu l'occasion de voir les gars du 22<sup>e</sup>, nous organiser une sortie de trois jours sous la tente avec nos élèves : sacs de couchage, lits de camp, la bouffe, le déplacement en camion militaire, toilettes portatives, équipements de premiers soins, imperméables de combat... Et aussi, personnellement d'aller faire de la mécanique sur ma voiture au garage du 22<sup>e</sup> : utilisation gratuite de leurs outils, à condition de les replacer à l'endroit où je les avais pris. Ils nous prodiguaient de bons conseils et, à faible prix. Ils pouvaient même venir terminer le job

qu'on n'était pas capable d'achever. Je rencontrais aussi les parents de nos élèves aux réunions de parents; plusieurs d'entre eux étaient du 22<sup>e</sup>. Les parents chérissaient ces rencontres : occasion de fraterniser avec les professeurs de leurs enfants.

### **L'approche de Noël, Père Noël, radio, dentiste**

Nos rencontres sociales se faisaient entre professeurs, conjoints, conjointes les autres « civilians », comme on nous appelait, corps professoraux, dentistes, certains médecins, étaient de la partie étaient pour le party d'avant Noël. C'était toujours, comme chaque année, une grande cérémonie : belle grande salle, gros arbre de Noël bien illuminé. Il faut se souvenir que l'arbre de Noël décoré est historiquement apparu dans la région où nous habitons, soit l'Alsace, tout à côté de la Forêt-Noire. Ce sont des régions, historiquement reliées. En ce qui me concerne, j'avais déjà contribué à préparer la fête : je m'étais acoquiné avec la radio communautaire de la base; j'ai participé aux

émissions; nous avons monté une émission de Noël pour les enfants durant les soirées précédant la grande fête : je faisais le... Père Noël. Ha ! Ha ! Ha ! J'avais le talent. Et en plus, des petits lutins, parmi lesquels il y avait une gentille collaboratrice et jolie jeune femme originaire du Lac-Saint-Jean; nous avons eu un plaisir fou... Les enfants ne parlaient que de cette émission à l'école; on a dû faire ça pendant une semaine... Une grande réception, décoration, cadeaux remis aux enfants, des friandises : bonbons, sucettes. Je me souviens qu'un parent avait donné un cadeau au dentiste : une grosse boîte enveloppée dans laquelle il y avait plein de bonbons destinés à un personnage de la soirée, étiquetée « À vous, M. le dentiste : petites sucreries pour vous; nous avons sauvé une étape ». Pour nous, toutes les activités de Noël avaient lieu avant la vraie fête de la Nativité parce que nous partions probablement tous en voyage : Paris, Rome... Je me souviens que cette année-là nous avons décoré notre arbre de Noël, comme autrefois,

avec des chandelles. Ce fut toute une aventure, tout d'abord les précautions : Stéphane s'était accaparé de l'extincteur, tout fin prêt à passer à l'action. On a allumé toutes les bougies et nous avons pris la photo. Nous avons rigolé un peu et nous nous sommes dépêchés à toutes les éteindre. Nous avons malheureusement perdu le cliché.

### **Semaine de ski pour les vacances de Noël**

Cette année-là, nous sommes allés passer une semaine de ski dans les Alpes françaises. Une organisation avec les contacts que la base de Lahr avait avec les militaires français : semaine de ski à un prix tel que nous ne pouvions pas refuser cette offre. Si ma mémoire est bonne, il s'agissait d'une organisation gouvernementale pour familles françaises à faibles revenus : un transfert de services entre pays. Nous sommes partis, skis sur le toit de la voiture. Heureusement que nous avons apporté notre équipement de neige. Un séjour d'une semaine dans les Alpes françaises pour nous permettre d'aller skier.

Partis très tôt le matin, une grosse journée de voiture; arrivés à un petit appartement avec suffisamment de place, de literie, de quoi cuisiner; nous installer, dormir. Nous avons fait des courses le lendemain matin. Notre appartement était collé aux pentes. On entend : « Les maringouins ! » C'étaient nos amis les Français qu'on avait rencontrés sur les plages d'Italie. Quel heureux hasard! On jacasse un peu : les chances de se retrouver, une chance sur des millions. On se dit qu'on devrait s'acheter des billets de loterie. Superbe semaine, des pentes bien enneigées. Tout était parfait, mais Éric avait un peu de misère sur les pentes : il hésitait, il observait son grand frère... il ne pouvait pas en faire autant. Il vient me voir et me dit qu'il s'est fait un « peu mal à la jambe », je l'amène à la clinique : le médecin l'examine. Il observe ses réflexes et fait les pressions habituelles... « Rien de grave, repose-toi aujourd'hui, tu essayeras demain et tu verras ». Le lendemain, il put faire de belles descentes. Une dernière soirée dans un village; une pâtisserie, telle sorte

pour moi et Stéphane; une autre sorte pour Éric, Franco et Isabelle. Dodo... Et le lendemain... La route du retour. Stéphane et moi : ouache, les maux de cœur ! Franco, Isabelle et Éric, pas de problème ! Ah, les maudites pâtisseries. Une journée ardue derrière le volant. On aurait dit que la distance était deux fois plus longue pour la rentrée. Retour à la maison, pour une journée tranquille!

### **Sorties avec les élèves : les semaines de février de ski en Autriche**

Il y avait toutes sortes d'aventures à vivre avec nos élèves. Notre première année, le comité de parents, les enseignants et l'organisation scolaire parrainée par la base militaire avaient décidé que les jeunes iraient faire du ski en Autriche, destination GLACIER DE PITZTAL GLETSCHER, Autriche. Les parents payaient une partie du voyage de leurs enfants, l'école fournissait les accompagnateurs, le LX, magasin militaire, participait financièrement avec une portion de leurs profits. J'étais de la partie, Franco nous

accompagna. Il fallait toujours des adultes pour assurer la surveillance des élèves. C'était toujours la même chose pour chacune des sorties d'une telle aventure. Le transport se faisait en autobus militaires. Les 90 écoliers avec les accompagnateurs cela prenait deux autobus : une grosse journée en déplacement avec quelques arrêts en cours de route. Les parents avaient préparé des lunchs pour la durée du transport. Certains lisaient, d'autres jouaient aux cartes : les enseignantes des classes de primaire faisaient chanter leurs élèves. Une grande aventure se dessinait. Rendus à destination, empressement à occuper les lieux que nous attribuaient les hôteliers. Ce n'était pas la première fois qu'ils recevaient une telle cohorte. Les plus jeunes dans un coin de l'hôtel, les plus vieux dans un autre coin; des chambres pour que les responsables de l'école puissent exercer une certaine surveillance de leur groupe. Le lendemain, les organisateurs répartissaient les élèves selon les activités qu'ils choisissaient. Le ski alpin, le ski de fond ou... Je me

souviens que mon fils et moi avions décidé de faire du ski de fond. Nous étions cinq, un guide, mon fils, deux autres profs de l'école : toute la journée sous un décor sublime. Pentes enneigées, crevasses, tracés périlleux. Dévaler des pentes, j'y étais habitué, toute ma jeunesse passée sur les pentes de ski des Laurentides et des Appalaches. Un tel décor était du jamais vu; longer des crêtes de neige le long d'escarpements de quelques dizaines de mètres au-dessus d'une vallée éblouissante. Un flanc de neige qui se détachait de la piste que nous suivions et qui aboutissait à une cinquantaine de mètres plus bas. Il n'aurait pas fallu que ça soit nous; dangereux, peut-être pas, mais surtout une belle nature à couper le souffle : elle nous appelait à la contemplation. Les arrêts étaient fréquents; nous faisons le plein des splendides images qui s'offraient à nous. C'est un de mes plus beaux souvenirs d'Europe : une grande aventure avec mon fils. Et ce ne fut pas la dernière : aujourd'hui, encore, alors que j'ai plus de quatre-vingts ans d'âge, nous

allons souvent skier ensemble, ce qui est tout aussi entraînant. Notre refuge offrait une excellente cuisine pour nous revigorer. Des viandes, des pains, des fromages, du café très fort, de quoi nous régaler. Le soir, le ventre plein, nous gagnions notre chambre individuelle, les jeunes étaient dans des dortoirs. L'auberge était modeste, mais chaleureuse. Dans notre petite chambre, genre refuge tyrolien, le lit était confortable : un matelas un peu ferme, mais une couette épaisse et moelleuse. Il fallait respecter les règlements : ne pas marcher avec nos chaussures dans le coin des chambres et surtout ne pas faire de bruit entre 22 h et 6 h. Une autre soirée, une belle randonnée en calèche dans ce charmant petit village autrichien. Un magnifique cheval est impatient de s'élancer. Visiter, en calèche, cette station magnifique était, pour nous, encore une grande première. Une fois installé confortablement, l'attelage se mit en route. Notre cheval se dandinait, nous entendions la neige crisser sous la calèche. Autour de nous,

le silence nous envahissait et on pouvait soupçonner le bruit sourd des pas de nounours dans la neige. Le ballottement du véhicule nous berçait, un superbe souvenir.

### **Vacances d'hiver à Rome avec les étudiants**

Pour lancer le projet, j'avais trouvé une façon originale de les préparer : j'avais photocopié des images de la bande dessinée d'Astérix et Obélix à Rome. Les bandes d'Uderzo étaient très populaires chez les jeunes... J'avais modifié le texte des bulles pour les aider à imaginer l'aventure. On voyait Astérix et Obélix s'élancer vers Rome à bord de leur calèche; j'avais inscrit sous la fiche « voyage en train ». Ils ont bien rigolé et ont bien suivi les consignes de préparatifs.

Lahr Rome, en train... Les parents sont venus reconduire leurs jeunes avec leur bagage, à la Bahnhof de Lahr. Certains parents avaient l'air d'avoir de la difficulté à les voir partir, pas loin de 1 000 km. Nous sommes partis : une correspondance à Bâle, d'une quinzaine de minutes à la frontière de la

Suisse; on a pris soin d'avertir nos jeunes de ne pas quitter le train sinon, il y a des chances que votre voyage soit écourté et... « Non! Non! On va juste se promener dans le train... ». Le temps, peut-être, une dizaine de minutes... Le train se met à bouger lentement, les petits copains ne sont pas revenus... Tout à coup, on les voit courir à côté de notre wagon... Et hop dans le train : Ouf! Ils n'étaient pas descendus du convoi : le wagon sur lequel ils s'étaient aventurés ne bougeait pas et quand ils ont voulu revenir d'où ils étaient partis il n'y avait plus de train! Juste un wagon. Panique! Ils ont trouvé un responsable « Vous vous êtes rendu jusqu'à un wagon qui reste ici dans cette gare. Le train de Rome s'est déplacé! Allez... Dépêchez-vous, il est là-bas; vous pourrez le rejoindre ». Comme de fait, nous les avons vus arriver en courant. Ouf! Le reste de la virée s'est fait sans anicroche. La possibilité d'obtenir de quoi manger et de sommeiller... Plus de dix heures de train.

Enfin arrivée à Rome; notre contact nous

attendait. Notre arrivée au couvent : belle place, on nous affecta nos chambres, côté masculin, côté féminin; on nous expliqua les règlements, l'heure du déjeuner, du souper. Tout allait bien. Comme nous sommes arrivés en fin d'après-midi, ce fut l'heure du souper. Surprise, un pichet de vin à chaque table; pas habitué chez nous à servir du vin aux enfants. C'était peut-être Noël ? « When in Rome, do as the Romans do ».

« Avec modération les mousses ! » Le lendemain, notre prêtre aux études qui allait prendre soin de nous, nous avait été recommandé par l'aumônier de la base de Lahr, côté visites touristiques, vint nous chercher : un petit exposé sur l'organisation des journées, les choses à voir, l'organisation des repas, l'importance de ne pas quitter le groupe, de ne pas se gêner pour poser des questions. Au début, l'un des plus beaux et imposants monuments de Rome, le Colisée. Il s'agit d'un amphithéâtre romain; il est le plus grand jamais construit sous l'Empire romain. L'édifice est en ruine, mais sa préservation

permet de sustenter notre imaginaire, même si la visite de l'ensemble de l'édifice n'est pas possible. Les jeunes étaient impressionnés, moi aussi d'ailleurs. Le mont Palatin est l'une des sept collines de Rome. Celle sur laquelle la ville a été fondée. La légende raconte que les jumeaux Rémus et Romulus auraient été abandonnés dans une grotte au pied de cette colline et qu'une louve les aurait recueillis. Les deux frères, décidant de fonder chacun sa ville, s'affrontent et Romulus décide de bâtir la sienne sur le mont Palatin. Ce dernier gagnant le conflit contre son frère fonde la ville de Rome sur cette colline. Le mont Palatin était l'un des lieux les plus importants de la République et de l'Empire romain. À l'heure du midi, je laisse le groupe sous la responsabilité d'un des profs et j'accompagne notre acolyte « Viens avec moi, Louis : on va aller négocier notre repas de ce midi ». On s'engage sur une rue achalandée, tourne à gauche sur une autre artère... Un bistrot, un bar, une grande salle bien décorée. « Ciao Pietre »; il est connu dans le coin; le patron

nous fait asseoir au bar et nous dit « *Piccolo vino. Aiutaa la negaziazion* » j'ai compris le dernier mot, très près du français. Nous dégustons notre apéro, on se serre les mains et le « *pietre* » me dit en sortant « On va chercher nos protégés : bel arrangement! » Une quarantaine de jeunes assis à déguster un repas pour un prix très raisonnable; chaque « *pranzo* » de la semaine fut négocié de la même façon.

Superbe, traverser ce fleuve qui coupe la capitale italienne; il se jette dans la mer Tyrrhénienne. Le Vatican, une enclave à la fois mystérieuse et fascinante, qui abrite les plus grands secrets de la chrétienté. C'est pour cette raison que j'avais hâte de franchir les murs de cette merveille pas comme les autres et que nous nous plongions dans l'une des plus grandes collections d'arts au monde. C'est le plus petit état du monde, mais il est probablement le plus majestueux ! Et il est aussi très affectionné des touristes du monde entier. J'aurais voulu connaître tous les détails, je m'étais contenté des informations

sur la visite de ces musées du Vatican. Une série de statues d'Aphrodite déesse grecque de l'amour, du désir et de la beauté inspirée de chefs-d'œuvre de l'art classique tardif et Grecque. De quoi inspirer les plus vieux de nos adolescents, ainsi que les adultes accompagnateurs du groupe. De quoi couper le souffle, la salle des muses me rappelait les chansons paillardes de France que nous chantions quand nous étions à l'université.

L'objectif, ici, n'est pas de montrer tout ce que nous avons vu, mais bien raconter ce que les jeunes et nous avons apprécié de notre visite au Vatican. Il aurait fallu y passer plusieurs journées pour faire le tour. L'important est que les jeunes aient été éblouis par tant de beauté; cette semaine-là a sûrement contribué à semer un embryon qui leur permettra de se laisser bercer par cet éclat. Découvrir le forum Romain. La Piazza del Campidoglio, les musées du Capitole, La Piazza Venezia, le monument à Victor Emmanuel II. Quelques anecdotes d'organisation : d'abord ne pas m'être

souvenu du nom de notre guide, ce « Padre » qui nous a guidés, est vraiment impardonnable. Ensuite il y a eu cette visite dans un couvent, probablement, « Le Collège Pontifical Canadien »; c'était grâce à eux que nous avons été logés chez les religieuses. Le « Padre » de Lahr m'avait bien demandé d'aller leur rendre visite pour les remercier de nous avoir trouvé notre gîte. Appel téléphonique, je leur demande quand je pourrais aller les saluer; on m'invitait à souper; l'invitation aurait pu être pour n'importe lequel des responsables du groupe. J'en avais parlé aux autres profs, mais... Je lui dis que je serais accompagné de mon épouse. Je sens une hésitation... On acquiesce à ma demande. Le soir venu, j'appelle un taxi, Françoise et moi, nous sommes mis sur notre 36.

### **Visite à l'organisme qui nous avait organisé notre planque à Rome**

Le taxi nous conduit dans un coin huppé,

grosses maisons, des ambassades, le tout garni d'arbres de pleines grandeurs; aucun détritrus... On sonne à la porte; une vieille dame vient nous ouvrir « Vous êtes bien tard, ces messieurs sont déjà à table ». On est en Europe. Il est 17 h... Hum ! Une grande table, au moins une douzaine de personnes, la soupe est déjà servie. Présentations : c'est un peu solennel... Celui qui semble être le principal, 80 années passées, aucune femme, sauf Françoise et à les considérer, ça devait être la première fois qu'il y en avait une à leur table. Des jeunes dans la vingtaine avancée. Nous nous présentons. Ils en font de même. Je retiens qu'il y a le vieux qui est probablement celui qui a le plus de galons, un autre s'occupe des annulations de mariages. Il y a ces jeunes qui... Et j'ai oublié... Comment susciter la conversation? Je commence par les remercier de nous avoir trouvé le bon gîte pour notre groupe, accueil impeccable... Que nous ayons bien aimé la visite du Vatican : ça se plaçait bien dans le décor. Quelques moments de répit et je

m'adresse à celui qui s'occupe des annulations de mariages, surtout que les divorces commençaient être à la mode. Intéressant, je comprends l'approche des stratégies recherchées par les demandeurs. J'écoute : je réalise que les procédures sont longues. Il y a plusieurs rencontres, de nombreuses enquêtes auprès de la parenté et des époux. D'abord, ils se font dire dans un document que le pape réitère que le mariage demeure une union indissoluble et que les nouvelles règles ne visent pas à en faciliter la fin. Ensuite de rajouter qu'après de nombreuses requêtes ils peuvent faire d'autres recherches, que c'est fort onéreux... D'autres conversations soutenues... Certains sont aux études, etc.

Nous passons dans un salon. Des jeunes abbés en devenir, ceux qui seront effectivement curés, c'est-à-dire chargés d'une paroisse ou bien vicaires, ou adjoints aux curés ou encore aumôniers. C'est-à-dire qu'ils assurent une présence chrétienne auprès d'une institution laïque, comme l'est, le«

Padre » de la base de Lahr, celui qui nous a trouvé nos contacts pour notre séjour. Ils sont assis devant la grosse télévision et regardent une émission, en italien évidemment, des chanteuses, des danseuses : ils rigolent vigoureusement devant le spectacle et...

L'horloge du coin de la salle sonne drôlement : d'abord, elle sonne les heures, les demi-heures et les quarts d'heure; jusque-là, ça va, c'est comme l'horloge que nous nous sommes achetées en Forêt-Noire, mais il n'est pas encore 20 h... À moins huit heures, huit coups, mais ce sont des sons timides. Mais il reste huit minutes avant l'heure, ce sont des coups rythmés qui étaient probablement pour annoncer l'éventuelle arrivée de l'heure; les quatre séries de coups préambules se font entendre et les huit coups de vingt heures sonnent. Arrive les huit heures, apparaissant sur la face de l'horloge, les aiguilles le marquent (vingt secondes avant) les gongs présentateurs se font entendre; suivent les huit coups attendus, comme chez nous. Bon, j'ai compris que c'était de mise, par ce

précédé, que les responsables ne voulaient pas que les séminaristes ratent l'heure. Bon : tout cela était logique et fort amusant à découvrir... Mais qui plus est... 20 h 08, un nouvel éveil de l'horloge : les mêmes coups annonciateurs de l'heure, mais avec un timbre différent; puis, encore les huit coups, de l'heure passée il y avait huit minutes : un timbre différent de celui de la vraie vingtième heure. Je suis arrivé à la conclusion que l'horloge était programmée pour les couffins (terme utilisé au Québec pour parler des enfants) qui auraient oublié de quitter le salon pour aller se réfugier dans leurs chambres individuelles. J'aurai tout vu... Non ! Il y avait cette grosse télévision allumée dans un petit salon : des danseuses en petite tenue... Quelques novices suivent religieusement, leurs moindres mouvements, rictus nerveux qui laissaient soupçonner des émotions que je n'aurais pu définir. Nous avons quitté le monastère, après avoir remercié les responsables pour le bel accueil. On nous a appelés un taxi qui nous conduisit dans un petit coin sympathique des environs

de notre gîte. Marche, la sainte paix pour se refaire de nos émotions. Le lendemain, nous avons continué nos visites, le même dévouement de notre guide. Le soir arrivé, quelques jeunes, secondaire V, sont allés se promener aux alentours du Colisée. Deux enseignants les accompagnaient, mais il y avait foule autour du Colisée. Les jeunes s'égarèrent, les profs essayent de les rejoindre : « y paraît » que les demoiselles qui pratiquent, depuis toujours, le plus vieux métier du monde vont à la pige autour de ce monument. Certains jeunes n'ont que 17 ans, un ou deux, peut-être 18. Ce sont les hormones... début de la phase de l'hypothalamus qui stimule l'hypophyse. Quelques inquiétudes : ils ont réussi à les rattraper... Et hop, au couvent.

### **Le retour de Rome, l'avalanche, le train**

Salutations à nos religieuses qui nous abritaient, remerciements à notre guide et hop dans le train. Adieu à Rome, ville éternelle. Les jeunes étaient crevés, nous aussi : tout ce beau monde bien tranquille à bord du

train; les jeunes avaient vécu leur fun. Petits repas, beaucoup de sieste, le son des wagons sur les rails; tous se racontaient leurs aventures... On cassait la croûte, certains lisaient les documents recueillis. Une fois rendu à Milan aux portes des Alpes, le train s'arrête, une demi-heure. Bon ! On vient nous avertir qu'il y a eu une avalanche sur la voie ferrée de la partie italienne des Alpes, qu'ils sont en train de transporter les passagers vers des lieux de sécurité et qu'ils travaillent à dégager les wagons. Le trajet sur cette ligne est inutilisable pour au moins 24 heures. Aucun passager ne fut blessé. Ils rajoutent que nous serons pris en charge par la sécurité italienne et éventuellement par celle de la Suisse pour nous permettre de rejoindre l'Allemagne. On nous dit de ne pas nous inquiéter que tout soit sous contrôle. Après une demi-heure arrivent 3 ou 4 autobus. On prend nos bagages et hop, départ vers l'inconnu. Quelques heures et on aboutit au bas d'une montagne impressionnante. Nous descendons, on compte notre monde,

on avertit de bien surveiller les copains : on ne veut pas en perdre. Un restaurant, on en profite pour manger. J'avoue que j'étais tellement préoccupé par les événements que je ne pensais même pas à communiquer avec l'école de Lahr; les autres profs non plus; et je crois, après vérification, nous n'avions même pas le numéro de personne à Lahr. Replacez-vous dans les années 70 : évidemment pas de téléphone cellulaire, aucun prof n'avait de téléphone à Lahr... de toute manière, on était en sécurité. Et, pas facile de trouver une cabine téléphonique. Prochaine étape : aller vers la Suisse en train à crémaillère pour escalader les Alpes et rejoindre la Suisse.

Un chemin de fer à crémaillère est un type de remontée mécanique où des trains circulent sur une ligne de voie ferrée, en un terrain montagneux. Les locomotives utilisées sont équipées d'une ou plusieurs roues motrices dentées qui viennent s'engrener sur ce troisième rail, permettant aux convois de conserver l'adhérence en pente et ainsi de gravir des déclivités importantes en montant

ou en descendant. Impressionnant de voir et sentir qu'un train soit capable d'escalader des côtes que je ne pourrais sûrement pas monter à vélo : saisissant, ce parcours! Arrivé en haut, petite gare, la neige tombe, visibilité amoindrie; des militaires, armes à l'épaule... J'avais l'impression d'être en Sibérie. Des militaires armés, la brume... C'est là que j'ai appris que tous les hommes suisses, déclarés aptes au service et âgés de 18 à 35 ans, devaient servir, annuellement, du temps dans l'Armée. Un train en Suisse... Nous sommes arrivés à Lahr quatorze heures en retard et tout le monde est content.

## CHAPITRE

### 4

#### **Décision de rester une troisième année**

La deuxième année, en février, il a fallu décider si nous voulions retourner au Québec : c'était à ce moment-là que le patron allait au Québec pour faire son recrutement. Réunion au sommet à la maison, quelques jours à peser le pour et le contre. La vie, ici, était agréable, petits voyages ici et là, un week-end à Paris... Nous décidons de rester une autre année.

#### **À la mi-novembre, c'est l'annonce de l'hiver à Lahr**

La brume, humidité, jamais de grands froids, c'est comme ça jusqu'au début du printemps, de semaine en semaine, c'est pareil. Une seule fois, j'ai vu de la neige : quelques centimètres, disparus le lendemain; mais toujours froid à cause de l'humidité.

Un matin de brume. Je regarde dehors... je ne vois même pas la rampe de notre balcon

tellement il y a de la brume. Pas question d'aller travailler : on ne voit pas le terrain environnant. On est comme en avion au-dessus des nuages, un immeuble d'habitation adjacent au nôtre est complètement disparu. Habituellement on entend les trains passer au loin. Niet! Pas de trains et évidemment, pas d'autobus scolaires... On ne peut pas appeler à l'école, nous n'avons pas de téléphone... Les patrons en ont... Nous, pour appeler qui? Plus aucune circulation... Aller avertir André, l'adjoint de l'école, dans le bloc à côté, peur de marcher dehors; lui aussi, il doit rester à la maison. Journée de congé... À la mi-novembre, c'est l'annonce de l'hiver à Lahr : ha, cette brume! De la brume comme ça, c'était rare; deux jours sans école... Jean-Louis, notre patron, était parti à Montréal, c'était la fin de février, il allait faire le recrutement des nouveaux enseignants pour remplacer ceux qui devaient quitter Lahr pour retourner enseigner dans leur commission scolaire. Ce fut le temps pour nous d'annoncer que nous voulions rester

une autre année. Quand il partait, son adjoint André le remplaçait. On ne s'apercevait guère du changement, tellement les choses étaient bien rodées. Nous avions quelques fois des idées de jouer des tours, question d'agrémenter les journées de brume de l'hiver donc... c'était le moment, suite à cette brume : je vais voir André et je l'avertis que je vais faire croire au personnel que Jean-Louis ne reviendrait pas comme directeur et que c'était moi qui allais, à partir de maintenant, prendre sa place. André me confirma qu'il ne vendrait pas la mèche. Je mis la secrétaire dans le coup, elle sourit et m'assura de sa discrétion. Durant les quelques périodes libres, j'allais faire mes corrections et préparations dans le bureau du patron. Certains me demandaient ce que je faisais-là. « Il y a un peu trop de bruit dans la salle des profs ! » Un autre jour, je convoque au bureau (celui du directeur) un de mes alliés (ce terme est bon, après tout, nous étions sur une base militaire) et je le mets au fait de ma stratégie. « Quand ça conviendra, tu diras que tu as

entendu dire que Jean-Louis ne reviendrait pas occuper son poste et que c'est Louis qui allait prendre sa place ». Le copain pouffe de rire et m'affirme que ça va chialer dans la salle des profs. Effectivement, le branle-bas de combat s'est activé : pourquoi Louis, untel aurait bien mieux fait l'affaire ? Louis n'a pas les compétences. Certains ne disaient rien. Un autre bon copain à moi, une fois que le chat fut sorti du sac, m'avoua qu'il ne le croyait pas, parce que je n'étais pas nerveux. Il faut dire qu'il me connaissait très bien. Quand Jean-Louis est revenu du Canada, je l'ai attrapé par le collet et je l'ai mis au fait de la blague. Le vrai patron déclara : « Je suis rentré ce matin pour mettre de l'ordre dans mon bureau, pour m'assurer que tout est correct et je vais rentrer à la maison... ». Une pose longue dans la salle de repos et s'affichèrent des faces tourmentées, murmures, brassage de chaises... et Jean-Louis d'ajouter, sans se presser « Vous aimez ça jouer des tours ? Louis vous en a joué un bon, hi ! hi ! ». Il y en a quelques-uns qui m'en ont voulu longtemps,

la blague avait fait ressortir certains de leurs défauts.

## **Belle sortie avec mes deux femmes à Vienne, quelle belle évasion**

Nous nous sommes sauvés à Vienne pour notre anniversaire de mariage, Isabelle, nous accompagna; des amis, professeurs, avaient eu la gentillesse de garder un œil sur les deux gars. Un week-end de trois jours; nous étions au printemps.

Lahr-Vienne: 775 km c'était toute une aventure, ce fut assurément la distance la plus longue en si peu de temps, pendant un week-end de trois jours. Nous, du continent d'Amérique du Nord, avons toujours pensé que tout était proche en Europe. Peut-être, mais faire une centaine de kilomètres dans un sens, c'est un changement de décors et quelques fois de civilisation : et dans l'autre sens, encore d'autres surprises. Tandis qu'en Amérique, 100 km plus loin, ce sont à peu près les mêmes décors... Vienne est loin de

Lahr, donc pas question d'imaginer que nous puissions avoir l'illusion de connaître l'Autriche; mais cette ville nous attirait. Comment s'organiser; une bonne partie du trajet le vendredi soir. Françoise m'attendait avec armes et bagages. Elle avait préparé un petit lunch, quelques baise-en-ville. À 16 h, nous quitions Lahr. Faire le plus de route possible, tout en tenant compte qu'on puisse encore trouver un « Bed and Breakfast » pour nous accueillir à une heure qui pourrait être tardive. Veine habituelle, il est 22 h 15, un gasthaus. Nous nous arrêtons pour la nuit: matelas douillet, multiples couvertures, fenêtre ouverte nous offrant l'air pur de montagne. Nous sommes au 7<sup>e</sup> ciel. Le matin, nous mettons les couvertures et draps à la fenêtre comme le veut la tradition; le soleil du matin nous offre un décor reluisant de beauté. Le matin, petit déjeuner, plutôt, gros déjeuner à l'allemande : la charcuterie, le yaourt, le fromage et les œufs; une version puissante donc, bien loin des traditionnels croissants au beurre des petits déjeuners

français.

## **Vienne**

Se rendre à notre hôtel et se dépêcher à marcher dans cette superbe ville. Nous avons été impressionnés par son ambiance accueillante. Nous nous déplaçons sans encombrement, surtout que nous étions à la fin mai, déjà en début de la saison touristique. Beaucoup des choses apprises lors de nos visites nous reviennent à la mémoire. D'abord la fête nationale était le 26 octobre. Il faudrait peut-être revenir à cette date pour commémorer le Traité d'État restituant la souveraineté nationale. Ce qui représentait la fin de l'occupation des forces à dominance soviétique, suivant la guerre de quarante et le passage de la loi sur la neutralité permanente. La nuit du 31 décembre au 1<sup>er</sup> janvier, nous n'y étions pas, mais on nous l'a si bien raconté : Grande animation à Vienne avec feux d'artifices et pétards au son de la valse du *beau Danube Bleu* de Johann Strauss. À minuit, la cloche de la cathédrale Saint-

Étienne annonce la nouvelle année. 5-6 janvier. Sternsinger, les enfants déguisés en rois mages vont d'une maison à l'autre en chantant des cantiques. En février c'est le Carnaval de Tarrenz, avec défilé au son des clochettes à travers le village. On voit vraiment là l'esprit germain.

Je revois Franco et Isabelle assises sagement sur un banc de parc, les bosquets en fleurs en arrière-plan. C'était la belle saison pour visiter Vienne, les parcs étaient en fleurs, un week-end parfait, plein soleil, le plaisir de flâner. Voir un bateau remonter le Danube les palais à l'arrière-plan. Quelle belle découverte ! C'est une ville avec un calendrier bien garni. Des Fêtes et des défilés se produisent dans tout le pays pour chasser symboliquement l'hiver. En mars et en avril, il y a une grande ressemblance avec les fêtes de la Forêt-Noire que nous avons connues . Il y a de Nombreuses processions pour le dimanche des Rameaux. Pâques est la fête religieuse la plus importante. En mai le Festival de Vienne prend place avec la

musique, l'opéra, le théâtre, la danse, et les expositions. À la Fête-Dieu des cortèges de bateaux fleuris défilent sur la plupart des lacs autrichiens. En juin c'est le Festival de musiques du monde à Innsbruck, le festival de jazz à l'Opéra National de Vienne et en juillet le Festival de Musique ancienne d'Innsbruck ainsi que le festival de Salzbourg. De mi-novembre au 23 décembre il y a des Marchés de Noël (Chriskindl- markt) en plein air dans toute l'Autriche. Et bien sûr les 5 et 6 décembre, la Fête de la Saint-Nicolas et le 25 décembre la Fête de Noël. Le Danube, le château Schönbrunn : les hautes fenêtres et les miroirs de cristal opposés, la décoration en stuc blancor et les fresques au plafond forment une œuvre d'art totale, créant ainsi l'une des plus belles salles de bal rococo.

### **Des gens chaleureux, des personnes rencontrées**

Lors d'une visite guidée de la ville, on a appris que durant la Première Guerre Mondiale l'année 1914 aura été fatale à

l'Empire et pour Vienne. L'archiduc et l'archiduchesse sont tués sur le coup par deux balles tirées sur sa voiture. François-Ferdinand décède au bout de dix minutes. L'assassin est arrêté et rejoint en prison plusieurs présumés complices. La mort tragique de l'archiduc François-Ferdinand de Habsbourg et de son épouse Sophie Chotek, duchesse de Hohenberg, émeut l'opinion publique européenne. Cet événement est considéré comme le déclenchement de la première guerre mondiale. Le destin de cette capitale est marquant en 1938, Hitler, au nom du pangermanisme, souhaite le rattachement (Anschluss) de l'Autriche au Troisième Reich. Après la chute de celle-ci en 1945, Vienne connaît un sort similaire à celui de Berlin avec une division quadripartite, et resta sous contrôle allié jusqu'en 1955.

Flâner dans la ville; arpenter les lieux : quoi de plus agréable, tant de beautés autour de nous. Nous étions heureux. Les gens avaient tout rangé, ils étaient prêts pour la vraie saison touristique. Une des particularités de

Vienne ce sont aussi ses chevaux ! Lorsqu'on se promène au centre-ville et qu'on entend au loin le bruit d'une calèche qui s'approche : quel charme... Isabelle a toujours aimé les histoires de chevaux, donc nous n'avons pas pu résister. Nous sommes allés visiter un centre d'élevage équin. À l'époque, l'Autriche et l'Espagne appartenaient au même empire : le futur empereur Maximilien II, neveu de Charles Quint, décide d'emmener ses chevaux à Vienne. La monarchie austro-hongroise fonde l'École espagnole de Vienne en 1572, l'Académie étant constituée à cette époque de chevaux andalous. Isabelle était très impressionnée, nous aussi d'ailleurs. À la fin des explications elle avait créé des liens avec un couple de Montréal que nous avons revu une fois retournés au Québec. Nos découvertes se multipliaient. Nous avons pu visiter l'intérieur de l'opéra. Splendide architecture style néo-renaissance agrémentait l'ambiance. Yeux grand ouverts pour admirer tant de beauté, mais... nous n'avons pas eu la chance d'avoir des billets. Ce fut un superbe

anniversaire de mariage!

### **Notre troisième année acceptée**

Les préparations de cours pour tout le secondaire demandaient pas mal d'ouvrage, mais je m'organisais. Les affaires allaient bien, on profitait de tous les avantages, des amis de chez nous sont venus nous voir, les enfants étaient heureux. Françoise était allée passer une semaine en Union Soviétique avec un groupe de femmes de la base, ça faisait partie des différents voyages possibles organisés par le bureau touristique de la base. Ce groupe était expert pour organiser des voyages à travers l'Europe pour les militaires, leur parenté, les enseignants, à des prix compétitifs ou meilleurs que ceux des bureaux touristiques des Allemands. Aller en URSS, pour une « *dependent wife* / épouse à charge », elle devait avoir la signature de son mari comme quoi elle avait la permission de partir en Russie. Ça donne une idée de l'esprit qui régnait dans le monde militaire. En plus, comme l'armée canadienne faisait partie de

l'OTAN et avait comme fonction de protéger les pays de l'OTAN contre l'URSS, les voyageuses avaient été avisées par les militaires de ne même pas parler de la base de Lahr, question de secrets militaires ou... Et le plus étrange, à leur retour, ils les avaient convoquées pour leur demander si elles avaient vu des sites ou emplacements à spécificité militaire. *Cherchez l'erreur !* Franco fit un beau voyage.

Pendant que Françoise était partie en Russie, j'avais amené les enfants faire une journée de ski dans les montagnes de la Forêt-Noire, à plus ou moins une heure de voiture de Lahr. Les conditions de neige étaient impeccables. C'était assez rare ces conditions idéales, car l'altitude des montagnes de la Forêt-Noire n'est pas celle des Alpes : l'avantage d'une courte distance. Nous avons skié dans la brume. On ne voyait pas à dix pieds devant nous. On se suivait au son. « Papa..., je suis tombée — Où es-tu ? — Ici ! — Où ici ? » Ce fut une superbe journée : papa avec ses 3 enfants. Au retour, nous sommes

passés chez des amis alsaciens pour leur serrer la pince. Nous les avons rencontrés lorsque nous étions allés faire du camping dans les Vosges. Camping sauvage : les enfants s’amusaient dans la forêt; un monsieur s’approche d’eux « Que faites-vous là les enfants ? ». Ils lui ont raconté le scénario habituel. Surprise ! L’homme raconte qu’il a épousé une Québécoise et qu’ils habitent tout près. Il nous invite à la maison; nous rencontrons son épouse. Nous nous sommes vus quelques fois; ils sont venus nous voir à Lahr avec une bagnole un peu déglinguée. On les a promenés à Lahr. Monsieur nous raconta qu’il avait vécu dans la région durant sa jeunesse. Il travaillait à la ferme comme ouvrier non volontaire, mais qu’il n’avait pas été maltraité. Quand ils sont repartis, nous nous sommes demandés si sa voiture tiendrait le coup. Une lettre plus tard nous informa qu’elle avait fait le voyage de retour avec succès. Dans ce courrier, ils nous invitaient à venir passer un ou deux jours chez eux durant le temps de Noël. Une réponse de

Franco confirma notre présence en précisant que nous apportions la dinde des fêtes pour six enfants et quatre adultes. Disons qu'à notre arrivée il y avait les légumes, le pain, la bûche de Noël, le vin...

Ce fut un beau moment, la messe de minuit sous la neige. Les femmes se tenaient sur le côté gauche de l'église, les hommes de l'autre. Une chorale de jeunes avec les chants habituels de saison. Tout le monde était endimanché, une cérémonie très pieuse, petit sermon d'usage et l'eucharistie distribuée dans une dignité impressionnante. Le retour à la maison, la table décorée et nous avons festoyés. Nous avons revu beaucoup plus tard cette famille : madame est revenue au Québec avec son mari et ses enfants et les survivants doivent y être encore. Le départ de Françoise a fait en sorte que la communication avec eux s'est estompée.

### **Londres avec les élèves**

Cette année-là, aux vacances d'hiver, on avait amené les secondaires III, IV et V à

Londres. Le voyage se fit en autobus militaire, le périple était long, 668,2 km pour se rendre à Calais. Ensuite on prenait le traversier pour franchir la Manche. L'autobus, les élèves, les profs accompagnateurs et Françoise, l'adulte additionnel de service et compagne de ma vie avons bénéficié d'un tour de bateau durant ce voyage. L'autobus nous conduisit au lieu loué pour le séjour.

Nos élèves étaient répartis dans des chambres situées dans deux ou trois appartements contigus; certains devaient passer à l'extérieur pour rejoindre leurs copains, ce qui a créé certains problèmes avec l'alcool : l'âge et les exemples familiaux. Un tour de Londres en autobus. Le coût pour être accueillis sur ce service était trop élevé pour notre budget. Une rencontre au sommet des responsables : David Dunlop, prof d'anglais accompagnateur, monsieur des plus sympathiques, connaissait bien Londres. Alors il proposa une solution : « Comme nous avons un autobus et un chauffeur disponible, voyons s'il serait prêt à nous

conduire à chacun des points importants ». Nous sommes donc montés à bord et, initiative du chauffeur, il dirigea son autobus au lieu de départ des autobus touristiques; on les suivrait. Dave se plaça à côté du conducteur et lui indiqua le chemin au fur et à mesure. L'itinéraire va de la gare de Liverpool Street à Fulham Road et il dessert tous les sites touristiques connus en passant par Bank, Sloane Square et ses magasins, Westminster, Victoria Street, Downing Street, Whitehall, Trafalgar Square et le palais de Buckingham. C'est la résidence officielle des souverains britanniques. Le Big Ben est le surnom de la grande cloche de 13,5 tonnes se trouvant au sommet de la tour Élisabeth (Elizabeth Tower), la tour horloge du palais de Buckingham. Notre Horloge Grand Père que nous avons achetée en Forêt-Noire a une sonnerie carillon Big Ben. L'architecte de cette œuvre est Charles Barry (est-ce un ancêtre de ma conjointe actuelle, Nicole Barry ?).

Le Tower Bridge est un pont basculant

permettant notamment le passage de la Tamise aux véhicules motorisés et aux bateaux. Il appartient à la classe des ponts suspendus et est composé de granite pour sa façade, d'acier pour sa structure et de béton pour ses fondations.

Nous n'avons pas vu les dix parcs de Londres, au moins nous avons aperçu Hyde Park et sommes arrêté au St James's Park, un des parcs les plus fréquentés d'Europe. Il abrite des étangs sur lesquels on peut louer des barques pour se balader, un jardin d'enfants (avec toboggans géants et pataugeoire), des courts de tennis et un terrain de sport. Un tour de Londres apprécié.

Une journée de musée. Les élèves, accompagnés des profs et de Franco sont allés au British Museum. C'est un musée de l'Histoire et de la culture humaines. Ses collections, constituées de plus de sept millions d'objets, sont parmi les plus importantes du monde et proviennent de tous

les continents. Elles illustrent l'histoire humaine de ses débuts à aujourd'hui. Sûrement passionnant, mais j'ai préféré aller marcher dans les rues prisées des célébrités, cette zone commerçante étant la plus chic de Londres. On y trouve de grandes marques de luxe comme Burberry, Louis Vuitton et Tiffany & Co et de très jolies galeries marchandes. De jolies dames fréquentent ces lieux et ce n'est pas négligeable pour l'homme que je suis. Cette galerie marchande couverte aurait été construite pour que la femme du Seigneur puisse faire ses courses en toute sécurité parmi d'autres dames et messieurs distingués, loin des rues animées, sales et infestées des crimes de Londres. Les locataires actuels incluent une gamme de magasins de vêtements, de chaussures et d'accessoires, des marchands d'art et d'antiquités, ainsi que les bijoutiers et marchands d'argenterie pour lesquels l'Arcade est la plus connue. Le client doit être persuadé qu'il est le meilleur client, il doit

penser que tout lui est dû. Les femmes jeunes ou vieilles étaient habillées sur leur 31. Les vêtements que certaines femmes portaient avaient-ils rapport avec leur genre de vie : pincées, snobs, putains.

Le marché de Portobello qui traverse tout Notting Hill est l'un des plus vastes marchés d'antiquités au monde. Je me suis bien amusé : il y avait de la vie et j'étais distancé des jeunes de l'école. Je pouvais prendre mon temps... Coins de boutiques chics, voitures huppées, femmes bien astiquées, descendant de voitures luxueuses. C'était comme assister à un spectacle. Je prenais le temps de savourer ce que je voyais avec aucune responsabilité et aucun engagement. Je ne me posais même pas de questions. Je ne faisais que me perdre dans un monde qui n'était pas le mien.

Nos soirées ont été assez intéressantes. Françoise et moi sommes allés manger en amoureux, peut-être le soir de mon évasion dans les coins huppés. Nous avons choisi un

restaurant indien. Après tout, les Anglais avaient eu tout le temps d'apprendre des choses des Indes, eux qui les ont dominés dans ce pays pendant de nombreuses années. Nous avons commandé un *Aloo Gobi* sans trop savoir ce que c'était. L'*Aloo Gobi* est un plat traditionnel à base de pommes de terre et de chou-fleur, jusqu'ici tout va bien, mais il est agrémenté d'un tas d'épices qu'on appelle *Masala*, gingembre, cumin, curry et piment rouge. Une surprise, ouf !

Soirée de sortie avec les jeunes, comédie musicale en vedette : *Jesus Christ Super Star*. Les costumes, la musique, sont des airs connus. Les jeunes se levaient applaudissaient, criaient, comme tout le monde... Quelle soirée ! Les jeunes étaient au 7<sup>e</sup> ciel. Mon fils Stéphane avait beaucoup apprécié le spectacle.

Une autre soirée, Franco et moi sommes allés voir une pièce *No Sex, Please, We're British*. Nous avons bien apprécié. Cette pièce joue depuis toujours à Londres et c'est toujours salle comble.

La fin de soirée fut un peu gâchée, l'éparpillement des chambres avait occasionné une consommation d'alcool. Quelques-uns s'étaient réfugiés pour s'adonner à un petit *party*. Consommation de vin et de bière, rien de grave, mais... Les profs avaient fait le ménage et averti qui si ça se parlait à la base, ça pourrait être la fin des voyages organisés.

Le voyage s'est bien terminé. Le retour entrecoupé d'arrêts pour se nourrir, pas moins long que l'allée; les professeurs étaient heureux d'être revenus à Lahr.

### **Profs du Québec et du Canada**

J'ai assisté à un congrès d'histoire. J'ai eu l'occasion d'aller à une rencontre de profs d'histoire dont la spécialité concerne certaines parties d'Europe. J'ai trouvé cette rencontre tout à fait intéressante qui avait lieu dans une petite ville de la Forêt-Noire. Une semaine enrichissante avec des profs de différents pays d'Europe : Scandinavie, Allemagne, Hollande, Suisse, les profs

canadiens de Lahr, anglais, français... le tout se faisait en Anglais. Une semaine de rêve, excursion pour aller à la source du Danube, rencontres qui m'ont permis de comprendre comment l'enseignement de l'histoire était important dans tous ces pays et en plus cela m'a permis de rencontrer des gens intéressants. À cette occasion, j'ai eu l'opportunité de rencontrer le prof d'histoire de l'école anglaise de Lahr, un monsieur sympathique.

### **Cours d'histoire avec les Anglais.**

Nous avons convenu que je pourrais aller rencontrer ses élèves de 13e année pour leur parler de l'enseignement de l'histoire du Canada à partir de l'histoire du Québec : la conquête, l'union. La confédération, le fait du vouloir collectif de conserver notre langue, l'histoire de l'indépendantisme à partir des faits historiques, la création du RIN, le Parti Québécois au pouvoir... Il ne s'agit pas d'une agressivité envers le reste du Canada, mais bien de vouloir avoir un pays qui nous

ressemble.

### **Répondre à leurs questions...**

J'ai été bien accueilli et je suis persuadé qu'ils ont compris ce que pouvait signifier que le Parti Québécois avait pris la majorité à L'Assemblée nationale du Québec. J'ai eu l'occasion de participer avec d'autres professeurs du Canada et j'ai eu la chance de toujours bien m'entendre avec eux.

### **Le *Fashing* c'est dans les villages que ça se passe**

En plein hiver juste avant le carême, c'est dans les villages que ça se passe : le *Fashing*. Voici le carnaval alémanique, parmi les plus authentiques d'Allemagne. Les habitants des villages et cités du sud-ouest de l'Allemagne se travestissent et peuplent les rues de dieux et de démons, de bouffons et de sorciers, sorcières. Ils portent des masques en bois, sculptés et peints à la main au cours de l'année qui varient selon les villes. Les différents costumes ont une signification particulière, ainsi que les « Narri-Narro » le cri universel

de salutations entre les personnes costumées et le grand public, est crié par toutes sortes de fous du roi aux traits aristocratiques, déguisés en monstres, chats, ânes ou encore de sorcières; c'est la fête !

Les uns lancent l'appel par *Narri*, les autres y répondent par *Narro*, trois fois de suite. Les diables comptent parmi les plus anciennes figures du Carnaval de cette région. Certains costumes de diables connus ont plusieurs centaines d'années. Les festivités sont menées crescendo jusqu'au samedi gras, lorsque les défilés traversent les villes et les villages. On te crie *Narri* ! Tu réponds *Narro* ! Je n'ai jamais trop compris ce que ça voulait dire. Tout le monde rigolait. Cette interjection exprime une impression subite ou un sentiment profond, telle que la stupéfaction, la surprise, la douleur, la gêne, etc. Elle sert également à interpeller l'interlocuteur, ou comme formule de salutations, de consentement, etc.

Toutes sortes de tours se jouent. Dans notre région c'était la pure folie. Les défilés

composés de fanfares, parades de petites filles des villages déguisées en petites princesses, des chorales, des joueurs de musique : tambours, trompettes, clowns, acrobates, joueurs de flûte... On aurait pu voir ces défilés plus d'une fois : la même parade repassait dans plusieurs villages de la Forêt-Noire. Quelques ajouts locaux, mais la base était la même. Le carnaval en Allemagne est la plus grande fête païenne de l'année, ceci depuis la nuit des temps. Tout le monde se jouait des tours : à l'époque, on devait faire développer les films. Il m'est arrivé de recevoir mes photos bien développées et en bonus, quelques blagues : des montages, « style », des cornes accrochées à la tête de Franco, de moi monté sur un bœuf...

Durant ces fêtes, on pouvait aller dans n'importe lequel des villages du coin et passer la soirée dans les quelques Gasthaus de notre choix. Ce soir-là, j'ai mangé un souris d'agneau confit à l'ail, la cuisine dans cette auberge était exquise, comme un peu partout en Forêt-Noire. C'était le jeudi des femmes, «

Weiberfastnacht », une soirée particulièrement amusante : les femmes avaient tous les droits. Elles embrassaient même les hommes sur la rue. Je me souviens d'un soir... Je suis assis avec un bon groupe de profs de l'école. J'ai compris ce que ça voulait dire. Une dame assez grande et bien portante s'approche de notre table, me jette un regard vindicatif et me dit : « Komm tanz mit mir ! », je lui fais signe que... ni une ni deux, elle m'accroche par le dessous de mes épaules et hop je suis sur le plancher de danse. Elle était costarde la dame, je pesais 80 kilos. Le Mardi gras, c'était la dernière soirée des festivités, le lendemain, le mercredi des Cendres, le carême. On profitait d'un autre petit souper bien arrosé et nous profitons de ces derniers moments de plaisir. C'était la soirée de la révocation de la sorcière : l'ensorceleuse couchée sur un brancard de fortune était portée par quelques bénévoles le long de la petite rivière du village. Tout le monde suivait le défilé et tout à coup, le convoi funèbre s'immobilisa, les gens

s'éloignaient de cette sorcière. Ni une, ni deux, le feu était mis à la pauvre carcasse : « Eins ! zwei ! drei ! » L'ensorceleuse fut jetée à la petite rivière. C'était la fin de ces fêtes. Elles avaient commencé tôt; avant Noël ! Le maire de Lahr avait commencé par faire une fête en décembre. Il avait libéré tous les fous de la prison de la ville. C'est la seule fois, que nous avons participé au *Fashing*; les autres années, nous étions en congé scolaire et nous en avons profité pour partir en voyage quelque part dans un autre coin d'Europe ou ailleurs. Contrairement aux autres régions d'Allemagne, les repas de la Forêt-Noire étaient délectables.

## **Voyage en Israël**

Lors des vacances de février, Françoise et moi avons formé un groupe avec quelques professeurs de l'école pour passer une semaine en Israël. Une dame avait organisé tous les détails de notre séjour d'une semaine. À partir de Lahr, c'était quand même une bonne distance, à peu près un peu plus d'une

heure et demie d'autobus pour se rendre à l'aéroport de Stuttgart, en avion destination via El Al. Le déplacement, direction Stuttgart, fut tout à fait spécial : une tempête de neige, rien à voir avec nos tempêtes d'hiver québécois, mais une certaine difficulté à s'y rendre. Notre présence à l'aéroport fut digne d'un film d'espionnage. C'était une période difficile. La bande à Baader, une organisation terroriste allemande d'extrême gauche, ou, selon sa propre phraséologie, une organisation de guérilla urbaine, qui a opéré en Allemagne de l'Ouest de 1968 à 1998, contribuait au climat de paranoïa et de renforcement sécuritaire de ce que l'on a alors appelé « L'automne allemand ». Donc on ajoute des précautions à l'aéroport alors que nous partons pour Israël. Hommes et femmes dans des salles différentes, des agents israéliens nous faisaient déshabiller. L'examen était plutôt direct, penchés vers l'avant, question de ne pas avoir d'objets indésirables camouflés. Suivant ces inspections quelque peu intimidantes, mais

quand même respectueuses. Quelques minutes d'échanges verbaux avec nos contrôleurs, nous apprîmes qu'ils étaient israéliens, militaires de l'état et qu'ils s'occupaient du contrôle de la sécurité à bord des avions. Ils inspectaient les passagers et... Ils montaient à bord ou non selon des directives de leur chef. Cette équipe ou une autre montait à bord et ils l'apprenaient, eux aussi, juste avant le départ. C'était toujours comme ça pour éviter les problèmes de détournement d'avion. Effectivement, une fois à bord, je n'ai jamais identifié un des personnages qui nous avaient rencontrés dans la pièce des tourmentes. Nous avons appris que nous devions faire un arrêt à Athènes. Pourquoi ? Une autre stratégie contre des détournements d'avion. À cet aéroport, il y avait des militaires qui avaient encerclé l'avion. Ils nous ont dirigés vers les pompes de mazout. Ajout de carburant, il en aurait manqué pour se rendre en Israël... Le moins de combustible possible pour que l'avion ne puisse pas être détourné vers un pays

malveillant. L'arrivée à notre destination se fit sans anicroche. Bien organisé, un petit autobus nous attendait pour nous ramener à l'avion et nous nous envolons vers Jérusalem en toute sécurité. Nous nous rendons à notre hôtel et s'en suivit les visites coutumières à Jérusalem les lieux saints, le chemin de croix, le mur des Lamentations. On entendait les locaux se lamenter, leurs petits calotins sur la tête. On nous en avait fourni un. Nous avons fait comme tout le monde et nous avons épinglé notre petit message sur le mur.

Les déplacements en région se faisaient en petit autobus avec un bon guide, les arrêts habituels dans les boutiques souvenirs...

### **Visites en dehors de Jérusalem**

La Masada, dressée sur un éperon rocheux, c'est une forteresse naturelle d'une beauté spectaculaire. Elle fut la dernière poche de résistance des patriotes juifs face à l'armée romaine, en 73 de notre ère. C'est aussi un site archéologique de grande importance... l'ascension ardue du sommet par les deux

routes piétonnes historiques.

La mer Morte ne contient pas moins de 27,5 % de sel. Un chiffre presque incroyable lorsqu'on le compare au taux de salinité moyen des autres eaux salées. On y flotte. Une des raisons de cette forte teneur en sel réside dans le fait que la mer Morte ne possède pas d'affluent et que l'eau y stagne. C'est aussi le point d'altitude le plus bas du globe, à 417 mètres au-dessous du niveau de la mer.

La mer Morte, elle, est composée de 20 % de sels minéraux. De quoi être régénérant pour les peaux irritées et les peaux à problèmes pour le visage et le corps, grâce à l'action du sel de mer pour adoucir la peau.

Bethléem est une ville située en Cisjordanie à environ 10 km au sud de Jérusalem. Cette ville compte 30 000 habitants, principalement des Palestiniens musulmans. Elle abrite aussi une petite communauté de chrétiens palestiniens, une des plus anciennes communautés chrétiennes au monde.

Les visites touristiques habituelles. Beaucoup de plaisir. Des boutiques de souvenirs, lieux habituels de notre guide pour les achats. Dans l'une d'elles, des vendeurs de chameaux m'en ont offert cinq en échange de Franco. J'y ai songé, mais... apporter de tels camélidés à bord d'un avion... Nous avons plutôt opté pour de nombreux souvenirs agréables. Le voyage de retour, toujours les précautions antiterroristes. À bord de l'avion on se rappelait les moments intenses, le vendeur de chameaux qui voulait m'en donner plusieurs pour ma femme. Le guide israélien, qui ne voulait pas que nous mangions des falafels, les militaires qui nous accompagnaient dans le désert... Je m'esclaffe de rire, et Dieu sait comme ma voix a une bonne portée : deux des protecteurs habituels des avions se dressent abruptement, arme au poing. Ouf ! Je voulais me cacher sous mon banc. De beaux souvenirs...

Nous descendons à Stuttgart. Lors de l'attente à l'aéroport, surprise, je me trouve face à face avec un des élèves à qui j'avais

enseigné à l'École Normale de Ville-Marie. Il s'en allait à un congrès quelconque. Le monde est petit !

## **Voyage en Espagne**

Préparatifs pour les jeunes et les vieux avant le départ. Les vêtements, des livres, leurs jouets de plage, ballons, crayons de couleur... Nous devons prévoir les vêtements, médicaments, trousse de premiers soins... Nous préparons l'auto pour le départ: l'aide du garage du 22e, accès au garage, la possibilité d'effectuer les travaux sur notre auto. On nous fournissait les outils, on nous conseillait. On pouvait nous aider pour une somme négligeable. Il arrivait même que l'aidant pouvait être le parent d'un élève... Vérification d'usage sur notre nouvelle caravane: plus logeable, réfrigérateur électrique ou au gaz, espaces mieux organisés, c'est celle-là que nous avons eue pour la majorité de nos voyages. Les vignettes d'avertissement en cas de pannes... Quelques objets pour assurer notre sécurité, entre

autres : une chaîne sous ma banquette, prête à être utilisée à la volée contre tout intrus. J'avais vu un employé de l'Université de Montréal traverser une ligne monstrueuse de manifestants voulant l'empêcher d'aller travailler. Un homme qui fait virevolter une chaîne de six pieds voit une rangée de protestataires s'ouvrir rapidement. Durant mon séjour de 3 ans, je n'ai jamais eu besoin de m'en servir. On avait décidé qu'on s'en irait le plus rapidement en Espagne. Quelques grosses journées d'auto, l'Espagne est quand même loin de l'Allemagne. Quelques longues journées qui se complétaient par un camping improvisé, repas rapide et pas de visites.

Quelque part en Espagne, on entendit dire qu'un autobus avait quitté la route et avait fauché un camping : deux cents et quelques morts. Nos familles savaient que nous allions dans ce pays et cet accident était arrivé sur la route vers le sud, soit sur notre trajet. Une petite carte postale (par avion) à un des parents « Tout va bien, nous n'étions pas dans ce camping ! Où il y a eu 200 morts ».

Petit côté historique avant d'entreprendre l'Espagne. Les invasions musulmanes de toutes ces régions. La conquête musulmane de la péninsule Ibérique est l'expansion initiale du Califat Omeyyade sur l'Hispanie s'étendant en grande partie de 711 à 726. La conquête aboutit à la destruction du Royaume Wisigoth royaume germanique du haut Moyen Âge issu de grandes invasions et l'établissement de la Wilaya d'al-Andalus, terme qui désigne l'ensemble des territoires de la péninsule Ibérique et certains du sud de la France. C'est la marque d'expansion la plus occidentale du califat omeyyade et de la domination musulmane en Europe. Toutes ces frontières se sont modifiées avec le temps avec le Royaume de Castille.

## **Notre arrivée à Grenade**

Nous sommes arrivés à Grenade avec une voiture qui surchauffait. Nous avons trouvé un garage et un espace aux environs pour passer la nuit à bord de la caravane.

À l'arrivée au garage. Je me suis aperçu que

mon espagnol... j'aurais dû travailler plus fort avec le professeur d'espagnol de l'U. de M., señor Carderera.

Au début, nous étions donc campés dans le coin non loin du garage. Il y avait quelques espaces derrière des maisons avoisinantes. Rues sur fond de sable, nous faisons partie d'un environnement assez peuplé. Arrivé en milieu d'après-midi, tout était tranquille. Nous aurions cru avoir trouvé un moyen de nous reposer. J'avais oublié que nous étions en Espagne. Notre petit coin tranquille se transforma en.... Les gens prenaient un verre, bavardaient et... les enfants jouaient au ballon, chantaient, certains accompagnés de guitaristes. D'autres se lançaient dans des courses de patins à roulettes, les petits gars tiraient les couettes des petites filles : elles criaient au meurtre... jusqu'à 23 h et plus, il fallait comprendre. Il faisait tellement chaud. Le lendemain un monsieur est venu nous voir, il parlait français; je lui expliquai notre problème : le garagiste cherche le trouble, et... La difficulté est de trouver la façon de le régler.

Il m'offre de conduire notre caravane au camping municipal. Nous avons accepté, l'emplacement était fort agréable et assez proche pour que je puisse aller voir comment les travaux progressaient au garage; en plus, mon équipage trouva de quoi se distraire.

J'ai passé toute une journée avec les mécaniciens. J'en ai profité pour perfectionner mon espagnol : *pieza del motor*, *los tornillos*, *fluido de refrigeración*, *motor español defectuoso*... Je suis allé manger avec les mécanos : tout à fait sympathique, j'écoutais, je ne comprenais guère, mais j'ai saisi qu'ils se rencontraient tous les midis pour y « rompre la corteza ». La deuxième journée nous avons visité la ville d'Alhambra.

### **La visite de la ville, Alhambra**

L'Alhambra est un ensemble palatial constituant l'un des monuments majeurs de l'architecture islamique. Nom, qui vient de l'arabe qui signifie « La Rouge ». La partie la plus ancienne de l'Alhambra est l'Alcazaba et désigne la citadelle primitive... Monarques

Ziries étaient très probablement les émirs qui ont construit l'Alhambra, à partir de 1238. Le fondateur de la dynastie, Muhammed Al-Ahmar, lors de la période arabe de cette partie de l'Espagne.

Nous avons profité de notre passage à Grenade pour assister à un événement traditionnel espagnol et notamment de la culture andalouse, rendez-vous à la Plaza de Toros de Grenade pour voir une corrida.

Nous avons choisi les billets pour les places à l'ombre. Ils sont plus chers et plus confortables. Nous étions exposés au soleil que pendant les quinze premières minutes. On n'aurait pas pu endurer le spectacle au soleil. On a compris qu'un combat de taureau est une forme de course de taureaux consistant en un combat entre un homme et un taureau, à l'issue duquel le taureau est mis à mort ou, exceptionnellement, « el matador », personne qui fait des spectacles de tauromachie, qui doit mettre à mort le taureau et à la charge de tuer l'animal à la fin.

Les peones (pions-échech) sont les aides du matador. Ils plantent au deuxième tercio (moment) de la corrida également les banderilles, des bâtons terminés par un harpon c'est pourquoi le terme *banderillero*. Ils sont ceux qu'on sacrifie de sa cuadrilla (la bande). Le matador ou les peones plantent dans le garrot du taureau lors des approches. Banderillero, picador ou rejoneador, le cavalier combattant le taureau avec un rejón, (javelot); tous sont des *toreros*. Celui des toreros qui tue le taureau après l'avoir combattu à pied est un *matador*.

Enfin la réparation de la voiture est réglée, je paye. « Muchas

gracias » je suis heureux... Je décide d'aller faire des essais dans les montagnes autour de Grenade, environnant une partie de La sierra Nevada, question de vérifier que la réparation était bien faite. Les routes de la Sierra Nevada sont surnommées les routes de l'enfer. Je me suis dit qu'en escaladant ces montagnes, je mettrais la voiture à l'épreuve : une bonne demi-heure, en petite vitesse pour grimper un

côté d'une vallée, redescendre, reprendre une escalade... J'étais rendu aux sommets, la voiture n'avait pas chauffé... Bon signe ! Je pourrais continuer mon voyage. Et puis, il fallait redescendre à la ville. Les freins étaient alors très utiles. Il y avait aussi la compression du moteur qui était mise à contribution. En résultat, les bandes des freins avaient chauffé. Plus de freins ! Merde ! Les petites compressions, troisième, deuxième, première... juste une vitesse acceptable pour négocier les courbes, je réussis à immobiliser l'auto... Les bandes de freins se sont refroidies et... J'étais rendu à la ville. Retour au garage; je leur raconte que je suis allé à la sierra et que la voiture n'avait pas chauffée mais que les freins eux... « No señor, no debería usar demasiado los frenos en la montaña, es mejor la compresión ».

Nous avons quitté Grenade vers... Quelques heures plus tard, ainsi que quelques montagnes arpentées. La « maudite auto » se remet à chauffer. Retour à Grenade, au garage, la caravane harnachée à l'auto, je

force la porte de ce supposé lieu de réparations. « Todavía se calienta a la menor montaña con el remolque » « Debemos cambiar la culata » très cher une nouvelle culasse.

Autre nuit dans le camping improvisé, autre fiesta espagnole... Réparation faite; autre investissement.

### **Quelques jours au Maroc, à Tanger, les souks**

On repart : objectif, destination service de « traversier rapide » dans le détroit de Gibraltar entre l'Espagne et le Maroc. Depuis de nombreuses années, FRS propose des traversiers rapides entre Tarifa et Tanger ville du nord du Maroc. Belle traversée ! Jamais je n'aurais pensé que je sortirais un jour de la mer Méditerranée à bord d'un voilier pour attaquer l'Atlantique quelques 30 ans plus tard.

Les souks furent toute une aventure. Les enfants étaient ébahis. Ça grouillait de partout, les gens négociaient en toutes sortes de langue; Franco et moi tenions nos sacs,

nos passeports... Nous avons appris que si nous négocions un objet, c'est qu'on voulait l'avoir, sinon, on cherchait le trouble. Les vendeurs passaient les messages en version téléphone arabe. Si vous cherchez tel genre de produit, quelques minutes plus tard et trois ou quatre boutiques plus loin, un vendeur nous apostrophait en mentionnant le produit que vous aviez reluqué à la troisième ou quatrième boutique où vous aviez un certain intérêt; c'est *le téléphone arabe*. (Aujourd'hui ce serait le téléphone cellulaire.)

Un charmeur de serpent... Isabelle la plus brave, avait accepté de se laisser mettre un serpent au cou. Éric et Stéphane montèrent à dos de chameau. Des joueurs de flûte qui charmaient les serpents, nos enfants écoutant les histoires que venaient leur conter ces personnages qu'ils croyaient sortis de leurs livres de contes, le bruit ambiant issu d'une langue que nous ne connaissions pas. Franco, un peu inquiète, qui surveillait son monde.

Retour en Espagne après une nuit dans un petit hôtel avec déjeuner compris.

## **Défi suivant le Portugal**

Retraverser le Détroit de Gibraltar m'a fait penser à Hannibal, parti de Carthage, aujourd'hui Tunis (j'irai à Tunis, dans une autre vie avec Nicole quelque 30 ans plus tard). Il se déplaçait au nord de l'Afrique avec une armée, armes et bagages, pour aller détruire Rome. J'essayais d'imaginer comment il avait fait pour traverser ce détroit avec tout son tralala et sa troupe d'éléphants. Il fallait bien vouloir anéantir Rome. J'en avais bavé un coup pour descendre la côte d'Espagne traverser le sud de la France qui m'avait demandé un effort en automobile, traverser les Alpes; moi qui pensais avoir du bagage dans mon auto, moi qui me plaignais quelques fois parce que les enfants étaient bruyants... Puis, lui et son « troupeau », en train de mettre en palan ses éléphants pour traverser les gorges des Alpes et... destinations le Portugal... Le trajet était moins montagneux, il arrivait que la température du moteur voulût monter un peu, mais rien d'exagéré.

La douane du Portugal : on montre nos passeports, mon permis de conduire, les enregistrements de la voiture, la carte verte de l'assurance... On se fait tasser : je comprends que ma carte d'assurance ne correspond pas au matricule de la voiture. Oups ! Je me demande pourquoi... J'ai passé plusieurs douanes, jamais, on ne m'a créé de problèmes; qu'est-ce qui se passe ? Je me souviens, l'été précédent, alors que nous étions en Bretagne, j'avais perdu la plaque minéralogique de ma voiture... Mais comme la caravane camouflait la plaque de mon auto, jamais de problème... quand nous étions sur le point de quitter la Bretagne, je décidai d'arrêter à un poste de police pour déclarer que je l'avais perdue et que nous avions beaucoup de kilomètres à parcourir; je voulais être muni d'un papier officiel comme quoi j'avais déclaré cette perte. Le gendarme hésitait...

« Vous pourriez aller dans un plus grand poste de police, je suis seul ici... » Il n'avait pas le goût de me servir. J'ai insisté... il a fini par

obtempérer. Il s'assoit devant une petite machine à écrire : « Nom... no de plaque... EXP 09 Canada... Adresse... Base Lahr en Allemagne... Date de la perte... La semaine de... Il signe le papier, il appose le sceau de la gendarmerie. « Merci monsieur » je suis parti heureux. Je voyais le douanier s'impatienter. « Eurêka, j'avais mis le petit papier du gendarme de Bretagne dans mon portefeuille. Je sors le document officiel qui pouvait lui permettre de me laisser partir. J'aurais dû avertir mon assurance que je m'étais procuré une nouvelle plaque pour la bonne concordance des papiers. Soulagés, nous reprenons notre chemin. Ma pression venait de tomber. J'avais appréhendé de sérieux problèmes. Je regarde l'heure à ma montre, c.-à-d. la montre de mon père décédé. Je l'avais désirée cette montre. Elle avait senti son pouls battre, elle sentait le mien, une belle façon de me rappeler un être si cher. Elle m'avait soudainement fait faux bond... Pourquoi cette montre s'était-elle arrêtée ? Me revinrent à l'esprit des coups pendables de ma

mère lorsqu'on passait les douanes de Lacolle en revenant du lac Champlain. Elle achetait toute une « trâlée de cossins » qu'elle cachait un peu partout dans le bateau pour que les douaniers ne les trouvent pas. Ça énervait mon père ! Un petit clin d'œil de l'au-delà... Le lendemain, la montre a repris le service.

### **Rencontre de Bretons au Portugal**

Nous étions au Portugal; quelques dizaines de kilomètres, nous commençons à chercher un endroit pour nous arrêter. Un bel espace au bord de l'eau, il y a deux ou trois campeurs. On s'arrête, c'est un merveilleux endroit, le terrain est plat; le stratagème habituel : descendre les pattes, sortir des chaises, prendre une petite bière... Nous aurons le temps, il est tôt, les enfants s'amuse avec le frisbee. Je marche, je m'approche de nos voisins, je me présente. « Je vois par votre plaque et par votre accent que vous venez du Canada ». Quelques explications d'usage, on parle de tout et de rien, gens charmants. Leurs enfants se mêlent aux nôtres. Ils

viennent de Bretagne; on leur raconte que nous avons passé quelque temps en Bretagne l'été précédent et que nous avons bien apprécié les villages, les gens... On se met à parler de voiture... « vous tirez un tel attelage de camping avec une R12, vous devez avoir des problèmes à la traîner ». Je lui raconte qu'elle est équipée d'un moteur de R16, donc plus fort. La conversation continue, et tant qu'à y être, je lui dis qu'on a eu un problème de moteur qui surchauffe. Je lui relate les péripéties. Il vient à la voiture. J'ouvre le capot; il m'explique que le système de refroidissement n'est pas le même pour la R12 et la R16. « Je reviendrai demain matin et je vous montrerai. Dormez tranquille ! ».

Isabelle aimait bien s'organiser des petites traites en dehors de la caravane loin de ses frères; elle avait ses espaces.

Le lendemain... notre nouvel ami ouvre le capot : « regarde, Louis, les tuyaux du système de refroidissement. La tuyauterie n'est pas la même pour les moteurs R 12 et R16; avec le moteur R16, quand on fait le plein du

radiateur, il faut que l'on saigne le conduit à l'extrémité et alors, la circulation d'eau se fait convenablement et pas de problème de surchauffage. Comme il n'y a pas de R16 en Espagne, les mécaniciens n'ont pas saisi la difficulté. Il me montre qu'il n'y a pas d'eau dans l'extrémité de la tuyauterie. Regarde la bulle d'air : elle empêche l'eau de circuler ». Il défait la tuyauterie, part le moteur et l'eau circule. Il raboute le circuit. « Tu vois, il n'y a plus de bulle d'air. » C'est donc moi qui avais généré le problème. Il aurait fallu que je procède de la même façon quand j'ai changé mon liquide de refroidissement au garage du 22<sup>e</sup>. Cette erreur m'a coûté des emmerdements et des sous... C'est comme ça qu'on apprend ! Après ce jour, je n'ai jamais eu de problème de chaleur avec la voiture même en escaladant les routes des Alpes, l'année suivante et toujours en traînant notre caravane. Nous avons passé deux jours avec nos nouvelles connaissances : leur travail, leur rencontre, le lieu où ils habitaient...

Reprise de la route au Portugal. À l'époque

elles ressemblaient aux routes que les Romains montaient pour conquérir le pays, des dalles ou de pavés de différentes tailles reposant sur une fondation de blocs et de pierres plates recouvertes d'une couche épaisse de cailloux et de sable. Des décors sublimes, mais des routes assez difficiles. Je me souviens d'un soir où j'ai dû revisser toutes les cloisons intérieures de la caravane. Je suis retourné au Portugal, en 2018, chez les parents de mon filleul Daniel : autoroutes, un autre pays.

À Porto, nous avons installé notre caravane sur le bord du fleuve Douro. Placés à côté d'une plage magnifique, la caravane avec vue sur ce magnifique cours d'eau. Plusieurs campeurs et des gens venus de la ville pour y passer la journée ou pour un pique-nique. Nous avons même eu droit à un baptême d'une secte quelconque : des prières, des chants, des têtes plongées sporadiquement. C'était plutôt impressionnant. Fin d'après-midi, c'est le 6 août, l'anniversaire de ma tendre épouse, je prends mon plus vieux à

part et je lui demande de m'accompagner dans le village voisin pour... « Franco, j'amène Stéphane avec moi faire une reconnaissance du coin, question de voir ce qu'il aura à faire demain ». Je le mets dans le coup : on part pour le village, le plan est d'aller chercher un petit souper spécial pour la fêter. Le petit village est sympathique, il y a quelques commerces... Un genre de traiteur, on entre. Nous sommes tombés à la bonne place; on regarde, essaye d'identifier les recettes. Le patron parle un peu français, on le met dans le coup de la surprise à organiser. Le nombre de personnes pour planifier la quantité; ça prend un gâteau... un beau et bon. On y trouva des chandelles. On était aux oiseaux, fiers de nous... « Merci ! — Souhaitez joyeux anniversaire à madame ». On arrive à la caravane, Stéphane dit à sa mère de fermer les yeux et, « Bon anniversaire ! » les émotions ont été fortes... Ce fut une vraie belle fête. Le lendemain nous avons fait une brève visite des coins de Porto. Retour à Lahr...

**Je suis retourné au Portugal avec Nicole**

Quelque quarante ans plus tard. Nicole et moi sommes allés passer un mois chez les beaux-parents de mon filleul Daniel, qui ont eu la gentillesse de nous recevoir : voyage très différent, mais tout aussi enivrant.

Notre évasion à vélo lors de notre voyage au Portugal m'a aidé à me faire à l'idée de fermer mon école de voile en 2018 : 50 années à former des plaisanciers de voile et 80 ans d'âge... Il fallait passer mes énergies ailleurs; ce qui a été fait à l'été 2018. C'est dans une superbe maison de Friestas que Florencio et Adélaïde nous ont reçus. Ils nous ont fait vivre de beaux moments : maison magnifique, visites, fêtes, belles rencontres...

Au nord du Portugal, l'objectif était de faire du vélo, probablement sur les plus belles pistes cyclables d'Europe avec un superbe accueil.

**Un autre été, coins de Bretagne, Bréhat, camp de voile, Stéphane et autres voyages en France**

Question de retourner dans ce beau coin pays de Ploumanac ! Visiter la Bretagne c'est comme se plonger dans un autre monde totalement dépaysant. Cette région affiche fièrement une culture ancestrale transmise de génération en génération. Mais les Bretons ne sont pas pour autant repliés sur eux-mêmes. Nous avons reconduit Stéphane dans une école de voile dans l'île de Bréhat.

L'île de Bréhat offre un spectacle naturel incroyable. Partez pour une escapade d'une journée ou plus sur cette île pleine de charme délivrant une palette de couleurs insoupçonnée, entre la couleur de ses roches de granit rose et la diversité de fleurs (passiflores, agaves, palmiers, jasmins, figuiers...). Ici les contrastes lumineux sont fantastiques. Vous devez circuler à pied ou à vélo dans les ruelles étroites et partir à la découverte de ses maisonnettes. L'île de Bréhat est une île magique qui nous a profondément charmés.

Mais c'est une tout autre raison qui nous a conduits à l'île de Bréhat. C'est que Stéphane,

mon plus vieux, s'était inscrit à une semaine d'école de voile établie dans ce décor sublime. L'accès principal à l'île de Bréhat se fait depuis la pointe de l'Acouets où se trouve le port d'embarquement. Dans ce cas, la traversée dure dix minutes. Vous êtes déposés à Port-Clos, le débarcadère. Nous y avons découvert un spectacle naturel incroyable. L'île de Bréhat nous a charmés. Il y a des fleurs partout.

Nous avons laissé Stéphane à Bréhat avec un peu d'appréhension et sommes retournés où nous étions campés à Yffiniac non loin de chez nos amis bretons, rencontrés au Portugal, qui habitaient à Lamballe petite ville toute proche de notre campement.

Nous étions heureux de les revoir, la famille Pommeré, rencontrée au Portugal. Ils étaient venus nous rendre visite à Lahr, l'automne précédent. Après quelques visites locales, un soir, nous sommes allés dîner dans un gasthouse (auberge). Hésitants, on connaît les préjugés des Français face à la supposée gastronomie allemande. Ils avaient été

impressionnés de la qualité exceptionnelle de la cuisine de la région de la Forêt-Noire, soit un repas festif : manger dans la Forêt-Noire est un délice, ce n'est pas à quoi on s'attend, quand on est français.

Nos amis bretons m'avaient organisé un voyage en mer. Nous avons embarqué les provisions pour notre excursion : tout le monde apportait des victuailles. J'ai rarement vu autant de fromage et de vin rouge à bord d'un voilier. Les gars étaient agréables, ils savaient naviguer. Pendant que j'étais en mer, que Stéphane était en cours de voile, les deux plus jeunes faisaient de la voile sur de petits voiliers à la petite école de voile d'Yffiniac.

L'ambiance était tellement agréable, bons repas, bons vins, conversations intéressantes. Des échanges d'histoires de voile agrémentaient nos conversations. On se remémorait les pires tempêtes vécues ainsi que les rêves de partir au long cours. Des histoires de mal de mer, l'entretien des bateaux, la durée d'une coque faisaient aussi partie du discours avec l'entretien des moteurs, le

carénage pour la durée de la saison et l'organisation de la bouffe à bord... sans oublier l'équipement de sécurité, la météo et de se méfier des pieds ronds...

La première nuit, il a fallu facilement cent pieds de chaîne, le lendemain matin nous prime plus ou moins une demi-heure pour relever l'ancre, à trois sur la chaîne, l'un derrière l'autre.

La troisième soirée, l'île de Bréhat. C'était un superbe mouillage; il y avait plusieurs voiliers, des bateaux de différentes régions de France, d'Angleterre... Le soir venu, je suis débarqué sur l'île. J'ai pris un sentier et je me suis rendu au poste de l'école de voile. Ça valait le déplacement juste pour voir l'air que Stéphane a fait quand il m'a aperçu. J'arrivais de la mer, le soleil était à se coucher... Deux minutes pour lui expliquer... C'était magique. Il me raconta qu'il passait du bon temps, qu'il apprenait beaucoup de choses. Je repris le sentier et retournai au bateau. J'étais fier de mon coup.

Le lendemain, nous avons navigué et

sommes rentrés au port de Paimpol. La marée est très forte en Bretagne; il faut prendre une écluse pour amarrer au port ou attendre que la marée soit remontée. C'était la fin de cette aventure. Françoise est venue nous chercher. Nous sommes allés cueillir Stéphane : il avait passé une semaine merveilleuse, s'était fait des copains avait appris beaucoup de choses concernant la voile. Cela lui a été utile quand nous sommes rentrés à Léry, ça lui a permis d'être accepté pour donner des cours de voile à la petite marina de Léry. Nous avons levé le camp et avons continué notre visite en Bretagne.

### **Les bords de mer et les forêts bretonnes**

Suivre les côtes de Bretagne nous a fait découvrir de petits ports séduisants; se promener sur les quais, parler aux gens, écouter leurs histoires.

Les enfants adoraient nos visites dans les forêts Bretonnes. Un arrêt du midi... Stéphane retrouvait ses héros bretons... Il se réservait le rôle d'Astérix, Éric et Isabelle

étaient les méchants Romains qui voulaient envahir leur territoire. Ils imaginaient les légions romaines envahissant la Gaule. Les enfants se rappelaient certaines histoires des forêts bretonnes, c'est assurément la forêt, toutes ces merveilles, s'inspirant d'une forêt connue pour ses légendes et autres récits merveilleux qu'ils avaient lus... « C'est sûrement dans ces forêts que Merlin l'enchanteur a rencontré Viviane », criait Isabelle. Et... moi je me disais, reprit-elle « L'eau des ruisseaux pétille de bulles dites magiques. Je rêve d'une éternelle jeunesse, la fontaine de Jouvence est à deux pas... » Je me disais tout bas que ça doit être ici que Lancelot déjoua le sortilège en affrontant les dragons, et qu'il libéra les prisonniers. Se frotter aux bosses d'un menhir dans l'espoir d'être guéris... des trésors y seraient cachés, visibles uniquement pendant la nuit de Noël.

**Une visite à La Rochelle : aller voir d'où venaient nos ancêtres**

L'histoire raconte que mon ancêtre Olivier Charbonneau habitait l'île de Ré avant d'embarquer sur le bateau, le Saint-André pour se rendre en Nouvelle-France.

Nous étions à La Rochelle... Quelques recherches pour nous rappeler le côté historique de la famille Charbonneau : c'était vraiment intéressant de raconter aux enfants que nos arrière, arrière ancêtres avaient quitté ce port pour aller vivre en Nouvelle-France. On peut le lire dans le blogue de Guy Perron qui nous dévoile la vie de nos ancêtres à travers les documents d'archives sur l'épopée de l'ancêtre Charbonneau.

Beaucoup de détails sur le périple d'Olivier Charbonneau, de son épouse enceinte et de deux jeunes enfants. Le 2 juillet 1659, le navire Le Saint-André quittait le port de La Rochelle à destination de la Nouvelle-France. Le navire Le Saint-André, un équipage composé de 32 matelots et six garçons ainsi que toutes les marchandises et commodités jusqu'à une complète charge pour faire le voyage. Son départ de France avec sa traversée de l'océan

et son arrivée à Québec ont été entourés d'autant de circonstances dramatiques; tempêtes accompagnées de décès. Le Saint-André embarquait environ 200 personnes, dont 109 partaient pour Montréal (62 hommes, 47 femmes). Marguerite Bourgeois et Jeanne Mance. (*Personnages importants, lors de la fondation de Montréal*)

Le Saint-André avait servi pendant deux ans d'hôpital aux troupes de la marine, sans avoir fait de quarantaine depuis; il se trouvait infecté de la peste; et à peine fut-il en mer, que la contagion se déclara et gagna une grande partie des passagers. On ensevelit les morts, les liant dans leurs couvertures et on les jeta à la mer.

Le navire arrive enfin le 7 septembre, et comme il est alors sept heures du soir, la famille Charbonneau étant en santé, on entreprend le débarquement que le lendemain. C'était l'arrivée des Charbonneau à Montréal.

**Je suis retourné à La Rochelle avec Nicole**

Je suis retourné à La Rochelle avec Nicole. Nous allions faire une virée à bord d'un bateau sur les rivières de Bretagne en 2016. L'objectif était de tourner un film (*pour voir <https://youtu.be/42oV1hUlon4/42o>*). *De passage à La Rochelle*, nous avons eu le plaisir d'assister au Grand Pavois et à Voiles de nuit. Océan-Manor est une vedette anglaise datant de 1974. Son équipage navigue près de six mois par an. Le voyage d'Océan-Manor au fil des voies navigables. À bord, nous expérimentation une véritable croisière au fil de l'eau; ça nous a permis de découvrir le paysage du centre de la Bretagne à pas de tortue. Formule yachting d'hôtes c.-à-d., repas compris gastronomie et dépaysement.

Jean-Marie et Anne nous ont assuré des conditions de vie idéales pour le tournage. Anne plutôt à la mécanique et à la navigation et Jean-Marie à la bouffe et aux relations extérieures. En plus, un séjour super agréable à bord de ce bateau d'hôtes qui nous a accueillis à bord tout en continuant sa navigation de par la France. Nous avons fait

le montage du film. Il a été tourné surtout sur les rivières des Pays de la Loire. Anne et Jean-Marie ont conjugué leurs expériences personnelles pour mettre sur rivière un service de yachting d'hôtes; nous avons bénéficié de leur savoir pour tourner ce film sur les régions navigables des Pays de la Loire.

### **Le Mont-Saint-Michel**

En ce qui me concerne, j'y suis allé deux fois au Mont-Saint-Michel. Une fois avec Franco et les enfants et également avec Nicole, lors de notre voyage en Bretagne, en 2016. Entre autres, nous avons arpenté la commune française située dans le département de la Manche en Normandie; entre autres l'îlot rocheux consacré à Saint-Michel, où s'élève aujourd'hui la célèbre abbaye. Un défi aux assauts des hommes, du temps et des éléments durant la guerre de Cent Ans (XIVe-XVe siècles), l'héroïque résistance du mont aux Anglais en fait un lieu symbolique de l'identité nationale. Quittée par les moines en

1790, l'abbaye est classée monument historique en 1874. L'ensemble du site retrouve sa splendeur passée grâce à de constants travaux de restauration. À partir du X<sup>IV</sup>e siècle, les conflits successifs de la guerre de Cent-Ans, opposant la France et l'Angleterre, imposent l'édification de nouvelles puissantes fortifications. Le Mont, défendu par quelques chevaliers fidèles au roi de France et protégé par une muraille flanquée de plusieurs tours de défense, parvient à résister aux assauts de l'armée anglaise pendant près de 30 ans. Visiter le Mont-Saint-Michel demande un bon souffle : beaucoup de marches à monter. Petits couloirs, de belles auberges, des tours, de nombreux racoins plus beaux les uns que les autres.

### **Se promener dans les villages et à Saint-Malo**

Nous passions de village en village de ports de mer, les uns aussi beaux que les autres; prenions le temps d'arrêter, de parler avec les gens. Les gens nous arrêtaient, nous parlaient

de notre plaque du Canada qui les intriguait; des remarques à propos du capot avant de la voiture « Qu'est-ce s'est cette bosse sur votre auto? On ne voit pas de ça sur nos R12 » — « C'est que chez nous, ils mettent un moteur de R16, et le moteur est plus gros. » — « Mais c'est tout pour l'exportation! » J'avais beau leur expliquer qu'il y avait une pièce qui avait été rajoutée pour les normes d'antipollution au Canada; c'était souvent l'occasion d'engager la conversation. Je leur racontais que j'enseignais sur une base militaire canadienne en Allemagne; nous avons déjà même été invités à aller chez eux, question que leurs vieux parents puissent nous raconter qu'ils avaient été libérés des Allemands en 44 par des soldats canadiens.

**Notre aventure à Saint-Malo.** Cette une des villes portuaires de Bretagne; est située au nord-ouest de la France. De hauts murs en granite ceignent la vieille ville, qui fut autrefois un bastion pour les corsaires (*pirates autorisés par le roi*). La cathédrale de Saint-Malo, au centre de la vieille ville, arbore des styles roman et gothique, et possède des vitraux narrant l'histoire de la ville. La Demeure de Corsaires, à proximité, est une maison de corsaires datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle sert à présent de musée. Saint-Malo a été occupé par les Allemands durant la guerre de 39. À la fin des combats en 1944, la majeure partie de Saint-Malo *intra-muros*, la partie historique de la ville, avait été détruite à 85 %. Le port fut inutilisable par les Alliés. La reconstruction de Saint-Malo commence dès le lendemain de sa libération par le déblaiement des décombres de la ville *intra-muros*. La reconstruction devait s'achever en 1972. Petite visite du port, question de me faire saliver; je m'imaginai arriver ici après

une traversée de l'atlantique sur un voilier capable de prendre la mer. L'accès au port intérieur se fait au rythme de marées très fortes et en passant par l'écluse du Naye. Cette dernière peut accueillir des navires jusqu'à 150 mètres de longueur et 21 mètres de largeur. Une équipe de neuf éclusiers est chargée d'assurer le fonctionnement, l'entretien de l'écluse et de ses ponts. Nous nous sommes rendus à pied à l'île de Grand Bé; elle se situe à 500 mètres du pied des remparts de Saint-Malo sur la plage de Bon-Secours. Il faut bien faire attention aux horaires des marées avant de s'aventurer sur ce rocher. D'un côté, on a un panorama sur la vieille ville de Saint-Malo, c'est sublime! En regardant sur la droite, on pouvait apercevoir Dinard. Nous avons été surpris par le changement de marée. Je vous jure qu'on a eu à déguerpir vite; on voyait venir l'eau qui aurait pu nous emprisonner. Nous aurions été piégés là-bas, il aurait fallu attendre 6h pour que la marée redescende.

*Rocamadour.* Nous sommes arrivés à

Rocamadour en fin d'après-midi : tout le village était à faire des courses; rues étroites, j'arrive...

« Mais qu'est-ce qu'il fait là avec son véhicule de camping en plein

village : il n'a pas le droit d'y être : il faut qu'il passe par la route en bas de la montagne » — « Ah ces touristes, ils n'ont aucun savoir-vivre » — « Non! Non! C'est interdit... » Nous avons réussi à nous sortir de ce pétrin... un beau camping avec vue sur un des plus beaux villages de France. Les enfants se sont amusés; une nuit de repos, une musique provenant du bourg, nous invitant à passer une excellente nuit.

On a été saisi par une atmosphère magique, comme c'était écrit dans le guide, mais; cette nuit-là en fut une de repos. Le lendemain matin, une montée à pied à l'agglomération. C'était comme si le miracle s'était produit : on percevait l'architecture qui illustre l'histoire de plusieurs siècles qui illustre le passage de milliers de pèlerins; on avait l'impression qu'ils s'y promenaient encore.

### **Le retour direction Lahr : quelques arrêts... Toujours de belles rencontres**

On rencontre un couple et des enfants.

Stéphane s'approcha de lui pour voir son voilier 4.7. Il lui raconta qu'il venait de suivre une semaine de cours de dériveurs à l'île de Bréhat. « Papa a une école de voile au Québec... » Ils ont fait de la voile... On y est resté quelques jours; Stéphane a pu se servir de son voilier. Je me souviens qu'un morceau de quincaillerie s'était brisé; alors, je me fis le devoir d'apporter la pièce chez un soudeur de la région qui s'est empressé de la réparer : bel accueil, bonne réparation, renseignements sur la vie au Canada... Une demi-journée, mais combien agréable. Nous avons passé la soirée avec le propriétaire du voilier et sa femme. La conversation s'anima un peu quand on leur a dit qu'on allait embrasser les enfants quand il fut le temps d'aller les coucher. Ils nous ont répondu « C'est bien de toujours embrasser les gosses avant le sommeil ». Ça nous a donné l'occasion d'échanger sur la signification de certains mots qui n'avaient pas le même sens en France et au Québec. On a bien ri.

Direction vers Lahr... Quelques arrêts,

belles campagnes, l'intérieur continental, les campings beaucoup plus accessibles. Bientôt, de retour à l'école.

### **Paris : camping en hiver**

Nous avons visité bien des coins de la France. Souvent, nous partions de Lahr. Durant la période de Noël, probablement la deuxième année, nous sommes allés à Paris avec les enfants, pour vivre une aventure avec la caravane tirée par la puissante Renault. Nous avons fait du camping en plein Paris. Je me souviens d'être passé Place de la Concorde, avec la caravane; « Qu'est-ce qui fout ici avec son dortoir ambulante ?

Tu ferais mieux de t'en aller à la campagne pour faire du Camping

C'est en été qu'on fait du caravanning ! »

Nous prenons la direction du camping de Bois de Vincennes, à proximité d'une station de la ligne 1 du métro de Paris, située à la limite du 12e arrondissement. Cela a été très pratique pour organiser nos visites. D'abord nous allons nous promener le long de la

Seine. J'avais entraîné Éric à nous orienter dans le métro : d'abord aidé de Stéphane, mais ça n'a pas été long; il a rapidement compris comment négocier nos déplacements. Première sortie, fut sur le bord de la Seine.

Notre-Dame de Paris, les bords de la Seine, et la visite du Louvre, nous étions impressionnés de tant de beautés. Éric avait récupéré un petit feuillet et il nous racontait toutes sortes d'histoires entre autres, que le 21 août 1911, la célèbre Joconde de Léonard de Vinci a été volée dans le Musée et qu'elle avait été récupérée. De salle en salle, nous découvrons tant de beautés.

Cette histoire a plutôt impressionné les deux gars. Ils l'ont été par le tableau, par sa beauté et sa grandeur et aussi par ce qui était écrit sous le tableau : le 2 juillet 1816, la Méduse, en route vers Saint-Louis, du Sénégal, avec 400 personnes à bord, s'échoue sur un banc de sable à 400 km au large des côtes de la Mauritanie. Faute de place suffisante dans les canots, 147 hommes sont

entassés sur un radeau et sont abandonnés. Les malheureux vont vivre une odyssée ponctuée de tueries et de scènes de cannibalisme (il a fallu leur expliquer). Quand ils sont récupérés, au bout de treize jours, il n'en reste plus que quinze. Le peintre Géricault avait enquêté auprès des survivants pour réaliser son chef-d'œuvre. Un tableau immense qu'on peut bien admirer : il est brillamment bien placé, on peut l'admirer longtemps. Nous en profitons pour faire un peu d'histoire avec les enfants. Éric sort son guide et nous raconte que ce tableau a pour cadre les trois journées du soulèvement populaire parisien contre Charles X, les 27, 28 et 29 juillet 1830.

À la sortie du musée, Stéphane ramasse un feuillet qui raconte qu'une unité de l'Allemagne nazie disposait d'un service dédié au pillage des patrimoines des pays vaincus. C'est une unité spéciale du pillage (ERR) qui se charge de prendre au nom de l'Allemagne des œuvres d'art. Elles sont confisquées comme des trésors de guerre. C'est ainsi que

les musées sont vidés et que les collectionneurs sont dépouillés. Pour éviter ce drame au sein du Louvre, Jacques Jaujard, alors directeur des musées nationaux prépare un plan d'évasion pour les collections du Palais Royal. Mûrement préparé, c'est en stratège qu'il organise la fuite des œuvres, même les plus monumentales pour qu'elles échappent aux autorités allemandes et même à celles du gouvernement de Vichy alors en place.

*Autre musée.* Le musée d'Histoire naturelle de Paris, ce fut une belle aventure pour les enfants, un des plus anciens établissements mondiaux de ce type. Au rez-de-chaussée, deux squelettes de mammifères marins vous accueillent : baleines australes et bleues. Elles sont gigantesques. Plus loin, un calmar géant, qui déploie ses tentacules. Autour de nous se faufilent bancs de thons et de maquereaux : nous étions entrés dans le monde du silence. L'adaptation des espèces marines à l'ambiance terrestre : un éléphant conduit la caravane des animaux de la savane africaine.

Une exposition permanente dédiée aux enfants du primaire à la 6<sup>e</sup>, où coexistent spécimens originaux, manipulations ludiques et informations scientifiques. Secteur de conseils : les préadolescents devraient être sensibilisés aux pratiques sexuelles sûres et aux méthodes de contraception, et ils devraient disposer de renseignements de base au sujet de la grossesse et des infections transmissibles sexuellement (ITS). Ils devraient savoir que le fait d'être un adolescent ne veut pas dire qu'ils doivent être sexuellement actifs. Des renseignements détaillés au sujet des menstruations et des éjaculations nocturnes « rêves mouillés » et savoir qu'ils sont normaux et en bonne santé. Ils devraient également développer leurs acquis concernant la grossesse et les ITS ainsi qu'au sujet des différentes méthodes de contraception et de la manière de les utiliser pour se livrer à des pratiques sexuelles sûres. L'apprentissage relatif à l'adoption de pratiques sexuelles Stéphane jetait un œil distrait... Avait-il vu la caricature illustrée

d'un condom pour éviter les grossesses et les maladies vénériennes, mais Isabelle... ne l'avait pas ratée. « C'est ça que je veux utiliser, parce que c'est rose... » Stéphane était toute croche... une classe de petites filles était en visite scolaire; elles avaient entendu la remarque de sa petite sœur.

*Les Champs Élysées.* Une longueur de presque deux kilomètres à marcher entre l'Arc de Triomphe et la Place de la Concorde. Les Champs Élysées représentent la plus belle et la plus célèbre artère de Paris, et l'une des rues commerçantes les plus connues au monde. Les enfants aperçoivent un McDonald sur les Champs Élysées... Oui, nous avons pris le temps d'aller manger au McDonald. Ça faisait plaisir aux enfants. Hi ! Hi ! À côté, il y a un cinéma; j'ai accompagné Éric et Stéphane au visionnement d'un film d'action : le premier Star Wars, qui venait juste de sortir. Franco et Isabelle vont voir un film de princesses, les aventures de Bernard et Bianca. Nous n'avons pas trop insisté sur les musées, un peu épuisant avec les enfants.

*Notre-Dame et ses îles.* Quoi de plus beau que le jeu du soleil sur Notre-Dame ? L'île de la Cité est située sur la Seine, en plein cœur de Paris. Elle est considérée comme l'antique berceau de la ville de Paris, autrefois appelée Lutèce. Bel endroit pour s'y perdre. Stéphane me parle d'un de ses Astérix. Nous sommes allés manger au Gargantua quelques fois, lors de nos visites à Paris.

Une autre journée, nous montons sur le mont Sacré-Cœur et la tour Eiffel. La basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, située au sommet de la butte; ce fut toute une escalade pour les petites jambes d'Isabelle. Puis ensuite descendre de Montmartre pour aller à la tour Eiffel. Reprendre le métro pour retourner au camping. Nous avons pris un petit souper (dîner pour les Parisien) rapide et tôt au lit.

Quand nous sommes arrivés, ce n'était pas la nuit... Mais quand nous avons fait notre tournée en péniche sur la Seine durant la soirée, la tour Eiffel était illuminée c'était superbe. Nous avons navigué tranquillement sur le fleuve et admiré une vue imprenable

sur la tour Eiffel illuminée pour Noël, la cathédrale Notre-Dame, le Louvre et d'autres sites incontournables. La musique appropriée nous accompagnait tout le long du parcours. Nous étions ébahis. Ce fut une semaine très exigeante, mais merveilleuse. Une autre belle histoire vécue durant notre vie en Europe, trois ans d'aventures... Si je me souviens bien, en arrivant à Lahr, j'avais encore quelques jours de vacances. Ouf ! Heureusement...

## **Aventure de notre descente en Provence sous la neige**

Route de Napoléon, direction Marseille, là où mon ami Jean-Pierre a enseigné la géographie durant un an dans le contexte d'échanges France-Québec. Nous avons profité de notre semaine de vacances de février pour aller les visiter. La caravane chargée, les enfants toujours bien sages (hum !), assis dans la voiture avec toutes sortes de jeux inventés tel celui qu'ils préféraient, celui d'identifier le plus grand nombre de plaques de véhicules de différents

pays. Deux bonnes journées de déplacement pour s'y rendre et... La neige se mit de la partie dans cette région montagneuse cela ajoute à la difficulté, probablement la Route de Napoléon.

Nous sommes en février... Il se met à neiger à plein temps, encore une quinzaine de kilomètres à escalader le versant. La neige commence à coller sur la route. Il faut se rendre au sommet avant de descendre sur le versant sud. Ma voiture est une traction avant; il ne faut pas que je m'arrête, je ne réussirai pas à repartir. La route sillonne. « Pas un mot les enfants, vous ne bougez même pas ! ». Il neige à plein temps. La visibilité est réduite, j'entends les roues glisser, la roulotte à l'arrière ?? Je réussis à garder le centre de la route, fort heureusement, il n'y a pas d'autres véhicules. Mon attention est à son paroxysme; aucun son des enfants et Franco suit mes manœuvres. Il n'y a aucune voie pour aller se réfugier. Je ne voulais pas m'arrêter sur le bord de la route puisque d'autres véhicules risquaient de nous rentrer

dedans. La montée est ardue pour la roulotte. Et puis... je vois ce qui semblait être le sommet. Une lueur claire apparaît derrière la tombée des flocons. Mes roues semblent glisser de plus en plus, « Vais-je m'y rendre ? ». Un petit effort... Un soleil radieux nous offre un paysage éblouissant sur une immense plaine. Nous avons vaincu ce col ! Quelques heures de route et nous dénichons un camping sauvage tout près d'une église abandonnée; une bonne nuit de repos nous fera du bien. Le lendemain matin, avant que mon équipage se réveille, j'ai profité du soleil radieux à me promener dans les environs : herbes sèches, craquements des branches mortes sous mes pas, quelques maisons en vues. Je découvre un paysage accueillant et je profite de cette découverte en toute solitude. Nous avons profité de cette vacance avec nos amis du Québec. Quelques visites et soirées à nous parler de nos aventures. Une autre s'ajoute à nos belles expériences. Jean-Pierre et sa famille n'avaient pas bénéficié aux mêmes avantages que nous.

## Vacances de Pâques : les châteaux de la Loire

Nous prenons une courbe et arrivons face à un magnifique château; Franco sort le guide Michelin. À l'époque, Michelin avait des guides touristiques pour toutes les régions de la France et même de tous les pays d'Europe; des documents fort bien documentés. C'était le Château d'Ussé. On s'arrête et nous découvrons qu'il est célèbre, pour avoir inspiré à Charles Perrault l'écriture de *La Belle au bois dormant*, le château d'Ussé vous invite à découvrir ses différentes facettes, son passé passionnant et ses décors somptueux. Nous entreprenions un voyage au pays des contes de fées ! Arrêtés sur le bord de la route, nous étions ébahis d'une telle beauté. Les contes de fées passionnaient notre plus jeune... On opère un demi-tour pour avoir une meilleure vue d'ensemble, on recule dans l'entrée d'un paysan... Le temps d'effectuer la manœuvre, un monsieur s'approche et engage la conversation... La plaque de notre véhicule... « Nous avons une vue fantastique

sur le château, on dit même qu'il est illuminé la nuit; ça doit être fantastique » — « Vous êtes Canadiens ? Et... » Explications habituelles... « Vous pouvez installer votre camping-car sur mon terrain pour la nuit; vous auriez une superbe vue. Vous savez ce sont des Canadiens qui sont venus nous libérer à la fin de la guerre... Ma mère sera contente de savoir que vous êtes Canadiens » sa mère ? Lui était déjà d'un âge avancé... On s'installe et exécute les manœuvres habituelles : les pattes de la caravane, préparation du souper. Monsieur était discret, tout se passerait bien... Noc ! Noc ! Noc ! « Monsieur Louis... je vous invite à ma cave ! » J'arrive dans le lieu sacré : une cave bien garnie. Un petit verre, un autre... On jase; il me parle de sa jeunesse, la guerre, les moments vécus durant ce moment difficile, de sa mère... Il en parle plus d'une fois : sa bravoure, son dévouement durant ce conflit, la mort de son frère aîné qui était dans le maquis, des juifs qu'ils avaient cachés pour qu'ils ne soient pas déportés. C'est bientôt

l'heure du repas...

J'arrive à la caravane, on mange tout en dégustant le bon vin de mon nouvel ami, je raconte mon aventure de la cave à vin en Alsace avec les noix de Grenoble... Isabelle nous formule, dans ses mots, l'histoire de la belle au bois dormant, « ses yeux brillent, les expressions, autant manuelles que faciales se succèdent au fur et à mesure du récit ». La Belle au bois Dormant est un conte qui raconte l'histoire d'une princesse, « Isabelle fait virevolter les doigts de sa main au-dessus de sa tête pour simuler une couronne »; elle est née d'un roi et d'une reine d'une grande bonté, « elle se joint les mains comme si elle priait ». Le jour de son baptême, « elle faisait semblant de verser de l'eau » on organisa une grande fête et on invita sept fées, « elle comptait sur ses doigts 1, 2 3... ». Elles devaient toutes prononcer un vœu. La princesse serait la plus belle, « ses mains descendant le long de son joli visage », la plus intelligente, « pointant son doigt sur sa tempe », la plus gracieuse, « un sourire charmeur

d'Isabelle », elle chanterait, « elle insista sur le *la ! la ! la ! Musical* », comme un rossignol et danserait parfaitement, « ses deux bras suivant le rythme d'une chanson ». C'est alors qu'une méchante fée, « *grimace cruelle d'Isabelle* », oubliée pénétra dans la salle. Vexée, « *mime coriace* », de ne pas avoir été invitée, elle maudit la princesse, « *Isabelle donne un coup de poing sur la table* », et la condamna à mourir le jour de ses 16 ans, piquée par un fuseau (*instrument à filer*). Isabelle continua : « La dernière fée qui s'était cachée n'avait pas encore fait son vœu et elle demanda que la princesse ne meure pas, mais qu'elle soit plongée dans un profond sommeil jusqu'au jour où un prince lui dépose un baiser. Le roi et la reine ont fait ce qu'il pouvait pour protéger la princesse de cette malédiction, mais un jour, alors qu'ils étaient absents, la princesse visita le château et tomba sur une salle avec une vieille femme en train de filer. La princesse se piqua le doigt et tomba instantanément endormie. »

Isabelle racontait si bien l'histoire : « On

installa la princesse sur un lit. Au même moment, le château se recouvrit de ronces et de pièges pour éviter que quiconque, et surtout pas un prince, ne puisse rejoindre la belle endormie. C'est alors que les fées endormirent tour à tour chaque habitant du château pour les plonger aussi dans un profond sommeil. Des centaines de princes ont essayé de rejoindre le château sans succès. Au bout de 100 ans, le château et sa princesse endormie étaient devenus une légende. Seul un prince curieux s'étonna de voir les tours du château. On lui raconta la légende et il décida d'aller voir par lui-même. Il trouva la princesse endormie et lui déposa un baiser. C'est ainsi qu'il l'a libérée de son sommeil et que le reste du château se réveilla. Le prince demande au roi la main de sa fille et ils vécurent tous très heureux ». Isabelle adorait cette histoire et elle la racontait si bien.

Ça frappe à la porte, c'est mon nouvel ami : il nous invite à venir rencontrer sa famille. C'est une grande maison, ils sont facilement une dizaine assis. Ils se lèvent et nous

souhaitent la bienvenue. Ils se présentent : il y en a de différents âges et au fond du salon une vieille, bien assise dans un fauteuil confortable. Elle ne bouge pas. On me la présente, elle ne bouge pas plus. Elle est comme une momie... C'est la mère de mon nouvel ami, celle qui avait caché des réfugiés. Mon ami avait au moins 80 ans, elle, il y avait une bonne chance qu'elle aie plus de 100 ans. On passe du temps ensemble. Ils avaient beaucoup de questions; ils veulent savoir ce que nous faisons en Europe... Nous répondions du mieux qu'on pouvait. Ils nous parlent de leur vie dans leur pays, des semences, des récoltes... Ce fut une belle soirée. Le lendemain matin, juste avant de quitter, ils étaient tous assis sur la galerie pour assister à notre départ. J'ai pris une photo. Je répartis tout le monde, je place ma caméra sur le toit de mon auto pour qu'ils soient tous vus par la lentille, j'avertis de ne plus bouger, je la déclenche et cours occuper ma place. Déclat, le tour est joué. Nous quittons ce petit paradis. Isabelle dit à sa

mère « Vas-tu être comme ça quand tu vas être vieille ? ». J'ai fait développer la photo, je l'ai fait agrandir et la leur ai postée. Une réponse m'est revenue avec une invitation : si vous revenez dans le coin...

## **Autres Châteaux de la Loire**

Probablement le jour de Pâques, une foire au vin. Nous avons déjeuné tôt, un bout de la route avec un arrêt au Château de Chinon. Il occupe une position stratégique qui lui a permis de s'assurer le contrôle du passage sur la Vienne, affluent de la Loire. Construit sur un éperon rocheux, le bourg s'est développé en contrebas, sur la rive. Il est 10 h, les activités sont déjà de mise. Un tour d'horizon, ce n'est pas long qu'ils reconnaissent notre accent. Les réponses habituelles suivent les questions... Un petit verre de vin ici, un autre là. On apprend que le bourg date de l'époque de Jeanne d'Arc. On raconte que le parc du château est aménagé en promenade publique, malgré la dangerosité du site. Nous quittons le château, reprenons la route; des précautions s'imposent, le taux d'alcool... à peine une

dizaine de kilomètres : un petit coin sympathique s'offre à nous sur le bord d'une petite rivière, de beaux arbres, de l'espace, un coin oublié... Vite les pattes de la caravane... deux chaises longues à l'ombre sous un arbre, nous cuvons notre vin... Les enfants jouent sans faire de bruit.

Nous continuons vers les autres châteaux de la Loire. Chenonceau. Ce château servi durant la Première Guerre mondiale, d'hôpital militaire aux soins des soldats blessés au combat. Du temps de la Guerre de 39-44, il est de nouveau plongé dans un conflit mondial. Le Cher, comme treize autres départements, est traversé par la ligne de démarcation séparant la France en deux parties : une zone sous occupation allemande au nord, et une « zone, dite libre » au sud. Hasard géopolitique, le tracé de cette ligne suit le cours du fleuve Cher, qu'enjambe le château de Chenonceau. Ses nombreuses salles abritent des trésors, bien entendu, convoités par le Troisième Reich et Hermann Göring, probablement venu à Chenonceau au

début de l'année 1941 pour repérer des œuvres destinées à sa propre collection, ou à celle du musée de Linz voulu par Adolf Hitler. Lors de la Seconde Guerre mondiale, la grande galerie de Chenonceau devient le seul accès vers la zone libre. La famille Menier facilite alors le passage clandestin de tous ceux qui fuient la tyrannie nazie. Isabelle avait pris connaissance de ce qui était écrit dans le guide touristique : « Vas-tu m'en donner un château comme a fait le papa de la princesse ? Tu sais, le papa de Diane de Poitiers l'a fait; il lui a donné un beau château de princesse, le cadeau dont toutes les petites filles rêvent. Mais attention, pas un château gonflable pour jouer, non, un vrai et grand château en pierres dans lequel on peut habiter, comme celui que Diane reçut de son papa. C'est un château comme Chenonceau que je veux. Comme, Diane je resterai très belle et toujours jeune. Et, c'est ce que je souhaite dans ma vie. »



Petit répit d'écriture, je prends mon vélo, engage la virée sur le chemin du lac, j'arrive

au quai de Léry, il y a des pêcheurs. Je passe devant la maison de Claude Neilson et je m'arrête; Claude avait acheté deux voiliers de moi, un dériveur, c'est d'ailleurs à partir de ce moment que nous nous sommes liés d'amitié. Quelques années plus tard, nous nous étions procuré chacun un petit quillard identique et avions fait plusieurs virées ensemble. J'arrête et je vais le saluer : sa compagne me reçoit. Claude est complètement perdu, il ne me reconnaît même plus. Sa copine en prend bien soin; c'est triste de finir sa vie ainsi. Que le hasard m'en préserve. Je continue mon tour de vélo passe devant le 918, ma maison familiale : que de souvenirs. J'arrive au petit pont de la rivière Saint-Jean. J'arrête chez Nicole et Charles, ce couple d'amis depuis toujours, petite jasette assis au bord de l'eau. Il m'amène à son jardin. Il me donne quelques tomates et je retourne chez moi. Je revois mes pancartes de l'élection, plaquées sur les poteaux de l'Hydro-Québec; j'entends mon petit Stéphane les pointer et crier « Papa ! Papa ! ». Dire qu'il dépasse maintenant le

demi-siècle. Que le temps passe vite...

Retour à la maison : je peux me remettre à écrire.

## **La vie à Lahr**

Vivre à Lahr était une tout autre affaire : d'abord, le montant d'argent reçu pour les frais d'éloignement attribués par les militaires nous était payé en Deutsche Mark, mon salaire de la commission scolaire m'était viré à la banque de la base militaire aux quinze jours. Au début, on avait à peu près 4.60 marks par dollar. Je me souviens d'avoir vérifié sa valeur à chaque 15 jours et d'attendre ou me dépêcher à changer. Quelquefois, ces démarches me permettaient de nous payer un petit souper dans un Gasthaus. Imaginez un peu une bouteille de cognac VSOP me coûtait  $\pm$  30 marks. Vous comprendrez les raisons pour lesquelles il y avait des problèmes d'alcool chez les militaires; c'est la même chose pour les champagnes. Je me souviens d'un soir avec un groupe d'amis profs de l'école, d'une dégustation à l'aveugle de

différents champagnes. Il y avait quelques bons mousseux italiens, de l'Europe de l'Est ou Allemands, Henkell Trocken et évidemment des Français. Ce fut assez difficile de trouver lesquels étaient les meilleurs. L'italien était le moins bon, mais les autres... La soirée fut pour le moins enivrante. Il devait toujours y avoir des chauffeurs attitrés en Allemagne parce que la police militaire était à l'affût des récalcitrants. Nous exposions à la perte de notre permis de conduire et... Je me souviens d'une soirée. Ma copine du troisième étage, France Marcil, prof d'éducation physique, Dave Dunlop et moi sommes allés fêter sur la route des crêtes de la Forêt-Noire. Dans la région où le Schnaps est aussi connu que le vin. En Forêt-Noire, certains habitants et viticulteurs distillent leur Schnaps depuis des générations, et offrent des soirées de fête. Pour les Allemands, aller à une soirée de Schnaps, c'est comme pour nous, aller à une partie de sucre. Le taux d'alcool de cette boisson est généralement proche de 40 %, si la

réglementation est suivie. Mais traditionnellement, le taux était compris entre 45 et 50 % pour les fruits à pépins et entre 50 et 55 % pour les fruits à noyau... Au menu : saucisses kielbassa, filets de porc teriyaki, ragoûts, etc. Mais surtout du Schnaps... Et encore du Schnaps... Je savais que ce serait moi qui conduirais : alors, j'ai mis le frein... Les amis trinquaient plus que moi, mais.... Le temps de partir, je savais que je pourrais conduire, mais il ne fallait pas que je me fasse coller par la polizei : la perte de mon permis de conduire ! En pleine montagne, chemin sont sinueux... Heureusement, comme il était tard, passé minuit, pas de voiture... Je devais rouler à 25 km/ heure. Rentré à la maison, je suis allé me coucher avec ma copine. Dave ? Je ne m'en souviens plus.

Nos randonnées en Forêt-Noire étaient agréables. Le décor était sublime, les petits villages, la forêt, les ateliers de toutes sortes. C'est lors d'une de ces sorties que nous avons

décidé de nous acheter une horloge grand-père. Maman m'avait dit que papa m'aurait fourni l'argent pour nous la payer. Elle me donna le montant. Je l'ai toujours à la maison en espérant qu'elle passe à mes descendants.

### **Le printemps arrivait tôt**

Je me rendais à l'école sur deux roues quand la météo le permettait; d'ailleurs je faisais la même chose quand j'enseignais à Châteauguay. Les environs de Lahr étaient connus pour ses pistes idéales pour le vélo. Les terres agricoles ne pouvaient être mieux organisées pour les amateurs. Les terres cultivables autour des villages qui desservaient les cultivateurs étaient admirablement réparties. Ils partaient aux champs à bord de leur équipement et rejoignaient leurs terres par des chemins carrossables. Tout le territoire était sillonné de petites routes qui leur étaient réservées. Les cyclistes étaient bien accueillis; ils pouvaient passer de village en village sans jamais rencontrer d'automobiles. Et, qui plus

est, dans notre région ces pistes étaient même asphaltées. Le paradis : de bonnes pistes de vélo, pas de circulation.

L'hiver était maussade, brumeux et humide. Et quand le printemps arrivait, c'était le soleil, les sorties à vélo. On choisissait un itinéraire à la hauteur des capacités des jeunes. Surtout de la petite : « Attendez-moi! » disait- elle. Elle avait de petites pattes... Nous tenions compte d'elle, de la distance qu'elle pouvait franchir; nous profitions des haltes attrayantes où faire le plein d'énergie, etc. Nous évitions les journées de vent fort, qui auraient nécessité de redoubler les efforts. Avant de partir, nous nous assurions que tous les vélos soient en ordre et bien ajustés à chaque usager, que tous portent des vêtements voyants que les lacets sont bien attachés, les bouteilles d'eau remplies... On pouvait s'arrêter se reposer n'importe où, jamais être dérangés; aucune crainte pour les automobiles. On pouvait faire des distances et le seul véhicule rencontré était un véhicule d'un paysan qui prenait le temps de nous

saluer. Lors de plus grandes randonnées, nous passions de village en village; les samedis, les citoyens étaient occupés à balayer la rue devant leur maison. Tout était si propre.

Au printemps, les arbres en fleurs; les odeurs. Quel plaisir de voir la nature revivre, de s'aérer les poumons et l'esprit, de se laisser aller au plaisir d'écouter ! Le printemps était arrivé, la belle saison, où on se sentait revivre avec le soleil. Des amis se joignaient à nous la famille Larivière, comptant des petites filles de l'âge de Stéphane.

Cette fois-là, nous avons pris un petit traversier pour nous rendre en Alsace. Grosse journée de vélo : une vingtaine de kilomètres pour se rendre au Rhin, un petit tour en Alsace...

Occasionnellement, nous nous sommes joints à certains profs de l'école pour aller faire des découvertes à vélo.

## **Le retour à Lahr**

Pendant notre séjour à Lahr, il y a eu des

élections. Pierre Éliot Trudeau avait déclenché des élections au Canada en 1979; nous avions le droit d'aller voter. Je me suis présenté au mess des officiers pour aller voter. J'étais avec André, un de mes patrons. Vos passeports S.V.P. nous sont demandés pour fin d'identification. André s'exécute et oups ! J'avais oublié le mien « M. Larivière, pouvez-vous identifier Monsieur ? » et André s'exécuta, ça m'a évité d'être obligé de retourner à la maison. J'ai donc été le seul des 61 000 qui a pu voter pour le parti Rhinocéros en 1979 et j'aurais pu être un fraudeur. Jacques Ferron s'était présenté contre Pierre Elliot Trudeau et Sonia Chatouille Côté, du parti Rhinocéros., arrive deuxième dans la circonscription de Laurier... Trudeau avait perdu ses élections.

### **Isabelle jambe cassée**

Isabelle avait suivi ses frères dans une aventure de planche à roulettes. Isabelle imitait de tout ce que ses frères faisaient. C'était super de voir ses frères se balader sur

ces planches : donc... elle s'exécuta : « beding bedang » les deux fers en l'air. Elle atterit sur sa jambe : « Crac » sa jambe est cassée. Vite nous nous rendons à l'hôpital de la base. Elle en ressortit avec un plâtre et un fauteuil roulant. Elle n'était pas fière d'aller faire les courses avec sa mère. Elle s'organisait pour enlever la couverture que sa mère lui mettait : on pouvait alors voir son plâtre ... Elle ne voulait pas que les gens pensent qu'elle était infirme. La jambe s'est finalement réparée et sans aucune séquelle. Nous étions sur le point d'aller faire notre demande pour aller faire un voyage en Europe de l'Est. À l'époque, c'étaient des démarches avec les ambassades et il en découlait des frais d'entrée importants pour tout séjour. Pour ce qui est de ce voyage dans ce coin de l'Europe, heureusement que les démarches n'avaient pas été entreprises parce que ce si nous avions envisager un remboursement, Hum ?!

## **L'Alsace**

Nous étions à une quarantaine de

kilomètres de Strasbourg, quelle superbe ville ! Nous y allions souvent pour assister à des concerts, faire des visites avec parents et amis qui sont venus nous voir à Lahr. Nous apprécions énormément cette magnifique ville à visiter parce qu'elle est au confluent de deux cours d'eau importants : le Rhin et L'Ill. Cette dernière est une rivière française qui baigne la plaine d'Alsace à partir du sud. C'est un important affluent à l'ouest du Rhin, en plaine d'Alsace. C'est la principale rivière d'Alsace; elle prend sa source dans les contreforts nordiques du Jura.

Nous y allions aussi pour d'autres raisons. Nous aimions y faire des achats et le service y étaient tout à fait particulier. Nous avons rencontré des Québécois, peut-être des militaires ou des parents ou amis de personnes que nous connaissions. Il y était possible de faire une petite passe. Beaucoup d'entre nous en profitaient pour faire des communications téléphoniques à peu de frais. Téléphoner d'Europe vers l'Amérique coûtait

une petite fortune, surtout pour une conversation soutenue. Le petit truc était une petite broche mince assez rigide avec un petit crochet à l'extrémité et une pièce de cinquante centimes. On pouvait parler 5, 10 minutes ou plus et si on était habile et on pouvait récupérer le 50¢, en sortant la broche. Nous prenions des précautions pour ne pas nous faire voir. Ce n'étaient pas tous les appareils qui nous accommodaient. On changeait de quartier. Les enfants venaient avec nous et avaient la charge de surveiller, qu'il n'y ait personne qui nous surveillait. Ils adoraient cette complicité, il y avait aussi les travailleuses du sexe.

Les grandes bottes blanches à Strasbourg. Le phénomène n'est pas nouveau dans l'agglomération. Les prostituées opèrent depuis toujours sous les mêmes abris. Ce fut l'occasion d'expliquer aux enfants que des femmes prêtent leur corps aux hommes pour obtenir des jouissances sexuelles quand ils ne peuvent pas en avoir ailleurs... Les enfants

étaient de bons collaborateurs. On y retournait en toute sécurité. On ne voulait pas se faire arrêter en France. On aurait eu quelques problèmes à retourner en Allemagne. Quand on allait à Strasbourg, il fallait passer les douanes : pour entrer en France, rien de plus facile, petit salut... Était-ce la plaque Canada ou... certains nous arrêtaient, reconnaissaient l'accent... quelquefois, on nous demandait nos passeports... Mais au retour, c'était une toute autre histoire, « Reisepass ! Reisepass ! ». Des militaires, armes au poing on regardait... Quelques fois, la sécurité nous fouillait.

C'était la période de la bande à Baader. Ils avaient laissé le corps d'un personnage important en Alsace. Ils étaient aux aguets, armes au poing. Les douanes allemandes nous ont valu quelques aventures. Des amis du Québec viennent nous rendre visite. On les amène à Strasbourg, un tour d'horizon, un petit verre devant le bistro face à la cathédrale. Tout le monde est heureux. Le

retour et bientôt la douane allemande; ils me sortent leur passeport, je les place sur le tableau de bord de voiture... Oups ! J'ai laissé le mien chez nous... Les Français, comme d'habitude n'ont... Ouf ! Ça veut dire que je ne passe pas : il aurait fallu que Franco aille chercher mon document et que j'attende qu'elle revienne me rechercher. Et puis, il y a ces militaires, mitraillette à l'épaule, casques de combats... « Reisepass bitte ! » Ni une, ni deux, je tends le premier sur la pile, il l'ouvre, me le rend je le laisse tomber sur mes genoux. Je prends un autre passeport et quand il le regarde, le place sur la pile que j'avais déposée sur le panneau. Il n'a vu que de la poussière : nous étions quatre et il en a pris quatre, donc... Ouf ! On était bien soulagé.

## **Les villages d'Alsace**

En faisant le tour des villages de l'Alsace nous passions de merveille en merveille. À Sainte-Odile, notre premier été, juste avant l'entrée scolaire nous nous sommes promenés en sillonnant les environs. Nous avons visité

une cave à vin, les bons vins d'Alsace. C'était sûrement notre première expérience, on fait le tour, on nous explique tous les procédés pour arriver à produire un bon vin. Après une dégustation des différents crus, on nous sert des noix pour nous permettre de parfaire la dégustation. Avec ma voix de stentor... « Quelle bonne idée d'avoir des noix de Grenoble pour nous aider à goûter les vins — mais monsieur, mes noix ne sont pas de Grenoble. Elles sont de mon jardin ! » Nous lance notre hôte. J'ai pris le temps de lui expliquer que chez nous au Québec, on les importait de Grenoble et que... l'erreur découlait du fait que, pendant plusieurs décennies, les seules *noix* offertes chez nous au Québec, provenaient justement de *Grenoble*. De toute manière, notre visite fut fort agréable : ces viticulteurs étaient charmants.

## **Conférence pour le Consulat du Canada**

On m'avait demandé d'aller présenter une conférence dans une petite ville en Alsace. Quand le bureau du consulat canadien de Strasbourg recevait des demandes pour des intervenants, ils s'adressaient à la base de Lahr. Un jour le patron avait reçu une telle requête pour une présentation. Il m'a demandé si j'étais intéressé à aller donner une conférence sur le Québec. Cela représentait une soirée dans une petite ville : leur parler du Québec, de la politique actuelle, de la vallée du Saint-Laurent, du fait français... Il fallait d'abord établir un premier contact, les rencontrer, à l'occasion d'un souper; question de fraterniser avant la journée de la conférence. On discuterait sur la conférence en devenir. Il m'avait invité accompagné de ma famille. Ce serait le soir de la fête des Rois : on en profiterait pour désigner un roi et une reine du jour à partir d'une fève de haricot dissimulée dans le gâteau. Ça augurait bien, nous partons donc

pour cette nouvelle aventure. Isabelle et Éric étaient de la partie cependant Stéphane préférait rester à la maison. Chose étrange, les enfants du couple qui nous recevait étaient déjà couchés. Isabelle et Éric, un peu déçus ont quand même participé à recherche de la fève et du haricot : difficile à comprendre.

Nous découvrons une belle grande maison au centre du village. Nous entamons avec les présentations et la conversation d'usage. Une fois bien assis la question qui devait suivre : De quelle région êtes-vous ? Êtes-vous en Allemagne pour longtemps ? Ils parlent de la date de la conférence et de quoi ils s'attendent. Qui seront les spectateurs, combien seront-ils ? La grandeur de la salle...

Une grande salle, nous a été précisée que je devais équiper d'un projecteur pour présenter un film sur la vallée du Saint-Laurent. Je l'avais trouvé dans la réserve de l'école. Quelques belles images défilaient sur la beauté des lieux : les rapides de Lachine, le port de Montréal, quelques prises de vue sur

Montréal, le lac Saint-Pierre identifié comme « Réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO », et identifié comme une richesse du point de vue biologique, mais aussi économique, pour les Québécois, la ville de Québec, Charlevoix, Tadoussac, le Saguenay la Gaspésie, la Côte-Nord... Les gens avaient profité du document d'une quarantaine de minutes... Ensuite, ce fut le début d'une série de questions : sur l'hiver, le froid, la vie des gens habitant les régions éloignées des grands centres... Comme je suis un peu verbomoteur, je me faisais plaisir de donner des renseignements qui engendraient de nouvelles questions. Et évidemment, la question de l'époque : un gouvernement séparatiste élu aux dernières élections et pour quand le pays indépendant ? Y a-t-il danger de conflits armés ? Le projet est-il faisable ? Les gens vont-ils suivre le gouvernement de Québec, sur quelle base se... Les questions fusaiient. Tout en répondant, les images se succédaient : j'ai pensé et probablement dit, du moins partiellement que le parti

indépendantiste a été créé le 10 septembre 1960 et voué à la promotion de l'indépendance du Québec. En mars 1963, le RIN, le précurseur de l'idée de l'indépendance, devient un parti politique et participera aux élections générales québécoises de 1966. Je me suis rappelé, sans le dire, que je m'étais présenté dans mon comté. Je faisais mon possible pour essayer de me faire élire comme candidat. J'entends encore aujourd'hui Stéphane, il avait 3 ans, dire à haute voix « Papa ! Papa ! » En pointant mes pancartes accrochées.... D'autres questions suivaient, je répondais. La soirée avançait. Les organisateurs s'inquiétaient. Ils sont venus dire que ce serait la dernière question... Nous étions reçus à une petite soirée dans une salle adjacente : tout un goûter, de grandes tables, les bouteilles de vin... et j'entends une voix forte qui me dit « Les noix de Grenoble ! », c'était la dame qui nous avait accueillis dans sa cave à vin. Les accolades, le plaisir de se revoir. C'était elle qui avait tout préparé tout ce

festin. Nous en avons bien profité, nous avons bien fraternisé avec tout ce beau monde, et avons bu modérément. Vers 1 h du matin, le retour à Lahr.

### **Pâques en Hollande, pays des moulins et des fleurs, des vélos**

Aller en Hollande n'était pas un très long voyage. L'objectif était d'aller faire de la bicyclette. J'avais organisé le porte-vélo à ma manière après quelques visites dans des boutiques de vélos de Strasbourg. Le vélo de la petite a été placé à l'envers sur un petit support au centre avec de chaque côté, deux bicyclettes en soixante-neuf, chacune avec un support. C'était toute une aventure de les placer et de les sécuriser, en ayant pris la précaution de mesurer la hauteur de la structure de certains passages à niveau... C'était inévitable que les vélos fassent partie de ce voyage. Aller faire un séjour en Hollande sans nos bicyclettes c'était impensable... Nous nous sommes rendus dans un premier coin du pays et l'avons

découvert à vélocipède moderne.

Nous avons placé des jonquilles sur le capot, tradition de Pâques en hollande. Il était un peu tôt pour les tulipes. Mais les narcisses étaient en fleur.

Nous étions arrêtés camper dans le coin de Gouda avec l'intention d'aller voir la pesée du fromage. Michelin nous informait que la pesée avait lieu à 11 heures. Nous nous levons tôt, déjeunons, barrons la voiture et la caravane... Destination Gouda, à vélo ! Une petite collation dans les sacoches... C'était plus loin qu'on avait estimé, accélération... Isabelle se manifestait comme souvent « Attendez-moi ! », expression à laquelle nous étions habitués. On finit par arriver, à la place du marché. Il y avait foule, on fait le tour, on ne trouve pas... Nous croisons un kiosque de renseignements « Sommes-nous arrivés trop tard pour la pesée du fromage ? — Oui... Ça n'existe plus depuis 10 ans... ». Bon... Nous avons un peu visité la ville et participé à la fête. Nous nous sommes acheté un fromage hollandais.

Retour de Gouda. Nous nous sommes arrêtés

pour manger notre piquenique, heureux de notre journée. Le lendemain, nous prenions la direction d'Amsterdam une halte dans un petit coin où tout le monde arrête. Malheureusement, du temps brumeux nous oblige à prendre des photos avec difficulté et parce que nous pouvions à peine apercevoir le paysage.

Isabelle a rencontré de petites Hollandaises. Elles se sont bien amusées. Elles se jacassaient dans leur langue respective une petite puce aux cheveux noirs avec une belle fille guère plus grande, aux cheveux de la couleur des jonquilles.

### **Pays des moulins**

C'était un pays souvent brumeux, il a fallu que j'attende une vingtaine d'années pour avoir une photo parfaite de ces lieux. Nicole, ma deuxième compagne de vie, a affiché cette belle photo sur un des murs de la maison : souvenir d'un voyage en Hollande avec sa mère.

La suite de notre voyage en Hollande :

Amsterdam. Pour visiter cette ville, nous nous sommes loué une chambre d'hôtel, dans le quartier rouge au deuxième étage : grande pièce avec suffisamment de lits pour nous cinq. Durant la soirée, nous nous sommes promenés dans le quartier rouge. Le **Rosse buurt** (quartier chaud) n'est comparable à aucun autre endroit. C'est garanti. Le quartier Rouge que tout le monde connaît est celui où l'on voit des femmes de toutes nationalités se pavaner derrière leur fenêtre, prête à offrir leurs services à leurs éventuels clients. Quand elles n'ont pas de preneur, certaines vont tricoter ou vaquer à tout autre chose. Un nouveau client, les rideaux se ferment; le service est rendu, les draperies s'ouvrent et au prochain !

Il y avait quelques vitrines qui offraient la marchandise 24 heures par jour. Le premier matin, nous sommes allés faire des emplettes dans le quartier. Les enfants se sont aperçus qu'il y avait de drôles de choses dans le coin : des femmes à moitié nues dans des vitrines. Au retour, pour le déjeuner, les explications à

donner : « les femmes louent leur service pour des hommes qui n'ont pas de femme. La sexualité, c'est important dans la vie. Donc, les hommes payent pour ce service. Votre papa n'a pas besoin de ce service, car nous nous offrons ce plaisir ». Tout le monde semble comprendre, mais Isabelle rajoute : « toi, papa, t'aimerais quand même ça... » On pouffa de rire. Le vélo contribue pour beaucoup au caractère de la ville, qui compte un nombre élevé de pistes cyclables. Nous en avons bien profité.

Des problèmes dus au style des maisons : les déménagements de meubles se font différemment, souvent depuis la fenêtre d'une chambre... Il est difficile de passer les meubles dans les escaliers.

### **Une visiter de ville à vélo**

Le port d'Amsterdam est un des plus importants des Pays-Bas. On voyait les bateaux passer. La chanson de Jacques Brel me revenait...

*Dans le port d'Amsterdam / Y a des  
marins qui chantent Les rêves qui  
les hantent / Au large  
d'Amsterdam*

*Dans le port d'Amsterdam / Y a des  
marins qui dorment Comme des  
oriflammes / Le long des berges  
mornes*

*Dans le port d'Amsterdam / Y a des marins qui  
meurent [...]*

Nous avons pris le temps d'aller au Musée Van Gogh. Il venait d'être fondé; il est entièrement consacré au peintre néerlandais Vincent Van Gogh. Il possède la plus grande collection au monde de ses œuvres.

Une autre belle expérience que nous avons vécue à travers ce petit voyage en Hollande. Quelle belle vie nous avons eue durant ces trois ans en Europe! Nous étions tricotés serrés. Les enfants nous ont connus différemment : nous étions en mode découverte autant pour nous, que pour eux. Les virées en Europe se sont multipliées, elles ont meublé une base de culture, les deux

pieds sur le terrain... Nous préparons à finir l'année scolaire et se préparer pour de nouvelles aventures.

## **La Scandinavie**

Y a-t-il quelqu'un qui est allé en Scandinavie ? « Oui, répondit un de mes collègues de l'école. Tu n'as qu'as venir à la maison, on a des diapositives prises l'été dernier. On a même des dépliants publicitaires... » Soirée charmante et ce fut une bonne source de renseignements. Dans cette salle de professeur, il y avait tellement de ressources sur toute l'Europe. À chacune des périodes de vacances, il y avait au moins quinze familles qui s'éparpillaient aux quatre coins de l'Europe et la majorité voyageait en mode camping.

Le soleil de minuit, une vie d'aventure, se retrouver entre nous autour de notre caravane, dans un monde enchanteur. Nous écrivons des cartes postales à nos amis sur la table à pique-nique à minuit sans lanterne.

Reprendre d'autres traversiers et connaître

d'autres aventures sur des routes longues et des fiords étroites. La voie longe la côte, c'est un demi-mal, mais je me souviens d'avoir suivi un chemin tout aussi étroit qui montait le long d'un décor très montagneux, ouf ! Il y avait un gros escarpement sur mon bâbord, route très sinueuse, très étroite... Je monte ce chemin à très petite vitesse... Dans une courbe, j'arrive face à un camion et il n'y a pas suffisamment de place pour nous deux. Je m'arrête, lui aussi... Impasse ! Je mets le frein à bras, éteins le moteur et ajoute l'embrayage en première vitesse pour m'assurer que mon cortège ne dévale pas. Je m'empresse de me rendre vers le mastodonte « pouvez-vous vous tasser ? — Non, c'est toi qui te tasses ! — Je n'ai pas de place ! — Alors, recule ! — Je ne peux pas reculer, j'ai une caravane derrière ma voiture ! » Du moins, je crois que c'est à peu près ce qui s'est dit : mon norvégien était aussi bon que son français. J'ai compris que, à peu près une centaine de mètres derrière moi, il y avait une place où je pourrais me trouver un refuge. Reculer ? Un seule Faux mouvement et

je prends le précipice vers la mer... Avec l'aide de Franco, de Stéphane et du camionneur, nous avons reculé jusqu'à l'abri et nous avons repris notre chemin. La route nous avait ramenés le long de la mer pour nous conduire à Bergen.

Bergen, une magnifique ascension rapide dans un funiculaire qui offre une visibilité exceptionnelle pour tous les passagers. La montée est impressionnante et le panorama se dévoile au fur et à mesure; en haut, c'est réellement sublime. On a une vue extraordinaire sur la ville de Bergen et son fjord. On aurait pu descendre à pied, mais nous manquions de temps. Nous avons repris la route, destination Oslo, quelques 450 km de route très bien aménagée.

### **Quelle est la taille d'un drakkar ?**

Quelle est la taille d'un drakkar ? Certains pouvaient mesurer jusqu'à 36 mètres de longueur et accueillir jusqu'à 200 passagers. C'est le cas de « Long Serpent », le navire du roi norvégien Olaf Tryggvason. Toutefois, les

navires les plus typiques mesuraient environ 18 mètres et accueillait environ 26 guerriers. Les Vikings utilisaient leurs bateaux d'une part pour le transport, pour le commerce et parfois pour des razzias, voire des expéditions guerrières.

L'une des caractéristiques de ces grands navires d'assez grande taille est leur disposition *amphidrome*, c'est-à-dire sans avant ni arrière : ils pouvaient donc avancer ou reculer avec la même facilité. Leur fond plat leur donnait accès aux eaux peu profondes : ils pouvaient donc remonter les fleuves et rivières pour aller faire affaire ou piller les villages à l'intérieur des terres.

C'est pour transporter la morue, très abondante dans la mer du Nord, et la rapporter chez eux en remontant les rivières que les Vikings ont inventé ces navires à fond plat, dont ils se sont ensuite servis comme bateaux de guerre. Les renseignements sur les voyages de ces navigateurs ont été collectés. Ils construisaient des bateaux rapides et d'une très bonne navigabilité qui,

conjugués aux connaissances sur la navigation, les ont menés loin à l'intérieur de la Russie, jusqu'à la Bosphore. On y employait des barques plus petites qu'on remorquait à la cordelle à partir des berges pour réussir à monter ces fleuves et rivières agitées par de forts courants. Sur l'atlantique, d'autres exploits, le Viking islandais Leif Erikson explora l'Amérique autour de l'an 1000 à L'Anse aux Meadows sur l'île de Terre-Neuve au Canada. Les traversées de l'Atlantique avec de telles barques étaient tout un exploit... Les Vikings originaires de l'actuelle Norvège s'attaquent à l'Europe occidentale dans un but de colonisation, car ils recherchent des terres pour l'agriculture et l'élevage. Leur aire d'expansion recouvre l'Écosse, l'Irlande, le nord-est de l'Angleterre, certaines régions de France, la Normandie...

## **Le Danemark**

Un pays qui est caractérisé par la présence de chevaux, de grands prés verts partout, de plages et de nombreuses îles au bord de la mer. Il

existe des villages isolés sur les îles où les habitations sont entourées de clôtures pour protéger les habitants, tandis que les chevaux sont en liberté et peuvent se déplacer librement sur les îles.

Les enfants ont pu monter les chevaux, c'était la grande aventure Stéphane, Éric et même Isabelle. Isabelle, elle avait un bon cheval, mais... Elle en avait vu un plus beau « j'veux monter celui-là ! » Elle l'a monté, ce qu'Isabelle veut, rien à faire... Ni une ni deux, le cheval, lui aussi, était têtu. Elle s'est retrouvée dans le décor après quelques culbutes. Heureusement, elle n'a pas été blessée, juste insultée.

### **Le bord de la mer accessible avec ses plages naturistes**

L'Agence Nature donne des règles claires sur la nudité et pour tout comportement sexuel dans la nature. Les Danois naturistes sont satisfaits de l'annonce qui confirme qu'il est parfaitement légal de se déplacer nu dans les bois. Vous ne devez pas avoir un

comportement obscène ou offensant qui pourrait gêner les autres ou susciter l'indignation du public. Ceci est applicable partout, mais aussi si vous êtes sur des terres publiques ou dans des zones naturelles privées accessibles au public en pleine nature. La nudité dans la nature n'est généralement pas illégale en soi. Le ministère de la Justice l'avait déjà déclaré en 1976. Depuis lors, il a été légalement établi que par exemple la natation ou les bains de soleil nus sans vêtements ne peuvent pas être considérés comme un comportement indécent. Il est donc inutile de protester contre des naturistes. Et vous ne devez pas importuner ou harceler les promeneurs forestiers nus, par exemple.

D'abord, à notre arrivée à la plage, nous avons éprouvé un certain malaise. Nous sommes partis marcher dans ce beau décor... Des gens jouaient au ballon, d'autres se baignaient, certains se faisaient griller. Nous sommes revenus au point de départ et avons étendu nos serviettes; Franco, Isabelle et moi avons fait sauter le maillot, les deux gars l'ont

gardé. Au bout de quelques minutes, nous étions à l'aise. Hommes ou femmes jeunes, vieux, enfants, ados, petits, grands, minces ou bien enveloppés s'amusaient dans l'eau, jouaient au ballon ou faisaient voler des cerfs-volants. Les gens vivaient la plage en toute sérénité. Un homme se présente à la plage, il est en béquille, il étend sa serviette, il se déshabille... Oups ! Il a une jambe artificielle, il l'enlève, la dépose sur sa serviette; il reprend une béquille se dirige vers la mer, dépose son orthèse sur le bord de la plage et part nager... Ouf !

Le matin suivant je me suis levé tôt et je suis parti marcher dans un petit port typique du Danemark. Souvent, je me levais tôt pour faire des visites seul. Il arrivait que je profite de ces moments pour communiquer avec mon beau-frère, Pierre Bérubé. Je partais avec ma petite enregistreuse à piles et lui racontais quelques-unes des histoires que nous vivions : ça se faisait tout en marchant... C'était quand même intéressant : l'enregistrement incluait les bruits ambiants... Je décrivais ce que je voyais

ou racontais nos dernières aventures. Je lui postais la petite cassette. On peut dire que c'était l'ancêtre des réseaux sociaux qui sont un bon moyen de communiquer avec les gens partout dans le monde. Pas d'Internet, pas de téléphone intelligent, style 2022... Ce matin-là, pas de description possible, je ne voyais pas 20 pas en avant : la brume intense ! J'enregistrais les pas du personnage qui me précédait ou... « Toc Toc ». Je lui racontais que je ne voyais rien, mais c'était une merveilleuse expérience... Il a donc fallu retourner pour la photo du paysage.

Legoland, c'est un parc d'attractions pour tous, comprenant une ville complète, un canal, et des distractions variées. Stéphane et Éric collectionnaient les différentes effigies de ce village. Il fallait aller à Legoland, sinon, les enfants nous en auraient voulu. Un vrai canal, des vraies maisons des vrais objets en miniature. Les enfants se promenaient dans ce petit village avec des petits véhicules électriques; ils ressemblaient à des géants se promenant dans un monde de Lilliputiens, de

l'île de Lilliput, pays imaginaire décrit par Jonathan Swift dans le roman *Les Voyages de Gulliver*.

### **Voyages avec les amis de l'école**

*Bodensee en voilier.* J'avais eu cette virée en Bretagne, mais mes aventures en voilier me manquaient. Michel, celui qui nous avait accueillis quand nous sommes arrivés à Lahr avait entendu parler de mes aventures sur l'eau et m'avait convaincu qu'on pourrait aller se louer un voilier au lac de Constance pour aller passer un week-end. C'était dans le possible, à peu près deux heures de route de Lahr. L'automne était déjà engagé et il fallait faire vite, car la saison de navigation tirait à sa fin. Quelques coups de téléphone : on pouvait louer un voilier de 25 pieds. Le prix était acceptable, le bateau serait à un endroit précis, il était équipé de gilets de sauvetage, des cartes du lac, d'un moteur auxiliaire, d'une pompe de cale, d'une ancre, d'une glacière et de la vaisselle. Le gars nous attendrait à la petite marina vers les 9 h 30.

On avait apporté notre matériel, des imperméables, des chaussures appropriées et de la bouffe. Le voilier était correct. À notre départ une petite brise agréable nous rassure d'une navigation agréable sous un soleil d'automne. Une brume naissante, nous inquiète un peu. Nous étions au septième ciel.

Le vent léger nous faisait glisser sur l'eau. Le décor ressemblait à celui du lac Champlain. Quelques manœuvres... la brume devint de plus en plus dense. À un point tel qu'on voyait de moins en moins les côtes. Bon... le vent était faible, il y avait peu ou pas de bateaux sur le lac. Nous sommes arrivés à croire que la saison de voile des gens du lac était terminée. Le vent devenait de plus en plus faible. Alors je décidai que c'était le temps d'enregistrer, pour mon beau-frère, une cassette audio. Il fallait qu'on simule une aventure de gros temps: faire glisser les poulies pour faire croire qu'il ventait fort, des ordres donnés avec une voix de capitaine qui exigeait beaucoup de ses équipiers: « Paré à virer ! — Paré ! — Virez ! — La manœuvre complétée ». On lançait de l'eau

avec un seau pour simuler le bruit de la vague; on faisait grincer les poulies... tout pour le spectacle. Je n'ai jamais su si Pierre avait cru notre histoire. Peu importe, nous nous sommes bien amusés. La journée avançait et au gré d'un vent léger, nous avons déniché un petit village qu'on pouvait approcher. La carte nous indiquait un quai et assez d'eau pour y accoster. Une petite visite de ce joli village nous fit découvrir une belle église, toute petite. Je m'approche du portelampions et je dépose des pièces de monnaie pour quatre ou cinq luminaires. Michel (ou sa compagne) me demande pourquoi... « Pour les faire brûler, mais pas ici. Je m'étais aperçu qu'il n'y avait pas d'éclairage dans le bateau. Ces cierges vont brûler pour nous éclairer ce soir. L'Éternel ne souffrirait pas d'être à la noirceur. Et nous, nous pourrions veiller un peu plus tard ». Le lendemain, il y a eu un peu plus de vent et la brume s'était dissipée. Nous avons bien profité de notre week-end.

**Évasion à Paris avec des amis profs.**

Nous nous engageons dans voyage en train, de Strasbourg à la gare de l'Est : deux heures et quelques minutes. Nous devions être une douzaine : des profs et conjoints-conjointes. Nous avions réservé un petit hôtel. Le voyage sur rail fut l'occasion de commencer à fêter; nous étions regroupés dans le même wagon; en ce qui me concerne, je m'étais apporté un bon cognac que je commençai assez tôt à prendre quelques goûtes de ce fameux nectar. La fête ne tarda pas à s'organiser. Quelques gars sont allés voir dans les autres wagons, question de fouiner. D'autres passagers, plus ou moins du même âge, probablement avec les mêmes intentions que nos compagnons un peu délinquants, sont venus espionner notre wagon. Ils aperçurent nos femmes, toutes aussi jolies, les unes que les autres; peu d'hommes autour, sauf moi... « Vous êtes seules mes belles dames? — Nos chums sont partis se promener dans le train; ça fait un bout, dit Francine — ben oui, ce sont de beaux branleux » reprit Josée. Les types se mettent à rire. Chez les Français, se branler,

veut dire se masturber, chez nous branler veut dire quelqu'un qui hésite, qui lambine. Les gars sont revenus; j'ai dû dormir. Je me réveille, je les vois les gars sont sur le point de descendre du train... Ils rigolent tout en pointant vers moi, je me lève, manque de tomber. Les copains avaient attaché mes chaussures ensemble avec les lacets; je stoppe ma chute en m'accrochant à la banquette...

Nous avons trouvé notre petit hôtel, c'était bien correct. Il faisait un temps radieux; pas question de visites culturelles. Promenade dans Paris, repos dans le square des Batignolles. Un petit havre de paix verdoyant blotti au cœur du quartier du même nom dans le 17<sup>e</sup> arrondissement. Il fut créé sur ordre de Napoléon III qui souhaitait agrémenter Paris de jardins à l'anglaise.

*Un souper chez Gargantua.* Nous rejoignons les îles... En traversant le pont, une voiture fonce à pleine vitesse tout en nous frôlant dangereusement. « Wow !! » Je retiens le numéro de plaque et le type de voiture, très petit modèle... Elle se stationne à la dernière

place disponible sur le pont... Comme d'habitude, nous descendons à la cave du Gargantua. Il y a déjà passablement de monde; le patron déplace des tables et nous sommes tous ensemble. On se choisit des bouteilles. On nous offre les choix de menus; la soirée s'annonce bien. Dans un autre coin, il y a un groupe plutôt bruyant, des anglophones; par les accents, soit des Américains, soit des Canadiens.

C'est bien sûr Rabelais qui décrit une « ripaille joyeuse, gloutonne et effrénée », avec son Pantagruel se régalant d'une quantité incroyable de gibiers. « Festins pantagruéliques », les géants de Rabelais ont prêté leurs noms à la langue française pour qualifier des repas de très bonne chair. Un petit spectacle nous est offert. Ce sont des chansons de l'époque de Rabelais. Vraiment l'impression d'être propulsés quelques centaines d'années dans le passé. « Du luth, de l'espinette, de la harpe, de la flûte d'allemand et à neuf trous, de la viole et de la

sacqueboute. » Tout un spectacle, sauf que les anglophones d'Amérique du Nord n'avaient pas la culture suffisamment développée. Ils jaspinaient à un point tel que ça causait une cacophonie inacceptable. Je rugissais, je m'apprêtais à me lever pour aller les apostropher. Deux copains ayant soupçonné mes intentions m'ont rassis sur ma chaise, manu militari, « Du calme Louis du calme, ne te mêle pas de ça. » J'étais rouge de colère... Après quelques secondes, j'ai compris que je n'avais pas à intervenir, ce n'était pas la place pour manifester mes sentiments ancrés chez mes ancêtres et moi depuis que les Anglo avaient envahi notre territoire nord-américain.

La fête qui nous faisait vivre les doux moments d'un passé glorieux s'est continuée sans anicroche. Le retour à l'hôtel a quand même pris une bonne demi-heure de marche... Un peu grisés, nous gambadions gaiement jusqu'à... Le petit pont, la voiture du coquin qui avait failli nous frapper...

J'avais retenu la couleur, sa petitesse, l'emplacement... « Aie, les gars vous la reconnaissez cette toute petite voiture qui a failli nous frapper ? À nous quatre on pourrait la passer par-dessus le parapet... et hop... Au fond de la Seine, ça lui apprendra à ce mec de ne pas agresser les gens avec sa bagnole » non !

### **Visite de Juliette**

Nous sommes retournés à Paris quand maman Juliette est venue nous rendre visite à Lahr. Nous sommes allés la chercher à la gare de Strasbourg. Je demande à un préposé si le train de Paris, censé arriver à 16 h est arrivé. « Mais monsieur, les trains sont toujours à l'heure », me répondit-il d'un air hautain ! J'ai compris que nous étions en France et non pas au Canada... Heureux de revoir maman Juliette, plus d'un an depuis notre arrivée à Lahr. Elle nous avait demandé de lui réserver une chambre dans un hôtel de Lahr. Nous l'avons d'abord amenée à la maison pour le souper. Les enfants étaient très heureux de la

revoir. Quelques caresses et puis beaucoup de jasettes, les enfants, étaient bien collés à leur grand-mère. Nous avons reconduit Juliette à son petit hôtel, il était à sa convenance. Françoise alla la chercher le lendemain matin, question de lui faire connaître Lahr, l'emplacement de la base, l'école... Elles reviendraient souper à la maison j'avais quelques jours de congé. Les enfants pouvaient s'organiser avec l'aide d'enseignants qui étaient venus les garder à la maison pour nous permettre un petit quatre jours à voyager avec Juliette pour un déplacement vers l'Autriche, principalement, la région des lacs. Saint Wolfgang im Salzkammergut est internationalement célèbre grâce à l'opérette l'Auberge du Cheval-Blanc au bord du lac Wolfgangsee. Maman se souvenait qu'elle avait eu la chance de voir l'opérette à Montréal avec papa. Un autre visite s'organisa vers Salzbourg, ville natale de Mozart. Maman était très heureuse de faire ce petit voyage avec nous. Balade le long du Rhin grand-maman et les enfants. La route

longe le fleuve et les bateaux commerciaux sillonnent le fleuve en passant par de belles petites villes et de beaux châteaux. Il y a tellement de châteaux de toutes sortes le long du Rhin qu'il est difficile de les classer. Le château de Marks burg au-dessus de la ville de Braubach, possède une particularité.

Ce château fort médiéval du XII<sup>e</sup> siècle est le seul qui n'ait jamais été détruit. Érigé sur une colline de schiste à 160 mètres au-dessus du fleuve, il ressemble à une fleur taillée dans la pierre qui s'élançe avec grâce vers le ciel. Ses visiteurs atterrissent en plein Moyen Âge et déambulent à travers des armureries, des salles de chevaliers, des tours de guet et des chemins de ronde.

*Le château de Lorelei.* La Lorelei et le légendaire rocher schisteux sur lequel la jeune fille blonde se serait assise en petite tenue, près de St Goarshausen, sont la quintessence du romantisme rhénan. C'est le poète Clemens Brentano qui a créé ce mythe rendu célèbre par l'écrivain Heinrich Heine. Dans la version courante, la malheureuse

jeune fille, assise sur un rocher, peigne sa chevelure blonde en attendant les bateaux, dont elle cause le naufrage. C'est ainsi qu'elle se venge de son amant. Celui-ci l'avait trompée et voulait s'enfuir sur le Rhin. Ce mythe a également une origine plus rationnelle. L'endroit où Lorelei fait des siennes correspond à la partie la plus étroite et la plus dangereuse du Rhin, où les bateaux en bois à large fond autrefois appelés « Nachen » faisaient régulièrement naufrage. Aujourd'hui, le rocher schisteux de la Lorelei, haut de 132 mètres, est un point de vue panoramique. Il offre une vue à couper le souffle sur la vallée du Rhin. Un beau petit hôtel, bon souper à l'allemande. Maman avait réservé trois chambres : une pour les gars, une pour elle et Isabelle et une pour Françoise et moi. Éric, au petit déjeuner traditionnel très copieux, avait raconté que dans la chambre d'à côté on avait brassé le bébé toute la nuit. Stéphane plus au fait des choses de la vie, ne disait pas un mot et quand un monsieur vêtu d'un habit bleu pâle

est venu s'asseoir dans la salle à manger, Éric nous a dit « C'est lui le monsieur qui brassait le bébé, je l'ai vu sortir de la chambre ! ». J'ai vu Stéphane changer d'air...

Quand ce fut le temps de maman de partir, nous avons décidé d'aller la reconduire à Paris en auto, question d'un autre petit clin d'œil à cette superbe ville. Franco et moi avions réservé notre petit hôtel habituel, maman avait réservé le sien; notre auberge aurait pu occuper le hall d'entrée de son palace. Nous étions très heureux d'avoir eu la visite de ma mère, une femme superbe qui a vécu une vie exemplaire. Bonne compagne pour papa, bonne mère...

### **L'OTAN à Bruxelles L'UNESCO à Paris**

L'association des profs canadiens en Allemagne envoyait chaque année des représentants à L'OTAN et à l'UNESCO, une semaine, dont deux jours à Bruxelles pour L'OTAN et deux jours à Paris pour l'UNESCO. Les profs francophones m'avaient offert de les représenter : un représentant pour les francophones et un pour les anglophones.

Une gentille femme de l'école canadienne de Baden représentait les différentes écoles canadiennes-anglaises situées en territoire allemand. Je l'avais rencontré. Quelque chose me disait que nous nous entendrions bien : sympathique, jolie et volontaire. Une semaine aux frais de la couronne, faire de belles rencontres et un petit congé d'élèves. Je suis parti seul pour Paris à bord du train. Un peu de lecture... Ai-je ouvert mon livre ? Probablement pas, j'étais seul à bord d'un train quelques heures, la curiosité me portait, à observer les gens, les couples qui parlaient. Je voyageais habituellement à cinq, toujours occupé à répondre aux exigences des enfants, accompagné de mon épouse. Le lieu de la rencontre, était un hôtel à Paris où nous eûmes des sessions pendant deux jours. La représentante des profs anglophones, les profs venus du Canada, une dizaine de profs venant de certaines régions du Canada, le lendemain de la conférence, tout ce beau monde était à l'aéroport pour le départ par avion pour Bruxelles, destination le siège de

l'OTAN, centre politique et administratif de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord. Il se situe à Haren, une section de la ville de Bruxelles. Des voitures protocolaires de l'OTAN nous attendaient à 10 heures : première réunion.

Les raisons de l'OTAN : l'Organisation a été créée au début de la Guerre froide en tant qu'instrument militaire et politique pour empêcher l'invasion des pays d'Europe occidentale par l'Union soviétique et ses alliés. C'est une alliance politique et militaire de 30 pays d'Amérique du Nord et d'Europe, créée en 1949. Les Canadiens ont des bases aériennes et jouent un rôle pour le rapprochement des pays. D'autres rencontres se succèdent avec des repas succulents le midi, rencontre avec des gens galonnés, plutôt impressionnants... Une quantité de renseignements à fournir à nos professeurs. Nous rejoignons l'hôtel pour se débarbouiller un peu et partir à la chasse d'un restaurant pour le repas du soir.

La ville de Bruxelles est une commune de la

Belgique, capitale du pays, siège de la Communauté française et de la Communauté flamande, ainsi que le siège de plusieurs institutions de l'Union européenne. Son centre-ville est mondialement renommé pour sa richesse ornementale, il est bordé par les maisons des corporations, l'hôtel de Ville et la Maison du Roi. Victor Hugo la considérait comme l'une des plus belles places du monde. Beaux restaurants avec vue sur la Grand-Place de Bruxelles. Nous sommes allés manger au Hard Rock Café Bruxelles, bien installés pour avoir une vue sur la grande place. Nous occupions deux grandes tables; je m'étais occupé d'un couple de Franco-Ontariens venant de Cornwall. On jasait de tout : comment se débrouillait-on pour avoir une éducation en français dans ce coin de l'Ontario? Je compris qu'il y avait suffisamment de francophones dans leur ville pour maintenir de bonnes écoles. Je leur racontai que certains de mes élèves de l'école de formation des maîtres Ville-Marie, à Montréal, étaient partis enseigner dans des

écoles de Cornwall. Je ne me souviens pas de ce que j'ai mangé, mais à une des tables près de nous, les gens mangeaient des... « Mais qu'est-ce qu'ils mangent? » demandent les Ontariens. Les limitrophes les ont entendus... « Ce sont des moules et... — C'est quoi des moules? — Euh... Voulez-vous goûter? » Ni une ni deux, il place une ou deux moules dans sa petite assiette de pain et nos compagnons de table se mirent à déguster « C'est délicieux! Et... c'est toujours avec des frites... — On commande ça! » Ce fut une heure de repas des plus agréables. Nos Belges ont rapproché leur table. On a jasé durant toute la période du repas, toute bonhomie appréciée.

J'ai amené mes Ontariens voir le Manneken-Pis; c'était tout près du restaurant. Je leur racontai que la légende la plus célèbre raconte qu'il s'agit d'un jeune garçon qui a sauvé Bruxelles de la débâcle militaire. Un bambin fut pris d'un besoin naturel urgent et alla pisser à l'endroit même où l'on avait placé une bombe. Son jet avait neutralisé l'engin. J'ai continué avec la visite du coin et ils s'en

suivirent les rues des travailleuses du sexe. Je me serais cru à Amsterdam.

Le lendemain, le train pour l'UNESCO à Paris, le siège de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture. L'UNESCO a été implantée à Paris pour signaler la reconstruction de l'Europe après la guerre de 39-45 comme idéal de paix et de compréhension internationale. Le travail de l'UNESCO est d'assurer la protection du patrimoine culturel de toutes les nations et de chercher à instaurer la paix par la coopération internationale en matière d'éducation, de sciences et de culture. Les rencontres ont été très intéressantes; il aura fallu travailler fort pour livrer à mes confrères tous les renseignements recueillis. Rude travail journalistique. J'avais prévu rencontrer mon ami Claude Nielson à Paris, le vendredi. Il serait à tel hôtel... Comme voulu. Ce fut chose faite. Lui et sa femme Danièle allaient nous rendre visite à Lahr. La sœur de Claude était avec eux. Petit souper rapide; j'ai quitté Claude et Danièle, je les retrouverais le

lendemain pour prendre le train pour Lahr. La petite sœur, jolie et agréable femme, se joignit à moi. Nous sommes partis à la découverte de Paris sous les étoiles. Marcher autour des îles de la Cité, le long de la Seine, les petites rues, prendre le temps d'admirer la cathédrale, voir passer les bateaux-mouches. Nous étions envoûtés, ensorcelés par le décor, des rapprochements, des frissons partagés : l'annonce que cette soirée devait se prolonger. On passe devant les bouquinistes; ils sont fermés. On poursuit nos découvertes... on prend une petite rue à sens unique... impossible de la reprendre à contre sens : nous étions déjà sur ce chemin de non-retour. Un petit hôtel une chambre... Mme nous accueille avec un léger sourire complice. La clé, la chambre et... Le désir y était et partagé. On se retrouve nu sous les couvertures, quelques caresses, les échanges mutuels; le désir s'accroît... Alarme ! Je n'ai pas de condom... je suis incapable d'aller plus loin : jamais je ne me pardonnerai les conséquences... Cette pensée fait fuir mon

érection. Je lui demande de rester avec moi pour le reste de la nuit; je l'ai tenue enlacée... Le lendemain matin je lui fais un câlin, et lui dis que j'avais passé une merveilleuse nuitée avec elle. Je la reverrai quelques années plus tard sur une plage de la côte du Main aux USA. Un petit salut et... un souvenir inoubliable de ne pas avoir hésité à vivre de bons moments et avoir su éviter de nous placer dans une situation qui aurait pu être très délicate.

Claude, Danielle et moi avons pris le train pour Lahr. Ils y ont passé quelques jours, nous leur avons fait visiter la ville et les environs. Nous sommes restés de bons amis, même après mon divorce.

### **Autres visites du Canada**

Nous avons eu quelques autres belles visites du Canada. Paul et Gertrude, les parents de Françoise, venus trois fois. Ils avaient des passes d'avion gratuites avec Jacques, frère de Franco, qui était employé d'une compagnie aérienne. Ils couchaient dans la

chambre d'Isabelle. En fin de soirées il transportait la petite au salon sur le divan et... Ils sont allés avec Françoise voir des vendanges dans le coin. Voyage à Rome et à Paris, furent organisés par le bureau touristique des militaires de Lahr. Pierre Bérubé, l'autre frère de Françoise, et sa femme Andrée, sont venus nous voir. Ils avaient fait un voyage d'un mois dans des coins d'Europe. Ils nous avaient avertis de leur arrivée par train à une certaine heure. Stéphane les avait attendus à la gare tout en lisant un Astérix. Nous allions les recevoir avec grands plaisirs. Andrée était bonne pâtissière, elle faisait un excellent gâteau Forêt-Noire. En revenant de l'école, je me suis arrêté chez un pâtissier et j'ai apporté un gâteau à la Louis. Il y avait une douzaine de gâteaux Forêt-Noire différents, correspondant aux différentes régions du pays : une douzaine de morceaux différents ajustés pour faire un gros gâteau. Arrivé au dessert « Je sais, Andrée, que tu es une excellente cuisinière et principalement pour les

gâteaux Forêt-Noire, mais... ». La rigolade. Nous étions bien heureux de leur présence. Ce fut un party de trois ans. Lucie et Jean-Pierre Alain, copain géographe que j'avais connu grâce à la SPGQ étaient venus nous voir un week-end avec leurs quatre enfants. JP enseignait dans le sud de la France, échanges de prof, Québec-France. Les parents de Franco étaient déjà chez nous. Pas de place... Franco va voir les Landriault, locataire au 4<sup>e</sup> et copain de travail. « Vous pourriez prendre une vacance d'un week-end sans vos enfants, mes parents iraient garder... » Moi, je suis allé chercher la caravane... Leur progéniture avait de la place pour coucher. Nous avons bien rigolé de tous les bons et mauvais coups que nous avons faits : « le Nouveau Bordeleau face à l'église et... ». Nos amis les Marchand, Nicole et Charles, sont venus nous voir; ils occupaient notre caravane dans le camping de Lahr. Nous les avons amenés en Alsace et en Suisse pour la transhumance. La transhumance est la migration périodique du bétail entre les pâturages d'hiver et les

pâturages d'été.

Quand nous avons quitté l'Europe pour retourner chez nous, nous avons écouté la chanson suivante de Jean-Pierre Ferland « *Je reviens chez nous* » elle venait d'être composée.

## CHAPITRE

### 5

#### **Retour en période voile, Fondation de l'école de voile**

La soirée chez des amis, Jacques Charest et d'autres fervents de la voile. Nous parlions de nos péripéties : excursions, plans d'eau de la région, longueur de saison. Travaux avant la mise à l'eau... On parlait, entre autres, de ne pas pouvoir suivre des cours de voile en dehors des clubs de voile style « St Lawrence Yacht Club à Dorval ». Ce qui coûtait une petite fortune, juste en *être membre*, en plus, les frais des cours et en Anglais ! J'écoutais et mon esprit commençait à s'éveiller, une autre bière... Toutes sortes d'idées montaient... Franco devait m'y rejoindre, le temps passait et « Coup de téléphone ! ».

Elle venait d'avoir un accident de voiture. Heureusement, pas de blessure : elle était enceinte de mon fils Éric, il a aujourd'hui plus

de cinquante ans. 1 800 \$ de dégâts, sans assurances pour les dommages au véhicule. Ce montant, en 1967, était une petite fortune : mon salaire de professeur était réparti sur 10 mois et j'avais investi mon salaire de vacances pour l'achat d'un voilier. Je pratiquais la voile depuis ma plus tendre enfance. Je passais une partie de mes étés sur une goélette. J'avais également fait de la compétition au PCYC et j'avais un genre de brevet délivré par un des organismes d'avant la « Fédération de voile du Québec ». J'étais enseignant. Je lancerais mon école de voile. J'habitais Léry, face à un plan d'eau respectable, le lac Saint-Louis à 20 km de Montréal : à l'époque, Léry était facilement accessible, les routes beaucoup moins encombrées qu'aujourd'hui. Je serais probablement le seul à offrir ce service. J'avais, comme enseignant, des disponibilités durant la saison estivale. Le lendemain, je mis de la publicité dans les petites annonces de La Presse et du Montreal Star. Je savais que ce serait une réussite : la plaisance de la voile en était à ses débuts, les

gens voulaient apprendre; les petits dériveurs étaient à la mode. Quelques personnes s'achetaient un voilier embarquaient la petite famille, le vent montait, le capitaine, manque de connaissance, paniquait et gueulait. Une bonne formation permettrait d'éviter que le lundi matin, le voilier soit mis à vendre. Autres temps, autres approches. Les gens viendraient s'inscrire pour six fois 2 heures, appel avant chaque virée pour vérification des conditions météo. Ça y était : les inscriptions suivirent. C'était le début d'une carrière qui aura duré 50 ans. Au début, je montrais les rudiments sur un Lightning, ensuite un Siroco 16 pieds et un 4.70 et, voiliers à dérives à bascule, rapides et stables. Je me souviens que papa et maman soient venus à Châteauguay, à partir de Dorval à bord du Capitaine Nemo pour m'encourager dans mes activités. J'avais organisé une course avec les gens à qui j'avais vendu des Siroco. J'étais content qu'il soit venu : papa était fier que je me sois monté une petite entreprise pour les saisons d'été. Les enfants nous avaient accompagnés. Ils se sont

réfugiés sur le Capitaine Nemo. Après la course, tous les participants sont attachés au bateau paternel et ce fut la fête. J'étais fier.

Les années ont passé, pour faire place à de grandes modifications de fonctionnement. Il y a eu une petite flotte de dériveurs, un instructeur installé au petit chalet de base, un petit quillard, le lac Champlain, un plus gros voilier. Il s'est également ajouté la petite maison de productions de films. Sous le nom des Productions du Roi-Soleil. Elle a pour objectif de produire des documentaires sur la formation, voir *Évasion Voile*, DVD technique sur l'apprentissage de la voile et avec le temps, les voyages au long cours, *Le Roi-Soleil à la conquête du sud...* et d'autres.

Une de nos productions, nous a amenés, ma compagne (et collaboratrice) Nicole et moi, dans la mer des Caraïbes au Honduras, tourner un film à bord du voilier *Alégria 2*. Belle expérience qui nous a permis de suivre nos bourlingueurs dans ce merveilleux décor des îles de la Bahia. Quinze jours de tournage en mars 2005, trente-quatre de montage,

durant hiver. Le film a été présenté pour la première fois, le 1er mars 2006, à Montréal, Québec. Bel accueil et carrière prometteuse. Les productions du Roi-Soleil font partie des activités de l'école de voile Louis Charbonneau. Les premières productions portaient sur les techniques de voiles. Elles ont été plus axées sur la navigation dans différentes régions du monde, les voyages aux longs cours, les fleuves et rivières. La qualité de nos productions s'est nettement améliorée depuis nos premières productions. L'achat de nos produits a assuré de nouvelles productions, car cette participation financière nous a permis de mettre d'autres productions en chantier.

Télévision : concepteur et animateur de séries de télé dans le domaine de la voile :

- *Le Suroît dans les voiles* de 1988 à 1990, 13 émissions par année, CTGC, Télé régionale de Châteauguay, diffusion Vidéotron, région de Montréal et autres télé régionales en province.

- *La mise à la cape est bien douce au cœur du*

*capitaine*, 1993, rôle principal, scénario, montage et réalisation d'un long métrage présenté sur Vidéotron et autres télévisions régionales du Québec.

-*Évasion Voile*, 1997-98-99, 13 émissions par année dans le même réseau de diffusion. Vouloir faire une grande école de voile et début sur dériveur, de continuer à travailler à la formation sur la base individuelle. La théorie est expliquée et immédiatement mise en application.

J'ai donc fondé, je voyais grand, l'école de Voile du Québec en 1968 : objectif d'offrir aux néophytes la possibilité d'apprendre à faire de la voile en dehors des *yacht-clubs* lesquels à l'époque, étaient des institutions difficiles d'accès pour les non-initiés. La voile, plus répandue chez nos amis les Anglais, était surtout pratiquée dans l'Ouest-de-l'Île, sur les lacs Saint-Louis et des Deux-Montagnes. Un service de cours structuré devenait alors disponible en français dans la région de Montréal.

Au début les cours se donnaient sur

dériveurs, ensuite, ils furent également offerts sur les voiliers des nouveaux plaisanciers. Je voulais former une grande école de voile, mais je me suis rendu compte qu'il était préférable, goût personnel et qualité de services, de continuer à travailler à la formation sur la base individuelle.

Plus tard, les dériveurs firent place aux quillardards, nous étions alors en 1973. L'École de Voile du Québec devint l'École de Voile Louis Charbonneau (moins pompeux), se spécialisant en des services personnalisés, s'occupant particulièrement des besoins spécifiques des nouveaux adeptes. L'objectif était avant tout de montrer le maniement du voilier dans sa subtilité. Le nom de l'école avait un visage : Louis Charbonneau... beaucoup plus accessible. Une bonne formation est une question de bon contact entre le formateur et la personne à former; c'est le principe de base qui a prévalu durant les nombreuses années de service de notre école de voile, la théorie est expliquée et immédiatement mise en application, jusqu'à

ce qu'elle soit maîtrisée. Le déroulement est en fonction des conditions atmosphériques : s'il y a du gros temps le premier jour, on apprend à mettre des ris...etc. Quelques milliers de personnes ont été formées depuis les cinquante dernières années, selon cette approche individualisée. Certains ont traversé l'Atlantique ou loué des voiliers dans les Antilles, d'autres ont fait le tour du monde. Combien d'histoires ? Des gens que nous retrouvons dans d'autres régions du monde, sur leur voilier. Des exploits dont nous entendons parler... tiennent, des anciens stagiaires !

Plusieurs vidéos techniques sur l'apprentissage de la voile dont le dernier qui est le fruit de toute une carrière peut être vu sur You Tube: *La voile, les deux pieds sur le pont.*

Durant toutes ces années, nous avons mis de l'avant la recherche en méthodologie de l'enseignement de la voile, l'objectif étant de garantir une formation apte à assurer une belle carrière aux futurs plaisanciers de voile.

## **Historique des changements des bateaux**

Il y a eu de grands changements au fur et à mesure des années au début, à Léry, des dériveurs, un petit quillard de 22 pieds, L'Embardée. La Marotte, un quillard de 26 pieds, une autre époque, celle du lac Champlain avec des sessions au lac : week-end ou semaine et semaines et week-end. Enfin sur Le Roi-Soleil, un sloop de 37 pieds pouvant en tout confort recevoir quatre stagiaires.

Plusieurs approches mises de l'avant durant toutes ces années, nous ont permis de développer quelques bonnes stratégies pour permettre à nos plaisanciers à en devenir à obtenir de plus en plus de bons résultats, ce qui donnait de la notoriété à l'école de voile.

À travers les années, nous fîmes la promotion de l'école de voile via différents médias : Production de films, Les Productions du Roi-Soleil; des conférences et des voyages au long cours. Nous avons établi une collaboration avec d'autres organismes de la voile. Nous donnions des cours théoriques en

formule modulaire durant l'année 2013. Un nouveau cours intensif de 7 jours fut développé pour perfectionnement du plaisancier à voile autonome.

## **Du temps des dériveurs**

Pour une vraie formation, je favorisais une ou deux personnes. Les gilets de sauvetage devaient être portés en tout temps, on ne sortait pas par trop gros temps. Les élèves embarquaient pour 2 ou 4 heures. Un dériveur était et est encore une embarcation intéressante pour s'initier à la voile; surtout qu'à l'époque la voile était un sport très peu pratiqué. Je parle ici d'un sport, car ça demande une bonne souplesse : virement de bord rapide, déplacements rapides aux changements d'amure, utilisation de son poids, développement du sens de l'équilibre, le port d'une veste de sauvetage. Il fallait leur montrer des données élémentaires de météo, pour évaluer les forces du vent, à reconnaître les nuages menaçants et à savoir de quelle direction ils viennent; savoir lire un

baromètre.

Un dériveur peut chavirer; quoi faire pour l'éviter ? Comment se relever d'un tel pétrin ? D'ailleurs, ça m'est arrivé une fois avec un équipage sur mon embarcation : ce n'était pas prévu. Le vent d'une belle force, un surcroît de vent instantané et hop ! Monsieur, madame à l'eau, ils se sont accrochés sur le côté du bateau. Ce n'est pas une expérience vraiment agréable. Comme c'était sur le Lightning, un gros dériveur qu'on ne pouvait pas redresser sans aide, j'ai eu requérir de l'aide de la marina pour nous ramener et touer le dériveur au quai. Il a fallu enlever les voiles, redresser le bateau, le vider de son eau et faire sécher les voiles. Ce fut la première fois et je n'ai jamais revécu une telle aventure. Mes marins apprentis ont bien pris la chose. Je n'ai jamais su si mes stagiaires ont adhéré aux plaisirs de la voile. Si cette aventure s'était produite sur mon voilier Mistral, nous l'aurions redressé en deux temps, trois mouvements.

## **Ensuite un Mistral 16 et un North Star 22**

Nous avons découvert un petit chantier naval à Brockville en Ontario, il construisait un petit Sirocco de 16 pieds qui correspondait à nos besoins et à ceux des gens qui espéraient s'adonner au sport de la voile. Nous communiquons avec le constructeur et je lui explique nos objectifs de revente de ce type d'embarcation. Je procède à une évaluation de leur capacité à répondre à une certaine demande. Tout semblait être acceptable. Nous avons pris rendez-vous et sommes allés nous acheter une petite remorque à bateau. Franco, mon épouse de l'époque (Françoise, aujourd'hui, Franco), prenons la direction de Brockville en Ontario. Nous visitons le chantier et nous essayons cette petite merveille. Il répondait à ce que nous cherchions. Nous concluons l'achat du premier Sirocco et plaçons une commande pour une dizaine d'autres. Nous nous retrouvons sur la 401, destination Léry, tout heureux de notre transaction. C'était un bon petit voilier, la petite cabine permettait de

garder le pique-nique au sec et même qu'il y avait assez de place pour nous deux, Franco et moi, amoureux que nous étions. Nous pouvions mouiller l'ancre et nous adonner à des ébats affectueux. J'ai dû en vendre une vingtaine durant l'été. Certains se laissaient tenter lors des cours et d'autres m'arrivaient comme ça, sans préavis. Certains sont même devenus des amis, dont Claude Neilson, toujours mon ami aujourd'hui. Cette entente avec le fournisseur ne dura qu'une saison. Plus tard, je fis affaire avec la compagnie Mistral; ce fut l'aventure du 4.7. Petit voilier très performant, je pouvais accepter deux stagiaires et s'il chavirait il était très facile à remettre à flot. On plaçait l'embarcation nez au vent, debout sur la dérive et avec un petit effort qui faisait effet de levier, il reprenait sa stabilité. On se hissait à bord, l'eau s'évacuait par l'arrière sans tableau; et hop ! On pouvait reprendre notre navigation. Tout cela était possible, car ce petit voilier avait un double fond.

## **Je suis passé des dériveurs à un voilier habitable**

J'étais passé des dériveurs à ce que j'appelais alors un quillard habitable. Hum ! 22 pieds, une quille rétractable à bascule, des espaces pour y dormir ou y passer un après-midi agréable avec ma conjointe de l'époque, un petit espace pour cuisiner, rapidement changé en couchette, une toilette portative... Ça correspondait à un changement aux exigences des gens qui voulaient s'adonner à la voile. Ils cherchaient à apprendre sur un bateau habitable. Ils trouvaient à bord de L'Embardée, le bateau qui offrait les mêmes possibilités d'apprentissage qu'un plus gros voilier mais les clients ne pouvaient pas coucher à bord. Il aura fallu quelques années pour que je puisse offrir ce service avec mes de bateaux plus costauds.

À cette époque, les exigences de grandeur et de confort n'étaient pas les mêmes. L'Embardée (North Star 22') faisait l'affaire, les clients apprenaient à manier un voilier qui se comportait comme un gros voilier... et, une

quille rétractable, un excellent choix sur le lac Saint-Louis. On y trouve beaucoup de gros cailloux et des hauts-fonds. On touche, on relève la quille et on revient par où on est arrivé... toujours la même approche.

Les apprentis s'inscrivaient pour une série de cinq cours de deux heures. Ils prenaient des rendez-vous, me téléphonaient avant de venir : je confirmais, ou, si les conditions pouvaient occasionner des risques, on reportait la leçon. En fait c'était la réplique de ce que j'avais fait depuis six à sept ans sur un Lightning, des Sirocco, des Mistral. Ce bateau me permettait de faire de petites escapades avec ma douce. On pouvait vivre à bord au moyen d'un petit poêle propane, une petite toilette portative, un peu de vaisselle et des ustensiles... Il y avait de l'espace suffisant pour nous coucher à condition d'abaisser la table. Nous pouvions même accueillir les enfants, en les entassant. Mais c'était toute une aventure dans ce petit espace pour cuisiner, rapidement changé en couchette. Quelques fois, nous nous sauvions de la maison et

allions mouiller l'ancre dans les Îles-de-la-Paix à Beauharnois pour y passer une petite nuit d'amoureux. Aujourd'hui, j'habite face à ces îles, je les vois tous les matins en déjeunant par la fenêtre de la salle à manger, et je me dis que j'ai tellement vécu des moments heureux.

### **Le voyage à Ottawa : Kingston avec L'Embardée**

Françoise et moi avons profité de ce nouveau voilier pour faire un grand voyage, un superbe périple. Nous avons remonté ensemble l'Outaouais pour nous rendre au lac Ontario par le Canal Rideau. Il y a plusieurs ponts qui sont trop bas. Avec ce North Star, il était facile de démâter et de remâter, à peine un petit 5 minutes. Nous avons pu naviguer sur les jolis lacs le long des cours d'eau.

Nous traversons des décors sublimes pour monter à la hauteur des lacs. Nous avons croisé peu de voiliers mais il y avait plusieurs écluses à traverser toujours à moteur. Les éclusiers étaient aimables... on pouvait s'arrêter où l'on

voulait pour passer nos nuits. De nombreux bateaux moteurs par contre sillonnaient le canal nous qui affrontions les ponts... Nous avions de la difficulté à nous approvisionner. Je me souviens que nous avons dû marcher plus d'une demi-heure pour nous procurer des bières froides et de la glace. On avait hâte d'atteindre les lacs. On a remâté, mais malheureusement pas de vent.

*Le trajet vers Kingston.* Le temps de faire des provisions et on décide d'aller du côté américain à Cape Vincent, une traversée d'une demi-journée. Un vent d'ouest nous propulse à une quinzaine de nœuds, on annonce du beau temps. Le voiler avance à une belle vitesse; nous sommes joyeux. Mais... ouch ! Le safran brise ! (Le safran est la partie immergée du gouvernail du bateau, constitué d'un plan vertical pouvant pivoter afin de dévier le flux d'eau sous la coque pour changer la direction du bateau.) Nous n'avons pas de radio VHF Nous avons dû utiliser les feux de détresse. Une idée de génie : ni une, ni deux, j'enlève le gouvernail, ce

qu'il en reste, le flanque dans la cabine. Le petit moteur hors-bord va régler le problème. Une fois en marche, j'ai pu gouverner le bateau en l'utilisant comme gouvernail : très efficace avec l'effet propulseur du moteur. Deux heures après nous accostions au quai municipal de Cape Vincent. Ouf... on se ramasse et on mange une bouchée. Nous réfléchissions à comment pouvait-on trouver un chantier pour le réparer ? Nous nous couchons, question de nous remettre de nos émotions... « Toc ! Toc ! Toc ! ». La douane américaine : « Il aurait fallu vous rapporter à la douane ». On lui explique ce qui s'est passé... il nous comprend et accepte de transmettre notre entrée au bureau des douanes. Il nous dit qu'il ne connaît pas de chantier maritime dans le coin.

Le lendemain matin je me réveille « Eurêka ! On va aller faire une promenade dans le patelin ». Bien déjeunés, bien chaussés, bien volontaires, on part à la chasse au réparateur. Le gouvernail bien sanglé à mon épaule, nous vadrouillons dans les rues du village. Je

m'étais dit que nous trouverions de jeunes bricoleurs qui se feraient un plaisir à nous trafiquer un gouvernail de service qui saurait nous permettre de descendre le Saint-Laurent jusqu'à Montréal, nous évitant d'être obligés de rentrer chercher la voiture et la remorque à bateau pour revenir chez nous. Comme de fait, nous avons trouvé des jeunes, nous leur avons expliqué ce que nous voulions : « Pas question d'apparence, le plus simple possible, mais solide ». Deux jours plus tard, le tout était fait, c'était solide et peu esthétique, mais efficace. Je leur donne quelques dollars, les jeunes étaient heureux de nous avoir dépannés. Nous avons retrouvé la maison quelque cinq jours plus tard et heureux que notre gouvernail de fortune ait tenu le coup. Un beau voyage !!

### **Je rêvais d'aller au lac Champlain avec mon Embardée**

Mais le lac Champlain, c'était un tout un autre défi ! J'y tenais, je me joindre à mes parents qui y naviguaient à bord du Capitaine

Nemo. Le voilier de ma jeunesse, j'en ai passé du temps avec eux. De Léry, à Plattsburgh ± 100 km en ligne droite via la route, avec la remorque. Via les voies navigables c'est beaucoup plus long. Nous devons partir du lac Saint-Louis en direction de Sorel, puis emprunter la rivière Richelieu vers Plattsburgh environ 270 km à vitesse réduite tout en traversant plusieurs écluses. Je n'avais prévu que deux semaines, pour ne pas trop écourter mon temps de cours de voile. Un relativement petit bateau avec trois bambins à bord et cinq jours pour s'y rendre? La deuxième option se prêtait beaucoup mieux au projet : transporter L'Embardée au lac par voie de terre. J'ai emprunté une remorque à un ami, je lui avais vendu un bateau identique : un North Star 22. Ma puissante Renault 12 réussirait sûrement la manœuvre. Les arrangements faites, nous sortons le bateau de l'eau. Nous amenons la remorque chargée du bateau à la porte de la maison. Nous remplissons l'embarcation de l'équipement nécessaire, de la bouffe, nos vêtements et ceux des mousses, quatre, six et

neuf ans, quelques jeux de société, trousse de premiers soins, de la lecture, l'annexe à l'envers au-dessus du cockpit, le mât et la bôme bien amarrés sur la cabine... le bateau n'avait toujours que 22 pieds. Nous préparions notre départ. Quand nous quitions la maison, mes beaux-parents venaient y passer du temps. Ça faisait notre affaire et ils appréciaient de venir une quinzaine de jours dans ce milieu champêtre de notre résidence. Ils n'avaient pas d'auto, je leur laissais la nôtre : ça leur faisait de belles petites vacances. Mais cette fois, la voiture nous était des plus utiles. Le beau-père devait donc venir avec nous, et pour cause... Françoise, les trois enfants, moi, le beau-père... ça faisait six à bord ! Modification de dernière minute : Paul, c'était son prénom, refusait d'aller de l'avant si Gertrude ne venait pas avec nous ! Question de retour et de ne pas revenir seul. Je cherchai... pas moyen d'avoir une voiture plus logeable. Ma conjointe voulait qu'on annule. Pas question, je tenais mordicus à cette virée.

Le départ a eu lieu le lendemain. Rien d'autre que les passagers dans l'auto, une petite barque virée à l'envers sur le bateau pour permettre de déposer les enfants sur les plages et tout le reste, jugé essentiel dans le bateau, y compris le pique-nique.

Une R12 qui tirait un bateau, sept passagers à bord. Ce fut un départ ! Pas question de prendre les grands-routes. Il faut faire attention aux policiers étant surchargés ainsi. Nous y allons par les routes de campagne. Une ribambelle de la sorte se déplaçant dans un décor champêtre, les foins étant à maturité, accompagnés d'un soleil radieux. Il fallait voir les fermiers aux champs, les dames au jardinage, l'air de ces gens apercevant un bateau qui se déplaçait tout seul dans la nature. L'auto était cachée par la hauteur de ces cultures... que de souvenirs bien gravés dans ma mémoire.

### **Arrivée au lac Champlain avec la R12**

Nous sommes enfin arrivés au sud de Plattsburgh, un petit parc face à l'île Valcour.

Nous avons mis le bateau à l'eau; nous l'avons remâté. Les beaux-parents repartis avec la remorque.

Nous avons choisi de passer la première semaine seuls avec nos enfants à bord sur notre super quillard... il fallait s'organiser. Chaque soir, l'espace cuisine était démonté et changé en couchette double pour la nuit. Nous installions une toile au-dessus du cockpit, retenue par la bôme en cas de pluie. Le youyou était attaché à l'arrière du voilier ce qui nous permettait de laisser les enfants aux plages. Cette petite chaloupe nous offrait la possibilité également de servir d'isoloir pour nous reposer de ces petits monstres quand ils étaient tannants. Nous faisons des arrêts pour les courses, pour nous procurer de la glace et faire la vidange de la toilette portative.

La deuxième semaine en flottille avec le Capitaine Nemo fut nettement plus facile. Que de beaux souvenirs avec les grands-parents. Le plus vieux avait passé beaucoup de temps avec mon père qui lui montrait quelque trente ans plus tard les manœuvres qu'il m'avait

expliquées naguère. Bordée sur bordée, nous naviguions, je voyais mon père à sa barre en pleine maîtrise de son bateau, son équipière, ma mère, aux manœuvres, mon plus vieux, neuf ans, bordant les voiles. Je savais pourquoi j'avais tant voulu me rendre au lac : un rêve réalisé, les trois générations, les deux pieds sur le pont.

*Les derniers moments.* Le vent du sud était à la tempête, nous nous étions abrités à Stave Island, à l'entrée de Mallett's Bay. J'ai retrouvé mon enfance pendant ces deux jours à l'abri du mauvais temps, gâté par les bons repas de la cuisinière du Capitaine Nemo. Je revoyais mon père comme dans le temps, bricoler dans son moteur et le soir je retrouvais les jeux de cartes mon enfance. Cette baie de Stave où tant de souvenirs me revenaient : mon frère plongeant de ce que nous appelions les hautes falaises, toute la famille, figurant dans tous les films 16 mm que mon père montait... il les montrait à ses amis. Nous assistions à ses séances, fiers de notre père. Là aussi, comme pour la

navigation, j'ai été influencé. Dans Tous les films que j'ai produits dans le domaine de la voile et autres. Une belle enfance est une source qui alimente les chances d'avoir une bonne vie d'adulte. Comme toute bonne chose à une fin, il vint le moment de tirer notre révérence. Mon beau-père venait nous chercher à Burlington, mais... c'était toujours le gros temps. Derrière les salutations de mon père, je soupçonnais son inquiétude :

« Il est bien petit ton bateau ! ». Il y avait à peu près deux heures de navigation devant nous. Un départ, quelques bordées... au près serré pour se rendre à Burlington... trop de vent ! Des vagues imposantes ! Demi-tour... nous passions face à la baie où nous avions eu du bon temps. Je criai que j'allais naviguer le bateau jusqu'à une petite marina à Mallet's Bay, que je me rendrais à Burlington autrement et je rejoindrais le beau-père qui devrait nous attendre à la marina avec la remorque... ce qui fut fait. Je décidai de rejoindre Paul « sur le pouce ». En écrivant ceci, je me rends compte que c'était très

généreux à Paul de me rendre ce service. J'amenai mes deux gars avec moi ce qui allait m'assurer d'avoir un *lift*. Il était arrivé à peine quelques minutes avant nous. Le retour, la remorque à l'arrière de la voiture. Le Capitaine Nemo avait rejoint Françoise. La R12 harnachée à la remorque, une autre voiture, un bon samaritain assurait une plus grande puissance à la petite Française et hop...! La bise à tout le monde. J'ai compris pourquoi il fallait que j'aille au lac Champlain... mon père décédait un mois plus tard.

### **Le décès de papa**

Nous sommes à Léry, je suis au bord de l'eau avec mon beau-frère Pierre Bérubé, il habite tout près de chez nous. Franco s'approche de nous, elle semble bouleversée.

« Ta mère vient de téléphoner : ton père se meurt ! Tu dois te rendre à l'Hôtel Dieu. Il a été admis ce matin en toute urgence ». Rapidement, Françoise et moi, traversons le pont Mercier vers Montréal, le temps est

clair, sûrement, vent du nord-ouest, aucun nuage sur le mont Royal, pas de pollution apparente. L'oncle Jean-Pierre est décédé sous un ciel identique au mois d'août, quelques années auparavant. Papa va-t-il passer dans l'au-delà sous des conditions atmosphériques identiques. Le vent était assez fort pour faire, sous le pont, des vaguelettes dans des eaux habituellement aplaties par le courant vif qui précipite les flots du Saint-Laurent vers le port de Montréal. Le vent idéal pour hisser les voiles afin de partir pour un long voyage, destination inconnue ! Celle-ci sera-t-elle sans retour, sans port d'attache ? À l'hôpital, une infirmière nous conduit à la salle d'opération. Il y a plusieurs médecins autour de papa. Il faut dire qu'il était membre du conseil administratif de cet hôpital; on ne voulait pas le perdre. Il est branché de partout, quelques instants : son thorax se gonfle, se dégonfle... et encore ! Les responsables regardent ma mère, un regard laissant savoir qu'il n'y avait plus rien à faire. Ils le débranchent et... il avait largué les

amarres.

Papa fut exposé à dans le grand salon de l'Hôpital Pasteur. Son cercueil était fermé; quelques bouquets de fleurs, des chaises, quelques cadres aux murs. Une grande photo de papa, elle était là depuis toujours; une photo, très petite, du pape de l'époque, une autre, à peine visible de la sœur supérieure de l'hôpital. En fait, il n'était pas exposé, le cercueil était fermé et dessus, il y avait une photo de lui sur son bateau.

Beaucoup de gens sont venus : la parenté, cousins, cousines... mais surtout, beaucoup d'anciens patients. Il y avait beaucoup de gens qui s'étaient fait soigner à Pasteur pour la polio et toute la série des maladies contagieuses. L'hôpital Pasteur et le patron avaient joué un grand rôle. Les gens racontaient comment ils avaient été bien soignés; c'était touchant d'entendre tous ces témoignages. Un homme dans la force de l'âge s'approche de moi et me raconte les détails de son hospitalisation; il avait les larmes aux yeux. Un autre me raconta qu'il

était resté un mois dans un poumon d'acier, qu'il avait guéri et qu'il était parti chez lui sur ses deux pattes. Un qui marchait tout croche avec des séquelles de la polio. « Vous, pourquoi étiez-vous venu à l'hôpital ? — Je suis le fils du Docteur Charbonneau ».

Gaby, la demi-sœur de maman et la secrétaire de papa, avait préparé un beau texte qu'elle avait encadré et placé à côté de sa photo : texte bref, mais significatif et une petite photo de papa dans le coin gauche en haut du texte. Tout à coup, la photo est disparue. Un émoi nous envahit, on regarde autour, elle n'est plus là. Le temps passe; ma sœur Pierrette, comme d'habitude, s'énerve, elle va voir Gaby... Niet ! Personne n'est au courant. D'autres visiteurs donne d'autres explications et des témoignages, larmes... Surprise ! Une personne, à la porte distribue des feuilles aux gens qui sortent, un peu comme ferait un homme à la porte d'une église en espérance de se faire élire à un poste politique quelconque. Surprise ! On avait imprimé la photo et le texte sur papa et on le

distribuait à ceux qui étaient venus lui rendre témoignage.

Le dernier jour, on s'apprêtait à quitter le salon; seuls les proches étaient encore là. C'était la fin. Isabelle, ma fille, qui était sur le point d'avoir cinq ans, s'approcha du cercueil et s'exclama : « Grand-papa, jamais je ne t'oublierai, dis-moi que tu m'aimes ». Les larmes ont fusé de partout, plus personne ne se contenait. Il n'y a pas eu de services religieux ni d'enterrement, il y avait grève au cimetière de la Côte-des-Neiges.

### **Le dernier voyage du capitaine**

Septembre 1975, lac Saint-Louis, samedi 11 h 30. Endimanchés, l'air triste, nous marchons sur le quai du Royal St-Lawrence Y. C. vers trois bateaux : le Capitaine Nemo, La Déferlante et le Beaver. Nous sommes prêts pour un petit voyage bien spécial. Personne ne parle: une dame d'un certain âge, ma mère, quelques autres têtes blanches, de jeunes adultes, des enfants, quelques adolescents, des fleurs et notre peine. Nous nous

répartissons sur les trois bateaux.

Les moteurs ronronnent, je suis à la barre du Capitaine Nemo, ma mère à mes côtés, vibrante d'émotions face à la perte de son compagnon de vie. Parmi les autres proches embarqués, il y a mon frère. Il a laissé son fils aîné se charger de son bateau. Le beau-frère anglais (il en faut un par famille) est à la barre de son cruiser. Les trois bateaux se suivent, nous prenons la destination de la bouée verte, AC 51, à la profondeur de 29 pieds et c'est là que ça se passera. Nous conduirons le capitaine au lieu de son dernier repos à bord de sa goélette : 40 pieds à sabler, à astiquer et à repeindre chaque année, des voyages sur le fleuve, vers le lac Champlain, des étés passés à bord. Je le revois, ce « Grand Mât » (*Capitaine*) m'expliquant les rudiments de la voile, jouant admirablement bien son rôle de capitaine et de père.

Le profondimètre cherche le « 29 pieds » de la carte; nous tournons, revenons; La Déferlante et le Beaver suivent religieusement, nous n'arrivons pas à trouver,

des visages s'assombrissent. Pourtant, mon frère a tout prévu. Ça y est, le maudit moteur fait encore des siennes, il s'étouffe. Le temps de me remémorer des pannes vécues, de sa façon à lui de tout réparer. Il était Ingénieur, souvent avec des outils et des matériaux de fortune. Le courant nous dévie de notre course. Un ordre à mon frère, il est à l'avant du bateau : « Mouille ! ». Il s'exécute, l'ancre s'accroche, le bateau fait tête et s'immobilise. Croyez-le ou non, nous sommes au « 29 pieds ! ». Les deux autres bateaux viennent s'accoster à l'épaule... tout le monde embarque sur le Capitaine Nemo. Nous nous préparons, les paroles d'usage. La bôme de la misaine (espar qui tient la bordure de la voile avant d'une goélette), sortie du côté bâbord, tient une petite poulie à son extrémité et un bout ramené au bateau. Au-dessus de l'eau pend un beau petit coffre de bois précieux à l'intérieur duquel se trouvent les cendres du capitaine. Un petit coup sec et les cendres de notre père seront immergés ici, à cet endroit, choisi par mon frère; dans cette jolie boîte

qu'il a sculptée de ses propres mains. Il a même pris soin d'y couler du plomb pour qu'elle puisse caler et ainsi déposer son précieux contenu dans son ultime demeure, au fond du lac.

Quelques prières, beaucoup de larmes, chacun lance sa petite rose, des rouges pour tous, sauf une blanche, pour la dernière-née de la lignée, ma fille Isabelle, elle a cinq ans. Le grand coup est donné, la petite boîte tombe à l'eau. Alors, tout se précipite : le coffre ne cale pas ! Les roses se sauvent avec le courant. C'est la confusion totale, tout le monde s'énerve. Ma sœur aînée veut se jeter à l'eau pour aller chercher la boîte... un vrai film italien ! Je me dis que c'est sa façon de nous faire un dernier pied de nez.

Enfin récupérée ! Mais quoi faire avec cet emballage ? Il ne veut pas aller au fond, l'ultime raison de tout ce déplacement. S'il y en a pour tout prévoir ou presque, il y en a d'autres pour penser vite : je descends à fond de cale, prends un poids de châssis servant de lest, vais chercher un bout de broche et ficelle

le tout avec soin. Mon père qui réussissait toujours à se dépanner de cette manière.

Enfin, la petite boîte disparaissait vers le fond du lac Saint-Louis. Mon père, Henri, le grand mâ, à bord du Capitaine Nemo, repose au fond du fleuve Saint-Laurent dans ce coffre de pirate et y restera grâce à de la broche. Je venais de comprendre ce qu'il voulait dire quand il affirmait qu'on pouvait aller très loin avec des matériaux de fortune. La R12, elle aussi, rendit l'âme quelques mois après. L'année suivante, je partais à l'étranger pour enseigner en Allemagne : trois ans sans enseigner la voile, mais quels plaisirs d'y avoir vécu, d'avoir parcouru l'Europe du Nord au Sud, d'Ouest en Est !

### ***Le malade imaginaire, un beau coup de cœur***

Nous avons refait ce voyage au lac Champlain avec L'Embardée ce qui m'a permis de me consacrer du temps à apprendre le rôle que j'avais à apprendre. C'était après notre retour d'Europe. Nous sommes retournés au lac Champlain en amoureux à

bord de L'Embardée mais cette fois en naviguant. Ce fut toute une aventure sur ce petit 22 pieds. Le trajet était long, en grande partie en utilisant le moteur; je racontais à Françoise toutes ces aventures que j'avais vécues. Je profitais de ces grandes journées à moteur pour apprendre mon rôle. Oui, j'ai déjà fait du théâtre... j'ai eu le plaisir de jouer dans le *Malade imaginaire* de Molière. Une belle aventure, une belle réussite. Beaucoup de travail, belle expérience. Près de six mois pour apprendre le rôle... et pratique après pratique, pour le rendre.

Ça s'est passé deux ou trois ans après mon retour d'Europe. Jean Legouellec, directeur *Production le théâtre occasionnel de la ville de Châteauguay*, communique avec moi : « Louis, avant de partir pour l'Europe, tu as déjà fait le médecin dans la pièce « *Maladiras-tu ?* ». Aimerais-tu jouer un malade, *Le Malade imaginaire* de Molière »? Une rencontre a eu lieu pour des explications et propositions d'aide de la municipalité : cours de théâtre offert par la ville avec le metteur en scène de

la pièce, une soixantaine d'heures, deux soirées par semaine. J'assiste à une formation intense et sans compromis, leçons sur la pose de la voix, correction d'accent et gestuel. L'objectif est de vous préparer à jouer un classique... ça demande beaucoup de travail. *Le Malade imaginaire* a énormément de texte à apprendre : c'est lui qui tient la pièce. Ce cours se donnera durant l'hiver; la pièce se jouera en octobre.

Toutes sortes d'exercices : je pense à mon frère, pied-noir. Ça n'a pas été facile de lui casser son accent. Il devait jouer Béralde, frère d'Argan, c'était facile à jouer avec lui car nos rapports sont faciles dans la vraie vie... Toinette est la servante d'Argan. Argan lui tape dessus. C'était facile pour moi, car j'avais une certaine animosité contre celle qui jouait le rôle, question d'atomes crochus. Argan a un excellent rapport avec sa fille cadette, Louison, quand on a commencé à travailler, la petite qui jouait son rôle était en sixième année, et en septembre-octobre, lors de la présentation de la pièce, elle était dans une de

mes classes de géographie. Ce fut un moment important, un soir on aperçoit un croissant de lune, à partir duquel on peut prouver que la terre est ronde. On sort le prof de la classe, mais... Très bien, mais je me souviens plus des temps où j'apprenais mes textes. Je courais après ma fille Isabelle et je lui déclamais... « Oh ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, ou peut-être n'entendez-vous pas ? On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez ? Cela est plaisant oui, ce mot de mariage ! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Je pratiquais à la maison avec ma fille Isabelle **« Ah ! Nature, nature ! À ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier... »**. Elle rageait, se sauvait, je... Apprendre le texte fut toute une histoire. Rendu à l'été, je n'avais pas maîtrisé le quart de mes interventions. C'est là que l'on peut s'apercevoir de ma mémoire vraiment pas performante.

Le voyage au mois de juillet suivant au lac Champlain, à bord de mon voilier L'Embardée

par le canal maritime jusqu'à Sorel pour s'engager sur la rivière Richelieu vers le bassin de Chambly. Après un repos bien mérité à la marina de Chambly, nous traversons les écluses de Parc Canada vers Saint-Jean et naviguons à moteur vers Rouses Point, au lac Champlain, état de New-York. Je criais mes séquences au vent, Françoise manœuvrait le bateau. La même approche durant tout le voyage du retour. « Très patiente, ma conjointe ! ». Au mois d'août, le metteur en scène m'a envoyé un tuteur : tous les matins, il me *coachait*.

Au mois de septembre, ça y était, je maîtrisais mes textes, mais il restait à les placer aux bons endroits, avec les strophes des autres personnages. Tel soir, on pratique telle scène, l'autre soir, une autre. Trois soirs par semaine... je me rendais aux pratiques en à vélo, question d'oublier ma journée d'enseignement. Plus le temps avançait, plus le travail de comédien devenait exigeant. Il fallait aussi que le texte se déclame avec crédibilité théâtrale, au bon moment, avec les bonnes intonations. On travaille les scènes

séparément, les unes après les autres, trois soirs semaines... Ouf !

« Écoutez, demain, je ne serai pas ici. Travaillez des scènes dans lesquelles je n'apparais pas. Je m'en vais au théâtre à Montréal; il y a un Molière. C'est le soir où les comédiens parlent avec les spectateurs et j'ai besoin de réponses qui pourraient m'aider ». La pièce était superbe, le jeu impeccable. Pendant la réunion avec les comédiens, j'écoute les intéressés poser leurs questions, j'entends les réponses... je lève la main, on me fait signe : « je travaille actuellement *Le Malade Imaginaire* et je suis le malade... ce n'est pas évident : tout un projet. Voici ma question : quand saurais-je que je maîtrise mon personnage ». Réponse « Le soir de la première ! ». J'ai fini par y arriver et sans anicroche.

La comédie était montée avec des intermèdes musicaux à la fin de chaque acte, y compris l'intronisation finale d'Argan face à la médecine. Une des thématiques importantes du *Malade imaginaire*, bien

orchestrée par le metteur en scène était de rire sur la mort : Argan craint de mourir, les amants Angélique et Cléante songent au suicide si jamais ils sont séparés, la plus jeune fille d'Argan fait semblant de mourir, pour échapper à la correction. Et, temps d'arrêt marqué, Argan feint la mort afin de connaître les vrais sentiments de sa femme et de sa fille aînée. La scène est intercalée avec des arrangements de clavecin joués par le professeur de musique de l'école secondaire où j'enseigne. Il accompagnait de superbes jeunes filles dans des ballets, des adolescentes, initiées à cet art par leur professeur d'activités périscolaires.

*Des moments forts.* Pour une raison quelconque, j'ai oublié, la scène se termine alors que je suis couché par terre, probablement une fausse syncope. C'est l'entracte, j'avais l'habitude d'aller me reposer à la bibliothèque. Je m'étendais sur une table puis repos ! Mais ce soir-là, j'ai comme oublié de me réveiller. J'ai appris plus tard, que c'était la panique : Argan n'est plus là ! Je

suis arrivé juste à temps. Je l'ai échappé belle ! Je reprends ma position, couché par terre et... un fou rire intérieur ! Et quand le rideau s'ouvre, la bedaine me saute. L'auditoire s'esclaffe, croyant que ça faisait partie du scénario. Et hi ! hi ! le metteur en scène nous avait bien avertis qu'on ne changeait rien au scénario et qu'on n'improvisait pas : « Ce n'est pas de *La commedia de l'Arte* où les acteurs improvisent des comédies marquées par la naïveté, la ruse et l'ingéniosité ».

Nous avons joué cette pièce aux élèves de l'école secondaire Marguerite-Bourgeois et quatre soirs au public. Il y eu beaucoup de travail et de dépenses pour si peu de présentations. Une soirée gala a été organisée avec les dignitaires de la communauté de Châteauguay. La présentation était suivie d'un genre de réception huppé à la cafétéria de l'école. Elle avait été décorée pour la circonstance. Legouellec voulait que les comédiens se déguisent en gens de la haute, smoking, robe de soirée... Wow ! On le rencontre et on lui fit part des coûts de

location, l'idée a été vite abandonnée. On assistera à ta réception, mais comme ils sont venus pour voir des comédiens, on viendra en costumes de scène, sinon on n'ira pas ! Ce fut une cérémonie agréable, la belle société de Châteauguay y était. Une des soirées m'a particulièrement touché. Il y avait eu des billets vendus à des cousines que je n'avais pas vues depuis longtemps, de bons amis... et en plus, quand je suis arrivé à la maison ils y étaient tous. Franco, mon épouse, avait préparé une fête, c'était le 28 octobre, ma date de naissance. **« Je te remercie encore de m'avoir appuyé dans tous mes projets ».**

### **Notre vie au 918, chemin du Lac-Saint-Louis**

Françoise et moi avons décidé d'avoir des enfants et de nous en occuper. Nous avons tous les deux vécus avec des parents heureux et responsables, c'était un bon départ pour savoir comment fonder une famille. Quelques exemples clairs des qualités qu'on voulait qu'ils acquièrent. Il n'y avait pas de consignes

écrites, mais il y avait une ambiance aimante. Nous ne voulions pas d'enfants qui se poussaient, qui se donnaient des coups, se mordaient, se griffaient, pleurnichaient, se plaignaient pour rien, mentaient et endommageaient le matériel.

On n'avait pas écrit tout cela, mais on s'est organisé, par nos exemples et par quelques redressements pour qu'ils comprennent. En étant clairs et en aidant nos enfants à devenir des personnes respectueuses, coopératives, collaboratrices et responsables, nous avons réussi à les voir devenir des individus appréciés de tous.

Nous avons toujours été fiers de nos enfants. Ils sont capables de faire face à la vie comme elle se présente et c'est un peu grâce à l'élan que nous leur avons donné. Aujourd'hui, alors que ma vie achève, nous sommes fiers, Françoise et moi de nos enfants, de la vie qu'ils mènent.

Le 918, chemin du Lac-Saint-Louis à Léry fut notre maison familiale. C'est dans cette maison que notre famille a vécu, jusqu'à ce

que les enfants deviennent adultes. Stéphane était né avant que nous l'achetions. Franco et moi avons toujours rêvé d'une maison à étage avec un escalier ouvert menant aux chambres des enfants.

Nous avons, avant, loué une petite maison sur le boulevard de Léry; c'est là que Stéphane était né. Ville de Léry était bien situé pour me rendre à mon travail. Françoise était en pays de connaissance, ayant passé tous ses étés sur le bord du lac, sur le bord de la rivière Saint-Jean aux confins de Léry et de Châteauguay où elle s'était fait des amis.

Papa venait occasionnellement, pour notre plus grand plaisir, déjeuner à la maison dans notre petite maison du boulevard de Léry. L'hiver, le samedi ou le dimanche, alors que ma mère passait du temps en Floride, il apportait ses patins et nous allions patiner tous les quatre sur le lac. Stéphane dans le traîneau derrière nous; nous passions de bons moments. Papa avait beaucoup d'affection pour son petit-fils. Jasettes en rapport avec mon travail et de la maison que nous

habitions. Cette nouvelle maison, nous l'avons acquise grâce à l'aide financière de mon père. Lors d'une de ces rencontres hivernales, mon père me demanda si j'aimerais m'acheter une maison comme avaient fait mon frère et mes sœurs. Je venais de commencer à travailler, je lui fis part qu'il me faudrait attendre, question d'amasser l'argent nécessaire à un tel projet. Papa prit son air sérieux et m'offrit de m'aider : « Je t'avancerai un montant de départ et te prêterai la balance que tu me payeras chaque mois. Je peux te le consentir au tarif de la banque (7 %) pour la période. » (Les taux d'intérêt étaient montés plus tard jusqu'à 21 %.) C'est à ce moment qu'on s'est mis à chercher une maison dans le coin. Cette nouvelle maison, nous l'avons acquise grâce à mon père. Nous l'avons trouvée cette maison familiale : il y avait des poutres, un escalier, rampe ouverte sur le salon, un foyer naturel, quatre chambres en haut, vue sur le lac, bon terrain, des arbres.

Notre maison était chaleureuse, peut-être parce que nous l'étions. Des partys de Noël

avec les parents de Franco, Pierre Bérubé, le frère de Franco, et Andrée sa conjointe. Lors de leur mariage, l'organiste jouait « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment... ». Ils sont toujours en amour. Je me souviens des bûches de Noël que Gertrude faisait pour Pierre; son anniversaire de naissance était le jour de Noël. Une année, comme la fête était chez nous, j'avais dit à belle-maman que je m'occuperais de faire la bûche : catastrophe, elle s'effritait au fur et à mesure que je la roulais... j'y ai mis du glaçage... Niet ! Elle n'était guère mieux... je l'ai mise de côté et j'en ai fait une autre. Hourra ! Au deuxième essai elle était superbe. La soirée arrivée, Françoise avait préparé un festin presque aussi beau que celui que faisait la belle-mère, cordon bleu. Arrive le dessert, je mets sur la table la bûche massacrée et dis : « Bonne fête Pierre ! J'ai fait mon possible, mais... ». Déception... il n'osait rien dire... ni une, ni deux, je retourne à la cuisine et mets sur la table mon petit chef-d'œuvre. Tout le monde a bien ri.

## Un troisième enfant

Gertrude et Paul étaient à la maison, ils gardaient les enfants. Franco et moi décidons d'aller faire un tour de voiture dans le bout de la rivière Châteauguay, un retour sur nos histoires de jeunesse. C'est là, sur cette route que je lui avais montré à conduire et qu'un gentil monsieur avait sorti son tracteur pour venir tirer la voiture du fossé dans lequel elle s'était embourbée. Cette mésaventure ne nous avait pas empêchés de nous arrêter dans un petit coin sombre, question de nous découvrir sexuellement, nos petites et grandes jouissances. Les souvenirs remontaient; la conversation s'orientait, ni une ni deux, on retrouve notre petit coin de nos voluptés ravissantes. Incapables de se contenir, ce fut l'endroit, sur la banquette de la voiture que l'appel d'Isabelle fut enregistré : à cette époque, toutes autres rencontres à la maison étaient protégées. Neuf mois plus tard : « C'est une fille ! ». Encore une fois, j'étais là, à la sortie de ce beau cadeau. Je me suis dépêché de téléphoner à mes parents et ceux

de Françoise. Aussitôt, nous la baptisons et nous accompagnons cette fête religieuse d'une petite réception dans la joie de ce beau cadeau du ciel.

Quand Isabelle est née, j'ai planté un arbre qui était devenu mature quand j'ai vendu la maison. Ma fille, elle aussi avait taillé sa destinée et volait de ses propres ailes.

### **Stéphane avec Michèle Faubert : sa difficulté de parole**

Il s'en est passé des choses dans cette maison. J'entends encore mon fils Stéphane et sa petite amie, Michèle Faubert, jaspiner dans la balançoire (ils avaient six ou sept ans) et chanter « bleu, bleu, l'amour est bleu ». Je revois ma fille Isabelle organiser des spectacles pour ses petits amis : des chaises pour pouvoir bien les accueillir avec des petites séances bien préparées. Je vois encore mon fils Éric partir livrer ses journaux, tous les matins et particulièrement ce fameux matin de grosse tempête de neige. Je me suis habillé et lui ai offert de le conduire pour sa corvée. Je me souviens de son sourire quand il m'a vu

sortir de la maison et qu'il a compris mes intentions : la visibilité était presque nulle. Je me rappelle aussi... mon fils Stéphane a pris du temps à parler. Mon père, pédiatre, nous avait dit « Ce n'est pas grave... Einstein n'a pas parlé avant sept ans et... ». Françoise a décidé, quand même, de communiquer avec le département d'orthophonie du CHU Sainte-Justine. Quelques conseils, et plusieurs rencontres. Elle y allait une fois par semaine accompagnée d'Éric. Une fois, elle s'est trouvée à traverser le chemin de la Côte-Sainte-Catherine à Montréal (artère très achalandée) avec Éric qui s'était carrément assis dans le milieu de la rue. Elle l'avait en laisse. Elle a dû le porter comme une valise sur le trottoir. Ce n'était pas facile, surtout qu'elle était enceinte, pleine ceinture, d'Isabelle. Les conseils des intervenants : parlez de ce à quoi il s'intéresse; mettez-vous à la hauteur de l'enfant; attirez l'attention sur votre visage; parlez à l'enfant de ce que lui ou vous faites, entendez, voyez ou ressentez. Ils recommandaient d'utiliser l'auto-

verbalisation en usant le pronom « je ». Vous devez parler à haute voix, je lave l'assiette, je frotte le verre etc. Vous capterez probablement l'attention de votre enfant, puisque vous parlez de ce qui l'intéresse. Vous pouvez aussi décrire des émotions que l'enfant n'exprime pas encore avec des mots (ex. : Tu es triste. Tu es fâché. Tu es tanné.), de même que des états (ex. : Tu es fatigué. Tu as froid.) L'enfant apprendra par le fait même qu'on doit utiliser le « je » en parlant de soi et le « tu » en parlant de l'interlocuteur.

Imitez l'enfant pour qu'il en fasse autant. Vous pouvez imiter les sons, gestes, mimiques, expressions faciales et mots produits par votre enfant. Vous envoyez de cette façon à l'enfant le message que vous vous intéressez à lui et que vous vous mettez à son niveau. Le fait d'imiter l'enfant l'incitera lui aussi à vous imiter. Stimuler les tours de rôle, dans le jeu et la conversation, cela amène l'enfant à attendre son tour, de tenir compte de l'autre et de participer activement aux échanges. Donnez à l'enfant la chance de faire

des demandes : il est important de donner à l'enfant la possibilité de prendre les devants dans la vie quotidienne. N'allez pas au-devant de ses besoins ! L'enfant pourra alors se pratiquer à verbaliser ce qu'il désire. Vous pouvez occasionner des situations où l'enfant devra exprimer une demande. Il y avait d'autres exercices à faire, alors nous téléphonons à la clinique pour organiser des rendez-vous.

On a fait faire à Stéphane toutes sortes d'exercices. Je me souviens d'avoir acheté des gants de boxe, question de lui montrer à se défendre. On allait s'entraîner à ce sport dans le sous-sol avant le souper. Il apprenait à se protéger et à rendre les coups. Il a réussi à me donner un bon coup sur le nez et ... il a saigné; les larmes ont fusé « J'ai fait mal à papa ! ». Il était tellement malheureux. Nous l'avons bien consolé et lui fit comprendre que ça faisait partie du jeu et que ce sont des événements qui arrivent.

Par ailleurs, je me rappelle qu'il avait été impressionné par un dessin « un enfant, un

arbre, le petit n'avait pas le droit de monter dans l'arbre; la maman ne voulait pas... » Franco avait compris et elle a décidé de laisser plus de liberté à son fils.

### **Stéphane passe à la maternelle**

Quand il est passé à la maternelle, il ne parlait pas vraiment. On se demandait comment il se débrouillerait.

La maternelle de Ville de Léry était dans un petit coin champêtre, là où aujourd'hui se trouve la Station de L'Aventure, Maison de la Famille : une seule pièce, terrain boisé, une dame très maternelle et dévouée. Tout semblait bien aller, mais pour une raison quelconque, probablement une grippe, on a été obligé de garder Stéphane à la maison. Ouf ! Pas évident, notre grand garçon ne voulait plus y aller. Nous avons rencontré l'éducatrice, nous avons essayé d'organiser une approche pour réussir à lui donner le goût d'y retourner après quelque temps. J'ai organisé une stratégie, un petit plan... il devait y aller seulement l'après-midi. Une journée de beau temps, nous étions en saison

douce... donc pas de vêtements compliqués, vêtu comme s'il allait jouer dehors. L'autobus ne tarderait pas à passer. « Stéphane, c'est aujourd'hui que tu retournes à l'école ! Je vais monter avec toi dans l'autobus et... ». Rendu à destination, il se leva du banc, me regarda et... je suis descendu de l'autobus un peu plus loin et je suis revenu chez moi à pied, un bon 2 km sourire aux lèvres... Ouf !

Nous avons su qu'il s'était bien intégré et, bien qu'il ne parlât pas plus, il se faisait bien comprendre et s'était fait ami avec tout le monde. Il continua ses visites à Sainte-Justine. À l'aide d'un de ses rêves, sa maman lui disait de ne pas grimper dans un arbre. Ils ont compris et ont suggéré à la maman de lui laisser faire des jeux un peu plus difficiles. Stéphane s'est mis à parler et depuis, il n'a pas arrêté de parler. Aujourd'hui, quand nous allons skier à Bromont, il commence à parler en sortant de la maison et... il n'arrête qu'en descendant la côte et encore.



L'écriture de ma biographie me demande

un effort soutenu. Je dois prendre des poses. Le tour du domaine à vélo par exemple et d'autres randonnées dans les pistes cyclables du coin : canal de Beauharnois, la piste vers la ville de Sainte-Martine, aux îles du Parc régional des Îles de Saint-Timothée. À la fin de la journée, nous nous assoyons au bord du lac, dans le domaine des Érables, et nous nous amusons à chercher à personnaliser les formes de nuage comme lorsque nous étions enfants. Nous nous rappelions les moments importants de notre vie. Nous nous joignons à des amis du domaine pour observer les couchers de soleil. Ils racontent leurs aventures de bateau sur le lac Saint-Louis, leurs histoires de pêche.

Je retourne à mes écritures...

## **Retournons à l'école de voile**

Nous décidons de changer de plan d'eau. Nous avons acheté un plus gros bateau, ce qui nous permettait de plus grandes

possibilités de navigation. Nous pouvions beaucoup plus voyager avec La Marotte sur le lac Champlain. Avec ce petit quillard, nous avons choisi comme port d'attache Chasy River. J'avais fait cette acquisition avec Jean-Paul. Cet achat du petit quillard de 26 pieds me permit de donner des cours de voile au lac Champlain. D'abord, seulement les week-ends, nous recevions les clients à bord, nous fournissions la nourriture. Il y avait de la formation, mais c'était surtout *relaxe*; les gens adoraient leur séjour. Françoise était mon équipière-cuisinière, le tout allait à la merveille. Jean-Paul et moi partagions le temps du bateau : chacun sa semaine, on devait rapporter nos traîneries, voir à la vidange de la toilette, nettoyer le bateau, rapporter ses objets personnels. Jean-Paul a fini par comprendre quand j'ai bu les bouteilles de vin qu'il avait laissées à bord. J'ai racheté sa part. Le temps a passé, j'ai perdu mon amoureuse, ma conjointe.

**Françoise est partie naviguer sur d'autres**

## **flots**

Quand Françoise est partie naviguer sur d'autres flots j'ai ou j'ai fait préparer des repas par la cuisinière de l'école Marguerite-Bourgeois où j'enseignais à l'époque. Pour ce qui est des cours de navigation je ne faisais que des week-ends. J'ai réfléchi et suis arrivé à la conclusion, que la tâche d'un plaisancier est aussi d'organiser sa bouffe à bord pour le séjour qu'il entreprend, donc... c'était, pour moi, la première chose à régler. Le temps a passé et il a fallu que je fasse ma planification en fonction des imprévus : la vie est bonne conseillère... tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. J'ai toujours beaucoup appris des gens qui sont venus sur mes bateaux; à force d'observer et d'écouter les stagiaires qui embarquaient, j'ai réussi à m'enligner en fonction des difficultés qu'ils avaient à apprendre. C'était bien, autant pour eux que pour moi. Surtout, quand les stagiaires venaient passer du temps à bord pour un stage au lac Champlain, ils savaient à quoi s'attendre. Je leur fournissais des documents

avec toutes les définitions et explications nécessaires. J'appris à jamais tolérer ce qui ne s'endurait pas. Au fur et à mesure je précisais ma façon de penser face aux choses importantes à prévoir lors de leur séjour. Plus j'avancais dans le temps... s'ils voulaient devenir de bons plaisanciers de voile, il fallait qu'ils comprennent qu'il y avait beaucoup de choses à planifier et à organiser surtout pour ceux qui venaient passer une semaine à bord.

### **Le divorce a été difficile**

J'avais besoin de comprendre. J'avais senti qu'il se passait quelque chose, faible communication entre ma femme Franco et moi. Ma vie amoureuse semblait embrouillée, mon sommeil perturbé. J'avais l'impression d'un automne terne, ce qui n'était pas habituel chez moi. Quelques week-ends en bateau, mais... Isabelle, notre fille, était venue à bord. Un temps maussade, qui s'agrémenta par une visite au centre commercial à Plattsburgh. Une fatigue soudaine... m'asseoir sur un banc face à une certaine décoration inanimée.

Les deux filles viendraient me rejoindre. Je regardais les enfants jouer autour d'un bidule sans âme, comme la région avoisinante. La clientèle fréquentait le centre commercial pour se divertir avec des amis ou des membres de leur famille. Ils faisaient des achats de quelques bidules, des enfants qui chialaient, d'autres qui se barbouillaient la face de crème glacée, le petit qui tirait les couettes de sa grande sœur, le père qui transportait les sacs de madame, entendre « Mais monsieur, c'était en solde pour tout le week-end... ». Ce n'était pas passionnant... Alors, j'essayais de me rappeler ce que nous avions vécu en Europe; me rappelant des nombreuses places visitées : les musées, Paris et toutes les grandes villes, les campagnes françaises, la Bretagne, le vélo à Lahr, en Alsace, les corridas en Espagne, Legoland au Danemark, les enfants avaient tant aimé... les images déferlaient, laissant filer dans le vide ce décor exécrationnel. Aurions-nous été plus heureux à rester vivre en Europe ? Et mon école de voile ? Non ! C'est probablement la

seule chose qui me tient à cœur. Et mes enfants ? Nous avons retrouvé notre maison. Ce n'était qu'un tas de briques ! Et tes films ? Oups ! Cet ornement n'aidait pas mon humeur. Comment vivre dans un environnement si terne ? J'aurais dû laisser les donzelles aller faire leur lèche-vitrines et être resté seul au bateau. Au moins, lui ne me contredisait pas. J'avais comme une écharde dans le pied.

Comme nous avons été chanceux durant notre vie en Europe. Tout ce qu'on avait vécu. Ce dernier temps de Noël avec Françoise avait été correct, mais... mon sommeil était toujours troublé : fatigue... des rêves perturbés. C'était comme si on s'apprêtait à tirer le tapis sous mes pieds. Plus tard, je me suis aperçu que mes songes me parlaient... J'avais des précisions sur la période difficile avec mon épouse, mère de mes enfants. Durant la période de Noël avant son départ, mon sommeil était de plus en plus perturbé : nuits troublées. Il fallait que je comprenne pourquoi nous n'avions plus de

communication franche et directe. J'avais des rêves étranges. J'avais pris contact avec le psychologue qui m'avait prêté main-forte pour une question d'orientation professionnelle. Françoise et moi n'arrivions pas à exprimer le malaise qui nous hantait. Grâce à son soutien, j'ai fini par saisir que Françoise et moi aurions intérêt à nous rencontrer en terrain neutre. Elle finit, à la suite de nombreuses altercations par accepter cette confrontation, fin février. C'est à ce moment-là que le chat est sorti du sac : elle affirmait qu'elle voulait mettre un terme à notre relation de 25 ans. Retour à la maison : baisse d'une intensité... elle voulait finir cette vie comme on l'avait vécu. Nous étions en début février; plus de trois mois difficiles. Effritement soutenu de ce que nous avons vécu. Elle partait et réfléchissait sur son avenir et deux mois plus tard, elle emménageait avec un ami commun... Aujourd'hui, 30 ans plus tard, elle vit toujours avec Léo et ils sont heureux!

Aux vacances de février, Françoise

s'apprêtait à ramasser ses pénates, mon fils Stéphane m'a convaincu de partir en vacances pour aller faire du ski durant le congé scolaire d'hiver... Il s'occuperait de sa mère. « Ce n'est pas à toi à t'occuper de cela ! »

### **Me sauver dans les Cantons-de-l'Est**

Une amie s'est organisée pour qu'un beau-frère ou un cousin, je ne sais trop, me prête sa maison, durant les vacances d'hiver, dans un coin éloigné des Cantons-de-l'Est. Mon chien, m'accompagna avec mes skis de fond, mes bottines appropriées, mes effets personnels et un peu de bouffe. La maison, m'avait-on dit, est assez loin du village, les voisins sont éloignés. On m'avait dit que ça prenait deux bons sacs de couchage, le chauffage est sommaire, par contre il y a beaucoup de bois de chauffage. Voici les clés, les indications pour t'y rendre. Il y a ce qu'il faut, la vaisselle, les ustensiles et les couchettes. Je partis donc pour cette contrée, accompagné de mon fidèle compagnon.

Effectivement, c'était sommaire pour avoir

de l'eau, il fallait aller la puiser dans un bassin dans la cave. Un ruisseau souterrain passait dans la cave de la maison. Du bois reposait à côté du poêle (à bois) de la cuisine. Un peu de bois cordé à flanc d'une fournaise dans la salle connexe, ce qui ressemblait à un salon. Le tout qui saurait assurément fournir une belle chaleur à condition de l'alimenter. Mon chien me suivait, reniflant, lui aussi c'était sa nouvelle demeure. J'alimente les sources de chaleur et me prépare un petit souper et... « Fille, c'est ici que nous allons passer la semaine. Notre cabane au Canada, comme disent nos amis les Français ». Il ne me répondit pas, mais il se coucha près de la chaleur. Et moi, me glissai dans mon sac de couchage que j'avais eu le soin de réchauffer à côté de la source de chaleur la plus évidente. Quel soulagement de tomber endormi ! J'avais déjà une grosse journée dans le corps après avoir parcouru une longue route et subi des émotions fortes.

Le lendemain matin, heureux de me retrouver dans ce décor, je savais que je

passerais une belle semaine. Il faisait beau. Un soleil radieux brillait à l'horizon, toute cette neige blanche, les conifères alourdis par la nature hivernale et aucune maison aux alentours. J'avale une bouchée et je fais la visite des dépendances de la maison. Un petit hangar qui avait dû sûrement abriter des poules avec une grosse remise; j'y entre toujours suivi par mon fidèle compère. Il y avait là certainement suffisamment de bois de chauffage pour alimenter le poêle pour toute une année et plus. Deux ou trois sortes de scies, des haches, des chevalets, du bois de construction... de quoi tenir un homme occupé tout un hiver.

Un lunch et bien habillé, je pars en excursion de ski de fond : il fallait découvrir la région. Fille (le nom que lui avait donné Isabelle, c'était un chien errant qu'elle avait ramassé), suivait mes traces. Sapins et épinettes chargées de neige donnaient l'impression de nous saluer. Leur hommage nous offrait des rayons de soleil occasionnels. Certaines ouvertures sur la

forêt permettaient de nous présenter des congères volumineuses : efforts pour moi et Fille. Les jaseurs des cèdres, les harfangs des neiges, les gros-becs errants se pointaient occasionnellement le bec. Par moment, Fille semblait récalcitrante à continuer. Moi et mes skis l'encourageons. Comme c'était notre première journée, nous sommes revenus assez tôt. J'avais remarqué qu'il y avait un voisin au loin sur la route, probablement un peu moins d'un kilomètre. On devrait aller les saluer. Mais pas ce soir... couchés tôt après souper, nous nous promettons une autre belle excursion pour le lendemain. Ma petite radio portative que j'avais pris soin d'apporter nous annonçait une tempête de neige pour le lendemain ou le jour suivant.

Je vais dans la remise, préparer du bois pour le chauffage, le fendre pour pouvoir le rentrer dans les poêles. De quoi se réchauffer les muscles avant l'excursion. Tout le long du trajet, j'accrochais des petits rubans rouges aux branches : la neige aurait peut-être pris soin de faire disparaître nos traces et... mon

chien aurait peut-être pu se retrouver par les odeurs. Belle précaution de ne pas m'y être fié! La neige se mit à tomber à la mi-journée. C'était féérique ! Plus on se rapprochait de la maison, moins mes traces de skis étaient visibles et je reste persuadé que mon chien n'aurait pas été un guide efficace. Dure journée ! Un souper et ma décision étaient pris : j'irais rendre visite à mes voisins. « Viens Fille, on va aller marcher ». Jamais cette chienne n'avait refusé une promenade avec son maître. Elle resta là couchée sur le ventre, le museau sur ses deux pattes et ne bougeait plus : elle avait son voyage !

Les voisins étaient de charmantes personnes. Notre hébergeur les avait avertis qu'il y aurait quelqu'un qui viendrait passer une semaine à la maison. D'où venez-vous ? Comment l'avez-vous connu ? Comptez-vous revenir ?

La semaine fut fort agréable... elle me fit le plus grand bien. Je retrouvais ma maison, l'abcès était disparu il fallait passer à autre chose. L'école et les responsabilités

fonctionnelles. Je pensais au printemps suivant, j'allais quand même mettre mon bateau à l'eau.

## **Retour à la maison**

La maison était grande. Stéphane, notre plus vieux, était déjà en couple; ils avaient leur maison. Isabelle, la plus jeune était au Cégep et en appartement à Montréal. Éric était encore à la maison, mais aux études, lui aussi au cégep, il avait sa voiture, du travail à temps partiel. Il s'organisait, peu présent à la maison, et moi qui avais toujours été entouré d'une famille. J'ai eu du temps pour revivre tout le bonheur vécu dans cette maison. L'agrandissement de la maison l'année avant notre départ pour l'Allemagne : l'allonge, côté N.-E., qui avait donné tant de beauté à notre résidence et un espace pour une nouvelle chambre à coucher plus isolée pour notre intimité... puisque les enfants grandissaient.

Nous en avons bien profité durant l'année qui suivit la construction. Mon père a pu voir les travaux presque terminés, juste avant son

décès. Au retour d'Allemagne, les enfants étaient encore jeunes, Stéphane en secondaire IV et Éric et Isabelle, encore à l'élémentaire. Cette maison a toujours abrité une petite famille heureuse avec une belle intimité pour maman et papa.

Je revoyais ma maison dans le décor enneigé, le foyer que nous avons tant regardé durant toutes ces années, l'échelle de meunier qui montait dans cet espace au-dessus de notre chambre où on pouvait lire tranquille. La salle à manger, lieu de rencontre pour partager des repas avec des amis et l'escalier qui montait aux chambres des enfants. Ce fut un moment pénible.

## **Organiser ma nouvelle vie**

Mais, dans ce nouveau contexte, le départ de Françoise qui pesait accompagné de ma solitude, il fallait que je commence à organiser ma nouvelle vie. Françoise m'avait laissé entendre, peut-être pour me ménager, qu'elle partait réfléchir et qu'au printemps, elle verrait. Ce fut la seule fois de ma vie que

je ne voulais pas voir arriver cette saison. Je ne voulais même pas voir les feuilles des arbres se pointer. Peut-être, se revoir occasionnellement. Ouf ! J'espérais, mais j'en doutais. Juste la circulation me tapait sur les nerfs au plus haut point. Comme d'habitude, le pont Mercier, le boulevard Métropolitain, en reconstruction avaient comme résultat de rendre la circulation impossible vers l'île de Montréal. Je me dépensais à l'école, les jeunes me permettaient de me dérider. J'inventais de nouvelles approches d'enseignement divertissantes. Les jeunes appréciaient et ainsi me procuraient une certaine joie de vivre.

*La Balade du Chien loup* vint à ma rescousse : quand je filais un mauvais coton et que je n'avais pas le goût d'enseigner je leur lisais un ou deux chapitres de ce livre. Je leur allouais du temps pour écrire le résumé et faire une illustration témoin de ce que l'épisode leur avait apporté. Ça m'aidait à faire ma journée. Je me souviens qu'une année je m'étais procuré un exemplaire additionnel que

j'avais donné à une bonne élève. Quelques années plus tard, j'ai rencontré sa mère. Je me renseigne auprès d'elle comment sa fille se débrouillait; le passage au secondaire III avait été difficile. « Vous savez Louis, ce livre, elle l'a lu plusieurs fois. À la rentrée scolaire à la grande école, elle était assise dans la balançoire et le relisait. Lorsque lui fit une remarque sur sa lecture, elle me répondit : quand Louis filait un mauvais coton, il nous lisait le livre, donc... » Les enfants ont souvent le nez long; les sessions de lecture, travaux à faire... (aller dans les détails avec eux et leur montrer comment lire et écrire était profitable pour eux...). Plusieurs années plus tard, je rencontre une autre de mes anciennes élèves : « Louis ! Je suis en train d'écrire un livre et c'est grâce à toi et à ta *Ballade du Chien Loup*. Tu étais tellement un BON exemple comme prof. Tu ne savais pas tout, mais à force de nous poser des questions, nous trouvions les réponses... en plus quand tu nous as fait même chanter « *Partons la mer est belle* » pour ton émission de télé... tous tes élèves

étaient rivés sur la télé locale sur ton film sur la voile. Louis, je pense à toi souvent ! Aujourd'hui, je suis en théâtre au Cégep. Je t'ai vu dans le rôle du malade dans la pièce de Molière. Tu étais tellement bon; ça me rappelait tellement ce que tu nous faisais vivre ».

J'ai été témoin d'une chicane d'école entre profs, jalousie, etc. « Lui, il a ça... moi je n'y ai pas droit... injustice... on sait bien, le directeur et lui. Hum... » ou « Son bureau est tellement en désordre, etc. »

Les bons moments de cette période. Pas toujours facile. Durant ces années-là, j'habitais à 3 km de l'école et je choisissais de m'y rendre à pied : une cinquantaine de minutes. Après avoir pris l'air et ventilé mon esprit, j'arrivais habituellement en forme, le soir. Je rentrais chez moi à bord de l'autobus scolaire, plus rapide ! Et le chauffeur de ce transport de bétail était ravi de me voir monter à bord : ça garantissait la tranquillité dans son autocar scolaire. Une fois venue la belle saison, je m'y rendais à bicyclette. Je

faisais le parcours, sur le bord du lac et remontais la Rivière Châteauguay jusqu'à l'école Marguerite-Bourgeois située derrière l'église Saint-Joachim de Châteauguay. J'ai dû prendre mes précautions et bien la remiser, car un petit malin avait dévissé les écrous de la roue avant. J'ai eu de la chance de m'en être aperçu. Certains collègues m'invitaient à aller prendre une bière. Au début je ne m'y habituais pas de rentrer à la maison, pas de lumière et personne pour m'accueillir. Et puis la neige a fondu.

Vint le temps de préparer les bateaux pour la saison des cours de voile. Il y avait le voilier de Léry, un North Star 22', L'Embardée, qui servait à donner des cours à Léry au printemps et l'autre, La Marotte, un Grampion 26, hiverné à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix et à poste à Chasy River, au lac Champlain, durant la saison estivale.

En début de mai, un couple se présente chez moi. Ils arrivaient de l'Abitibi et ils étaient intéressés à suivre un cours. Nous sympathisons, ils restent avec moi, ce n'est

pas la place qui manquait à la maison pour les accueillir. Ils suivront le cours sur le North Star 22 tout en restant à la maison. Ils se sont occupés d'aller acheter la nourriture. À l'arrivée de l'école, la météo préparée... je partais avec eux à bord du voilier : les manœuvres, les questions-réponses. Une intimité s'installa entre nous : mes conditions récentes, à la suite des événements, les efforts soutenus, les médicaments... « Louis ! Va chez ton médecin et exige qu'il te signe un congé pour la balance de l'année. Tu es à bout. Mon médecin m'a reçu, il m'a écouté, m'a retiré la prescription de médicaments à cause de ma réaction et m'a promulgué un congé pour mai/juin, qu'il jugeait plus salubre. En me réfugiant sur mon autre bateau à Saint-Paul, j'ai pu me remettre d'aplomb et préparer ma saison d'école de voile au lac Champlain.

Les gens de l'Abitibi ont achevé leur cours, et grâce à mon assistance, ils ont réussi à dénicher un voilier. « Louis, ce voyage fut vraiment magnifique. Ne t'inquiète pas, tu

trouveras la compagne idéale pour toi. Elle arrivera à toi de manière inattendue, comme si elle tombait du ciel en parachute, et ce sera au moment où tu t'y attendras le moins ». Ils se sont perfectionnés et deux ans après, ils sont partis pour un hiver aux Bahamas. Nous nous sommes revus à plusieurs reprises. Lui, était à mon 70e anniversaire de naissance avec plus d'une soixantaine de personnes, mes enfants, des amis proches, beaucoup de gens de voile et surtout, avec ma compagne de vie, Nicole, qui est encore avec moi.

Mon médecin de Châteauguay a quitté le brouhaha de la banlieue montréalaise pour pratiquer dans sa maison de campagne au lac Brome.

### **La première femme rencontrée**

Quelques semaines après le départ de mes amis de l'Abitibi, j'ai reçu un appel téléphonique inattendu d'une femme qui exprimait son intérêt pour suivre des cours de voile. Comme c'est souvent le cas, elle m'a fourni des détails supplémentaires sur le projet et moi d'acquiescer à sa demande:

« Vous habiterez à bord avec moi et vous serez responsable de l'approvisionnement alimentaire pour nous deux. Vous pouvez trouver plus d'informations sur mon site web ».

Au cours d'un appel ultérieur, la femme a précisé qu'elle souhaitait suivre des cours équivalents à une semaine, mais qu'elle ne disposait que de week-ends car elle travaillait durant l'été. Elle souhaitait en prendre plusieurs et souhaitait également me rencontrer pour voir si nous pouvions nous entendre. Elle a également demandé si nous pourrions aller manger ensemble. J'ai réfléchi, étant seul, c'était une occasion de rencontrer une femme et sa voix avait l'air sympathique. J'ai donc répondu: "Oui, quand et où souhaiteriez-vous nous rencontrer ?

Lors d'un rendez-vous fixé précédemment, une femme jeune et jolie se présente au lieu de rencontre. Je ressens un moment d'hésitation, mais elle me demande "Êtes-vous Louis?". Le dîner s'est avéré très agréable, nous avons eu une belle

conversation. Elle est très jeune, seulement 25 ans et travaille comme avocate à la Cour du Québec-Chambre de la jeunesse depuis un an. Elle n'a pas de vacances, mais est libre tous les week-ends. Elle est une grande voyageuse et a vécu de belles expériences. Elle est brillante et intéressante à parler, parle avec aisance et sait écouter. Nous avons échangé des histoires de voyages, elle était allée en Afrique avec un ami. Elle n'est pas nouvelle dans ces choses-là. Nous nous entendons bien, donc elle vient me rejoindre à Chasy River le vendredi suivant. Elle arrive vers 19h, avec ses affaires personnelles, de la nourriture pour deux jours et son sac de couchage. Elle avait déjà mangé, moi aussi. Elle range ses affaires, place les denrées périssables et deux bouteilles de vin blanc dans la glacière. Je lui donne la couchette arrière et l'endroit pour ranger ses choses personnelles. Le Grampian 26 n'est pas très grand, mais assez intime. Je lui explique le fonctionnement de la toilette et nous nous sommes couchés tôt, car la météo du lac

annonçait du beau temps et de bons vents pour le lendemain. Je n'étais pas encore endormi lorsqu'elle me dit timidement qu'elle n'a pas dormi avec un homme depuis un certain temps et que cela lui manque. "Pourrais-tu me faire une petite place à côté de toi? Je sentirais ta chaleur..." Sans hésiter, j'ai accepté! Nous avons passé l'été ensemble, elle venait tous les week-ends. Si j'avais des clients, je leur disais qu'elle était mon équipière. Il faut dire qu'à l'époque, les affaires étaient assez modestes.

### **Fête en famille et rendez-vous avec « l'odeur »**

La rencontre avec la famille d'Hélène s'est avérée agréable, car ils étaient des gens aimables. Je me rappelle une soirée en groupe passée dans un restaurant de la rue Rachel à Montréal. La conversation était intéressante, le repas était délicieux et le vin était bon. Hélène était heureuse de me présenter à ses amis et à sa famille. Pendant la soirée, je me suis excusé pour aller aux toilettes, où j'ai croisé une dame en train d'attendre également. Une fois sorti, j'ai

ressenti une sensation désagréable, causée par l'odeur émanant des toilettes. Je suis sorti prendre l'air, mais l'odeur du parfum de la dame m'a rappelé quelque chose de désagréable. Je me suis senti mal et j'ai dû retourner à table. Plus tard, j'ai appris que le nez était le plus grand capteur de souvenirs et j'ai réalisé que le parfum de la dame rappelait celui de Franco.

### **Voyage Turquie et en Grèce avec Hélène**

En août, ma compagne aventureuse a organisé pour nous un voyage en Grèce et en Turquie. C'était une femme moderne et nous avons partagé les dépenses, ce qui était nouveau pour moi. Ma sœur Pierrette et son mari John étaient en Turquie sur leur voilier. Ils naviguaient en Méditerranée depuis plusieurs années, ayant acheté leur bateau en Angleterre. Ils naviguaient d'un côté et de l'autre de la Méditerranée pendant l'été et louaient un appartement pour les saisons d'hiver dans les pays où ils se trouvaient. La famille Charbonneau avait la voile dans le sang, mon frère Pierre avait navigué une

quinzaine dans le Sud, aux Bahamas et aux Antilles. Cependant, lors d'une navigation dans l'Intracoastal, il est tombé à l'eau et cette expérience l'a traumatisé. Il a fait transporter son bateau à Montréal par camion et l'a vendu. Le cousin Jean-Paul Charbonneau, fils de Jean-Pierre, également passionné de voile et propriétaire d'une entreprise florissante de bois à Québec, a vendu son entreprise, quitté sa femme et est parti en tour du monde sur son yacht de 45 pieds avec sa maîtresse. Selon les dernières nouvelles, en 2010, il vivait aux Philippines avec la même femme. La légende veut qu'il ait fait naufrage et qu'il se soit acheté un autre voilier.

En préparant notre voyage, Hélène et moi, j'ai eu besoin de communiquer avec ma sœur, Pierrette, qui naviguait sur son voilier en Turquie avec son mari, John. Les communications téléphoniques n'étaient pas faciles à l'époque, mais grâce à un contact, un homme de voile expérimenté, j'ai réussi à trouver leur emplacement. Il m'a donné le

numéro d'une marina à Bodrum où ils venaient d'arriver, et je les ai contactés par surprise. C'est incroyable de voir à quel point la Turquie est grande, mais nous avons finalement réussi à nous retrouver.

Nous avons été chaleureusement invités à bord et les arrangements ont été faits pour notre séjour dans la région de Bodrum. Il m'a suffi de communiquer la date d'arrivée. Pour arriver à l'aéroport d'Istanbul, il suffit d'une bonne journée en bus. Les formalités d'arrivée ont été réglées, les passeports vérifiés, et les billets d'avion ont été récupérés. Hélène a déclaré qu'elle ne prenait pas d'assurance voyage, mais j'ai insisté pour en prendre pour nous deux à mes frais. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Le voyage jusqu'à Istanbul s'est effectué sans anicroche. Nous avons trois jours à nous pour visiter cette superbe ville. Nous avons une réservation dans un petit hôtel. Ouf ! Très sommaire le petit gîte. Visite dans les souks...

La soirée à Istanbul : « Tu es sûre que tu

veuilles t'habiller comme ça ?! Tu n'es pas chez vous, ta tenue est peut-être inappropriée ici. Un peu plus discret, peut-être ? Les mœurs... en tout cas, je ne suis pas de taille à pouvoir te protéger ». Elle a légèrement modifié sa tenue vestimentaire pour qu'elle soit plus adaptée à l'environnement.

Au cours d'un repas agréable, Hélène a exprimé son désir de manger une crème caramel alors que je me préparais à commander un dessert turc appelé Gullaç, qui comporte de l'eau de rose, de la grenade et du lait. Malgré mon envie de lui faire découvrir de nouvelles saveurs, j'ai cédé et nous avons fini par quitter le restaurant pour en chercher un qui en proposait. Même si nous n'avons pas trouvé de crème caramel, nous avons apprécié notre promenade dans les rues animées de la ville, où nous avons profité de l'atmosphère festif et profité de l'ambiance locale.

Le jour suivant, nous sommes montés à bord d'un bateau pour une excursion sur le Bosphore, ce détroit majestueux qui traverse

Istanbul et relie l'Asie à l'Europe. Ce passage naturel relie la mer Noire à la mer de Marmara, qui débouche sur la Méditerranée. Le détroit est également connu sous le nom de Corne d'Or en raison de sa forme en arc et de sa richesse en histoire et en culture. Nous avons pu admirer les vues imprenables sur les rives du détroit, les châteaux, les mosquées et les villas luxueuses qui s'alignent le long de ses rives. C'était une expérience incroyable de naviguer entre les deux continents tout en découvrant les merveilles de la ville.

On embarquait sur ce genre de bateau comme passagers dans un premier quartier, et on débarquait, on visitait, on embarquait sur le bateau suivant pour visiter d'autres quartiers... et ainsi de suite... aucuns frais additionnels. On revenait en fin de journée au quartier de départ nommé Harem. Nous avons passé une journée merveilleuse dans différents quartiers et avons profité d'une navigation sur la Corne d'Or.

## **Destination Bodrum**

Le lendemain, nous avons acheté des billets

d'autobus pour Bodrum, situé à 699 km de distance. Le départ était prévu à 8h. En montant à bord, j'ai été agréablement surpris par les commodités offertes : toilette, air climatisé, pare-soleil, sièges ergonomiques. J'imaginai monter dans un autobus scolaire, mais c'était loin d'être le cas. Il y avait même une hôtesse qui faisait le service de rafraîchissement. Les routes étaient acceptables et les paysages étaient magnifiques. Nous avons roulé à une vitesse soutenue tout au long du trajet.

Après une longue journée, nous nous sommes arrêtés dans un restaurant. Mais lorsque nous sommes sortis, nous avons découvert que notre autocar était disparu et que nos bagages avaient été déposés sur le trottoir, sous la surveillance d'un employé. Nous avons posé des questions, mais les réponses que nous avons reçues étaient incomplètes. Quelques minutes plus tard, un autre bus est arrivé. Il était si petit qu'il y avait à peine de place pour étendre nos jambes. Nous avons fini par comprendre que nous

avons été vendus à une autre compagnie et que notre bus d'origine se dirigeait vers une tout autre ville.

Nous avons effectué d'autres escales tout au long de notre trajet, et avons été transférés à deux ou trois reprises dans des autocars de tailles différentes, mais toujours dotés de grands services : thé, collations. Nous sommes finalement arrivés à Bodrum après un voyage de 700 km en autocar.

### **J'ai retrouvé ma sœur**

Pierrette et John étaient là pour nous accueillir. Nous nous sommes salués et avons échangé des politesses, discutant de notre voyage. Ils nous ont parlé de leur vie à bord de leur voilier, quelle belle vie! Ils nous ont demandé comment nous allions et comment allait notre mère. Nous sommes montés à bord, prenant un petit apéritif, puis un deuxième.

Cette ville fortifiée possède un magnifique port de plaisance et est l'une des destinations les plus populaires en Turquie pour les

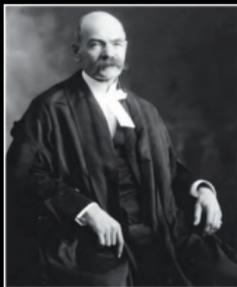
vacances. Outre une vie nocturne animée, elle offre également une vie culturelle riche, du moins c'est ce qu'on nous a dit.

Nous avons passé une soirée confortable à bord d'un voilier de 36 pieds bien organisé pour la vie en mer. Le lendemain, nous avons fait les courses pour prévoir de rester environ deux semaines et de retourner via Istanbul. John s'est occupé des permis de présence à bord, des frais gouvernementaux pour naviguer entre les îles. J'ai insisté pour les rembourser mais ils ont refusé en disant que nous étions leurs invités. Nous avons passé la soirée à discuter de notre itinéraire, de l'heure de lever et en prenant quelques apéritifs et un dîner accompagné de vin. Cependant, j'ai décidé de me coucher tôt pour être en forme le lendemain. Le matin, nous avons patienté jusqu'à ce que le vent prévu pour 13h arrive afin de naviguer. Le lendemain, on hisse les voiles le vent s'était pointé comme prévu. Pendant la navigation, nous avons pris des apéritifs, surtout eux; ils étaient plutôt portés à en consommer un peu trop. Bon vent, belle

navigation. Nous voyons l'île à atteindre pour nous mettre à l'abris durant la nuit. Nous allions amorcer la manœuvre de mouiller l'ancre dans une baie. « Un autre petit apéritif avant de... ? » C'était une toute petite baie, il faudra embosser, peu d'espace entre les bateaux déjà mouillés, les profondeurs le permettent. Une ancre à l'avant, reculer le bateau et aller placer une amarre sur terre attachée à un arbre à partir de l'arrière du bateau. John s'exécute : les apéros ? Ouf ! Rate une première fois, une deuxième... Pierrette l'engueule. Elle prend l'initiative de la manœuvre. Pas mieux ! Une fois, deux fois et... Je prends en charge la situation : le gouvernail stable, jeux de moteur un coup avant pour redresser le bateau, coup arrière et reprise. Le tout est complété avec succès. L'amarre est fixée au bollard. Le bateau est stabilisé : amarré à l'arrière et tenue latéralement par l'ancre. Les capitaines des autres voiliers ont retrouvé leur sourire. Une baie au bord d'une île rocailleuse ? Hum ! Un empereur romain avait fait transporter du

sable pour sa maîtresse qui aimait avoir une belle plage.

Plus tard, nous avons décidé de quitter le voilier car nous ne voulions pas passer notre temps avec des personnes qui buvaient un peu trop à notre goût. Nous avons alors voyagé en Turquie, visitant des ruines et des villes. Cependant, après une semaine, nous pris la décision de nous rendre à l'île de Rhodes en Grèce, sans réaliser que cela signifiait ne pas pouvoir retourner en Turquie en raison des tensions entre les deux pays. Nous avons donc choisi de profiter de cette île magnifique en visitant les sites historiques et en louant un scooter pour explorer les plages et les endroits où dormir. C'est devenu une petite aventure inoubliable de notre voyage en Grèce.



*Mon grand-père, Napoléon Charbonneau, juge à la cour supérieure du Québec.*



*La maison de ma petite enfance, boulevard Gouin.*



*1906 — De g. à d., Julienne, Jean-Pierre, Henri, mon père, (nom inconnu) et Néopold.*



*Vers 1941 — Le Capitaine Nemo, goélette de quarante pieds, voilier de ma jeunesse.*



1947 — À 5 ans.



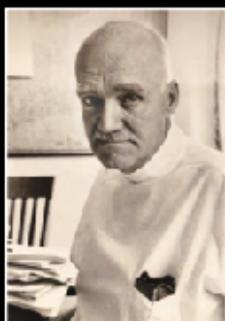
1947 — Avec mon frère,  
le patenteux.



1947 — Dans les marches  
du Ga Holyroad.



1948 — J'avais la permission de partir vers le sud, seul,  
à bord de ma chaloupe, grée d'une petite voile.



1957 — Docteur Henri  
Charbonneau à l'hôpital  
Pasteur.



1953 — À 16 ans, mon père me prêtait son voilier.  
Je n'avais même pas l'âge de conduire une automobile.



1954 — Mon père Henri,  
à la barre de son voilier.



Mes parents, Henri et Juliette.



1960 — Le jour de mon mariage  
avec Franco.



Papa levait son  
verre à notre santé.

Notre 2 CV nous  
attendait, nous  
partions en voyage  
de noces, 15 jours  
en Caroline du Sud.



1971 — J'adorais enseigner aux futurs  
professeurs de géographie.  
J'aurais voulu continuer à enseigner  
à la formation des maîtres.





1963 — Avec Stéphane; le plaisir d'être père.



1995 — Avec Éric qui venait d'être engagé au service de police de Montréal.



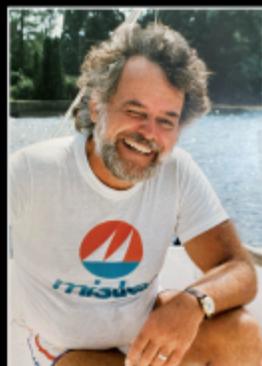
1970 — Photo de famille au baptême d'Isabelle.



1974 — Fête d'enfants à la maison.



Du temps que j'avais des cheveux.



Du temps où j'enseignais la voile sur des dériveurs.



2008 — Avec Nicole, à bord du Roi-Soleil, notre voilier/école.



*L'expérience n'a de valeur que lorsqu'elle est transmise.*



2014



*50 ans d'école de voile. La voile coule dans mon sang.*

## QUELQUES VOYAGES



*Le Fasching, le carnaval parmi les plus authentiques d'Allemagne.*



*Isabelle au fasching.*



*Isabelle avec un charmeur de serpent à Tanger. — Nous avons laissé notre caravane en Espagne; notre seule sortie dans un hôtel durant nos trois ans à voyager en Europe.*



*Le mur des lamentations à Jérusalem. Le petit message épinglé sur le mur a été exhaussé; « Continuer à vivre une belle vie ».*



*Traitement à la boue dans la Mer Morte.*



*En Espagne Avec Isabelle et Éric.*



*La voiture qui chauffe dans les montagnes d'Espagne.*



*Bain de minuit en Scandinavie.*



*Notre caravane pour le tour de l'Europe.*



*Le menhir et moi en Bretagne!*



*Isabelle aimait bien dormir sous sa tente, placée à côté de la caravane. Loin de ses frères...*



*Cinq vélos sur le toit d'une Renault 12 en Hollande.*



*La Loire : l'accueil chaleureux, le bon vin et la belle histoire chez cette famille; le beau château d'Ussé illuminé le soir.*



*Juliette, ma mère, a bien apprécié ce petit séjour en Autriche; ça lui rappelait les opérettes qu'elle allait voir à Montréal avec papa autrefois.*



*En vélo avec des amis de l'école à Lahr.*



*Vacances de Noël à Paris.*



*Vélo dans les villages près de Lahr. Quel Bonheur!*



*Voyage de ski en Haute-Savoie.*



*Les côtes de Bretagne et le Mont-Saint-Michel en Normandie.*



*Grosse journée de vélo : une vingtaine de km pour se rendre au Rhin, un petit tour en Alsace.*



*Les Bons-Enfants est un hameau typique du département Alpes-de-Haute-Provence.*



*En Grèce*

*En Bretagne  
avec les  
Pommeré, nos  
amis Bretons  
que nous avons  
rencontrés au  
Portugal.*



*En France, quatre petites têtes parmi les tournesols; je voulais éterniser  
ce sentiment de bonheur.*



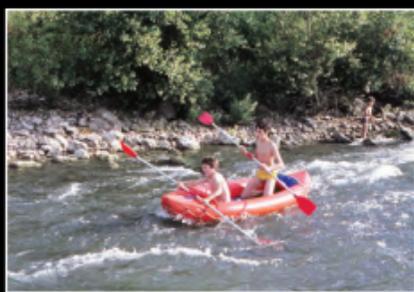
*Au Danemark, les enfants ont pu monter les chevaux, c'était la grande aventure.*



*Petite école de voile d'Yffiniac.*



*France. Les enfant rêvaient de retourner à la maison.*



*Les deux gars cherchaient l'aventure.*



*Vienne. Miroir, dis-moi qui est la plus belle!*



*Les enfants appréciaient aller dans les kermesses.*



*Nicole et Le Roi-Soleil au large, aux Bahamas.*



*Le Capitaine Nemo,  
voilier de mon enfance.*



*La Marotte*



*L'Embardée, petit quillard (North Star 22) à quille rétractable; Franco et moi avons bien profité de ce voilier.*



*Le Roi soleil, le voilier école.*



1981 — Dans mon rôle du « malade Imaginaire » de Molière... une belle expérience.  
Photos de mon fils Éric.



Salon du bateau de Montréal en 2012.



Caméraman en palan, je compte plusieurs films à mon compte.



2015 — Prof de voile dans le film « La voile, les deux pieds sur le pont ».



L'équipage du tournage du film.



Les stagiaires vivent à bord durant leur cours; ils avaient maintes occasions de poser des questions.



Salon du bateau de Montréal en 2012.



Caméraman en palan, je compte plusieurs films à mon compte.



2015 — Prof de voile dans le film « La voile, les deux pieds sur le pont ».



L'équipage du tournage du film.



Les stagiaires vivent à bord durant leur cours; ils avaient maintes occasions de poser des questions.



1981 — Dans mon rôle du « malade Imaginaire » de Molière... une belle expérience.  
Photos de mon fils Éric.



Salon du bateau de Montréal en 2012.



Caméraman en palan, je compte plusieurs films à mon compte.



2015 — Prof de voile dans le film « La voile, les deux pieds sur le pont ».



L'équipage du tournage du film.



Les stagiaires vivent à bord durant leur cours; ils avaient maintes occasions de poser des questions.

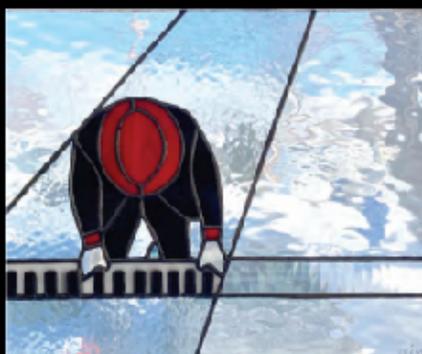


*Évasion dans les Cantons-de-l'Est. Ce tableau, offert par Juliette, montre l'ambiance de mon séjour.*



*Lors du film « L'Intracoastal, une voie navigable ».*

## ŒUVRES DE NICOLE



*Le vitrail permet au soleil du matin de jeter des clins d'œil au quotidien. Il fait pénétrer joie et lumière. Une œuvre qui apporte une couleur variée à la fenêtre de la vie.*



2019 — Une sortie en ski à Bromont avec mon fils Stéphane;  
j'avais une passe à vie.



2020 — Avec Stéphane et Nicole;  
mon jardin dans le Domaine-de-la-Pointe-des-Érabies.

Ma femme Françoise et moi avons navigué vers les îles grecques à bord d'un caïque, visitant des petites plages pour les nudistes. Nous avons remarqué que seuls les touristes d'Europe du Nord pratiquaient ce sport. Nous avons décidé d'explorer quelques endroits charmants et avons fait des randonnées en motocyclette pendant notre semaine de détente. Nous avons loué un véhicule, fait une visite de la ville et nous sommes arrêtés dans un petit port de plaisance. À notre grande surprise, nous avons vu un voilier arborant le drapeau québécois. Nous avons engagé la conversation et avons appris que les marins avaient été en mer pendant un certain temps et étaient de Québec. Ils prévoyaient de continuer à naviguer pendant un certain temps et n'étaient pas nostalgiques de leur pays. Ils nous ont conseillé d'être prudents sur notre scooter car les locaux roulaient vite et imprudemment. Ils ont partagé certaines de leurs aventures et ont mentionné qu'ils avaient réussi à conserver leur assurance médicale québécoise en écrivant des articles

pour un magazine de voile québécois, ce qui les qualifiait comme employés d'une entreprise québécoise et leur donnait les mêmes avantages.

Nous partons pour notre évasion en petit véhicule. Hélène avait voyagé en autobus à travers l'Afrique, et moi en bateau donc nous étions tous les deux habitués à voyager légèrement ce qui facilita la disposition de nos effets. Inutile de dire qu'il faisait beau : en été, dans ces pays-là, le temps est toujours sublime. Put ! Put ! Put !, mon petit vélo ! Nous étions sur la route, côté ouest de l'île, chemin qui surplombait la mer : décors, très peu boisés. Si ma mémoire se souvient, nous chantions. Nous dévalions les montées et les descentes en toute sécurité.

À brûle-pourpoint, nous avons aperçu une petite route qui descendait vers la mer et tout au fond, il semblait y avoir une plage. « On y va ? — Oui on y va ! » Descente risquée, mais... des buissons, quelques trous, petite vitesse, une courbe, puis une autre; j'étais en plein contrôle. Très peu de végétation, belle

visibilité. Tout à coup, elle crie « Des filles ! » à tue-tête ! Tout en pointant du bras. Je suis son geste, et... pirouette, je me retrouve au sol, la moto désarçonnée; moi, cul par-dessus tête. J'»ai une douleur intense à la cheville gauche « Aïe ! » Hélène n'a rien. Je me tiens le pied... « Pourquoi t'as crié filles ? Il n'y avait pas de filles ? — Je n'ai pas crié fille ! C'est figues que j'ai criées ! Il y a des figuiers ». Je n'étais plus capable de me tenir sur ma jambe gauche. Nous étions au milieu de nulle part. Il fallait retourner à la route principale. De peine et de misère, sur un fond de chaussée à peine carrossable, moi, assis comme je pouvais sur la moto, une jambe amochée, appuyée sur la structure de la moto. L'autre sur le sol, elle poussait comme elle pouvait. J'étais bien en contrôle des manettes pour activer le moteur. Hélène marchait à côté et m'aidait à garder l'équilibre du bolide. Nous avons réussi à rejoindre la nationale. « J'avais rencontré le Colosse de Rhodes ! »

Pendant un petit repos, nous envisageons comment nous y prendre pour rejoindre un

village. À vitesse réduite, les deux mains au guidon, la jambe ballante, nous avons réussi à rejoindre un hameau. On finit par comprendre qu'il y avait un médecin. Il était chez lui, c'est-à-dire, à son bureau. Surprise, il parlait français. Il examine ma cheville : « Elle ne semble pas brisée. Il faudrait une radiographie et vous devrez vous rendre à Rhodes parce que nous n'avons pas cet équipement ici. » Bon... Réflexion de notre part. Nous consultons notre carte, pour évaluer ma capacité à continuer notre aventure dans l'île, malgré ma condition. Nous décidons de prendre le chemin du retour via le côté Est de l'île, il y avait des villages tout le long du parcours; on pourrait faire de tout petits trajets, se trouver des locations et profiter de bains de mer. Les bains salés feraient peut-être du bien à ma cheville. Premier arrêt, un petit coin sympathique, nous dénichons des chambres libres avec une possibilité de deux nuits. Nous disposons d'une plage de sable et des chaises qu'on pouvait mettre à l'eau. J'ai dû passer les deux

jours, les pieds dans l'eau salée, croyant que ma foulure se replacerait. On a eu le temps de penser à notre retour : il fallait qu'on trouve le moyen de retourner en Turquie afin de pouvoir reprendre notre billet d'avion pour retourner à Montréal. Nous avons une semaine pour faire cette démarche. Nous nous procurons de nouveaux billets d'avion via la Grèce : cela entraînait un voyage plus cher que prévu. Retour à Rhodes, nous nous rendons à l'hôpital. Radiographie, oui, mais pas de médecin mais on nous annonça une bonne nouvelle : pas de cassure.

Rencontre au sommet : « Tu te rappelles quand nous avons acheté nos billets d'avion, alors que j'avais insisté de prendre une assurance voyage ? Heureusement que... Avec cette blessure, le voyage est à l'eau; je suis incapable de marcher. Après réflexion cet accident règle notre problème de l'impossibilité de retourner en Turquie. J'aurais préféré ne pas me blesser, mais... ». Quand nous étions rentrés en Grèce, nous avons appris que nous aurions de la difficulté

pour retourner en Turquie : question de conflits entre les deux pays.

Le lendemain, nous prenions l'avion pour Athènes, le surlendemain direction Madrid et de là, Montréal. Nous avons passé la nuit dans la capitale grecque avec une nuit à l'hôtel. Nous y sommes arrivés vers 19 h, la chambre laissait à désirer... « On va manger dans un restaurant dans le centre de cette superbe ville », je me souvenais d'un magnifique restaurant où j'étais allé avec Franco, ambiance, nourriture et bon vin. Ni une ni deux, on interpelle un taxi. « Emmenez-nous dans un beau et bon restaurant à Athènes ! Pour qu'on se sente en Grèce ». Comme de fait, le taxi nous déposa à ce même restaurant. Nous avons passé une superbe soirée dans cette auberge qui donne un goût des danses grecques typiques et fait participer le public. Hélène a profité des danses, ce qui, évidemment pour moi, n'était, pas possible. Je ne pouvais être que voyeur. Hélène est sortie marcher pendant une petite demi-heure, je suis resté à table, j'ai terminé

la bouteille de vin. J'ai pensé au voyage que nous avons fait, Françoise et moi, il y avait quelques années grâce à des passes du beau-frère, travaillant pour une compagnie d'aviation. Il nous avait offert un voyage pour qu'on puisse aller évaluer la valeur d'un périple qui offrait un séjour en caïque (embarcation à voile employée en mer Égée).

Séjour d'une semaine à bord. Nous constatons un intérieur sommaire, des couchettes dans des recoins, une vingtaine de passagers sont admis à bord, des gens du nord de l'Europe, jolies femmes de Hollande, baignades à poil. On nous offrait une bouffe sommaire le midi, cependant on nous débarquait dans les îles avec des soupers impeccables et des déjeuners copieux. Le lendemain matin, nous reprenons la mer avec des arrêts pour plonger dans les petites baies, les femmes et hommes nus dans ces eaux limpides... et nous retrouvons nos repas sommaires du midi. Ce fut une semaine de rêve. La deuxième semaine, nous avons rencontré nos amis bretons, que nous avons

connus quand Franco et moi vivions en Allemagne; nous avons visité la partie continentale de la Grèce avec eux. Quel beau voyage de fut !

Hélène vint me rejoindre. Le lendemain matin nous prenions l'avion pour Madrid. Cinq heures d'attente avant notre avion pour Montréal. J'ai convaincu Hélène de prendre un taxi et d'aller faire un petit tour au centre-ville de Madrid.

Assis à l'aéroport, je feuilletais une revue. Pas loin de moi, une jolie demoiselle attendait, probablement elle aussi, une correspondance. Assurément en bas de 20 ans, quelque peu bronzée, style légèrement asiatique; elle ne suivait pas le code vestimentaire islamique. Habillée à l'européenne. Nous avons engagé une conversation, elle parlait le français avec facilité; elle montrait la même correspondance que nous. De Montréal elle prendrait un avion pour Québec. Elle devait suivre des cours à l'université pour deux ans, question de parfaire son français pour ensuite

s'établir en France. Son père lui avait tout organisé son profil. Le temps passa vite, elle me parlait de son pays, des avantages d'être née dans une famille aisée et ouverte à la culture européenne. Je devrais peut-être aller à Québec, question de la revoir, petit fantasme rapidement passé aux oubliettes de mon cerveau. Ces petits rêves qui s'évanouissent.

Retour chez nous, fin de la saison de voile écourtée et finalement la cheville remplacée. La relation avec Hélène fit par s'estomper à l'arrivée de l'automne, les feuilles tombent des arbres, Hélène suivit. Ce fut un autre bon moment de ma vie.

### **Fin de relation avec Hélène et vasectomie**

Hélène s'occupait de la contraception : la pilule sans arrêt. Mais il fallait que je m'organise autrement, je devais être en plein contrôle de la situation; ma vie n'était plus la même. Un rendez-vous avec un chirurgien : une vasectomie. Il n'était pas question que je commence une nouvelle famille; j'avais déjà trois enfants en santé, intelligents, déjà

presque autonomes. J'avais donné dans le domaine des couches et de l'aide aux devoirs. La vasectomie ! Opération qui consiste à couper les canaux déférents des testicules (pour entraîner la stérilité chez l'homme).

On m'avait assuré que c'est une opération simple, sans douleur; c'est une affaire de quelques minutes; après l'opération, vous pouvez retourner chez vous et même au travail. La vasectomie n'assure pas une stérilisation immédiate. De nombreux spermatozoïdes sont encore présents dans le canal déférent, au-dessus du site de l'opération. Vous devrez utiliser un autre moyen de contraception jusqu'à ce qu'un spermogramme (c'est-à-dire un test de sperme) révèle l'absence de spermatozoïdes dans le liquide éjaculé. En général, on demande de 20 à 30 éjaculations ou un délai de deux à trois mois après la chirurgie, avant de faire le spermogramme. Le jour de l'événement, je me présente à la salle d'opération, un peu comme mon chien, la queue entre les deux jambes. On m'étend sur

la table d'opération en tenue d'Adam. Le chirurgien est secondé par une infirmière; difficile d'en avoir une plus jolie avec des yeux bleus comme le ciel. Le doc arrive avec ses instruments de torture. Je me concentre à fixer ces beaux yeux et à penser comme ce serait agréable de faire l'amour avec une telle femme, question de penser à autre chose qu'aux instruments de torture du charcutier et j'ose dire « Madame, comme vous avez de beaux yeux... » À ce moment-là, je sens une petite douleur dans le bas ventre, « Un grincement de ma part » et le toubib de me dire « C'est ça que je fais à mes patients quand ils flirtent mon infirmière ». Il me dit qu'il fallait mettre un pansement dessus quotidiennement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sang. Il suffisait ensuite de porter un sous-vêtement serré pendant les sept prochains jours, que je pouvais prendre une douche dès le lendemain de la procédure; mais qu'il fallait éviter de prendre un bain pour une durée de sept jours suivant la chirurgie; de ne pas se livrer à des activités physiquement dures pour

la semaine suivant l'opération. Ne vous fatiguez pas. N'ayez pas de relations sexuelles et ne soulevez rien de plus de 15 livres. Pour le spermogramme post-vasectomie, vous téléphonez, vous prenez rendez-vous, vous vous masturbez et vous allez remettre l'échantillon le plus rapidement possible : pas évident de se masturber une fois rendu à l'hôpital. J'ai dû m'y soumettre deux fois; remettre dans un petit pot... Vous devez revenir, on n'est pas sûr. Ouf ! J'ai pris mes responsabilités face à la contraception !

### **La nouvelle copine et la glace qui brise**

Le week-end de la fête nationale française autour du 14 juillet, j'avais deux filles qui étaient venues suivre un cours d'initiation à la voile. Hélène avait l'habitude de venir me rejoindre pour les week-ends, sauf si j'avais des clients. La grandeur du bateau obligeait à ne pas être plus de deux invités à bord sur un Grampian 26 : hum !

Session pratique, apprentissage léger, formule d'initiation aux manœuvres à bord, le

tarif et ils fournissent la bouffe. Aucun prérequis, la participation aux manœuvres est de mise. Question d'assimiler les quelques points énumérés dans un petit cahier qui leur était remis à leur arrivée. C'est avant tout pour leur permettre de se familiariser à la vie de marin. Le plaisir fut au rendez-vous : femmes charmantes, le numéro de téléphone d'une des deux, Josée, resta gravé dans mon calepin personnel.

Une fois Hélène sortie de ma vie, début septembre, je décide de téléphoner à ladite Josée, pour savoir si elle serait intéressée à venir passer le week-end à bord de La Marotte avec moi, question de venir naviguer et aussi de mieux nous connaître. Elle accepte, elle apporterait la nourriture, son sac de couchage, maillot de bain; l'eau était encore assez chaude pour les saucettes. Je la prends chez elle, vendredi soir vers 5 h; ses choses personnelles, la bouffe, direction Chasy River. Mi-septembre, les journées raccourcissent, nous arriverions donc à la noirceur. Les douanes, les questions habituelles : « Objets

personnels, deux bouteilles de vin, six bières...  
» - « Have a good weekend ! ».

Le temps s'est alourdi, petit crachin, la visibilité est légèrement réduite. Rendus dans la plaine avoisinant la rivière Chasy, je réduis la vitesse, visibilité moindre que très réduite. Les routes secondaires sont étroites, vitesse encore diminuée. Je suis habitué à la route, donc je devrais... « Regarde vers la droite, il y a probablement une église; il y a un cimetière juste à côté. On est censé suivre la rivière. » 15-20 km heures, le pied gauche prêt à appliquer le frein. Plus loin, je retrouve l'endroit où il faut tourner à droite : le pont pour traverser la rivière, je tourne à gauche sur la route de la rive droite. La purée de pois est encore pire. Heureusement, pas d'auto. Bientôt la voie ferrée (le TGV Montréal New York, hi ! hi !). Nous sommes presque rendus. On doit rouler à 5 km à l'heure. « Je crois que nous y sommes », je me tasse à droite et je vais vérifier. Je n'avais jamais vu de telle brume depuis l'Allemagne : trois jours les écoles fermées sous la brume. « Je sais comment et

où stationner l'auto. Je vais essayer de me rendre au bateau. Demain matin, je viendrai chercher les bagages; il y a des couvertures à bord ». Je progresse à tâtons; je trouve l'embarcadère qui conduit à La Marotte. « Non ! Ce n'est pas le bon ! » Je reprends le quai principal. Il me fallait évaluer la largeur du quai ! Attention aux amarres mal foutues, il ne faudrait ni tomber à l'eau ni de me blesser. Heureusement il ne pleuvait plus. Une coque blanche... je tâtai les différentes formes. Ça y était, je sentais même les odeurs du bateau : il m'avait livré tous ses secrets. J'allumai une lampe, sortis une serviette, question de nous assécher, lui passer un de mes pantalons, un chandail, des chaussettes. Je m'organise pour me trouver quelques accoutrements pour que, moi aussi, je sois au chaud. Et surprise, il y avait un petit porto oublié par Jean-Paul qui traînait dans le fond d'une armoire. Deux verres bien remplis, un petit « Santé ! », un clappement de verres et des soupirs de soulagement. L'écoute de la météo sur le VHF : « Demain, beau, vent du nord de 10 à 15

nœuds » le temps de sortir des couvertures, d'organiser les deux couchettes et oups, « Au lit, et... à demain les choses sérieuses ».

Et, effectivement, le lendemain matin, le soleil se pointait par le hublot de tribord. J'ai pu aller chercher les bagages et la bouffe dans l'auto. Nous avons déjeuné et sommes partis pour nos deux jours. Bonne direction de vent, nous regardions la carte : objectif Pelots Bay, à North Hero.

La journée fut fantastique. Riche de son expérience acquise lors de son stage, j'ai pu lui confier la barre : la brise était jolie. Une certaine douceur au niveau de la température était appréciée, compte tenu de la soirée de la veille. Une mise à l'ancre au sud d'une toute petite île au sud-est de l'île La Motte pour manger. Nous sommes allés vers Mooney Bay pour y faire des manœuvres et avons mouillé l'ancre pour la nuit à la plage de Deep Bay.

Belle soirée, on s'organise pour que nos conversations nous permettent de mieux nous connaître : elle est technicienne en radiologie à l'Hôpital chinois de Montréal, elle est

célibataire, sans enfant, elle aime la lecture, le cinéma... ce fut une belle fin de semaine. J'ai revu Josée, nous sommes allés au cinéma, avons mangé au restaurant, elle est venue chez moi. Nous avons développé avec le temps une certaine intimité. Elle était très différente de celle que j'avais connue auparavant. Les approches étaient très intéressantes : elle profitait de mes caresses et répondait en me cajolant ce que j'appréciais. Je renchérisais les câlins, je retenais mon orgasme, pour qu'elle obtienne le sien. Elle ne semblait jamais l'obtenir. J'en étais déconcerté. Je lui laissais les initiatives, pensant qu'elle irait chercher ce qu'elle aimait. Cette approche m'a placé dans de drôles de situations, entre autres elle aimait que je la prenne sur la table de la cuisine : cet autel donnait sur la porte arrière de la maison et comme l'autre accès à l'intérieur était condamné, tout et chacun aurait pu nous surprendre dans nos moments d'intimité. Elle profitait de ces plaisirs, et moi, c'était une nouveauté.

C'était le début de l'hiver, le froid avait envahi la contrée. Le lac était sur le point de geler. J'invitai Josée à venir à la maison, lui suggérai d'apporter ses patins. Quand elle arriva, le lac était sur le point de nous offrir une glace capable de recevoir des patineurs. Il était préférable d'attendre au lendemain, surtout que le vent tomberait durant la nuit. Je m'y connaissais en glace... après tout, j'avais suivi les cours universitaires en géographie de glaciologie de Louis Edmond Hamelin, professeur émérite du département de géographie de l'Université Laval de Québec.

Comme de fait, le lendemain matin, le vent était tombé. Le soleil était radieux, la température était à -15 °C, la surface du côté intérieur des Îles-de-la-Paix était bel et bien gelée. Bien vêtus, au bord du lac, nous chaussions nos patins, laissions nos bottes à l'abri. Et hop, nous nous élancions sur cette belle étendue, grise, entrecoupée de sillons de couleurs plus ou moins assombries par le jeu du vent de la nuit. Nous étions au paradis, la

glace était assez bien formée pour des patineurs du dimanche. Une demi-heure que nous passons à inspecter les types de glace. Munis d'un sac à dos rempli d'un petit goûter, quel plaisir. « Regarde Josée là-bas, la glace est parfaitement lisse, aucune cavité, elle est comme un miroir ! Ça va être le paradis des patineurs ». Je m'élançai vers cette glace invitante : grand sillon arrondi, aucun rabotage... l'Éden ! Soudainement, je sens le plancher s'effondrer, la glace céda; l'eau aux genoux... à la taille, mon parqua me sert de bouée de sauvetage, je flotte sur l'eau, j'avais acheté cette veste la veille... Ouf ! J'avais hésité, le prix était un peu au-dessus de mes moyens... l'air était emprisonné et me tenait en surface, mais j'avais de l'eau jusqu'au haut de la taille. « N'approche pas trop ! Prépare ton grand foulard, envoie-moi une extrémité. Je dénoue le mien ! J'attache les deux ensembles. N'approche pas, c'est risqué ! Je vais te lancer un des bouts. Assure-toi de bien caler les lames arrière de tes patins, biens enfoncés dans la glace et je vais me tirer vers

toi. ». Ouf ! encore un petit effort ! Ça y était. J'étais sorti de l'eau. Mais il fallait retourner à la maison et il ne fallait pas que la glace ne cède à nouveau. Je ne le l'aurais pas supporté. On pourrait éviter tous les détours que nous avons faits, en allant directement. Non ! Pas question, on suit nos traces de patins : aucun risque ! Nous sommes passés une fois, donc... le retour, mouillé, le vent froid, je me sentais comme un robot... efforts soutenus, coups de patin hétéroclites, les jambes glacées non flexibles, une demi-heure et plus, température à -15 °C. Ouf ! Enfin arrivés aux abords de la maison; un muret... de trois pieds à escalader : incapable !

Josée va chercher le voisin; il vient avec son fils. À eux trois, ils réussissent, avec câble et planche de bois, à me hisser sur le terrain. À la maison, du bois dans le foyer, encore du bois, plusieurs heures... des cafés chauds... je prenais du mieux ! Ce fut notre dernière rencontre, elle n'est jamais revenue. Je l'ai croisée plusieurs années après au centre-ville de Montréal : elle était avec un nouvel ami et

se prénomait... Louis.

### **Autre rencontre : Bernadette**

Bernadette était une amie de Monique, la conjointe de mon ami Denis, copain depuis le collège. Ce sont eux qui m'ont présenté Bernadette, infirmière, plâtrière, libre les week-ends; rare chez les femmes pratiquant ce métier. Une superbe femme qui présentait une belle personnalité, aimable, souriante, 5 pieds 10, bien tournée quoi !. Elle a deux enfants : une fille, un garçon en âge d'être autonomes, ils avaient déjà pris leur vie en main. Sa demeure était sobre, mais très bien organisée. À ma grande surprise, il y avait des similitudes. Tout comme chez moi, sa chambre à coucher était spéciale. Chez elle, pour l'atteindre, il fallait monter au grenier, chez nous, il fallait grimper par une échelle de meunier, ou plutôt, une échelle de bateau plus conforme pour le personnage que je suis, pour atteindre un demi plancher où se trouverait le défunt lit matrimonial au-dessus de l'alcôve officielle de ce couple qui s'était

dissous.

## **La nouvelle chambre à coucher**

Au départ de Françoise, je m'étais organisé pour changer certaines choses dans la maison; objectif, arriver à effacer sa trace. Première chose, modifier la chambre à coucher fut de mise. Je me souviens de la journée où ça a été fait. Avec l'aide de Denis, ce fidèle ami, Susie, une collègue de travail et son conjoint, nous avons déplacé le tout : le lit, complètement démantelé, sommier, pattes, matelas. Toutes les mesures avaient été prises, le plafond épousait la forme de la toiture courbée de la maison québécoise. On pouvait se tenir debout au pied, mais pas à la tête. Donc, pour passer au lit, il fallait se glisser vers la tête du lit. Il y avait de la place.

Le matériel emprunté à l'école, rétroprojecteur, et à l'aide de d'autres matériels d'artiste, nous reproduisions des images du Kama Sutra sur les murs... les remarques de son chum, lui beaucoup plus pudique.

C'était la fiesta : faire attention de ne pas

tomber, il y avait une vingtaine de marches à monter et à descendre pour récupérer notre matériel d'artistes. On devait se suspendre comme des primates pour les dessiner dans les moindres racoins. Heureusement que j'ai vendu cette maison. Je ne vois pas descendre de cette chambre à coucher pour aller au petit coin en pleine nuit du haut de mes 83 ans. La bonne bouffe, le bon vin que de plaisirs que nous avons partagés entre bons amis. Une rampe, ou plutôt, une balustrade, compte tenu des sacrifices qui y seraient effectués. Claude, le conjoint de Susie « T'es sûr que des femmes vont vouloir monter ici ? » — De lui répondre : « Si elles ne veulent pas monter, elles n'ont pas d'affaire ici ! ». Cette demi-pièce s'ouvrait vers l'est sur un petit balcon; vers l'ouest, elle regardait la moitié de la chambre déchue. Une porte s'ouvrait sur le salon.

Nous avons profité de ce petit réaménagement pour ouvrir une couple de bouteilles de vin et de nous payer un petit gueuleton.

Revenons à Bernadette. Surprise, lors de ma première visite chez elle : pour sa chambre on devait monter au grenier. Il y avait ressemblance à chez moi, bon augure ! Alcôve, très privé, lit moelleux, douillet...très invitant !

Je me suis aperçu rapidement qu'elle avait une belle sexualité, ce qui était loin d'être négligeable, ce fut le début d'une belle relation. Je cherchais aussi une femme pour me suivre dans mes projets : aimer la voile, prête à l'aventure. Évidemment, je me suis attardé à découvrir quels étaient ses rêves. Seraient-ils compatibles avec les miens ? « Pas trop vite mon bonhomme ! » me suis-je dit. Une soirée, à la sortie d'un restaurant, elle me demanda de l'amener dans une Boutique érotique, elle voulait aller examiner les collections de jouets sexuels. Bon... pourquoi pas ? Je ne me souviens pas si elle en avait achetés, mais on avait fouillé. Il y avait toutes sortes de babioles pour cultiver la variété, le plaisir; découvrir une vaste sélection de vibrateurs, masturbateurs et de lingerie sexy.

Des bidules sur le coït anal qui le soulignaient comme étant un pur moment de jouissance pour le mâle, le sphincter anal étant plus serré que le vagin, le pénis était plus comprimé et le plaisir plus intense... Ouf ! Elle était comme une enfant dans un magasin de jouets.

### **Un week-end chez les nudistes**

« Je n'y suis jamais allée. Toi, tu as vécu en Europe : le Danemark, la France... Tu connais ! ». On y trouve un mode de vie impliquant une pratique collective du nudisme, et basé sur l'idée de retour à l'état naturel. On y trouve un mode de vie recherchant l'épanouissement individuel et collectif en adoptant un état plus proche du naturisme. Pour elle, c'était une vraie jouissance, c'était balayage de tous les interdits de sa jeunesse. Elle se sentirait une femme sexuellement libérée de son enfance puritaine. Privée de bonbons à la maison et à l'école, privée des informations qui étaient considérées comme inappropriées. Vouloir foutre dehors tout ce passé puritain et

s'emparer de tout ce qu'elle n'avait pas connu durant sa jeunesse. J'en profitais. Elle est, comme toutes mes femmes, venue en bateau. Ma passagère n'était pas une femme de voile. « Le diable est à bord du bateau », c'est ce qu'elle avait exprimé avec force, quand un coup de vent violent fit danser le spinnaker de La Marotte.

Elle voulait aller en Gaspésie; durant l'été, j'étais au lac Champlain à donner des cours de voile... « Je veux aller voir le Rocher Percé avant de mourir ! » Qu'elle y aille, mais...

C'était l'été du mariage de mon fils Éric avec une jolie demoiselle que j'avais rencontrée une ou deux fois; à ce moment-là, à cause de quelques différends entre lui et moi, on se fréquentait moins. Les liens avec mon fils Éric se sont rapidement replacés. Je fus quand même invité au mariage; ce fut un plaisir d'y assister. J'étais accompagné de Bernadette. Elle avait fait fureur : sa grandeur, sa tenue très appropriée à sa beauté, un petit chapeau coquet, très apprécié, particulièrement par Léo, conjoint de Françoise, mon ex-femme.

Quelques amis, assis à la même table se mirent à jaser sur la durée possible de ce mariage; le tout se discutait discrètement. « Ils ne semblent pas faits pour être ensemble ! ». Un peu plus et on aurait pris des paris : certains disaient... Moi je pense que cela ne durera pas plus d'un an !

Effectivement ! Au bout d'un an, le divorce fut prononcé ! Aujourd'hui, Éric est dans la cinquantaine et vit, depuis longtemps, avec Carolina, originaire des Philippines avec laquelle il est très heureux. Il est sur le point de prendre sa retraite de la police de Montréal. Il a de très beaux projets sur lesquels il travaille depuis longtemps : il est passionné par la médecine douce.

Bernadette demeurait à Verdun, pas très loin de chez moi, mais... un soir, alors que j'étais allé faire du vélo le long du vieux canal Lachine, je me suis fait voler mon vélo sur le toit de ma voiture; je fais une déclaration de vol à la police « Mon ami, il y a des dizaines de bicyclettes volées chaque nuit dans notre secteur ! Il y a très peu de chance de la

retrouver vous savez ».

Une semaine plus tard, j'étais allé passer la nuit avec elle. Je partais tôt le lendemain matin pour cause d'une réunion à l'école. Je sautais dans ma voiture, la route habituelle, au carrefour de deux autoroutes « Bang! Cling! Clang! », La Renault 10 gîte à tribord, le bruit infernal de la carrosserie sur le pavé... la roue s'était dévissée et s'était retrouvée dans le terre-plein. J'ai réussi à guider mon véhicule sur l'accotement très serré de la route... des voitures qui passaient à toute vitesse.. Ouf! Je courus récupérer la roue, mais plus d'écrous, évidemment. Je réagis rapidement : le cric! J'ai soulevé l'avant tribord de la voiture. J'ai enlevé un écrou à chaque roue; j'ai boulonné la roue... un écrou en moins, sur chaque roue et je repris la route. J'ai même réussi à arriver à temps à ma réunion. J'étais tenace, j'aurais peut-être dû réfléchir. Il ne faut pas s'en faire, tout cela n'est dû qu'au hasard, il ne faut pas quand même croire qu'elle me porte malheur.

La semaine suivante, elle m'invite à souper.

J'emprunte l'autoroute pour rentrer à Montréal à partir de Léry et je bifurque vers le pont Champlain parce que le trafic était trop lourd sur le pont que j'emprunte habituellement. Sur l'embranchement, à peu près où j'avais perdu ma roue, je sens une odeur de... et je vois une fumée dans ma voiture : le feu est pris à bord ! Merde ! Quoi faire ? La première sortie, celle que je prends pour aller chez elle. Quelques minutes ou plusieurs secondes... contrôle ! Je n'ai pas le choix; la sortie semble inaccessible. Je ne peux pas freiner et abandonner cette torche. Et puis, seul à pied sur cette autoroute ? J'arrive à la sortie, à droite je pourrais... il y a un espace libre... mais sens interdit ! « Merde ! ». Je saute le petit rebond, traverse un terre-plein abandonne mon carrosse dans un espace vide, sors de la voiture et je vais me cacher derrière un semblant de maison : j'appréhendais une explosion du style, celle qu'on voit dans les films. Un homme courrait vers l'auto. L'extincteur à la main... « Pouf ! »  
Un petit avorton !

Les pompiers, la police... un ami est venu me chercher. Ce fut la fin de cette relation.

L'été suivant, mon ami Denis me téléphone « Bernadette est décédée ». Je me rends au salon funéraire, j'offre mes condoléances à ses enfants. Elle était morte en voyage en Gaspésie. Elle a subi une syncope face au Rocher Percé, elle qui voulait voir le Rocher Percé avant de mourir. « Ouf ! ».

### **Véronique, femme argentée**

Rencontre sur La Marotte : un groupe se présente pour le week-end, les femmes, les seins à l'air, les gars en petite tenue, les fesses nue tête. On a bien rigolé, la bouffe était bonne; certains rapprochements, il faut dire que La Marotte n'avait que 26 pieds. Ce qui fut bien, c'est d'avoir rencontré Véronique. Je l'ai relancée et j'ai pu découvrir une femme intéressante. D'abord, il y avait un lien avec le passé : papa, pédiatre, soignait ses frères et sœurs. Elle adorait mon père, homme avenant. C'était comme si ça lui rappelait la

belle enfance. Ce fut une belle carte de présentation : il y avait quand même entre lui et moi, une certaine ressemblance. Femme charmante, elle écrivait, peignait. Elle était cultivée, de belles conversations... elle habitait une belle vieille grande maison dans un quartier de Montréal. Elle était très disponible, ses deux enfants étaient bien organisés. On discutait d'avenir, je lui avais parlé de mes trois années vécues en Europe; que j'avais flirté avec l'idée d'aller vivre dans le sud de la France ! « Tu sais, Louis, la valeur de ma maison, de mon pavillon au Mont-Tremblant et de mes revenus familiaux, je pourrais quasiment me payer un petit château dans le sud de la France ». Elle semblait endosser cette idée. J'écoutais et je sentais que ça me demandait beaucoup de réflexion.

« Attention Louis! Tout cela est très rapide !  
».

De fil en aiguille l'été se continua. Je suis allé la voir au Mont- Tremblant : de Léry, ça

allait, mais à partir de Chasy River; c'était environ 180 km, je ne l'ai fait qu'une fois. Je lui ai même apporté des plans de pivoines de papa : la transplantation des fleurs de son médecin de famille adoré.

En juillet, un ami m'a invité à naviguer en voilier dans le bas du fleuve. À l'époque, l'école de voile était moins prenante. Nous avons fait 700 km en voiture pour arriver à Baie-Comeau et rejoindre le bateau, un sloop de 40 pieds. Nous étions quatre personnes à bord. Nous avons préparé le bateau pour le départ, vérifié le moteur et l'équipement. Notre première destination était Sainte-Anne-des-Monts. Le matin, il y avait un bon vent d'ouest et une belle journée ensoleillée pour traverser l'estuaire, c'était une journée de rêve.

Nous sommes arrivés tôt à Sainte-Anne-des-Monts, elle m'amena à une résidence familiale, maison du côté paternel. Décidément, cette petite baignait dans l'argent. Nous visitons le petit château, elle connaissait tout le monde. Elle me fit visiter

la chambre où elle couchait, petite, quand elle venait visiter la famille. Nous traversons un grand corridor et une ancienne photo de famille attira mon regard. Et, comme sur tous ces genres d'images, il y avait un personnage à bedaine comique... j'eus un fou rire assez bouffon. J'ai eu droit à un regard agressif qui me montrait que madame n'aimait pas que je blague le moindrement sur des personnes de sa famille; encore une porte ouverte sur la confiance en notre relation.

Voile sur la côte gaspésienne... arrêt dans un petit port; nuit en gîte du passant, pendant que l'équipage se battait avec du mauvais temps. La nuit sur la plage à Gaspé : une couverture sur la grève à écouter les vagues, nous avons été témoin d'un lever de soleil éblouissant. Il s'en suivit le retour au tout petit port où s'était réfugié le voilier. Après un bel été passé ensemble cette femme était prête à vendre sa maison, prendre l'argent et acheter un domaine en France. J'ai deviné que je me serais mis des menottes parce qu'elle était une femme dominante. Elle

possédait une belle culture, mais le reste n'allait pas. Ce fut l'arrêt des fréquentations, de ma part.

### **Francine, multi-orgasmique**

Un certain été se passa avec des cours de voile, quelques rencontres intéressantes, mais pas de blonde. À l'automne, je décide d'acheter deux billets pour un spectacle de musique des Indes. Ça sera quelque chose de différent à faire. Les deux billets étaient pour une soirée d'octobre. D'ici là, je me serais sûrement fait une nouvelle copine. Je suis à Montréal, il y a foule, je rencontre en pleine ville, sur une rue, la mère d'un ancien élève de Châteauguay. Échange de nos numéros de téléphone, on venait de se dire que nous étions tous les deux célibataires. Deux jours plus tard, je lui passe un coup de téléphone : « Viendrais-tu en voilier? » Ni une ni deux, nous étions en route pour Chasy River. On lève les voiles et... le mouillage dans la première baie. Le petit pique-nique. Et hop ! Je ne sais pas si nous l'avions désiré réciproquement lors des

rencontres de parents, la magie avait fonctionné : quelques approches, quelques réponses, quelques caresses... la rencontre fut paradisiaque ainsi que toutes les autres. Une femme multi orgasmique. Tout un automne ce fut et des vacances de Noël tout aussi excitantes. En bonus, une femme fontaine, l'éjaculation féminine n'était plus un mystère pour moi. Le plaisir de voir jouir sa partenaire plus d'une fois en ligne rehaussait mon ego masculin, c'est évident; mais plusieurs fois durant facilement une quinzaine de minutes, ou plus, ça te fait retarder ton éjaculation. Quel spectacle, le voyeurisme se met de la partie. Tout l'automne, cadeau à ma fête en octobre, la période des fêtes, hommages à Noël : de minuit jusqu'à l'aurore.

Si j'ai choisi de parler de Francine, c'est surtout à cause de la façon dont notre relation s'est terminée. Un peu comme le départ de ma compagne d'un quart de siècle. C'était en janvier, j'étais fatigué. Je passe au secrétariat de l'école : « Je mentionne à la secrétaire que je suis à plat, je ne rentrerai pas demain; j'ai

besoin de repos ! » J'avais fait un rêve la veille. Francine me disait, avec des mots très précis, virgules, points d'exclamation... que c'était la fin de notre relation. Je pars, mes skis dans l'auto, une journée de plein air. Deux jours... La secrétaire « Tu devais m'appeler et... – Oups ! J'ai oublié ! ». Le week-end suivant, je vais chez Francine. Je sens un malaise : elle me tient exactement les propos du scénario de mon rêve. J'ai passé le reste de mes soirées d'hiver devant les feux de foyer, à me reposer.

J'ai toujours fait attention à mes rêves. Même le naufrage Gustavia m'avait été annoncé par un rêve (lire *Naufrage à Gustavia*).

## **L'école de voile, ma planche de salut**

J'ai toujours adoré donner des cours de voile : accroché au souvenir de mon père qui m'avait transmis ce goût d'aventure dès ma tendre enfance, attaché au plaisir de l'enseignement officiel qui m'a permis de gagner ma vie pendant une grande partie de ma carrière. Une rencontre avec André, un de

mes patrons de l'école Vanier en Allemagne : il avait un voilier à peu près de la même allure que La Marotte. Nous parlions aventures dans le Sud, avoir un voilier plus grand pour voyages au long cours. On arrive à penser que nous pourrions avoir un plus gros bateau en copropriété, on passerait un premier été à partager le bateau : semaines égales; quand lui aurait le bateau, moi je donnerais mes cours sur le Grampian 26. Un été, pour lui donner le temps d'améliorer ses capacités pour affronter un voyage aux Bahamas. Il n'était pas question qu'on entreprenne un tel voyage ensemble « Pas deux capitaines sur le même bateau ». Je fais la recherche d'un bateau; on trouve un O'Day 37, c'est le bateau idéal avec de bons espaces.

### **Le O'day 37 trouvé**

La position de la cabine du capitaine est à l'arrière du cockpit permettait certains avantages. Il y avait tout ce qu'il me fallait. Je pourrais m'isoler et je laisserais à mes stagiaires tout l'avant... Deux toilettes, une à

l'avant, une à l'arrière. Le bateau idéal pour donner des cours. Je pourrais accepter quatre apprentis... En plus, le bateau pourrait servir au long cours. Le bateau a été trouvé à Willsboro Bay au début du printemps. Inspection, vérification du moteur, des voiles. Bonne négociation, prix intéressant. Quelques visites au printemps, essai de la couchette avec la copine de l'époque, espace suffisant pour s'épivarder. En début de mai, André et moi étions allés travailler au bateau : Willsboro est loin de Montréal. J'y serais pour deux jours. André devait revenir à Montréal et me retrouver le lendemain. La nuit avait été fraîche, il n'y avait pas de couverture, j'ai dû me couvrir avec le génois... pas vraiment une couverture chaude, mais suffisamment isolante pour que la chaleur de mon corps puisse être conservée. J'étais fier... je savais que mes rêves de faire progresser mon école de voile et de partir vers le Sud seraient réalisés. J'ai même pensé à mon ex-femme... m'aurait-elle suivi dans cette aventure d'un

hiver en voilier dans les mers du Sud ? J'ai dormi. Le matin, rien à manger à bord sauf un restant de lunch, aucun service à la marina. J'espérais qu'André ne m'oublie pas. Nous sommes revenus quelques fins de semaine, nous avons amené un mécanicien pour vérifier et mettre le moteur en ordre. Transiter le voilier de Willsboro Bay à Chasy River est une bonne journée de navigation. J'avais invité ma copine du moment, pour le déplacement. Maria la charmante épouse d'André était également de la partie. Chanceux un bon vent de sud : au portant. Très peu de moteur. Un arrêt pour modifier la voilure. La chaleur était de la partie à un point tel que ma compagne, ni une ni deux, fit sauter sa blouse et son soutien-gorge. Ce ne fut pas l'émeute, mais j'ai vu la binette de Maria changer. C'était beaucoup pour une femme qu'André avait importée du Maroc : autre culture.

La journée s'est terminée de manière agréable, l'air était plus frais, la copine avait

mis un pull et Maria avait retrouvé son sourire. Le port d'attache était à Chazy River, au nord du lac Champlain aux États-Unis, à la frontière du Québec. C'était très agréable, mais les eaux étaient peu profondes... Nous pensions à notre voyage vers les Bahamas.

C'est à la fin de l'été, avant de partir pour les Bahamas que j'ai rencontré Nicole, ma compagne de vie depuis une trentaine d'années. C'était en début septembre. Je n'avais pas de client, des amis devaient venir au bateau, mais ils s'étaient décommandés.

C'était vendredi, il était 7 h. Je me suis souvenu d'être déjà allé à un souper rencontre au restaurant Rustik à Châteauguay. Il y en avait tous les vendredis soir. J'arrive là. Il y a beaucoup de monde, je cherche une place pour m'asseoir. Toutes les tables sont complètes sauf une : une place à côté d'une jolie dame. Je me présente... charmante. Le sujet de conversation, donné par une animatrice, est la politique... Étrange pour un souper rencontre ! Je sens que madame a plus le goût de parler de vacances, de passe-

temps et... Elle me raconte que c'est la première fois qu'elle vient à Châteauguay, qu'elle arrive d'une semaine de « Écoute ton corps » dans les Laurentides, beaucoup de repos, de temps pour penser à soi. En revenant à la maison, le téléphone avait sonné, une copine de bureau lui demandait de l'accompagner pour une sortie rencontre. Elle n'était jamais allée... « Alors, je suis ici, c'est la première fois que je viens à Châteauguay ». Elle me demande ce que je fais et... quelques danses... La conversation tourne autour de mes activités. Je lui dis que je devais aller faire de la voile avec des amis, que j'étais venu parce que... « Tu fais de la voile ! Wow ! J'ai fait de la voile dans les Antilles, nous étions quatre amis. Je remplaçais une fille qui s'était décommandée, le capitaine était gentil : un voilier superbe, un deux semaines de rêves... ». Nous continuons à échanger, à danser. Je lui demande son numéro de téléphone, me disant que je l'appellerais, je voyais un potentiel. Le week-end suivant j'avais des cours de voile.

La semaine suivante je communique avec elle, lui offre de venir passer le week-end sur le bateau. Elle accepte. J'irais la chercher samedi matin vers les 9 h. J'apportais la bouffe. En me rendant chez elle, je devais être un peu nerveux : j'ai dû rater trois *stops*. C'était mon week-end pour Le Roi-Soleil. Elle avait apporté son sac de couchage, des vêtements chauds, un maillot de bain, des chaussures appropriées... Le bateau nous attendait. Beau week-end, nous avons compris que nous étions faits l'un pour l'autre. Nous sommes toujours ensemble.

### **Nos préparatifs pour les Bahamas**

Les Bahamas, est notre projet commun. Finalement, nous prenons la décision : André partait avec le bateau à l'automne, je prenais la relève à Nassau ou ailleurs, fin janvier; je m'étais organisé une demi-année sabbatique.

Une des raisons pour partir vers le Sud était d'aller tourner un film sur un voyage aux Bahamas. Pas question de fonctionner avec les copains de la télé communautaire de

Châteauguay, beaucoup trop coûteux de les faire venir aux Bahamas. J'avais acquis beaucoup d'expérience avec eux : quatre ou cinq étés à faire des séries de quinze semaines d'émissions sur la voile, les premières émissions sur la voile au Québec. Animation, recherches, création, montage, etc. Je décidai alors de me procurer une caméra, la première numérique sur le marché (octobre 1995). D'abord me familiariser avec la technique de la caméra; j'avais fait de la caméra au studio, mais c'étaient de gros appareils, ma nouvelle caméra était très conviviale et facile à transporter, le moment venu.

J'allais chez ma copine, devenue ma compagne de vie, Nicole. Je partais, les samedis matin, et j'allais prendre toutes sortes d'images. Les rues de Montréal, les carrefours de routes; c'était l'automne.

### **Préparation pour tourner un film**

Ma fille Isabelle avait alors un copain qui était dans le domaine de la télé et du cinéma, qui me présenta Gaston Lemieux,

son professeur en technique caméraman en milieu télévisuel. Un monsieur très sympathique et disponible pour me *coacher* dans ma démarche.

« Louis, tu vas aller me faire un petit film d'une vingtaine de minutes sur l'école où tu travailles. Tu vas venir me le montrer et on verra... ». Le travail à l'école : l'école, les salles de cours, la bâtisse, le bureau des profs, la cafétéria... je suis alors allé lui montrer et « Hum ! Il n'y a pas de vie dans cette école ! Les profs n'enseignent pas. Les élèves ne grouillent pas. Retourne me rendre ça vivant. Va dans des classes voir les profs agir avec les jeunes. Filme des réunions professeurs-directeurs. Montre-nous les déplacements des élèves entre les cours, l'arrivée des autobus scolaires, les départs, une rencontre élèves et étudiants récalcitrants, cours de gym... »

Je suis allé recommencer mon travail. Là, j'avais dans la mire une école vivante ouf ! On pouvait observer et entendre les efforts des profs, le travail de la secrétaire, les gens de la

cuisine préparer le repas du midi, l'adjoint ramassant un élève récalcitrant, le directeur, dirigeant une rencontre avec ses professeurs, le prof de gym avec ses étudiants, le dialogue entre les profs et leurs élèves, la cohue des élèves se précipitant vers les autobus scolaires, le concierge travailler à garder l'école propre, ouf ! (Je suis encore ami avec Gaston).

« Là, mon Louis, tu l'as l'affaire ! ». J'ai même montré ce document à une réunion importante de la commission scolaire, ceci a permis d'aider mon directeur à obtenir une promotion le reconnaissant comme un excellent gestionnaire. Je me sentais prêt à partir pour réaliser un film sur mon voyage aux Bahamas... Mais avant, il fallait voir partir mon ami André piloter Le Roi-Soleil aux Bahamas. Quelques prises de vues pour le départ.

### **La descente du bateau par André**

Nous passons la dernière fin de semaine à la marina Les Alysées (aujourd'hui nommée La

Marina Rose des Vents) juste au sud du pont tournant de chemin fer qui fermait pour la saison hivernale, à Lacolle avant d'entreprendre la traverser du Lac Champlain en direction du canal Champlain. Il avait fallu démâter pour s'assurer de pouvoir passer avant sa fermeture pour l'hiver. En plus, les canaux qui mènent au fleuve Hudson sont truffés de ponts trop bas pour permettre aux voiliers de passer. Nous organisons une petite fête avant le départ. Nous avons invité quelques amis, petite réception dans un restaurant du coin, Le Roi-Soleil avait été démâté. C'est à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix qu'on avait démâté et monté la structure pour bien sécuriser l'équipement. André devait voir à remonter le gréement après Albany : trouver le personnel requis pour exécuter la manœuvre, au moyen d'une grue, ajuster le haubanage à la bonne tension, repositionner les drisses... laisser le matériel requis au transport de la mâture en consignment à cette marina, bien l'identifier pour le trouver au retour. En plus, tout ce qu'il aurait

à faire durant cette descente vers le Sud me préoccupait un peu : André n'avait pas une grande expérience pour affronter un tel défi. Je me souviens d'un rêve nocturne durant les jours suivant le départ : « je suis Le Roi-Soleil à partir de mon avion personnel. Il remonte le canal. Je le vois contourner les baies, il semble bien aller et... Vous savez déjà que mes rêves me dévoilent bien des choses. Mon inconscient me disait qu'il fallait que je lui fasse confiance... nous détachons les amarres, roulées et rangées dans les coffres ainsi que les pare battages. Les salutations, la caméra de la télévision locale le suivant... L'énervement, la distraction ou... Le capitaine s'engagea trop loin sur la rive droite de la rivière Richelieu et... Boum! Échoué... Tout un départ. Souhaitons que... Les gars qui l'accompagnaient n'étaient vraiment pas des marins. Bien petite cette première épreuve. Comment cela va se passer dans le canal menant à l'Hudson? Cette voie de 97 kilomètres qui relie l'extrémité sud du lac Champlain et le fleuve Hudson. C'est à

l'arrivée à New York que ça se compliquerait. Là, il faudrait que l'équipage se comprenne bien. La côte, entre New York et la Baie Chesapeake : ça devenait plus sérieux le long de la côte du New Jersey, Atlantic City, Wildwood, Cape May, la remontée de la baie du Delaware pour rejoindre le nord de la Chesapeake Bay. Ils devaient faire un arrêt à Annapolis, la Mecque de la voile en Amérique. Cela représente près d'une quinzaine de jours de navigation. L'équipage devrait être d'aplomb. C'était en 1995, l'année du référendum au Québec : aucune importance, l'un votait oui, l'autre, non donc : annulation ! Très peu de nouvelles, mais certains amis voileux à destination du Sud me racontaient avoir croisé Le Roi-Soleil et que tout semblait normal.

## **Mon départ pour les Bahamas**

*Demi-année sabbatique.* Soirée de départ avec Nicole, nous nous entendons pour qu'elle vienne me rejoindre pour un petit séjour à Nassau. Elle m'avait donné un petit

paquet à ouvrir chaque semaine : accroche-cœur, mots tendres... Je pris l'avion avec plusieurs achats pour les Bahamas et mes choses personnelles; en plus de ma super caméra avec ses accessoires et quelques pièces de remplacement pour le bateau. Nous planifions un arrêt à Fort Lauderdale pour rendre visite à mon frère Pierre une journée. Il avait fait une dizaine de voyages dans le sud avec son voilier : belle conversation, quelques conseils...

Arrivée à Nassau pour une correspondance à bord d'un petit avion pour George Town. Aussitôt arrivé, salutation à André une bière ou deux; départ abrupt en me disant, « ma carrière est terminée, j'ai vécu ce que j'avais à vivre... ». Ça en disait long ! L'automne suivant, je rachetais sa part. Ce fut la fin d'une amitié.

Il fallait que je me familiarise avec le GPS; André m'avait dit « Ça, c'est le GPS, le bouton pour l'allumer, les piles, le fil pour le brancher » et puis, rien ! C'était tout

nouveau, sur le marché, et je n'avais pas eu le temps d'apprendre son fonctionnement avant mon départ, me fiant à André. Une journée ou deux, je me rends compte que sur la radio VHF, efficace dans un rayon de 25 milles marins, il y a, entre 8 h et 8 h 15, des communications VHF entre les bateaux, les capitaines se parlent et viennent en aide à certains qui ont besoin de telle pièce ... « Y a-t-il quelqu'un qui ? ». Un capitaine équipé des ondes courtes donne la météo de la journée, et bien d'autres choses pratiques. Je réfléchis quelques instants et je prends position sur le poste, fais un appel en expliquant mes besoins, j'identifie le nom de mon bateau et précisant où je suis mouillé.

À peine une demi-heure après, une annexe arriva à mon bateau. C'était un Québécois... « Écoute Louis, je vais passer du temps avec toi et je vais t'aider ». Il est resté au moins deux heures à tout me montrer. « Maintenant, tu vas aller le pratiquer, fais le plus d'essais possible : te positionner, tracer une virée, la

suivre, retrouver ton point de départ et... tu viendras me voir, je répondrai à toutes tes questions... Le nom de mon bateau est... ». Je savais utiliser mon GPS ! Instrument plutôt pratique pour se retrouver, surtout aux Bahamas; toutes les îles se ressemblent.

C'était vraiment le début de mon aventure. Il me restait ensuite la réparation d'une pièce de moteur. Il fallait la faire venir et aux Bahamas, c'est compliqué : les douanes, le temps de passer d'un département à un autre, au moins, une semaine. Et j'avais des clients qui devaient arriver. Chercher un mécano compétent. De fil en aiguille, j'étais prêt pour leur arrivée.

Partir en voilier en long terme, il y a intérêt à connaître la mécanique... Débrouillardise ! Sinon un mécano ! J'avais quitté Léry, j'avais laissé mon nouvel amour derrière, elle devait venir me rejoindre au mois de mars. J'envoyais des messages par courrier. Même un fax à la Saint-Valentin, il n'y avait pas de courriel à l'époque. Je m'ennuyais de Nicole.

## Mes premiers clients

Quatre compères, des gars sympathiques embarquent pour vivre une aventure en voilier. Je dois procéder au ravitaillement, pour les deux semaines à venir : la prochaine épicerie c'est Nassau, donc... de la bouffe, du vin, de la bière, quelques cognacs et tout ce qu'il faut. L'approvisionnement dans les îles c'est difficile, on trouve que des genres de dépanneurs. D'île en île, des arrêts, de la voile, des baignades, de la plongée. « Louis, tu nous trouves une île où il y a des femmes et... ». Nous sommes arrêtés dans quelques îlots : toujours une église, deux ou trois maisons, un bar, des grand-mamans, quelques enfants... Je profitais de leur présence pour faire des images, je les place dans un contexte d'aventure dans une caverne avec de l'équipement de plongée et quelques manœuvres dans des scènes de voile. Leur fais faire des empannages, hisser les voiles, les filmant sur une plage, des soupers au coucher de soleil... question de faire des images.

## **Leur séjour tirait à sa fin... Nassau.**

Je marche sur le quai en direction du téléphone, je suis à Nassau, aux Bahamas. On vient de me dire qu'on me cherche sur les ondes courtes depuis 2 jours, pas de cellulaires à l'époque. Je dois téléphoner à mon fils, je sais que c'est grave, ma compagne ? Mes enfants... Le téléphone me confirme la gravité de l'événement : c'était le décès de ma mère, 91 ans, elle a mené une bonne vie... et je n'avais pas le temps de me rendre à Montréal, les funérailles auraient lieu le lendemain. Je pense à ma mère, qui avait tant pris soin de moi, une personne exceptionnelle, toujours prête à rendre service et à nous entourer de son amour. Elle m'avait montré à reprendre, pratique pour les chaussettes d'un marin en aventure; celle qui me gâtait me choyait... qui m'appuyait dans mes projets et qui me faisait de nombreux cadeaux. Ma sœur habitait Nassau, elle était déjà partie pour les cérémonies d'usage. Son mari, John, m'attendait, nous avons passé la soirée ensemble. Les souvenirs remontent...

Juliette au printemps sur le Capitaine Nemo, équipière parfaite à bord du voilier familial.

Je dois d'abord trouver un mouillage et m'occuper de mon équipage. Mes trois gars achèvent leurs deux semaines à bord : il y a eu beau temps et bon vent au début, puis une absence de vent nous a forcé à nous adonner à la pêche et à la plongée. Mais ils sont en manque de... probablement de femmes, n'ayant trouvé entre Georgetown et ici, que quelques îles désertes, bars vides, églises et mères de familles nombreuses. Ça fait déjà trois jours qu'ils me cassent les oreilles avec leurs futures sorties en ville, les bars, les femmes... Je n'ai vraiment pas l'âme à la chose. Nous trouvons un bon mouillage en face d'une marina, protégé du vent, mais parce qu'il y a beaucoup de circulation maritime, il fallait mouiller le plus distancé de la partie navigable.

Il ne faut pas oublier le feu d'ancrage. L'équipage avait bien préparé l'ancre : avec un équipier à l'avant, on a fait le tour du chat (pensez à un chat qui établit son territoire

avant de dormir). On avait bien établi l'espace nécessaire à la touée, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas de haut fond ou des bateaux dans le rayon qu'on devrait occuper en fonction des vents, des courants changeants et des bateaux déjà ancrés.

Une fois bien ancré, une entente convenue, nous ferions bande à part. Ils iront fêter en ville, j'irai souper avec mon beau-frère. Ils garderont le VHF portatif; je rentrerai tôt. Ils n'auront qu'à m'appeler et j'irai les chercher au *quai des canots pneumatiques*.

Je passe une soirée tranquille avec le beau-frère, conversation d'usage... John vient me reconduire à la marina, il est 22 h 15. Surprise : plus de gonflable ! Mes fêtards n'ont pas fêté tard... Merde ! Ils ont le VHF, et il n'y a personne sur les bateaux pour pouvoir appeler Le Roi- Soleil. Je marche jusqu'à l'hôtel le plus proche, on appelle à la VHF, les hôtels en ont tous pour appeler les taxis, pas de réponse ! Je retourne à la marina, ils ne sont toujours pas là ! J'attends quelques minutes, ils vont sûrement revenir me

chercher... encore une petite marche à l'hôtel, rien... Un aller-retour et toutes sortes de propositions me sont faites : des montres, de la drogue, des femmes... des chiens qui jappent... et j'ai oublié ou perdu le numéro de téléphone de John, je n'ai pas un sou, et je n'arrive pas à retrouver le chemin pour me rendre chez lui dans ces espaces sans lumière. J'essaye, et à chaque pas que je mets devant l'autre, d'autres chiens se mettent à japper, une meute... Je retourne à la marina, elle est barrée ! Je m'étends sur le bord du quai, la tête sur un bout de bois et je décide d'y dormir.

« Man ! Tu ne peux pas rester là, c'est dangereux ». C'est le gardien de nuit de la marina, il m'invite à m'étendre à l'intérieur des barrières sur le quai, j'y serai en sécurité. Je suis sur le point de m'endormir, je sens qu'on me couvre : c'est un grand carton pour me tenir au chaud. Je m'endors, je crois que je rêve : c'est comme l'histoire du bon samaritain qui couvre l'indigent... Je m'endors... Une petite tape sur l'épaule : « Hey, patron, tu vas pouvoir retourner à ton

bateau, la police va t'y conduire ».

J'ai le goût de faire un rapport de vol de gonflable, faire du trouble... « Thank you very much ». Il est 3 h 15, et tout le monde est à bord... Le seau d'eau me regarde, je n'ai qu'à le détacher, le remplir d'eau de mer et les... non, je vais me coucher, je verrai demain... J'apprendrai qu'ils avaient poussé le mauvais bouton de la VHF, qu'ils avaient présumé que je coucherais chez le beau-frère, ou je ne sais trop... Si vous voulez savoir la fin de cette histoire, vous n'avez qu'à demander à Gaston, Michel ou Pierre. Et moi, j'ai eu le plaisir d'être bien dorloté par un bon gardien de nuit.

### **D'autres clients**

J'ai eu d'autres clients. Trois couples arrivent à Georgetown, c'est beaucoup, je m'organiserai pour coucher sur le pont. Nous sommes allés faire les courses. D'abord l'épicerie : on remplit deux paniers, il faut de tout. Les denrées entrent, ma calculatrice cervicale additionne, une première rangée, une deuxième... on arrive à la caisse, la cloche

sonne, la somme terminale. J'avais calculé le montant au centime près. Le coût est élevé, nous sommes 7 personnes à bord. Maintenant, le magasin d'alcool : vins, bières, boissons. Ouf ! Ils ont de bons estomacs et de bons... portefeuilles. Le plein de diesel, tous les réservoirs d'eau potable; ce n'est pas gratuit. C'est un départ : voile, baignade, petites baies, plongée... J'en profite pour stocker des images, question de varier le contenu de cette éventuelle production. Nuit de tempête : il ventait fort, l'accastillage claquait, je dormais dans le cockpit. Madame se lève et : « Est-ce dangereux ? Je peux rester avec vous ? Mon mari dort à poings fermés. J'ai peur ! Je ne peux pas dormir ! Petite nuit ! » Toujours prêt à aider une jolie dame.

Avoir des gens à bord est très exigeant, mais ça permettait d'aider à vivre toutes sortes d'aventures à peu de frais

## **L'arrivée de Nicole**

J'étais retourné à Nassau, attendre l'arrivée de Nicole. Ma sœur Pierrette, cette grande

navigatrice, qui habitait Nassau m'a amené à l'aéroport accueillir ma douce. Nous avons passé une petite soirée d'accueil chez elle et à la fin de la soirée nous retrouvons le bateau à la marina.

On quitte le port de Nassau pour aller vivre notre aventure; on va mouiller dans une baie bien abritée, et le lendemain, vent violent ! Quel malheur, nous avons été obligés de rester dans la baie à l'abri et... De quoi reprendre le temps perdu.

Nous avons bien profité de notre solitude durant le séjour de Nicole. Nous avons visité plusieurs îles. Nous avons pris des grandes marches dans des îles désertes, des prises de vues faisant croire qu'on devait aller chercher de l'eau potable dans des puis. Nous effeuillons des parties de nuits assis dans le cockpit à regarder les étoiles en se disant des mots d'amour et comment nous étions heureux de vivre une telle expérience.

## **Un poème : Bouquet d'images**

*J'ai fait un  
bouquet d'images  
De mon voyage  
Il y avait un  
voilier blanc  
Huit mois pour  
une virée  
Toutes voiles  
déployées Des  
îles  
ensoleillées  
Un hiver dans les  
chaudes contrées  
Quelques tempêtes  
Des nuits,  
éveillé À  
guetter  
Ma compagne venue  
me retrouver Nuits  
de volupté*

*Quelques amis  
embarqués  
Mon pays  
retrouvé  
Et j'ai imagé  
tout cela Je  
vous l'offre  
Ce bouquet  
de rêves  
Vous le  
regardez  
vous l'aimez  
Tout est  
merveilleux  
Pour moi  
Qui vous  
ai fait Un  
bouquet  
d'images  
De mon voyage*

*Structure empruntée à Gilles Vigneault*

Se retrouver dans les Exumas est assez délicat. Ce sont des îles à fleur d'eau: l'une est identique à l'autre. Heureusement, j'avais un GPS l'un des premiers sorties sur le marché : il nous oriente parfaitement. Nicole et moi un soir de peur : on ne peut pas naviguer la nuit, impossible de repérer les coraux... Un groupe d'Américains sont campés dans l'île. Il y a beaucoup d'alcool, ils ont l'air de... Nous décidons de changer d'endroit : 5, 6, 7 pieds de profondeur, la noirceur arrive rapidement à cette latitude. J'étends mon bras vers le soleil. Je m'aperçois qu'un seul doigt de navigation (un doigt par quart d'heure avant le coucher de soleil); il nous reste qu'un quart d'heure pour trouver un mouillage. À cette latitude il n'y a pas de brunante. Nous arrivons justes à temps: on mouille! « Merci, Papa, de m'avoir enseigné cette tradition de marin ! ». Quand nous avons traversé de Nassau aux Exumas, il a fallu choisir nos heures. On ne peut jamais naviguer

après 4 h : il faut signaler les coraux. Nicole ou moi à l'avant, qui les pointait.

J'ai amené Nicole à Georgetown... Un couple de Montréal, qui avait suivi un cours de voile sur Le Roi-Soleil l'été précédent, est venu passer une semaine avec nous; belle voile, bonne bouffe, bon contact, des gens super; un 7 jours impeccables. La navigation est délicate: les coraux oui, mais les profondeurs aussi! La couleur de l'eau nous aide à naviguer, vert foncé, profonde; brun, coraux. Le GPS est un instrument merveilleux pour naviguer dans les îles des Exumas: elles sont toutes pareilles. Comment pouvait-on trouver le bon passage, la bonne voie d'entrée pour se trouver à la bonne place, pas de point de repère, des bouées mal foutues? Lorsque j'ai revu mon frère Pierre je lui ai demandé: « Comment faisais-tu pour te retrouver quand tu allais dans les Exumas, sans GPS ? ».

La venue de Nicole a été d'une grande douceur. Nous avons visité des îles, pris de grandes marches, fait de la baignade, passé des soirées au cockpit, sous les étoiles.

## **S'évader dans les îles**

Nicole devait venir 3 semaines. En fait, elle a communiqué avec sa patronne et a profité d'une semaine additionnelle. Nous sommes repartis naviguer et vivre notre vie idyllique.

### ***Le lac***

*[...] Ô temps! Suspends ton vol, et vous,  
heures propices!*

*Suspendez votre cours :  
Laissez-nous savourer les  
rapides délices Des plus  
beaux de nos jours ! [...]*

*- Lamartine*

Je suis allé la reconduire à l'aéroport avec la voiture de ma sœur. La conduite était étrange : comme en Angleterre. Le pire était les ronds-points. » Bye ! Nicole, je te rejoins dans 2 mois ! »

## **Planifier le retour**

Pour le retour, il fallait que je me trouve un équipage, je ne me voyais pas retourner chez moi en solitaire, surtout que j'avais choisi de passer directement par la mer pour rejoindre la Caroline du Nord à Beaufort et éviter le Cap Hatteras, zone plus délicate à naviguer. Une fois le continent atteint, la navigation serait plus facile : ce n'est pas dû 24 h comme en mer. Une petite femme, qui venait de terminer son cours de médecine avait le goût de vivre cette aventure de plus ou moins 15 jours. La durée n'importait guère, car elle avait décidé qu'elle passait une année de repos après le dur labeur de ses études universitaires. Elle m'avait été trouvée par un de mes contacts qui me fournissait

occasionnellement des clients pour des cours de voile durant l'été. À la dernière minute, un copain de la marina de Chasy River décida de m'accompagner pour vivre cette expérience en mer. Ouf ! J'étais heureux, un autre équipier. Ce n'était pas de trop pour cette traversée d'au moins cinq jours. Par l'Intracoastal, il fallait calculer trois semaines et le plus souvent à moteur. Et traverser seul ? Hum !

Prises de vue, intimité, bon temps... Un arrêt à Freeport et... direction Caroline du Nord pour Beaufort... Journées de vent, vent portant... Le vent arrière, la montée du spinnaker, pratique avec de la grosse vague : on baisse la grand-voile (GV), devenue totalement inefficace, car la houle la fait passer d'un bord à l'autre du bateau; la voile ballon, lancée à l'avant est constamment au travail, le bateau ballote sous cette voile qui est continuellement gonflée. C'était d'une efficacité inouïe.

La chanson « *Raconte-moi la mer* de Jean Ferrat » <https://www.youtube.com/watch?v=nTY2OeQkTqY> me revenait à l'esprit. J'en profitais pour

multiplier les images : couchers et levers de soleil et ajouter les grosses vagues qui ne nous atteignent guère dans le cockpit central du O'Day 37'. Je multiplie des prises de bons et mauvais temps, de quoi faire des provisions d'images pour construire mon film. Il fallait faire des quarts. Nous avons un pilote automatique, mais il faut ménager l'électricité : le frigo, il ne faut pas perdre la nourriture... c'est vrai qu'on a des panneaux solaires. Les quarts de nuits sont plus délicats. Une nuit, le temps était menaçant. Il y avait de l'orage à l'ouest : des éclairs, mais du bon vent. Le voilier filait à 7, 8 nœuds, pleine voile. Mon équipage dormait, je décide de ne pas les réveiller, me disant que je dormirais le lendemain durant la journée. Je voyais l'orage devant moi, passant d'ouest en est. C'était comme si j'avais une immense île que je devais contourner; au nord, au loin fusaient les éclairs, un spectacle aussi effrayant, que superbe. Je ne me voyais pas couché, pendant que mes oiseaux auraient eu la responsabilité du bateau. Le temps s'est

éclairci, j'ai revu l'Étoile du Nord, ma direction devenait facile à suivre. Mon GPS m'affirmait que nous avions navigué dans le bon sens et que la côte de la Caroline se rapprochait.

On s'organisait bien pour la bouffe. Les repas à préparer quand ça brasse, il faut prendre des précautions, surtout quand on se sert du poêle. D'abord, il peut être libéré sur des pivots, lui permettant de suivre la gîte, ensuite une garde métallique devant la cuisinière nous permet de nous appuyer dessus ce qui rend l'utilisation possible.

Donc, si le voilier gîte du côté de la cuisinière, on s'appuie sur la barre rigide du poêle; si on est sur l'autre amure, il y a une sangle autour de notre taille pour nous maintenir en position pour pouvoir jouer avec tous les éléments de la cuisine. Avec de grosses vagues, le poêle pivotant n'est pas efficace. Il faut toujours déposer les assiettes sur des napperons antidérapants. Il y a des temps où l'on mange des repas sans cuisson.

Une traversée présente des occasions de

donner des sensations fortes et aussi très agréables : les nuits étoilées, suivre notre direction en regardant l'étoile du Nord. Une balade des Compagnons de la chanson me revient à l'esprit.

## ***Marin, Oh Marin***

(Les Compagnons de la chanson)

*Enfant du  
voyage Ton  
lit c'est la  
mer Ton  
toit les  
nuages Été  
comme  
hiver*

*Ta maison  
c'est l'océan  
Tes amis sont  
les étoiles*

*Tu n'as qu'une  
fleur au cœur Et  
c'est la rose des  
vents Ton  
amour est un  
bateau Qui te  
berce dans ses  
voiles*

*Mais n'oublie pas  
pour autant Que  
l'on t'attend*

*Enfant du*

*voyage Ton  
cœur s'est  
offert Au  
vent, aux  
nuages Là-  
bas sur la  
mer  
Mais tu sais que  
dans un port  
Tremblant à  
chaque sirène Une  
fille aux cheveux  
d'or Perdue dans  
le vent du nord  
Compte les jours et  
les semaines Et te  
garde son amour  
Pour ton retour  
Et te garde  
son amour  
Pour ton  
retour*

Il faut toujours être à l'affût des bateaux commerciaux : à l'époque, il n'y avait pas de bidule pour nous signaler la présence des

cargos. Il fallait une observation continue de l'horizon tout en étant conscient qu'on ne voit rien devant ou derrière notre bateau, sauf quand on aperçoit leurs feux de navigation et... à quelle distance est-il de nous. Si on voit son feu rouge et son feu vert, on change notre direction, pour ne voir que le rouge ou le vert. Plusieurs années après, lors de navigation en Méditerranée et en Atlantique, et sur le bateau sur lequel j'étais, il y avait de l'électronique qui nous donnait la position des bateaux, sa distance, son nom, sa cargaison... J'y reviendrai !

Pour le calcul de notre position, mon GPS me l'indiquait clairement. Je pouvais situer mes positions sur la carte. Nous étions témoins de plusieurs couchers et levers de soleil nous dévoilaient des paysages sublimes. J'en ai profité pour ramasser de l'archive pour mon film. Et cette baignade en plein milieu de l'Atlantique : le copain, avec gilet de sauvetage « Je me suis baigné en plein milieu de l'Atlantique ! » cria-t-il à la caméra. Sa conjointe, l'ayant accompagné chez nous pour

visionner certaines images de la traversée, a sursauté en le voyant se saucer dans cette immensité, mais, pas autant que les images le montrant, simulant une accolade à notre équipière. Cette dernière était correcte et assez jolie, mais tout compte fait, pas le genre à vouloir le séduire.

### **Arrivée à Beaufort et l'Intracoastal**

Je me souviens de la bouée rouge au large, avant l'arrivée à Beaufort : elle évoque, grâce à quelques prises de vues la fin du tournage de cette traversée. Nous sommes rentrés à la noirceur, mon copain, voisin de quai à Chasy River, nous quitta le lendemain, retour à Montréal en autobus.

À l'automne, la majorité des voileux attendent ici la fin de la période des ouragans avant de prendre la mer pour se rendre dans les îles du Sud.

Deux jours à attendre la venue de mon ami Jean-Paul, un ancien élève de l'École Normale de Ville-Marie; il est resté mon pote pendant des années. Il venait faire une partie

du voyage de retour avec moi. Jean-Paul et la petite étudiante en vacances s'entendirent parfaitement. Mon ancienne élève me retirait l'épingle du pied : mon affinité avec cette petite enfant gâtée n'était pas évidente.

Le *Dismal Swamp Canal*. Naviguer à moteur, une série de cours d'eau étroits qui se croisent; une jungle qui nous donne l'impression qu'on n'en sortirait jamais; des multitudes d'oiseaux, une impression d'être à l'autre bout du monde. *Dismal Swamp, canal*, dont les plans ont été faits par George Washington, lui-même... La guerre de Sécession... un décor pittoresque, l'impression d'être dans un autre monde, constamment à moteur, car le vent ne nous atteint guère : la végétation, la hauteur des arbres. Le chant des oiseaux, l'isolement, nous plonge dans une sorte de paradis, même si la voile, ici, est impossible. Les nuits, on s'accroche à la berge. Deux ou trois jours de navigation. À l'automne les *Snowbirds à voile* aimeraient bien l'éviter. Pour eux, c'est une corvée, une tâche à subir pour se rendre dans le Sud. Ils ne veulent pas

passer au large du Cap Hatteras à cause des ouragans d'automne, et en plus, des faibles profondeurs : tout pour avoir des mauvaises conditions de navigation. Ce sont les oiseaux qui nous réveillent le matin.

Après quelques jours dans ce paradis cauchemardesque nous atteignons la Chesapeake Bay; nous sommes vraiment dans un monde de marins : la base militaire de Norfolk parsemée d'immenses navires de guerre; très impressionnante. Nous devons remonter la Baie de Chesapeake. Nous contournons de nombreuses îles. C'est l'industrie de pêche qui prédomine dans ce monde isolé. Nous accostons dans une des îles à la recherche d'un restaurant, impossible d'en trouver. Des églises, des bateaux de pêche, des oiseaux, c'est tout ce que nous voyons.

De Norfolk à Annapolis, ± 200 milles marins. Surtout nous naviguons à la voile. Annapolis a un superbe port maritime de plaisance remplis de nombreux et beaux voiliers. À chaque automne, un magnifique

salon du bateau a lieu, où trouver de nombreux renseignements sur la voile. Une belle petite ville à visiter. J'y suis allé au moins trois fois. La première fois, avec Françoise, bien qu'elle se relevait d'une récente opération, elle avait accepté de m'accompagner. Voyage en voiture en début d'octobre. À l'époque, je cherchais des moyens de réussir à gagner ma vie dans le domaine de la voile... J'ai réussi à tout combiner : ma vie familiale, la vente de voiliers, les cours de voile, l'enseignement dans les écoles, trois beaux enfants, notre séjour en Europe, le bonheur.

La copine étudiante en vacances nous quitta pour aller vivre autre chose. À ma demande, la fanfare était là pour saluer son départ; Hi ! Hi ! Durant ce périple j'en ai profité pour faire des prises de vue que j'ai jointes aux images qui m'ont permis de produire un film complet sur l'Intracoastal.

## **La montée vers New York**

Après Annapolis, direction nord, une traversée vers l'estuaire de la Delaware... Nous avons laissé l'usine nucléaire à notre gauche; un vent fort de la bonne direction poussait les nuages nocifs hors de notre portée.

Des vents violents nous poussaient direction Wildwood; ville intéressante, nous y avons passé une journée, prises de vues, visites de boutiques. JP était heureux, il allait de boutique en boutique, faisait de petits achats, je prends des prises de vues, stockage... Un achat d'un buste à colorier pour mon petit-fils, à la suggestion de JP. J'ai encore cet objet à la maison; il est dans le même état et... J'ai oublié de le donner au petit. Loïc a aujourd'hui plus de 30 ans. Après un arrêt à Cape May, nous repartons le lendemain vers le nord pour Atlantic City. Une bonne journée de voile. Une trentaine de milles marins. Du vent toujours de la bonne direction.

## Atlantic City

Nous y sommes arrivés en début de soirée et avons navigué vers l'emplacement de la marina; elle était fermée, hors saison. Nous avons quand même pris un espace à quai et nous nous sommes assurés que personne ne viendrait nous déranger. Un petit repas et hop... au casino de Mr Trump.

Je ne suis pas du genre gambler, mais j'ai éprouvé du plaisir de voir comment les gens se comportent. Je ne me souviens même pas si nous avons misé, mais je me rappelle qu'il y avait beaucoup de bruit. Jean-Paul me dit en parlant de Trump : « Ce gars-là... va probablement se présenter à la présidence des USA un jour » ... Devin ce copain ? Le lendemain, New York ! Nous devons parcourir une centaine de milles marins.

« On se lève tôt demain matin ! ».

4 h 30 : le déjeuner, on est en mer un peu avant le lever du jour. Les voiles sont hissées, le vent est plutôt au portant et le restera toute la journée. Destination New York City, 100

milles marins à naviguer. Le temps est superbe, le soleil, le vent au portant, 7 ou 8 nœuds de vitesse selon. Les villes se suivent, on écoute la petite radio portative : des chansons connues, on se fait à manger avec les restes et vogue la galère. On se sépare la dernière bière. Elle était gelée, le soleil avait fourni un peu trop d'énergie aux panneaux solaires.

### **Arrivée à New York : Nicole vient me rejoindre**

La rentrée à NYC, nous sommes chanceux, aucun bateau. Nous étions à la noirceur, nous avons mouillé proche de la statue de la Liberté, épuisés ! On se promène dans NYC, Central Park... Je téléphone à Nicole, elle viendra me rejoindre dans deux jours : voyage en autobus et... Jean-Paul prendra l'avion pour une nouvelle destination.

Nous avons eu de la chance en naviguant dans les canaux menant aux lacs Champlain et en Ontario, ainsi nous nous engageons dans New York Canal pour débiter notre périple. Nous avons remonté l'Hudson à la voile avec

un vent du sud favorable. Au sud d'Albany, nous avons fait une halte où André avait laissé du matériel pour maintenir le mât en position horizontale sur la cabine. Tout était à sa place. Nous avons démâté, fixé tout sur la cabine et passé les écluses.

### **La fin d'un beau périple « J'étais allé aux Bahamas »**

L'été qui suivit le retour des Bahamas fut un été de cours de voile. De nombreux articles sur l'apprentissage ont été édités sur mon site Internet. J'ai souligné que certains stagiaires se comportaient comme des élèves en classe; ils arrivaient à bord d'un voilier-école avec forces et faiblesses semblables à ceux d'écoliers. Il fallait les encourager à travailler en équipe. Il était de mise de leur permettre de progresser à leur rythme et de souligner leurs bons coups. Le comportement et la manière d'apprendre des stagiaires en voile à bord du voilier-école Le Roi-Soleil étaient similaires à ceux des élèves que j'ai enseignés dans des établissements scolaires. Bien que

l'environnement et la motivation soient différents, j'ai remarqué que les pièges à éviter en tant qu'enseignant étaient les mêmes. Un comportement bienveillant et serviable au départ pouvait rapidement changer en une attitude négative dès que je baissais ma vigilance. Il était donc important d'être vigilant.

Ils avaient tout fait pour se valoriser et puis s'en suivait un changement de comportement. Emmerdeurs, pointilleux, incapables d'absorber et autres attitudes imprévisibles s'emparaient d'eux.

J'ai rencontré des personnes à bord du voilier-école Le Roi-Soleil qui rencontraient les mêmes difficultés. Un stagiaire en particulier était très enthousiaste à propos du matériel pédagogique, appréciant le manuel et le DVD technique. Il était toujours prêt à dire "Oui ! J'ai compris ! Que puis-je faire ?" en montrant un fort intérêt. Les conditions étaient idéales, sa compagne était plus discrète tandis qu'une autre femme était occupée avec ses propres

affaires.

Ça s'annonçait comme une belle semaine, d'autant plus qu'Arnold, l'homme météo du lac Champlain, nous avait annoncé du beau temps. Le moteur en marche, nez au vent, on venait de baisser les voiles, direction une petite baie, question d'aller s'y baigner, de prendre une bouchée et de reprendre le large : l'équipage avait bien travaillé. Merde ! Une panne de moteur... je me précipite pour chercher à identifier le trouble. Soulignons ici, tout de suite, que pour moi, c'est une occasion de stress, car la mécanique n'est pas mon fort. Je me contiens du mieux que je peux, mais... certaines personnes peuvent percevoir le malaise de l'un et inconsciemment se l'approprier, ce qui fait un doux mélange difficile à gérer; ce fut le cas de mon homme si prévenant : du fond de la cale, je cherchais à identifier le trouble, telle pièce du moteur; le mazout ne se rendait pas. Je l'entendais jaspiner. Le ton m'apparaissait comme désagréable; son comportement avait changé du tout au tout : un malaise de sa part,

probablement face à mon changement d'attitude. Je m'aperçois que c'était probablement la pompe à mazout : que faire ? En plus du trouble de moteur, je n'avais pas vraiment besoin d'un emmerdeur. Mon stagiaire était quasi intenable. Bon tant pis, c'est un voilier... Décision, je les mis tous aux manœuvres : « Allez, mon homme va hisser la Grande Voile ! N'oublie pas de lover la drisse et de frapper la glène au taquet ».

Les deux autres à l'œuvre : un à la roue, l'autre s'occuperait de sortir le génois. On s'est éloigné de la côte... Le vent était en notre faveur. Je venais de rejoindre la marina de Willsboro via VHF (c'était avant les téléphones cellulaires); ils m'assuraient qu'ils auraient la pièce dans 48 heures. Cap, sur Port Kent, on annonçait un vent de sud, nous serions à l'abri. Le vent était bon, mes clients sont à bord pour apprendre à manœuvrer à voile. Ils découvriraient qu'en plus des manœuvres, il fallait apprendre à faire face à toute éventualité et à ménager ses humeurs. « Allez, au travail ! Et cape sur Willsboro Bay ».

Quelques heures plus tard, nous avons rejoint notre objectif, l'ancre mouillée, un fond de sable avec suffisamment de chaîne. Je leur expliquai qu'il n'y avait aucun risque : le vent resterait au sud, Arnold le petit bonhomme météo sur la VHF nous le garantissait. Déjà une heure que nous étions au calme, rien à faire, mon homme était de plus en plus agité : paroles désobligeantes, difficile à contenir. Il chialait... J'étais mal à l'aise pour au moins une des stagiaires, l'autre étant, à ma connaissance la conjointe de mon coéquipier. Elle devait être habituée à son comportement.

Tout à coup, mon attention fut attirée par le TGV Montréal-NYC (sic : il ne va guère plus vite qu'un cheval au galop); il venait de donner ses trois coups de sifflet annonçant son arrivée à la gare. Voilà... « Tu te places, mon homme, et tout de suite ! Tu vois le train ? Il va en passer un autre dans 2 heures. Tu vois la petite gare ? Si tu ne te calmes pas, tu seras sur son quai avec ton sac pis ta blonde... et tu te débrouilleras pour aller retrouver ton auto ».

Nous étions à l'abri des vents du sud et de l'ouest et c'est ce qu'on nous annonçait. Après une nuit passée dans le calme, je décidai de profiter du vent du sud et mis le cap sur Burlington, question de pratiquer quelques manœuvres : louvoyage, virement de bord, empannage et... Notre homme s'était placé. Il n'avait comme pas le choix, je multipliais les situations d'apprentissage. L'équipage progressait. Je misai que, le lendemain, j'aurais le vent souhaité. Nous effectuons un mouillage à la plage de Burlington... Il n'est pas question d'entrer au port sans moteur. On nous annonçait peu de vent pour la nuit et guère plus pour le lendemain. Un baromètre stable... Aurais-je du vent pour retourner dans l'état de New York, à la marina pour cette pièce? Arnold nous l'avait promis.

Je décidai de me coucher tôt, question de baisser mon stress. Minuit! J'entends le « cling clang » des drisses sur le mât. Je saute dans mes pantalons, monte sur le pont, i y a une belle petite brise. Je vois là une belle occasion de faire une virée de voile de nuit et

de m'assurer d'arriver à temps pour récupérer ma pièce. Pas question de réveiller personne. J'aurais la paix ! Mais... Mon hyper « je ne savais trop quoi » se pointa. « Oui, je traverse le lac cette nuit. C'est une belle occasion pour toi d'apprendre autre chose. Si tu veux en profiter, ce sera dans le silence complet. Pas un mot ! Compris ? Sinon, tu retournes te coucher ! » Il m'aida à hisser les voiles, à relever l'ancre. Vers 4 h l'ancre mordait au fond de la petite baie à l'entrée de Willsboro Bay. La traversée avait été impeccable... Il n'avait pas dit un mot !

Le lendemain, la pièce était arrivée telle que promise, le mécano l'avait remplacée, tout allait pour le mieux. Je suis resté à quai pour charger mon 12 volts, question de maintenir le frigo à la bonne température pour ne pas perdre la bouffe. Les panneaux solaires génèrent de l'électricité, mais, habituellement, un petit coup de moteur vient aider... Le lendemain matin, je me lève, passe dans le carré : surprise ! La prise de courant avait été débranchée. « Grr! Grr! » - « Le

bruit du chargeur me dérangeait », m'avoua-t-il... Un petit *sifflement à peine perceptible*. Le reste de cette semaine n'est plus en mémoire : je devais sûrement être content de le voir partir.

Depuis, cette expérience, j'ai rajouté la clause suivante à mes contrats : « *Le capitaine se réserve le droit d'interrompre le séjour d'un invité, si sa conduite lui paraît inacceptable (sans aucun remboursement)* ». S'il ne signe pas, il n'embarque pas.

Mon expérience avec ces apprentis voileux avec déficiences d'attention et les élèves du même genre que j'avais eu durant ma période d'enseignant. « Les deux pieds dans une classe », m'a permis de constater des similitudes de difficultés d'apprentissage dont il faut tenir compte. Les uns et les autres sont distraits par des stimuli extérieurs : un bruit dans le corridor adjacent au local, l'embrun d'une vague... Ils génèrent un manque d'attention, envers la tâche ou l'activité en cours. En classe, celui qui s'évade dans ses pensées est difficile à récupérer étant donné le nombre

d'élèves. À bord, c'est différent, le nombre d'apprentis est moindre et en plus le voilier devient complice du maître. Une distraction, peut provoquer un virement de bord ou encore pire, un empannage instantané, alors que la GV traverse sur l'autre amure d'un coup sec sur une ouverture de 95 à 120 degrés. Le bateau donne des avertissements très clairs, quel que soit l'imprévu. Ça replace un distrait ! Ce n'est pas toujours le maître qui reprend le récalcitrant, mais bien le bateau qui souvent va le faire de façon brutale. En plus, les autres équipiers vont parfois grogner, car ils n'ont pas entendu les directives du barreur ou encore qu'il les ait mal comprises, ce qui vient mettre les barres sur les T. Il peut y avoir aussi d'autres problèmes de comportement pour lesquels il faut quelquefois prendre des manières plus convaincantes : ceux qui acceptent des responsabilités qu'ils ne soutiennent pas; ceux qui débutent un projet ou une tâche sans écouter les directives correctement; ceux qui rencontrent des difficultés à organiser et

planifier leurs tâches et leurs activités, à faire les choses dans le bon ordre, la bonne séquence... En fait, le voilier se charge de bien corriger les récalcitrants.



Petite période de repos de mes écritures. Des oiseaux noirs avaient envahi notre pommeter, ils se régalaient à déguster les fruits minuscules encore présents, malgré la saison hivernale. Je me préparais à faire ma marche matinale; il faisait froid. Je choisissais de débiter cette promenade par le bord du lac.

Une buée épaisse au-dessus de la surface du lac, mais je pouvais toujours voir les Îles-de-la-Paix. Nous étions au tout début de janvier, mais le lac n'était pas encore gelé. Le contact de l'eau qui n'était pas encore refroidie et la température de -18 degrés Celsius provoquait une couche nuageuse d'un ou deux mètres entre les îles et la côte que je longeais pour me rendre à la 4<sup>e</sup> rue; c'était féérique ! Dans un ou deux jours, le lac sera gelé; ce sera l'hiver pour le vrai. J'étais bien équipé, bâtons de ski pour mon équilibre, car la neige avait

déjà couvert le sol; précautions prises depuis ma chute sur la glace l'année précédente. Tout en remontant la 4<sup>e</sup> rue, je me mis à penser à cette tradition des Esquimaux, qui sentant qu'ils étaient rendus au bout du rouleau, se laissaient partir sur un bloc de glace pour mettre un terme à leur vie. Je me demandais si un certain printemps de débâcle, alors que je ne pourrais plus tolérer cette vie, je me laisserais partir un soir pour faire mon dernier voyage sur le Saint-Laurent.

De retour à la maison, je me remis à l'écriture de ma biographie, à deux doigts et à... Chose déjà écrite.

### **Quelques règles à connaître**

Il faut d'abord que ces amateurs sachent qu'il y a toute une gamme de mots compliqués à connaître en fonction de toutes sortes de positions dignes du Kâma-Sûtra... Il paraîtrait qu'il faudrait même qu'ils sachent d'où vient le vent... A-t-on idée ? Si son vent vient de tribord « De quoi ? », il a priorité sur l'autre

voilier qui reçoit son vent de bâbord (ça, c'est l'opposé de l'autre!) Là, on les voit le petit doigt en l'air, comme des scouts, tout humide, regarder à l'horizon, pour savoir d'où vient leur propulseur... Ils se crient des bêtises, tribord amure ! Où est-ce bâbord d'armure ? « Non amure ! » Trop difficile à comprendre... Ce que nous savons, c'est que le doigt de scout se change souvent en doigt d'honneur! On croirait, à les voir aller, ma foi, que c'est le vent qui mène!

Tenez, prenez cet autre exemple : deux voiliers sont côte à côte et ils ont le vent venant de tribord. Ça va être encore la chicane : « Moi, je suis sous le vent, toi, tu es au vent... Je suis en position d'infériorité... C'est moi qui ai le droit de passage ! » — « Non ! Non ! C'est moi, il faut que tu me laisses de la place, il n'y a pas d'eau. » (Voilà un cas où c'est vrai.) La chicane est encore prise.

Le voilier qui doit céder le passage doit signifier ses intentions de manœuvrer rapidement pour ne pas mettre celui qui a le droit de passage dans l'embarras.

Et puis « Regarde l'autre il est dans le chemin, il pourrait s'enlever de là pour monter ses voiles ! » Non ! Il a vraiment priorité, car en position de faiblesse. Décidément les règlements se compliquent... Le voilier *vent de travers*, c'est vrai qu'ils sont souvent de travers; le voilier au vent doit céder au voilier dans la même direction parallèle, mais sous le vent, car il lui coupe le vent. Sur la même amure, le voilier au près a préséance sur celui au large. Autrefois, les voiliers naviguaient plus facilement vent arrière que de vent de côté et que tout près du vent... Comme le principe est de donner la chance au moins manœuvrant, ils ont statué qu'il en serait ainsi. Même si aujourd'hui, les voiliers naviguent beaucoup mieux au près qu'aux allures portantes. Comme les amateurs de notre jeu aiment bien les vieilles traditions, les vieux règlements ont été préservés. Et tout le monde est heureux...

Ce n'est qu'un début, et c'est comme ça toute la semaine.

## Toutes sortes d'histoires... de cours de voile

Quelques anecdotes qui viennent ajouter du piquant. Baie McDonaugh, 20 h. Ce mouillage protège bien du sud et il y a peu d'eau. Ce sera d'autant plus facile pour relever la chaîne d'ancre. Nous étions bien protégés du vent. Pas de « *cling ! clang !* » des drisses sur le mât, l'équipage devrait bien dormir, la formation devrait bien se continuer après une bonne nuit de sommeil. Mais Florence est préoccupée... il semblerait que ses nuits soient dérangées par certains bruits nocturnes qui s'entendent dans le carré... Josée et Marcel, un tout nouveau couple d'à peine quelques semaines, semble y être la source. Il avait bien essayé de me soudoyer pour avoir la cabine avant, un lit double... Les deux autres s'étant inscrits avant avaient le choix de la cabine. Le peu de place qu'offrent les lits simples du carré ne semble pas déranger les ébats de nos tourtereaux. Florence parle de bruit nocturne qui... Gérard, le mari de longue date de notre insomniaque

(ils sont couchés dans la cabine avant), ne semble pas dérangé par la chose : il dort à poings fermés, contrairement à sa douce, qui m'a tout l'air de regretter les élans de leurs premiers ébats amoureux. Marcel affirme que les bruits doivent venir du passage du train Montréal-New York. Florence m'avoue qu'elle envisageait de le prendre, ce train pour Montréal, si elle n'arrivait pas à passer de bonnes nuits... Au souper, nous avons mangé dans le cockpit, la température douce, une soirée étoilée. J'aperçois, pas tellement loin du bateau, un radeau... Voilà, je viens de trouver la solution pour régler ce problème épineux. 21 h 30, ça y est! Je mets le gonflable à l'eau, y ajoute gilets de sauvetage et couvertures, et suggère fortement, et avec un beau grand sourire, à nos amoureux d'aller voir passer le train sur ce radeau bien abrité, pas trop loin du bateau tout le temps qu'ils veulent, sous les rayons de la lune qu'on aperçoit au loin et de ne revenir à leurs lits moelleux respectifs que lorsque la cérémonie sera terminée. Florence a bien dormi, tout le

monde était heureux. Tout ce beau monde s'est foutu à l'eau à poil; peut-être que le couple de la cabine avant avait profité, eux aussi de leur intimité. Depuis ce jour, chaque fois que j'entends, sur le lac, siffler le train Montréal-New York, un petit sourire m'anime.

Il y avait des gens qui venaient juste pour les week-ends; ils voulaient voir s'ils aimeraient ça. Certains appréciaient leur aventure, mais ne voulaient pas pour le moment suivre un cours. D'autres prenaient des rendez-vous pour passer une semaine à bord pour apprendre; éventuellement, j'en retrouvais certains qui naviguaient sur leur voilier. Ils venaient me rendre visite dans une baie et me remerciaient de les avoir formés; c'était une occasion de fêter. D'autres voulaient se payer un week-end d'aventure comme dans l'histoire suivante.

### **Week-end très spécial au mont Washington**

« Louis, c'est loin le mont Washington ? »  
C'était au moins la deuxième fois qu'elle me

posait la question. Où est-ce ? Le voit-on du lac Champlain ? J'avais pris le temps de lui répondre gentiment. Elle voulait y aller. Ces touristes français s'imaginent qu'ils peuvent se rendre aux chutes Niagara ou à la baie d'Ungava en un week-end. Comme elle était fort jolie cette petite Française, j'avais la patience souple. Plus de 300 km séparent le mont Washington du lac Champlain.

C'était un équipage spécial avec des souhaits inhabituels : on m'avait demandé s'ils pouvaient apporter des instruments de musique. Je n'avais pas d'objection à condition que ce ne soit pas un piano, et en plus, ce n'était que pour un week-end, les règles étaient moins strictes. Le temps, la température et les conditions de vent, on ne pouvait avoir mieux, de quoi faire rêver. Bluff sud, île Valcour, l'ancre mouillée, des voiliers tout autour, l'apéro et... voilà nos invités à leurs instruments : une guitare, une flûte traversière, un harmonica et, une diva de l'opéra de Montréal, d'une beauté égale à sa voix. Des airs connus, d'autres, moins

plaisaient à nos oreilles; quelques verres de vin et le repas suivit. Les histoires habituelles autour de la table s'alignaient les unes après les autres et... des précisions sur la distance qui nous séparait de la célèbre montagne américaine. « Louis, on fait la vaisselle et on se remet à... ». Nicole et moi ne leur avons même pas laissé le temps de terminer leur phrase. Il n'en était pas question, on voulait le concert, illico. Faire cette petite tâche anodine au son de la musique serait merveilleux. L'approche fut différente : le lecteur CD, une musique de jazz de base, nos musiciens à leurs instruments ont permis à notre prima doña d'envahir l'entourage. Plus un son ne venait des autres bateaux, chose rare à Bluff point. La soirée s'est continuée, musique, chants, verres de vin, écoute soutenue. Du jamais vu dans cette superbe baie où habituellement les fausses gammes ressortent et augmentent en décibel au fur et à mesure que les bouteilles se vident. Dès 11 h, le chef d'orchestre met fin au concert : « L'heure est venue d'arrêter les percussions et de passer au bain ».

J'étais crevé, l'heure tardive et les quelques verres de ce précieux liquide me pesaient. Je savais que je devais passer à ma cabine. La seule chose dont je me souviens, c'est d'avoir vu un petit string me passer au-dessus du nez. Tant pis pour moi !

### **Ils ne signaient pas, ils n'embarquaient pas**

Ils étaient avertis « Il y avait un maximum de stagiaires : habituellement quatre personnes; il y a une possibilité d'augmenter le nombre jusqu'à six maximum... dans le cas d'un même groupe ou famille... Les stagiaires qui voudront s'assurer de l'exclusivité devront payer le tarif de quatre; alors nous bloquons les inscriptions. (Dans le cas contraire, il pourrait s'ajouter d'autres stagiaires; le nombre ne dépasserait jamais quatre.) Vous venez apprendre à faire de la voile... Nous ne faisons pas de charter, d'autres entreprises sont spécialisées dans ce domaine. Nous sommes une école de formation intensive. Les week-ends, souvent pour une familiarisation, peuvent être plus en

mode vacances... Mais il y a toujours un apprentissage, simple, et moins impliquant, mais réel. Le cours de base et ce à quoi ils devaient s'attendre. La théorie est immédiatement mise en application... Le déroulement était en fonction des conditions atmosphériques : s'il y avait du gros temps le premier jour, on apprend à mettre des ris...etc. Départ à 8 h 30, après avoir déjeuné et ramassé... à l'heure du midi, on mouillait ou on mangeait en route, casse-croûte préparé le matin, c'est selon... vers 17 h, on se trouvait un abri pour la nuit, l'apéro, le souper, habituellement couché... Levé tôt le lendemain. Le tout fait dans un climat de plaisir. Une attestation descriptive de toutes les manœuvres apprises, garante de votre capacité de manœuvrer un quillard, pour l'obtention d'assurances... Ils recevaient à l'inscription un film technique (DVD) et un cahier d'apprentissage technique dans lequel ils devaient prendre quelques notes; il attestait de leur apprentissage car un tel document authentifiait l'ensemble des

manœuvres acquises par le stagiaire. Une attestation faisait partie de leur CV marin et leur permettait de suivre leur évolution de leur formation; elle devenait garante de leurs connaissances. L'idéal était de cocher les manœuvres au fur et à mesure qu'elles étaient apprises.

*Partage de responsabilités.* Tout le monde mettait la main à la pâte : je faisais habituellement le premier déjeuner, ça montrait comment fonctionnait le matériel. Bateau est bien équipé : frigo, poêle à l'alcool, fourneau, BBQ propane, vaisselle, deux toilettes... Le stagiaire s'engageait à participer aux manœuvres et à prendre en main son apprentissage. Le cours de base particulièrement, demande passablement d'énergie et une volonté de réussir. C'est le minimum nécessaire pour maîtriser l'art de la voile. Ils devaient fournir leur nourriture et celle de l'équipage, calculer les frais de diesel (consommation minime, c'est un voilier), les « pump-out » (évacuation des eaux usées), la glace (s'il y a lieu) et les frais de ménage du

retour (40 \$); ces derniers frais pourront être remboursés s'ils choisissent de le faire eux-mêmes... Ils devaient apporter un sac de couchage, un oreiller sinon, il y a des gilets de sauvetage, mais moins moelleux. Ils ne doivent pas surcharger les bagages : imperméables, vêtements de rechange, chauds, maillots de bain, chaussures gommées, prévoir les bouchons pour les oreilles.

### **Le tout dans le plaisir**

Les inscriptions débutaient tôt; il était bien de s'y prendre d'avance. J'invitais les stagiaires à arriver la veille : embarquer le bagage, la nourriture, répartir les couchettes, les premiers inscrits avaient droit au choix de la cabine avant... Nous les aidions à placer la bouffe dans le frigidaire, ce sont eux qui gèrent la bouffe. Nous leur expliquons la répartition du tout, le sec sur les tablettes... Je leur indiquais où mettre leurs affaires. Je prends le temps nécessaire de décrire les instruments de bord : la boussole, la VHF tout

en leur montrant son fonctionnement, comment appeler, les postes d'appels, le poste météo. Comment appeler les autres bateaux, via le canal 16... La chaîne à utiliser en cas de détresse, les pompes de cale, le système électrique, ménager l'électricité, le baromètre, son utilité, l'ajuster. Le fonctionnement du cabinet d'aisance : un dans la cabine avant, un autre dans notre cabine. Pour le fonctionnement il y avait une clé à ouvrir pour faire venir l'eau de chasse avec la pompe adjacente au bol, le moins possible. Si c'était pour une semaine, j'avertissais que nous serions dans l'obligation d'aller faire la vidange dans les marinas de la région et de s'approvisionner en eau potable. On leur rappelait que c'était à leurs frais; les papiers hygiéniques allaient dans les petits sacs de plastique disponibles sur la tablette derrière le cabinet. J'indiquais où étaient les gilets de sauvetage. Je précisais que j'étais seul maître à bord, à moins que... Nicole prenne la relève. On annonçait le lever du matin à 7 h et je leur disais que c'était la dernière chance de

prendre une douche; la semaine, on se laverait dans le lac. Ensuite le déjeuner, tout le monde mangerait ensemble, je le mentionnais, car il y a, aujourd'hui, souvent des gens qui n'ont pas cette habitude. C'est moi qui cuisinai toujours le premier déjeuner, question de montrer le fonctionnement de la cuisinière. La table était ouverte, les stagiaires s'assoiaient. Le principe est de bien voir comment on s'y prend : trouver les chaudrons, les ustensiles. On demandait que tous prennent le temps de bien observer. Les autres matins, c'était à un stagiaire d'être à la tâche; faire bouillir l'eau pour le café; au quai, c'est facile, la bouilloire électrique. Dans une baie, c'est partir la cuisinière à l'alcool. Le grille-pain, petite chaufferette au propane inclinée sur la table. Chacun serait attribué à la tâche. Une personne devrait sortir, les ustensiles, les assiettes, les tasses... La première journée, c'est Nicole qui le faisait, si par chance elle m'accompagnait. Le déjeuner, terminé, on doit laver la vaisselle : jamais de vaisselle sale en navigation. Il

serait intéressant que ce soit toujours le même qui prend connaissance de l'avis météorologique sur la VHF. Nous prenons trois repas par jour, on prépare un lunch pour le midi, on arrête vers 17 h, la baignade, le souper et... C'est un départ. *Allez sur YouTube pour voir le cours complet de l'école de voile...*  
<https://www.youtube.com/watch?v=YgqBbIpjZak>.

### **Enfin à bord de mon voilier : remarque un nouveau plaisancier.**

Un petit mot, cher maître... Tribord amure, jolie brise, au près, les voiles bien ajustées, nous filions à six nœuds... Enfin je maîtrisais mon propre voilier ! C'est sur ton Roi-Soleil que j'ai appris les rudiments de la voile, les deux pieds sur le pont. Je me sentais en sécurité avec toi, tout te semblait si facile... tu me laissais de la place, me permettait de commettre mes erreurs, tu me corrigeais... Je savais que tu ne me laisserais pas faire des conneries trop compromettantes. J'ai loué quelques voiliers depuis...pas eu de pépin...

C'est vrai qu'il y avait peu de vent durant le premier week-end. Et il y a eu d'autres sorties, la semaine avec l'ami Jean-Paul, il me disait connaître l'art de la voile; on repassera... Heureusement que mon maître capitaine m'avait bien dirigé et la confiance m'est soudain revenue, surtout quand j'ai vu agir mon compagnon de fortune; il fallait surtout ne pas lui laisser trop de place. Fort heureux que sa Manon n'ait pas été là... et avec les enfants... L'empannage accidentel, de justesse; JP se serait fait prendre les doigts dans le treuil de l'écoute du génois; il s'était déjà brûlé les mains avec le retour du génois en le sortant... Et puis, j'ai été obligé de lui dire qu'il fallait lover la drisse, une fois la GV montée. J'ai donc dû lui donner des directives claires et précises, c'était pourtant ce que m'avait montré mon maître à penser... Bon, une autre sortie, belle journée, il fait une belle brise de 15 nœuds du sud, le bateau file bien... Le temps est un peu lourd, il fait chaud, mais... Que vois-je ? Quelques gros nuages dans l'hémisphère ouest... le baromètre ? Les

équipiers ? Sommes-nous prêts ? Les enseignements de mon maître me reviennent tout le temps : « Si le vent forçait... Comment ça se présente : juste un vent plus fort ? Un grain ? Le baromètre est-il à la baisse ? Les nuages sont-ils menaçants ? Où sont-ils ? Les conséquences possibles ? Les régions naviguées ? Lac ? Mer ? Espace ? Côtes dangereuses ? L'équipage à bord ? Aide ou nuisance ? La moyenne s'établit sur l'ensemble ! Les personnes non initiées sont des boulets, tu dois t'occuper d'eux en plus du bateau. Il faut leur montrer à se déplacer sur le voilier, à ne pas t'encombrer au moment d'une manœuvre... Où sont les gilets de sauvetage ? L'essentiel des mesures de sécurité... la bouée de récupération... la ligne d'attrape... »

J'étais bien préparé à faire face à ce coup de chien ? On me l'avait bien montré, mais avais-je bien appris ? Puis-je faire face à ce coup de vent ? Mon bateau était-il bien équipé ? Oui ! Le moteur aurait bien démarré si j'en avais eu besoin ? J'avais bien préparé mon plan de

route... et l'itinéraire ? Je ne me serais jamais engagé dans une aventure au-delà de mes capacités, de mes connaissances ? Les passe-coques ? La pompe de cale ? Les feux de navigation ? De toute façon je dois rentrer avant la nuit ! La VHF ? J'avais fait une vérification radio. Mon bateau me cacherait-il quelques défauts majeurs ? Les autres défauts, les petits, ceux que je j'aurais dû réparer, seraient-ils sans conséquences ? Mon voilier me supporterait-il ? Avais-je bien écouté la météo ? Ai-je bien lu mon baromètre ? Tes paroles me revenaient « Tu as plusieurs choix : affaler, en catastrophe ou non, ariser, réduire le génois, le changer pour le foc de route, filer vers un abri... Où sont ces abris identifiés sur ton parcours ? Et si c'était la fuite ? Le meilleur comportement d'un bateau ! Évalue comment ton bateau se comporte sur cette allure, trois quarts arrières. Tu vois... Il se sauve devant le vent... sa force diminue... dans le lit du vent, sa résistance à la gîte est plus élevée... avant de relever le cul ! Les eaux seront-elles assez profondes dans cette nouvelle direction ?

Cependant si ce coup perdurait, il faudrait envisager une autre solution. Souviens-toi, m'as-tu expliqué, qu'un voilier se défend bien dans la fuite ! Tu pourrais aussi réduire ton génois. Tu dois te souvenir que, par gros temps, cette manœuvre est plus facile si ton génois est caché derrière la GV. Allons, refaisons cette manœuvre ! ».

Je me souviens de cette journée au sud de Burlington, tu m'as montré comment mettre le foc de route sur l'étai largable; en avant : gilet de sauvetage, plaçant les mousquetons, je hissais cette voile, l'embrun m'avait trempé jusqu'aux os. Je l'ai montée, le bruit infernal avant que tu puisses border l'écoute. Ouf ! Ensuite nous nous sommes mis au près. Nous avons arisé la grand-voile, quelle belle manœuvre ! Nous avons tiré des bords vers le sud. Soudain, un gros nuage se présenta au nord.

« Le vent va virer au nord et... On affale la GV et... on se sauva juste avec le foc ». On est monté au près, j'ai sorti les garcettes, j'ai dénoué la drisse, la voile s'est affalée; j'ai

frappé la drisse au taquet et on a placé les garcettes autour de la bôme pour bien sécuriser la GV. Quand le coup du nord est arrivé, nous étions partis vent arrière vers le sud. Tu as appelé ça « partir en fuite ».

Une petite baie, en amont, un mouillage bien abrité et un bon souper. Une coupe de vin et... tu m'as fait faire tellement de manœuvres. Je les pratique sur mon voilier. Merci, Louis, de m'avoir bien formé.

### **Rêve reporté, Eurêka**

Les virées vers le sud ne sont pas toujours au rendez-vous. Vouloir terminer le film sur l'Intracoastal, cette voie navigable le long de la côte est des États-Unis, à partir de la baie de Chesapeake jusqu'à la Floride a failli m'amener dans une aventure compliquée. Il fallait à tout prix que je complète ce tournage que j'avais débuté quelques années auparavant. J'étais tellement pris par cet objectif, j'en ai oublié les principes de base qu'il faut respecter avant d'entreprendre un voyage au long cours. Partir en mer pour un

séjour à la voile représente est une grande aventure. C'est le rêve de plusieurs, mais il y a une foule de préparatifs à considérer. Vous trouverez dans ce texte quelques voies de recherches. Elles ne sont aucunement limitatives, bien maîtriser la voile est un élément, parmi bien d'autres. D'abord un bon apprentissage des manœuvres dans le contexte de la vie à bord. Rêvez, oui, mais faut-il avoir vécu un séjour qui montre comment s'organise la vie sur un voilier. Il faut conjuguer avec un espace restreint, une promiscuité, avoir de l'ordre, une capacité de partager, de vivre accompagné d'un mouvement du bateau... Et surtout, il faut piloter un bon bateau bien équipé, être accompagné d'un équipage expérimenté, que ce soient des gens en bonne santé : un départ pour le sud à partir du Québec avant les glaces, c'est un long séjour, pas question de revenir avant le printemps.

Quelques éléments à considérer sont de connaître la navigation côtière, avoir la base qu'il faut pour un embarquement hauturier,

savoir effectuer un minimum de travaux mécaniques, de maîtriser les lectures de cartes, être capable de faire le point sur la carte tout en pouvant maîtriser un GPS portable, y placer les coordonnées (Way Point). Il faut aussi avoir des connaissances de météorologie, savoir lire un baromètre, identifier les nuages menaçants. Donc, avoir des bases de climatologie pour pouvoir interpréter les cartes des courants marins et j'en passe...

Faire le tour de tout ce qu'il faut connaître n'est pas l'objectif de ces paragraphes; ils sont plutôt de vous montrer qu'il ne faut pas se laisser prendre par des désirs ancrés qui nous empêchent de voir la réalité. La patience aura porté fruit comme vous le verrez.

Lundi matin, nous nous rendions, direction Rouse's Point, rejoindre le voilier Eurêka, voilier en acier de plus de 56 pieds. Nous étions piteux, nous savions que nous ne devions pas partir. La veille, l'ami Jean-Paul était venu souper avec nous, il devait venir nous reconduire la veille, en soirée, au lieu de

départ, mais il pleuvait à boire debout. Nous savions qu'Eurêka était échoué à l'entrée de la marina à Light House Point, que Guy et Martine étaient en sécurité, pas de vent, des prévisions acceptables et que nous n'aurions rien pu faire pour eux à ce moment-là. Nous avons donc décidé de reporter notre arrivée au lendemain très tôt et de nous déboucher une deuxième bouteille de vin. Jean-Paul, notre ami sans condition nous a parlé de notre départ, de son contexte. L'état du bateau est venu vite sur le tapis, s'en est suivi l'état et les connaissances de l'équipage. Je l'écoutais, je me rappelais son apprentissage à lui, de la multiplication du nombre d'heures de cours que j'ai dû lui donner pour manoeuvrer le Grampian 26 que nous avons acheté en copropriété. Aucun temps de formation alloué à Guy, et moi, j'accepte de partir pour le Sud, à bord de... je n'avais même jamais navigué avec lui... Je n'avais jamais fait d'essai sur son bateau... Je venais de mettre de côté tous mes principes appris avec l'expérience : « Ne jamais entreprendre

un grand voyage sur un bateau qu'on ne connaît pas, assurer ses arrières, etc. » Mais pour moi, c'était l'occasion de faire l'Intracoastal pour aller tourner les images qui me manquaient. J'avais raté un départ l'année précédente. Ça faisait presque dix ans que j'avais commencé ce film. Il y avait bien certaines images qui traitaient des canaux, mais l'Intracoastal méritait beaucoup plus d'images : les Snowbirds de la voile qui voulaient aller passer l'hiver aux Bahamas seraient intéressés. J'étais en manque, donc vulnérable; décidément, j'avais la tête troublée. Cette période de l'année était parfaite, le RS était en cale sèche. Sacré Jean-Paul ! Il m'a mis le nez dans la réalité, tout s'est allumé. C'était beaucoup de responsabilités que la condition de santé de Guy : problèmes aux reins. Il utilisait la dialyse, 90 caisses devaient être chargées, plusieurs sessions par jour. Il avait prévu des endroits pour s'en procurer d'autres. Le manque d'expérience; il ne connaissait pas son bateau, moi non plus. C'est beau d'avoir

l'occasion d'aller tourner des images, mais à quel prix ? Qu'arriverait-il si le bateau nous lâchait, vérité possible pour tous les bateaux, mais Eurêka ?! Et si moi j'étais contraint à revenir, s'il était dans l'incapacité de continuer son voyage. « Tout ce qui peut arriver dans des conditions semblables ». JP venait de river le clou. Guy et Martine avaient bien appris à négocier avec l'état de santé du capitaine, ils s'étaient bien préparés pour y faire face, médicaments, équipement de dialyse, les bons numéros de téléphone pour s'en procurer. Je crois que c'est ça qui nous avait trompés, nous n'avions vu que de la poussière. Les travaux sur le bateau allaient bon train, Guy et Martine avaient travaillé sans arrêt depuis l'achat du bateau, des amis, tous leur donnaient un coup de pouce. Il fallait rendre ce rêve réalisable et tout le monde mettait la main à la roue. Les échéances étaient respectées, les mâts enlevés (ponts trop bas sur le Canal Champlain), les réparations de dernières minutes, les imprévus se corrigeaient. On y croyait. Et moi, j'irais

Au début, il était question de les accompagner à partir de la Caroline du Sud, notre objectif, aller croquer les images pour un documentaire. Ensuite, il m'avait convaincu de faire le canal direction New York... Et puis, pourquoi pas tout le trajet, il acceptait de me fournir un ordinateur portable. J'aurais le temps de travailler à mon aventure sur la voie navigable, direction sud. Aveuglé par l'enthousiasme de tous et de mes désirs personnels, j'avais oublié et mis de côté qu'il n'avait pas l'expérience requise : il avait fait un peu de voile, pas de navigation, n'avait pas vécu sur son bateau, ne connaissait aucun de ces caprices de navigation, n'avait monté ses voiles qu'une fois et par temps doux et avant même de l'avoir acheté. Moi, l'expert (sic), je montre aux gens à maîtriser les voiliers, à vivre dedans, à les voir se comporter par petit et gros temps, à écouter leurs moindres caprices, à apprécier leurs qualités, à déjouer leurs défauts, à apprendre à ne pas sauter des étapes, à leur montrer à prendre des bouchées qu'ils peuvent digérer.

Moi l'expert, je me suis laissé avoir, l'élan était trop rapide, l'énergie déployée, la condition de santé et la supposée dernière chance de réaliser son rêve. La réalité, cette odyssee vers les mers du sud serait un échec et il fallait trouver un moyen pour qu'elle n'ait pas lieu. Comment s'y prendre ? Parcourir toutes les avenues, en éliminer, les revoir. Il y avait bien cette rumeur du lac dont m'avait parlé Guy en m'annonçant son échouement, à savoir qu'une des écluses du canal Champlain ne pouvait plus accepter des bateaux à six pieds de tirant d'eau, mais il fallait la vérifier, je m'en étais occupé, elle n'avait aucun fondement; ça aurait été trop facile. Donc, il n'en avait que deux, la vraie avenue ou l'autre, un mensonge pieux quelconque. Il fallait surtout que ce soit envisagé comme un voyage reporté. Il ne devait pas abandonner son projet, mais bien se préparer à le rendre réalisable à un autre moment... Réparer sa santé, améliorer ses capacités de navigateur... Bon ! Le voilier était toujours échoué : aller au bout du quai, leur faire signe, attendre. Il

pleuvait toujours, ils étaient en train d'attendre un bateau de secours. Lorsqu'il est arrivé, il a fallu donner quelques coups de barre et déboursier 350 \$. Le capitaine retrouvait de l'espoir, mais moi je ne savais toujours pas comment lui dire de ne pas partir.

Le bateau amarré, le plein de diesel, de toute manière il fallait emplir les réservoirs pour hiverner le bateau. Il me fallait agir... Qu'est-ce qui me bloquait ? Où était la voie de la raison ? Nicole me faisait signe qu'on devrait continuer et partir avec eux; elle qui d'abord avait eu des hésitations face au projet. Me voilà dépassé, mais je savais que je ne voulais plus partir, je ne pourrais jamais y mettre un terme en cas de problèmes sérieux. Je n'aurais jamais dû les rencontrer, me laisser embarquer dans leur rêve... des idées morbides me passaient par la tête. Moi et ma parole donnée... Il fallait que je bouge.

Martine, tout en attachant l'amarre, me dit...

« Ça serait bien qu'on soit en début de

septembre, il aurait fait chaud... on aurait eu le temps de... ». Je ne savais plus quoi dire, les mots me manquaient. « Si ce n'était que de moi », reprit-elle... Et elle commença à nous dire qu'elle se sentait mal à l'aise de partir, qu'ils n'avaient pas la préparation requise... Je l'écoutais... la porte était ouverte, je lui fis part de mon état d'âme et aussi de mon expertise face à la situation. J'avais une alliée, mais je me rendis compte rapidement qu'elle n'avait aucunement fait part de ses craintes à Guy. Les difficultés s'étaient multipliées et toujours il y avait fait face : il avait passé le pont de Lacolle à temps, il avait mouillé face au quai des douanes, la marina des Alizés ne pouvant les accommoder. Une nuit de gros temps, un appel à la maison, je retourne au bateau et je l'accompagne dans sa fuite à la marina de Lighthouse, même si ça voulait dire que l'ami de service dans toutes les réparations, *persona non grata aux USA*, ne pouvait plus être à poste... Leur retour au Canada, un espace s'étant libéré au quai des Alizés... encore déplacer les autos, d'autres

réparations, le chauffage à l'huile, récemment posé, risquait de nous asphyxier. Même le chien de compagnie, Noirôt, ce beau gros chien noir, sympathique comme son maître, ne savait plus où donner de la queue, il en avait perdu l'appétit... un second départ pour les USA... Ils avaient enlevé les dernières amarres au même moment où les derniers quais avaient été retirés... La pluie, la brume, les bouées de Lighthouse enlevées, Eurêka échoué... Et toujours l'ami Guy gardant le moral... L'annonce de l'annulation fut difficilement acceptée, mais il le fallait.

La journée était superbe, petit vent sud-ouest, le moteur tournait à 1 600 tours, nous filions 9 nœuds, du moins, c'est ce que nous croyions, le loch (instrument utilisé pour mesurer la vitesse du navire) ne fonctionnait plus, l'échouement l'avait neutralisé. Il y avait toujours le GPS, mais il ne répondait pas. C'est vrai, j'aurais pu sortir le mien, mais... Je voulus descendre le chercher et décidai de mettre le pilote automatique; il ne s'enclencha pas. Le bateau garda une direction stable, nous étions

seuls sur le lac, je m'exécutai. À l'intérieur, la soupe mijotait, Martine ravalait, Guy faisait sa dialyse, le précieux liquide coulait-il assez vite pour remplacer celui perdu par ses larmes à demi-perceptibles ? Je retournai à la roue sans demander les raisons du non-fonctionnement du pilote. Les mâts étaient couchés, Eurêka n'avait pas l'air d'un voilier qui part pour le Sud, mais bien d'un oiseau blessé, condamné à passer l'hiver sous nos latitudes. Il n'avait pas été évident de mettre Guy devant la réalité, mais il le fallait... Guy a quand même repris la roue, sa tuque tachée de peinture blanche, il regardait droit devant, direction franc sud ! Il dégustait la soupe de Nicole, maintenant bien réchauffée... La marina à Treadwell Bay nous attendait. Guy semblait accepter maintenant que le voyage n'était pas réalisable à ce moment-là et qu'un été à se familiariser avec son bateau au lac Champlain rendrait son projet du Sud, faisable. Reporter l'odyssée à l'année prochaine leur permettrait de se protéger d'un écoëurement évident : un problème de santé, combattre les faiblesses du

bateau tout en apprenant à maîtriser les notions de base de la navigation en haute mer, à se familiariser avec la voile et à apprendre à vivre à bord. Ils ont évité une aventure qui aurait été vouée à l'échec et qui aurait détruit leurs carrières de plaisanciers.

Deux marinas sur le lac Champlain seulement peuvent entreposer un bateau de 35 tonnes : Shelburn, un peu loin pour y travailler au printemps, et Treadwell Bay, tout près de Deap Bay. Il fallait faire vite, l'opérateur de l'élévateur à bateaux quittait pour de bon en fin de journée. Là aussi, les bouées avaient été enlevées. Il n'était pas question d'entrer sans aide. Quelques mots échangés avec un employé qui ne voulait pas m'accompagner dans le gonflable pour m'aider à indiquer la route assez profonde pour Eurêka. Nous avons dû faire la menace d'aller hiverner ailleurs, du tordage de bras. Le bateau fut amené au puit, monté et remis à l'eau pour replacer les sangles. Eurêka avait le poids limite... Le bateau fut enfin dans les airs, il aurait occupé une bonne partie de l'image si j'avais osé sortir

ma caméra. En arrière-plan, Martine, Guy et Noirôt se tenaient serrés les uns contre les autres sur le quai de ciment, laissant des espaces vides de chaque côté, reflétant sans nul doute leur intériorité.

Le ciel venait de s'assombrir et ils le fixaient du regard. À mes côtés, Nicole s'était retournée pour dissimuler ses larmes. Le navire fut mis à sec et une bande d'outardes s'envola vers le sud.

Le système de la tuyauterie fut vidé, l'antigel fut ajouté pour hiverner le moteur qui ne voulait pas démarrer, en espérant que la pompe de refroidissement ait réussi à faire circuler le liquide précieux malgré la panne. Il fallait maintenant surveiller la situation. Par la suite, il était nécessaire de vider le bateau de tout ce qui était périssable, y compris son chargement précieux.

Deux planches 2 x 6 collées, à l'arrière du bateau, appuyées sur le pare-chocs du camion. Martine dans la cabine passait les caisses de dialyse une par une à Guy; il me les remettait, j'étais en haut de l'échelle, je les laissais

descendre sur cette glissoire improvisée. Nicole les attrapait, les empilait. Quatre-vingt-dix caisses de ce précieux liquide qui gardait notre ami en vie. Quelles images j'aurais pu faire : les mimiques de Martine, Guy avec son air d'écolier à qui on avait enlevé son jouet. Moi, contorsionné, les laissant glisser, inquiet, Nicole attentive à amortir le choc de l'arrivée. Quelle belle séquence à mettre à l'écran ! Était-ce la pluie, le respect de la situation ? Je n'avais tout simplement pas le cœur aux images, mais elles sont restées éternellement fixées dans ma mémoire. Il me semblait avoir répété cette petite phrase des milliers de fois depuis trois semaines. « Mais que diable allais-je faire sur cette galère ? » Une bonne œuvre, une occasion pour aller compléter mes images sur l'Intracoastal pour un film en devenir ? Je ne cherchais qu'un embarquement pour la Géorgie et la Floride ? Rendre service ? Aider la réalisation d'un rêve ? Allons-y voir ! »

Le souper fut le bienvenu, la journée avait été longue. Dans ce petit restaurant, Guy était devant moi, sa tuque, placée trop haute sur la

tête, ses yeux cernés, son sourire un peu triste lui donnait un air de Charlot... Martine parlait d'aller au souper de la CONAM, on en disait beaucoup de bien. On parlait du film Elvis Gratton, de la vie simple... Je ne saurai jamais ce que Guy pensait réellement de tout cela. M'en voulait-il ? Était-il soulagé ? Deux projets à reporter, le leur et le nôtre.

*Épilogue.* L'hiver suivant, Guy fut appelé pour une greffe, opération réussie, un été de voile et... son aventure dans le sud enfin vécue... Quelques années plus tard, j'ai pu aller chercher les images manquantes pour terminer mon film sur l'Intracoastal. Tout vient à point à qui sait attendre.

### **Enfin les images requises : l'Intracoastal à bord du voilier, Dia Del Sol**

J'avais demandé à Serge Fortin, un de mes anciens élèves, de m'accueillir à bord quelque part en Caroline du Sud pour quatre ou cinq jours : je pourrais aller tourner quelques images pour ce film en devenir.

J'ai donc pu aller en Caroline du Sud tirer

des images de ce canal où je n'étais pas passé, ayant navigué par l'océan en revenant des Bahamas. Serge m'attendait à Beaufort. Plus de 800 km, soit une vingtaine d'heures en autobus. C'était long... Arrêt ici et là... toutes sortes de monde montent, descendent. Je m'étais apporté un bon lunch. Arrivé épuisé, je me trouve un petit hôtel pour passer la nuit... Dans l'Intracoastal, les bateaux aiment bien naviguer en petits groupes, ça rendait leur descente agréable et ça me permettrait de faire de belles images. Le capitaine et son café (un des capitaines du film). Du café, du café... Le capitaine du Dia del Sol en a bu beaucoup tout au long de son parcours qui l'a conduit en République Dominicaine. C'était son carburant, il le tenait éveillé, il pouvait ainsi avaler tous les milles marins de sa virée vers cette douce contrée. Rien ne pouvait l'arrêter, il était entêté, bravant mers, marées, tempêtes et hauts fonds. Nul ne connaissait les raisons de son empressement. Quelques plaisanciers rencontrés, équipiers embarqués... Pas moyen de savoir ce qu'il

allait chercher dans ce pays lointain. Il cachait son secret comme si c'était une fleur unique. Mais les copains voyaient bien qu'il y avait bien entre lui et le café, une histoire d'amour. Il avait la bonne façon de le préparer, la mouture, la quantité, une eau de première qualité. Il avait le doigté. Mais comme pour les raisons de son voyage en République, il gardait bien secrète l'origine de son café. De toute façon, les copains aimaient bien boire une ou deux tasses de ce merveilleux nectar d'une odeur invitante et de goût, soit velouté, soit corsé, quelques fois sucré ou latté. Il y avait bien aussi cette petite fleur dans sa cabine, à la vue, bien placée et tous les matins, arrosée, chouchoutée. Plutôt étrange pour un homme de sa trempe. Était-ce là la clé de l'énigme ? Tôt le matin, les voiles hissées, tard le soir, l'ancre mouillée. Sous la pluie, ballotté, le ciré... Et à la main, toujours le café. Cinéaste embarqué, images tournées, histoire retournée, aucun moyen de connaître sa destination. Toutes les hypothèses furent imaginées : une dulcinée

bien cachée, un jardin bien perché, une aventure bien ficelée ? Il a fallu les dernières images tournées en République Dominicaine et le film terminé pour savoir que sa fleur cachée tenait la clé de son bon café. L'Histoire de notre capitaine est une histoire d'amour, mais est-ce l'amour du café ou d'une fleur ? Ou peut-être des deux. Pour le savoir, on peut le voir en regardant le film L'Intracoastal, une voie navigable. Nicole m'a accompagné en République Dominicaine pour aller tourner les dernières images du film et on peut comprendre pourquoi il se dépêchait à descendre dans le Sud. Il s'en allait épouser sa douce. Serge nous avait invités à son mariage. Le film se termine par la cérémonie de leur mariage. J'ai appris à ce moment-là qu'ils importeraient au Québec le café que le papa cultivait en République Dominicaine. Aujourd'hui, ils sont toujours ensemble, mais ils n'ont plus de voilier.

### **Le retour en bus**

J'ai donc quitté mon ami avec un beau stock

d'images qui pourrait m'aider à compléter ce film... Le retour en autobus fut tout aussi désagréable que celui de l'aller : arrêts multiples, changements fréquents de passagers. Je me souviens de gens bruyants et... particulièrement un arrêt dans un Truck Stop. « Vous avez trente minutes pour vous nourrir correctement avant de reprendre votre voyage. C'est votre devoir de ne pas manquer l'embarquement. Nous ne ferons pas de rappel. » Je rangeai mes sacs, mon matériel de tournage et mon sac à dos sous le siège. Le repas était correct; il me restait quelques bouchés à... Un regard vers l'autobus : « Merde, il a décollé » je me précipite dehors, il est à s'engager sur la bretelle de l'autoroute. Saperlipopette : « Mon film, mes équipements de caméras. Tout ce travail, je ne serai jamais capable de finir ce film ». Il est rendu sur l'autoroute, je peux le voir, mais... Je fais de grands gestes répétés, les bras balancés à tout vent; surprise, l'autobus s'arrête, je cours sur le terre-plein à pleine vitesse, je monte à bord à bout de souffle,

mais le cœur joyeux... Une femme m'avait vu et l'avait signalé au chauffeur « Merci Madame! »

## **Encore des images pour l'Intracoastal**

Ce film manquait encore d'images : il fallait montrer qu'un voyage dans le sud à partir du Québec était super agréable et qu'il y avait beaucoup de choses à voir et à faire tout le long du trajet, particulièrement dans certaines régions de l'Intracoastal. C'est long à naviguer, ça se fait à l'automne, alors que c'est risqué de prendre la mer; comme c'est la saison des ouragans. On est bien protégé et on a le temps : traverser aux Bahamas avant Noël est un peu tôt. Il me manquait des images des choses à faire. J'ai profité du bateau de Jean-Louis pour aller filmer des images des petits et grands plaisirs que nous offre ce coin de pays. Il y a plusieurs villes intéressantes, des zones isolées et on se sent à l'autre bout du monde avec un le bel accueil des gens des Carolines. Revenons à Jean-Louis, mon ancien patron de l'École Vanier à Lahr en

Allemagne; il s'était pointé chez nous une journée d'été et apprit que je pratiquais le sport de la voile. La journée était idéale; nous les invitons à aller faire une balade sur notre voilier L'Embardée; ils ont adoré. Un bon souper, encore de la jasette. Le lendemain matin, un bon déjeuner et ils sont retournés à Québec, lieu de leur demeure. Pendant un certain nombre d'années, il était coutume de se rencontrer : reparler de Lahr. Quelques années plus tard, lors d'un salon du bateau à Montréal « j'y avais un kiosque » en faisant le tour des exposants, j'arrive face à une immense photo de Jean-Louis sur un bateau, en traversée de l'Atlantique. Il s'était acheté un 37 pieds en France et l'avait navigué jusqu'aux États-Unis, question de ne pas payer les taxes d'importation pour le rentrer au Canada. J'ai eu l'occasion de le rencontrer quelques temps après. Il en parlait, de la voile, avec beaucoup de passion. Il me parla de ses projets, il prévoyait un tour du monde... C'était toute une aventure. Il y a tellement de choses auxquelles penser : toutes les choses

officielles et... Il y en avait une que j'ai pu lui suggérer concernant la Régie de l'assurance maladie du Québec. Il est impossible d'être couvert au-delà des six mois hors du pays. « Je connais ta facilité d'écrire, le Québec Yachting serait heureux d'avoir un collaborateur pour écrire des articles, tu serais au service d'une société québécoise donc couvert à longueur d'année par la RAMQ » Jean-Louis a donc été couvert pendant tout le temps de ses expéditions et nous, nous étions gâtés de cinq articles par année publiés pendant plusieurs années. Jean-Louis avait conduit son bateau en Floride pour certaines réparations et il voulait le ramener à Boston pour préparer leur départ. Je lui ai offert de conduire son bateau de Beaufort, Caroline du Sud à Norfolk; ce qui me permettrait d'ajouter des images pour exprimer la beauté de cette région.

Nous avons apporté nos vélos, question de faire de la bicyclette : belle façon de découvrir la beauté de cette région des États-Unis.

La voile est difficile dans l'Intracoastal sauf dans le Pamlico Sound, Caroline du Nord : une vaste étendue d'eau, vents réguliers venant de la mer, eau un peu plus profonde que dans l'ensemble du long canal. Plusieurs ponts à faire ouvrir. Pas de navigation la nuit cependant : il n'y a aucune balise lumineuse. Certains lèvent l'ancre aux premières lueurs du jour et la mouillent au coucher de soleil parce qu'ils sont pressés. Il est agréable d'y flâner, de faire du vélo. Ne pas oublier que ce type de voyage dure six mois : on part du Québec avant le gel et on revient en avril. Il faut que cette période soit agréable; il est aussi agréable d'être en déplacement qu'être en mer ou sur les plages des Bahamas.

Nous avons passé un mois à nous laisser bercer à bord du bateau de Jean-Louis, faire du vélo dans ce merveilleux environnement. La voile dans des cours d'eau dans un coin de faibles profondeurs nous procure certaines sensations à courir le vent, à nous amuser à hisser et à affaler les voiles pour nous faufiler

dans des trajets sinueux, à s'isoler, certains soirs, mouillés dans de hautes herbes, sans même avoir l'obligation de mouiller l'ancre. Des coins si isolés que les seuls bruits étaient ceux de notre respiration. On doit arrêter pour faire des provisions dans des marinas et faire le plein de diesel. Nous rencontrons souvent des gens qui s'offrent de nous conduire aux marchés et de nous ramener au bateau. L'accueil des gens était exceptionnel dans cette région.

Que de plaisir nous avons eu à fréquenter des chevaux en liberté lors de nos randonnées dans les îles face à Beaufort en Caroline du Nord !

En résumé, l'ICW est une voie d'eau intérieure, ininterrompue, partant de la baie de Chesapeake et se rendant jusqu'à la pointe sud de la Floride. Parfois, en rivières intérieures, parfois en bras de mer partiel, parfois en traversant un port, il offre une infinité de mouillages, gratuits et bien protégés. Le fond est de vase ou de sable sur toute la longueur, assurant de bonnes tenues

de l'ancre et des dégâts limités, en cas d'échouage. Les paysages sont changeants, féériques par endroits, pleins de faunes sauvages (pélicans, dauphins, aigrettes, alligators (!), cormorans, lamantins, etc. Il est important de progresser à son rythme, sans stress. Pour quelqu'un qui veut seulement faire du déplacement, en s'arrêtant la nuit (on ne navigue pas de nuit dans l'ICW), il lui faudra environ 30 jours pour effectuer le trajet. Nous n'avons fait qu'une partie de l'Intracoastal. Nous avons rejoint Jean-Louis à Norfolk; nous avons récupéré notre voiture, lui son bateau. Quelque temps plus tard, lui et sa compagne sont partis par le monde à bord de leur voilier. Nous avons eu la chance de lire ses articles dans le Québec Yachting.

Il aura fallu près de 10 ans avant que le film *L'Intracoastal, une voie navigable* soit éditée. J'y tenais et je voulais qu'il soit à mon goût et j'ai réussi contre vents et marées. Le film est disponible sur You Tube.

## **D'autres films**

**La chasse aux images sur le canal du Midi.** Louer une pénichette, en autonomie, pour remonter les canaux et les fleuves de France devient de plus en plus populaire. Notre DVD, de qualité Broadcast, vous montre comment on peut profiter de cette belle aventure : manier la pénichette, passer les écluses, les mouillages, l'utilité des vélos, l'approvisionnement. Il donne le goût d'aventures différentes à la portée de plusieurs. Un superbe moment passé dans le sud de la France. Le film « La chasse aux images sur le Canal du Midi » peut être vu sur YouTube.

**Les Pays de la Loire.** Deuxième film sur la navigation fluviale en France. Deux touristes québécois découvrent les parties navigables de la Loire. Ils sont accueillis à bord du bateau, Océan Manor. Du bon temps sur les fleuves et rivières des Pays de la Loire : le canal de Nantes à Brest, Redon, L'Oust, L'Île aux pies, La Gacilly, La vilaine, Blain, Nort-sur-Erdre, L'Erdre, Nantes, La Loire, Angers, La Mayenne, L'Oudon, La Sarthe...

Vous suivez Nicole, Louis et l'équipage dans leurs découvertes. C'est moi, le personnage caché derrière sa lentille, qui vous révélera les joies de ce voyage ainsi que les grandes lignes du tour de France d'Anne et de Jean-Marie. En plus de vous montrer cette magnifique région de France, ce film vous fera également connaître Anne et Jean-Marie, heureux navigateurs à bord de leur bateau Océan Manor qui leur a permis d'emprunter les fleuves et les rivières pour faire le tour complet de la France. Le film a été tourné surtout sur les rivières des Pays de la Loire. Anne et Jean-Marie ont combiné leurs expériences pour créer un service de yachting d'accueil, dont nous avons bénéficié pour tourner ce film sur les régions navigables du Pays de la Loire.

À la découverte des petites villes le long des canaux. Auray en Bretagne : c'est ici que Benjamin Franklin, un des pères de l'indépendance des États-Unis est débarqué pour aller chercher de l'aide auprès du roi Louis XVI. Nous sommes remontés sur la

Loire, la partie navigable. Elle est menacée par différentes algues.

Madame faisait la navigation. Elle avait même déniché un contrat pour mettre les cartes et les données des livres de navigation des fleuves et rivières de France. En plus, c'est elle qui faisait la mécanique sur le moteur diesel : elle sait le démonter et le remonter sans problème. Jean-Marie faisait les achats et la cuisine : il avait été un cuisinier dans de grands restaurants dans une ancienne vie. La bouffe était extraordinaire : 3 gros repas... au moins 2 collations... L'équipière, l'artiste des aquarelles. Elle signe petite Grenouille. Le film *Les Pays de la Loire* peut être vu sur You Tube.

• ***Un clin d'œil d'Algérie 2. 2006*** (Film d'aventure au long cours) 1 heure, plus les bonis. Un film de 57 minutes sur la vie de Marianne et Gaétan à bord de leur voilier : une parenthèse est ouverte sur une toute petite étape de leur grand périple. Des images merveilleuses permettent de les voir évoluer à bord de leur voilier et parmi les Garifunas

dans le magnifique décor des îles de La Bahia, au Honduras, côté Caraïbes. Ce film documentaire a été fait pour alimenter les rêves de grands départs.

Une caméra, 15 jours à bord du voilier Alégria 2, un caméraman et sa complice, de quoi monter un bouquet d'images... La nouvelle vie de nos héros. Marianne et Gaétan vivaient en permanence à bord de leur superbe voilier; ils l'ont construit eux-mêmes : plusieurs années de labeur, de gros investissements financiers à partir des profits de la vente d'une entreprise florissante. Ils avaient quitté le Québec depuis déjà quelques années. Nous avons voulu ouvrir une parenthèse sur une toute petite étape de leur grand périple. Nous les avons accompagnés à bord durant 15 jours, dans les îles de La Bahia, au Honduras, côté Caraïbes. Quelque 200 km de navigation nous auront permis de voir nos aventuriers naviguer et parcourir les îles de la Bahia : Roatan, Guanaja, Barbareta, Cayos Cochinos et Utila. Une nouvelle vie, celle de navigateurs à voile qui les conduirait par le

monde.

L'Alégria 2, ce superbe voilier de 49 pieds, avec une coque en aluminium, voilé en cotre, bien équipé pour la navigation hauturière, le fruit d'un travail ardu de nombreuses années, est devenu depuis maintenant quelques années, leur base, leur moyen de se déplacer à la traversée des mers et de leur permettre de vivre une vie trépidante. Cette navigation est remplie de découvertes, d'imprévus, d'événements et de surprises souvent exigeantes. Nous les verrons vivre à bord, nous les accompagnerons dans des péripéties passionnantes et souvent exigeantes et nous participerons à leurs ébats marins en jouant de la caméra.

L'objectif est de jeter un regard sur la vie en général, sur leur quotidien, sur le pays visité, leurs aventures à partir de la caméra. Du bateau de l'extérieur : le bateau au loin à voile, quelques plans de coupe... Nos marins aux manœuvres à hisser les voiles, à border et choquer des écoutes, à mouiller l'ancre. Les suivre à l'intérieur de la cabine; Marianne à

certaines tâches, Gaétan à certaines réparations; Marianne, à la radio de communication, aux instruments de navigation, à la cuisine... Elle nous racontait tout à la caméra sur leur façon de vivre « Quand on rencontre des gens maintenant, on ne se présente plus de la même façon et le contact n'est pas du tout le même... Les premiers contacts, quand tu es en société, en ville... C'est quoi ton travail ? Tes activités ? Ici c'est beaucoup plus qui on est ? Plus d'ordre personnel... Qu'est-ce qu'on aime, qu'est-ce qu'on apprécie dans notre voyage ? C'est l'activité de la pêche qu'on va partager avec les gens, à faire des petites visites avec d'autres mondes. Se recevoir sur les bateaux, c'est plus vite plus vrai, plus là sur le moment présent. Il n'y a pas de façade, la question de l'habillement n'a plus d'importance. On vit au rythme des pays où on se trouve... C'est quelque chose qu'on n'avait pas le temps de faire quand on était dans la vie au Québec, la vie du travail... C'est ce qu'on voulait, rencontrer les gens, prendre le temps de vivre

avec eux, de... ». Que de belles découvertes.

La qualité du film dépend de nombreux facteurs et ils ont contribué à réaliser un film exceptionnel. La complicité de Marianne est belle à voir avec un Gaétan inventif et collaborateurs. Nos deux complices connaissaient très bien la région, les choses à voir, où faire les courses, les mouillages. Ils ont une bonne connaissance de l'espagnol; c'étaient de nombreux atouts ajoutés à leur expérience de navigateur. Un bateau qui est admirablement équipé et suffisamment gros pour faciliter mes déplacements avec la caméra. En plus, j'ai amplement de la place pour travailler et j'ai une télé pour nous permettre, Nicole et moi, de visionner les images. Celle-ci nous permet de voir comment elles défilent en fonction de ce qui avait été établi; se réaligner, se fixer de nouvelles orientations.

C'est pratique d'avoir un équipage à notre disposition : généralement quand je tourne, j'ai toutes les autres responsabilités du bateau. Ceux qui ont vu mes films l'ont constaté,

particulièrement sur celui de formation en apprentissage de la voile. Je tourne, je suis mon scénario, je pense à mes images, à mes plans de coupe, à la position du soleil... Je pense à bien me tenir pour avoir des images stables, avoir la position sécuritaire, me déplacer... Les conditions sont occasionnellement difficiles... Et quand je tourne avec des stagiaires à bord du voilier-école, je dirige, en même temps mes stagiaires, je les forme, je corrige leurs erreurs. Là avec Marianne et Gaétan, c'était une tout autre histoire : Gaétan avait toute la responsabilité du bateau, il connaît son embarcation à fond. Marianne s'occupait de la navigation, Nicole est occupée aux manœuvres et à me surveiller, moi, à 100 % à mes images et à mon tournage. Que de belles découvertes nous avons faites au pays des Garifunas ! Les Garifunas sont issus d'un métissage entre les Autochtones des Caraïbes et les Africains qui ont survécu à des naufrages de navires négriers au large de Saint-Vincent entre 1636 et 1675. Ils se sont réfugiés auprès des

indigènes des Caraïbes. « Découvrir nouvelles cultures, nouvelle nourriture, tout... C'est vraiment intéressant... Et les gens, ici, prennent le temps de vivre et de partager. Ça fait différent à comparer aux Nord-Américains qui courent tout le temps ».

Ces derniers, devenus démographiquement minoritaires, ont transmis aux Africains leur langue et les fondements de la culture Garifunas. Au 18<sup>e</sup> siècle, influencé par les idéaux républicains de la Révolution française (via Haïti), les Garifunas attaquent les Anglais, alors maîtres de l'île de Saint-Vincent. En 1796, après 18 mois de combat et malgré l'aide de la France, les Caraïbes noirs sont vaincus et déportés vers le sud. Cinq mille Garifunas sont embarqués dans huit navires. En avril 1797, 2 026 hommes, femmes et enfants sont débarqués sur l'île de Roatán, là où nous sommes embaqués. Plusieurs, avec le temps, devront quitter l'île, trop petite, pour s'installer sur le continent. Les Garifunas, assimilés aux peuples autochtones

dans les pays où ils habitent, soit le Belize, le Honduras et le Guatemala ont subi les mêmes discriminations que les autres peuples amérindiens. Les Garifunas sont un peuple des Caraïbes (la mer). Ils seraient les seuls noirs du continent américain qui n'aient jamais connu l'esclavage. On les appelle aussi garifounes et caraïbes noirs. Leur langue appartient à la famille linguistique Arawak. Marianne et Gaétan forme une superbe équipe et sont de bons complices de tournage. Personnages principaux, cascadeurs... deux semaines intensives... Nous voilà qui repartons avec un gros baluchon plein d'images, de notre côté, c'est l'aventure qui se poursuit et la vie continue... Ils reprennent le fil de l'eau.

Un film exaltant durant lequel vous voyez nos héros vivre, naviguer, faire des rencontres, profiter de la vie, vibrer. Ils avaient le rêve de partir à la conquête des mers... Nous avons le rêve de faire ce film. Il fut édité ! *Vous pouvez le voir sur You Tube.*

### **• *Évasion au Honduras continental.***

Nicole et moi avons abordé au Honduras par la mer du côté Atlantique. Nous arrivions de 15 jours de tournage à bord d'un voilier sur la mer des Caraïbes, dans les îles de la Bahia. C'est à La Ceiba que nous sommes débarqués de l'Algérie 2. Nous savions que nous avions les images nécessaires pour ouvrir une parenthèse passionnante sur la vie enivrante de Marianne et Gaétan dans leur périple au long cours. Ma décision était prise, il n'était plus question de tourner d'autres images.

La Ceiba est une petite ville portuaire située au nord du pays. Nous étions au printemps, il faisait très chaud. C'était la Semaine Sainte, dans ces pays latins, il est très difficile de se trouver un endroit pour loger. La course de place en place, deux nuits dans un hôtel minable. Et puis plus aucune disponibilité... Et nous ne parlions même pas espagnol.

Au hasard d'un coin de rue, ce fut la rencontre avec Francesco... Il nous avait bien vus avec toutes nos valises : l'essentiel ? Oui,

mais il y a toujours les caméras, ce matériel... Sa carte de visite: il a une petite entreprise touristique, des moments d'hésitation... Nous allions le rejoindre là où il avait pignon sur rue. Une proposition intéressante pour cette Semaine Sainte... Du temps en montagne chez le paysan dans la région avoisinant La Ceiba. Las Mangas est à quelques kilomètres de La Ceiba. Joli petit village le long de la rivière Congrejal près du parc Pico Bonito.

Je m'étais bien juré de laisser mes caméras de côté... Ce fut le coup de foudre, les montagnes, de gentilles petites demoiselles m'ont donné un regain de vigueur et me voilà, encore une fois, prêt à partir à la chasse aux images. Difficile de résister devant de telles candeurs additionnées à un paysage si idyllique. Je ferais donc quelques images avec mes belles cocottes, je m'amuserais comme j'aurais voulu le faire quand j'étais enfant, nous jouerions à réaliser un petit film. Elles nous ont rapidement adoptés et nous ont présentés, mère, cousins, cousines... Et elles nous ont montré tout ce qu'elles croyaient

pouvoir nous intéresser.

Petite hacienda typique, peut-être pas, en fait, plutôt petit domaine à la campagne pour une famille de La Ceiba. Une maison pour eux, c'est celle que nous habitons, ils n'y venaient que passer des journées. Une autre maison, celle-là beaucoup plus simple, était celle de leurs engagés. C'étaient eux qui allaient s'occuper de nous. La communication s'est établie le plus simplement du monde et évidemment sous forme de signe, de son et surtout grâce à la bonne volonté de tous. Nous nous présentons et faisons la visite des alentours, du plaisir dans sa plus simple expression... et surtout, un toit et du temps pour se reposer de notre aventure en mer et de vivre sur le bord d'un cours d'eau superbe. La rivière Cangrejal ou « Río Cangrejal » est une rivière qui draine plusieurs affluents des montagnes et borde la forêt tropicale du parc national de Pico Bonito près de La Ceiba, au Honduras. La rivière offre certaines des meilleures opportunités de rafting en eau vive en Amérique centrale.

Les Honduriens s'amuse<sup>n</sup>t durant la Semaine Sainte. C'est une semaine de relâche, les enfants n'ont pas d'école, des familles viennent de La Ceiba. Tout le monde passe du bon temps entouré de la parenté. Notre manque de connaissance de l'espagnol ne nous a pas permis de tout comprendre ce qui se passait. Les gens venaient et repartaient, certains nous offraient une bière, essayaient d'avoir des conversations... En tous cas, tout le monde avait l'air de s'amuser. Notre nouvelle résidence et ses environs étaient un endroit où les citadins venaient se ressourcer, se rafraîchir. Hommes, femmes, enfants, vieux, jeunes... c'est la baignade dans la petite rivière. Certains s'assoient au milieu de la rivière peu profonde, profitant des caresses du courant sur leurs jambes endolories par le travail soutenu dans les entreprises, souvent contrôlées par des patrons plus qu'exigeants.

La journée terminée, les propriétaires retournaient à la ville, les engagés reprenaient leur ouvrage. Magdaleno, Maria

et Hulman, leur plus jeune, étaient nos hôtes. Magdaleno entretenait le jardin, faisait de petits travaux, Maria cuisinait et s'occupait des tâches ménagères. Elle faisait une cuisine typique composée de poulet, de bananes, des plantains avec des haricots sur des tortillas... Mais surtout elle accompagnait le tout d'un magnifique sourire, de la gentillesse et une grande complicité.

Magdaleno, le papa de Hulman était un de nos guides attirés; en fait, un homme à tout faire et de tous talents : très fier de jouer de la guitare et de chanter. Son prix à payer pour se produire, était de faire partie d'une religion : ces redresseurs d'âmes fournissaient l'instrument... Une religion dont nous n'avons vraiment pas compris la portée sinon celle de se rencontrer, de parler fort, de recueillir de l'argent, et de jouer de la musique... Être présent était le prix à payer pour entendre notre ami. Il ne pouvait pas apporter la guitare à la maison. J'ai décidé de tourner des images : le quotidien des gens, leurs travaux, les sports, surtout le foot,

Maria à la cuisine...

La magie de l'écran de la caméra. Quelle surprise, pour eux, de se voir et de s'entendre et quel plaisir pour nous ! Ils l'ont regardé et regardé... Comme je voudrais être avec eux s'ils pouvaient voir le produit fini. J'ai essayé d'obtenir leur adresse pour leur envoyer une copie du film *Évasion au Honduras 2007*. Aucunement capable de communiquer par la poste. Holman, Maria et Magdaleno étaient des êtres très attachants.

Des excursions en montagne dans le parc de Pico Bonito, cette réserve faunique est très recherchée surtout en période de vacances. Nous avons parcouru la forêt tropicale, tapissée de torrents et de chutes. Chaque pas nous apportait des paysages sublimes... Un émerveillement soutenu. Toute expérience nous laisse toujours songeurs... Il doit toujours y avoir une fin. C'était la fin des vacances de Pâques pour eux. Holman retournait à l'école et nous... nous reprenions notre chemin... Je me demande toujours si je ne fais pas ces films dans le seul but de rendre éternels les événements.

## **Une autre proposition difficile à refuser**

Francesco nous avait fait une belle proposition pour passer la Semaine Sainte; il nous en fit une autre : il nous conduirait à travers le pays, nous montrerait ce qu'il y a voir... Sa femme nous accompagnerait et nous conduirait à l'aéroport de Tegucigalpa pour notre départ. De belles surprises nous attendaient. Nous avons visité de petits hameaux... Regarder vivre les gens, simplement; essayer de comprendre... Une petite balade en cayoco particulièrement stressante : cette embarcation n'a pas de quille, l'équilibre est plutôt précaire... la peur de chavirer... Il y avait l'équipement de tournage. Je n'ai jamais craint autant pour ma vie ! Y avait-il des alligators ? Des piranhas (voyons, Capitaine !). Je ne l'ai jamais su, de toute manière je ne comprenais rien de ce qu'ils se disaient sinon que le guide essayait de me montrer qu'il y avait des singes dans les arbres... Je n'osais même pas me retourner de peur de faire chavirer cette frêle embarcation. Francesco nous attendait pour

nous conduire à Tela. Je me lever suffisamment tôt pour partir à la découverte des environs; c'était encore la nuit, la pleine lune, des oiseaux morbides occupaient la place centrale de la ville. Ils laisseraient éventuellement leur place, car ce serait l'éveil de Téla. Cette ville, jadis un port bananier prospère du temps de la United Fruit. Le tourisme semble prendre une certaine place. À Téla même, les anciennes résidences des anciens patrons de ces multinationales ont été transformées en complexes hôteliers. Le domaine est complètement entouré de fils barbelés. Il m'a été impossible d'aller y filmer... J'ai cependant pu me rendre compte que c'était de beaux hôtels et qu'ils étaient à peu près vides. Et dire... que nous étions dans un hôtel de troisième ordre à La Ceiba, quand nous avons mis pied sur le continent.

Le Honduras a une population équivalente à celle du Québec, soit, guère plus de 7 millions d'habitants. C'est loin d'être un pays riche. On calcule qu'en moyenne, chaque habitant vit avec 1 200 \$ US par année. 21 % de la

population a moins de 1 \$ par jour pour subsister. Peu de moyens, mais ils nous semblent heureux, ils ont le sens de la famille très développé. Le taux de natalité est passablement élevé. La fréquentation scolaire est importante : au primaire, 90 % des gens ont terminé leurs études, au secondaire, 60 %... L'espérance de vie est passée de 52 ans en 1970 à 68 ans en 2005. La mortalité infantile a nettement baissé entre 1990 et 2015.

La population s'est passablement urbanisée depuis les 20 dernières années. La population est moins fortunée dans les campagnes. Les gens sont éparpillés sur de petits lopins de terre souvent stériles, ils vont essayer de subvenir à leur besoin en les exploitant du mieux qu'ils peuvent. Ils vont travailler dans les mines, comme ouvriers agricoles dans les exploitations de la banane chez les deux géants américains, la United Fruit et la Standard Fruit. Sans oublier les emplois voués au trafic des narcotiques. Et, comme dans les autres pays de l'Amérique Latine, il y a un grand écart entre les pauvres et les

riches. Plusieurs publications nous avaient mis en garde face aux vols et à la violence. En ce qui nous concerne, nous n'avons eu aucun problème, ni dans les îles ni sur le continent. À Téla, j'ai filmé au lever du jour sur la place publique et je n'ai ressenti aucun malaise, aucune agression sinon celle des multiples oiseaux que vous pourrez voir et entendre sur notre documentaire. La grande majorité des Honduriens est catholique romaine, du moins officiellement : peu d'entre eux sont pratiquants. Par contre, ces dernières années, de nouvelles religions ont fait de nombreux adeptes. Elles ont été importées par les États-Uniens et occupent de plus en plus de place dans le décor; elles s'implantent en répondant à leur besoin de regroupement. Serait-ce une nouvelle manière pour nos amis états-uniens de coloniser l'Amérique Latine? Souvenez-vous de Maria et Magdaleno! Ceux qui nous ont accueillis en montagne... Je suis persuadé qu'il faisait partie de son regroupement religieux parce qu'il pouvait y faire de la musique. À Téla, on retrouve le

magnifique Jardin botanique de Lancetilla. Francesco semble connaître tout le monde, il nomme les guides par leur nom. Nous avons appris que ça faisait plus de 35 ans qu'il bourlinguait à travers le pays. Un guide touristique est une main-d'œuvre à bon marché... Ce jardin occupe une vaste étendue, il laisse éclore des milliers d'espèces végétales de toutes les régions tropicales du monde : arbres fruitiers, bois précieux, bambou, caféiers... pour n'en nommer que quelques-unes. Il a été créé par la Cie United Fruit Company en 1926 pour servir de station expérimentale vouée au développement de nouvelles espèces de bananes. Elle fut cédée au gouvernement en 1975.

Le périple à travers le Honduras s'est continué. Les routes sont assez dangereuses. Notre chauffeur-guide-ami semblait bien les connaître. En revanche, il roulait vite, quelques fois il oubliait les lignes doubles... Moi, je me fermais les yeux. Il a même eu la candeur de nous dire : « Si je frappe, même juste un chien, je ne m'arrête pas ! » Très

sécurisant...

Notre visite chez le charbonnier. Le procédé permet de retirer du bois, son humidité et toute matière végétale volatile afin de ne laisser que le carbone, soit le charbon de bois. C'est un vieux métier et en plus celui de mes ancêtres en Normandie. Ce nom de famille, Charbonneau, nom de celui qui écrit ce texte, est un vieux mot français qui se prononçait *charbonniau*, qui nommait cet amoncellement de bois qui allait devenir du charbon de bois.

San Pedro Sula. Le plus grand monument de cette ville de quelque 500 000 habitants est la cathédrale. Elle est de style néogothique, mais son intérieur est plutôt baroque. Devant le parvis s'étend le Parque Central, Morazán : c'est le point de rencontre principal de cette ville. Les boutiques y sont très courues et colorées. San Pedro Sula a été fondée à peu près en même temps que la ville de Québec. Nous avons visité une usine à chaux; on y exploite le calcaire pour en faire de la chaux. Ce calcaire est cassé et ensuite

chauffé dans un grand four à chaux alimenté au bois. La cuisson dure cinq jours à une température de 900 degrés environ. Il est ensuite broyé et pulvérisé. La chaux a de nombreux usages et cela depuis la plus haute antiquité. Dans le domaine de l'agriculture, le chaulage est nécessaire pour neutraliser l'acidité du sol et améliorer l'assimilation des engrais. La chaux sert aussi dans la maçonnerie, le plâtre, la céramique et aussi dans la pigmentation de peinture. Le chaulage des maisons assure une plus grande longévité. Sans oublier la salubrité des déchets : on se rappellera dans les toilettes sèches, la chaux dans les bécosses, et de situations moins drôles, dans les charniers, lors des épidémies de peste et plus récemment, lors des génocides nazis, rwandais ou autres : c'était la meilleure façon de bloquer les épidémies car la chaux vive fait office d'antifongique naturel et elle a la propriété d'éradiquer les bactéries et les larves d'insectes.

La manipulation de la chaux demande des précautions. La substance est corrosive et un contact répété prolongé peut causer de graves problèmes aux yeux, à la peau et aux voies respiratoires. Donc, masque, lunettes et gants, est de rigueur. Faudrait-il croire que le fait de commencer à y travailler jeune les avait immunisés contre les dangers évidents de cette exploitation ?

Ruines Maya de Copán. Découvert en 1570 par Diégo Garcia de Palacio. Le Site maya de Copán est l'un des sites majeurs de la civilisation maya. Il constituait le centre politique, civil et religieux de la vallée de Copán. Francesco était connu de tout le monde que l'on croisait : ce n'était pas la première fois qu'il pilotait des touristes. Notre présentateur avait tant de choses à raconter... Et il faisait des pirouettes pour que nous comprenions; il s'exprimait en espagnol.

En visitant le site archéologique, on a pu admirer les stèles de la Grande Plaza, portraits des souverains de Copán datant de 613, le jeu de balle et l'escalier aux

hiéroglyphes ainsi que l'Acropole, ornée de superbes bas-reliefs représentant les seize rois de Copán. Nous avons pu admirer les sculptures et hiéroglyphes sans égal dans les Amériques. La construction d'un centre habité par les dirigeants a dû apparaître dans cette région autour de 300 ans avant J.-C.

Cette vallée a connu son apogée du 7<sup>e</sup> au 9<sup>e</sup> siècle. Ses chefs voulaient dominer la vallée de Copán. Les Mayas étaient très développés en architecture, en astronomie et en écriture. Tout était construit dans le but de véhiculer l'idéologie religieuse, et d'assurer leur domination politique sur leur sujet. L'arrivée de Lapin 18, en 695 après J.-C., a changé toute l'histoire de l'architecture. Avant Lapin 18, tous les souverains faisaient presque table rase; ils démolissaient et rebâtissaient à leur goût. Après ce fut différent; c'est la raison pour laquelle les ruines d'avant Lapin sont à peu près inexistantes. On lui doit le terrain de balle et il a tout peaufiné. Ce terrain de balle symbolique était voué aux sacrifices humains;

la tête remplaçait la traditionnelle balle. Tous ces dirigeants étaient considérés comme des demi-dieux. La civilisation a été anéantie avec l'arrivée des Aztèques et des conquistadores au 16<sup>e</sup> siècle. En portant attention, on avait l'impression d'entendre les Mayas construire leur ville. C'est comme si nous y étions à l'époque : ils entretenaient les lieux. En fait, les méthodes de construction n'avaient guère changé.

Le village de Copán, ce joli bourg aux rues pavées et bordées d'édifices blancs couverts de toits de tuiles rouges est situé à peine à 1 km des célèbres ruines mayas. Il est très bien organisé pour recevoir les touristes, il offre des complexes hôteliers simples, mais intéressants. C'est un village très sympathique. Les levers du jour étaient toujours des moments magiques. Francesco nous fait découvrir une vie simple dans la campagne avoisinante en nous conduisant chez les paysans : des maisons sur terre battue, des toits de chaume, une cuisine sommaire, tortillas, fèves, poulet, un outillage

à sa plus simple expression, des moyens de transport qui ne les conduisent jamais loin.

Nous découvrons plein de visages souriants qui en dit long. Les enfants s'amuse avec des bouts de cordes, courent après les poules, ramassent les insectes... Ce sont eux qui nous font visiter le village. Ils font des poupées avec des épluchures de maïs. Ils les vendront au marché du village ou aux quelques touristes qui s'aventureront dans leur coin humble et éloigné. Quel contraste entre ce coin reculé et le monde dans lequel nous vivons : le gîte, la nourriture, les rapports entre les gens sont au premier rang. À première vue on y voit un reflet de pauvreté, mais cette impression est vite remplacée par le sentiment que ces gens sont heureux : leur sourire dévoile une ouverture sur des principes de vie qui semblent bâtis à partir de ce qu'ils ont et non pas ce qui leur manquerait, comme veut nous faire croire notre société de consommation. Dans ce coin de pays, tous les chevaux n'ont pas encore été remplacés par les chevaux-vapeur et les gens qui y habitent n'ont pas

besoin de parcourir le monde ni de posséder le dernier gadget électronique pour arborer un large sourire. Une petite fille est heureuse que Nicole s'en soit intéressée... C'est peut-être aussi un peu parce qu'elle a réussi à lui vendre une poupée.

Le Honduras a été longtemps accablé du titre peu flatteur du pays le plus pauvre de l'Amérique Centrale. À les regarder vivre, cette pauvreté n'a pas l'air de trop les miner si on en juge par leur sourire et leur gaieté de cœur. Leurs critères de richesse ne semblent pas les mêmes que les nôtres : gîte, nourriture, fraternité, amitié, famille... Beaucoup plus près de la vraie vie, que nous ! À Copán, plusieurs vont travailler dans l'industrie touristique, car le tourisme est important. Il génère de nombreux emplois: guides, employés des hôtels, fabrication de babioles. Notre passage au Honduras fut fort agréable. Un plus grand dépaysement dans la partie continentale que dans les îles de La Baie. L'espagnol aurait été un atout pour nous. La gentillesse et la patience des gens qui nous ont

accueillis nous auront permis de garder de merveilleux souvenirs que nous avons voulu partager avec vous.

## **Des Baléares aux Canaries**

La saison au lac Champlain était terminée. Une autre débute : on nous propose le convoyage du voilier Baie d'Olonne. De La Palma dans les Baléares, Méditerranée jusqu'à Gran Canaria, dans les îles Canaries, en océan Atlantique. Départ de Montréal, le « *Tuesday, September 27, 2011, retour Wednesday, October 19, 2011.* » Nous serons quatre à bord du voilier Élite 55 pieds : James, le capitaine, Michel, un ancien stagiaire de l'école, Rick, ancien mécano de Mooney Bay et moi. Trois semaines de navigation, quatre couffins, ma caméra et nous vivrons une aventure sous ma lentille : on va essayer de tourner un bon film, tous les éléments y seraient !

Nous voyageons avec Air France sans accrochage. Nous atterrissons à Mallorca et prenons la direction du Port de plaisance La

Palma Baléares. Je n'avais jamais vu tant de bateaux de plaisance, surtout de gros bateaux, de voiliers et des bateaux à moteur. Notre voilier Bleu d'Olonne, un Kirie de 54,6 pieds.

Mais ce magnifique voilier, sur lequel on se préparait à partir semblait un tout petit bateau parmi des voiliers et des bateaux à moteur de 75 pieds, 85 pieds, et plus amarrés à ces grands quais. Le port de plaisance était immense; pas question d'en faire le tour. On aurait dit une ville. Nos bagages embarqués, nos cabines octroyées, notre matériel bien rangé. Superbe bateau, très logeable, cabine principale très spacieuse, table fixe, tout l'équipement électronique, la cuisine, la radio. Heureusement que le patron était à bord... ce sera la première fois que je vivrai à bord d'un tel bateau : de la place, le grand luxe. J'aurai de l'espace pour mes équipements, caméras, etc. Vers à peu près 15 h, tout était rangé. « Et si on allait faire un tour de la marina: des bars, des restaurants, tout ce qu'un marin peut désirer quand il arrive d'une virée en mer... » Heureux, nous

décidions donc d'acquiescer. 17 h, il y avait foule partout sur les quais : jeunes, vieux, enfants, jolies femmes... Ils avaient l'air tous de s'amuser. Certains essayaient de nous vendre des cossins. On découvrait le port de plaisance : des bateaux à perte de vue, de toutes les grandeurs, une fortune amarrée... On n'osait pas s'aventurer sur tous les quais, on aurait manqué de temps. On a été un peu séparés; je suis resté avec Rick; les deux autres avaient pris une direction... Quelques minutes après, Michel et James, tout excités, nous ont rejoints. « Aie les gars, on nous offerts des cartes pour des consommations gratuits. C'est dans le bistro là-bas. » On a hésité et on leur a signifié qu'on avait deux copains qu'on attendait. « Pas de problème, voici deux autres coupons ». Hésitation de notre part et puis... « Allez, les gars; ça va être drôle ! » Bon nous sommes, tous les quatre au fameux bar. Et oui, on nous passe chacun un verre; laissait un goût un peu à désirer, mais les femmes au bar, elle, avait l'air désirable : ouf ! De quoi ranimer un marin en manque...

Effectivement, il y avait derrière le bar quelques portes de chambres qui devaient s'ouvrir aux clients. Rick et moi d'un commun accord avons décidé de rentrer au bateau. On s'est ramassé de quoi manger et sommes allés nous coucher, en espérant que nos confrères nous reviennent en bonne santé. Michel et James avaient le sourire en coin au petit déjeuner : « Du bien-être pour les marins ! »

Le lendemain fut la journée des achats (toujours aux frais du patron). Trois semaines de victuailles : l'épicerie. Il n'y avait rien dans le bateau. Donc, viandes, pains, légumes, café, laits, etc. Il a un gros frigo, mais 4 hommes pour 4 semaines ça ...

Ensuite, pour une telle période, il fallait du vin : « Plusieurs bouteilles à petits prix, vous choisissez : 3 bouteilles par jour à votre goût (toujours à ses frais) pour 25 jours, vous multipliez par 3... Moi, je me charge de quelques bonnes bouteilles. » Ensuite la bouffe : c'était trop pour que l'on rapporte le tout, on a fait livrer. Le camion vint jusqu'au bateau. On n'était pas les seuls : de

gros camions avec élévateurs armaient les plus gros bateaux, caisses multiples etc.

Faire le plein de diesel, vérifier l'équipement, le radar, les batteries, la radio ondes courtes, le moteur... Trois jours de préparatifs et nous étions sur notre départ. Juste sortir de la marina (le port) a dû prendre probablement une heure et demie... Et ce fut le large ! Mais... pas de vent ! Bon, un moteur, c'est utile. Et puis les réservoirs étaient pleins. Put ! Put ! Put ! Pas question d'arrêter avant Gibraltar, plusieurs jours de navigation. Pendant 5 jours et évidemment 5 nuits : toujours « Pas de vent ! ». Nous faisons des quarts, l'équipement sophistiqué nous révélait la position des navires donnait le nom des bateaux, la marchandise transportée, leur destination, leur vitesse. Les zones de pêche nous étaient indiquées.

Après quelques jours, toujours sans vent, nous arrivions à Algésiras, un peu avant Gibraltar. Un arrêt dans le port; quelques achats de produits frais. Nous y resterions pour une nuit. Petit souper, James et Michel

en profitèrent pour faire une sortie en ville; ils aimaient bien les sorties en villes... elles étaient agrémentées de... Le lendemain, du vent ! Il était temps... Notre voilier filait à toute allure, combattant le courant de 2 nœuds qui entrainait de l'Atlantique; quelques bateaux commerciaux, rien de menaçant. Et une vue extraordinaire sur Gibraltar : un peu de glaçage sur ce magnifique gâteau; une pensée sur mes 3 ans en Europe... Un nuage décorait Gibraltar. C'est pleines voiles que nous avons défié ce détroit, ayant calculé vents et marées. Le vent a été de la partie toute la journée, mais nous a fait faux bond en début de nuit. Moteur au large du Maroc, le long de la côte africaine. Jours et nuits en mode consommation diesel, Casablanca ne fut qu'une lueur au lointain rivage. Durant mes quarts sans vent, j'avais beaucoup de temps pour penser. Je revoyais mes petits et grands moments de vie, ma traversée aux Antilles à partir de la Caroline du Nord sous un vent fort, peu de répit, incapables de nous faire du café, alors que nous n'avions

même pas tout ce système GPS AIS qui nous permet cette fois-ci de localiser sur écran les bateaux commerciaux environnants et de même connaître le matériel qu'ils transportent. Aurais-je les images pour monter un film ? Les entrevues sont faites, soit, mais les manœuvres sont peu nombreuses. Toujours à moteur et les jauges diminuaient, encore de quoi réfléchir... Le capitaine prit alors la décision d'arrêter prendre du gazole au Maroc par crainte d'en manquer.

Avec le système de repérage via Internet, nos femmes pouvaient nous localiser sur le Net. On a su qu'elles nous avaient perdus pendant notre arrêt au Maroc. Cet arrêt au port nous a permis de vivre l'expérience spéciale de l'accueil marocain. Une parade de fonctionnaires viennent nous souhaiter la bienvenue pour nous demander nos papiers : l'immigration, la douane, la police du port, l'administration du port et... toujours dans le même véhicule, une Lada déginglée. C'est comme si le mot d'ordre avait été donné;

demande de passeport, les mêmes questions et toujours les mains tendues pour les petits cadeaux... « Mais monsieur, les pompes à diesel il faut faire venir les spécialistes ! Ça coûte tant pour les déplacer... ». Le patron obtempérait; pourboire par-ci, par-là; heureux, de s'en sortir... Encore une nuit et une journée sans vent, de quoi justifier la décision d'être allés faire le plein. Enfin, le vent se pointa. Pouvait-on savoir ? Encore un clic, comme trois quatre fois par jour, sur le système mobile de positionnement par satellite qui permet à nos gens laissés derrière de nous localiser sur Google. En cas de naufrage, il nous accompagnerait sur le radeau de survie; un bouton spécial enclenché enverrait un signal de détresse aux services de secours internationaux. Que les choses avaient évoluées depuis mes dernières aventures en mer. On avait tout prévu en cas d'une telle éventualité : comment libérer le radeau de survie, un sac dans le coffre bâbord du cockpit dans lequel il y avait nos passeports, nos médicaments essentiels, une

radio VHF, chacun un vêtement chaud, de l'eau, de la crème solaire... J'avais insisté : l'expérience de mon naufrage à Gustavia m'avait prouvé qu'il fallait tout prévoir.

Une virée de plus de 2 000 km, quelques bris, réparés rapidement, le capitaine est un fin connaisseur; il en faut pour un voilier de telle taille, doté d'autant d'équipements électroniques et autres... En plus, un mécano à bord, Rick, et puis il y a moi et je ne suis tout de même pas tombé de la dernière pluie. Michel, bien que nouveau à la voile, apprend très vite, il a la motivation, car il a l'intention, un jour, de partir au long cours.

Trois repas par jour, de bonnes collations, les apéros, les petites bières... Pas de quoi pavoiser, le temps était si calme. Les quarts de nuit, les lumières blanches des pêcheurs le long de la côte africaine, c'est le radar qui les détectait. Notre compagne la lune était là tous les soirs, elle était en demi-lune, décroissante, jusqu'à destination. Soleil tous les jours, pas une goutte de pluie, température de jour, 25 °C, de nuit, 18 °C. Quelques nuits très

humides causées par le refroidissement, des douleurs aux jambes, juste pour me rappeler que je vieillissais. Les dauphins étaient au rendez-vous.

Nous accostons aux îles Canaries et quelques visites, à La Palma, la cathédrale, quelques bistros, restaurants, l'allée le long du port, quelques prises de vues, les montagnes y compris celles à Gran Canaria. L'extérieur de la cathédrale est imposant, architecture immense et impressionnante; on dit qu'il y a des vitraux anciens et modernes qui illustrent l'histoire de la ville et de son art; mais trop loin pour avoir le temps d'y aller. C'est un peu ça quand on se déplace en voilier avec des échéances. Le bateau se reposa à Puerto Pasito Blanco Marina à Gran Canaria. Soirée pour permettre à nos amis d'aller à une petite soirée de marin à bon port.

Notre aventure s'est arrêtée à Puerto Pasito, Blanco marina à Gran Canaria. Il fallait repartir pour le Québec, se rendre à Paris... correspondance...

J'étais parti faire un film...

Il n'a pas eu de film, les conditions de vent peu valables, l'équipage peu disponible au tournage. Belle expérience, de bons moments, appréciation des capacités de navigateur du patron. Quelques avaries tout de suite réparées par un gars qui bougeait vite face à des événements : une erreur de manœuvre... tout de suite, il réparait et ne jaspina jamais. L'aide d'un mécanicien c'est précieux. Un bateau rapide tenant bien la mer, bien équipé ça vaut son pesant d'or.

Le lendemain serait une journée de nettoyage de fond en comble et le surlendemain l'avion pour Paris et... Les deux copains, maintenant à bon port, privés d'activités nocturnes se sont appelés un taxi : destination, lieu du repos du marin. « Hé ! Les gars... Venez-vous avec nous ? Ce fut un merci ! » Réflexion de ma part. Je pourrais aller avec eux en taxi, aller visiter la ville... « je vous accompagne ! » Je prendrais le temps de flâner, peut-être faire des achats, quelques souvenirs... Nous arrivons à destination, je m'attendais à voir un quartier frétilant.

Mais... Une maison, style maison cossue de ville Mont-Royal. Le taxi s'arrête et le chauffeur nous fait comprendre qu'il va nous attendre. Bon, que fais-je ? Je ne sais pas du tout où est le quartier touristique. Donc, je décide de les accompagner. Ouf ! Quelle réception : tout un pétard, comme on dit par chez nous. Elle nous offre de nous asseoir au salon; j'ai l'impression d'être chez un oncle riche de ma famille. Une parade de poupées, toutes plus belles et sexy les unes que les autres. « Eh bien ! Qu'est-ce que je fais ici ? » « Patron ! Penses-tu que le taxi est encore à la porte; je ne suis pas à ma place ici ! »

Le taxi me ramena au bateau. Le lendemain le ménage et le retour à Montréal. Un superbe souvenir. Merci la vie !



## CHAPITRE

### 7

#### **Les retours sont difficiles**

Quels qu'ils soient, les retours sont toujours difficiles...

Sur l'autobahn en Allemagne, pour rentrer à Lahr, mon chez-moi de trois ans. Le retour d'Europe à bord de l'avion militaire, ma maison de Léry sera-t-il encore là après trois ans d'absence ? Le retour du lac Champlain, seul... Retourner au travail à l'école... Retourné à la maison après une semaine de voile, mon chien m'aura-t-il attendu ? Ma petite voisine lui aura-t-elle donné la nourriture à ce fidèle ami qui ne quitte jamais le terrain ? Le retour à la maison auprès de ma compagne de vie après une visite, à peine agréable, chez une maîtresse de passage, retour de Turquie, en béquilles; retour de Floride lors de la grosse tempête de neige, des congères, du jamais vu. Retour, après les épisodes d'Isabelle, Francine et les autres; mes projets de faire du ménage; retour chez

Bernadette après ce week-end de voile : elle avait eu le temps de réfléchir sur les risques de continuer avec moi et ma vie tumultueuse; elle mourait, un an après, devant le Rocher Percé. Retour d'une semaine d'évasion en ski de fond dans les Cantons-de-l'Est avec mon chien, une compagne de près de trente ans en voie de disparition. Un retour, c'est aussi quitter. Quitter Gustavia, cette ville qui aurait pu être notre cimetière. Quitter de nouveaux liens. Quitter ou être quitté. Les liens ne sont-ils pas là pour toujours ? S'accrocher aux derniers moments, comme un marin naufragé, à sa bouée, pour se donner l'illusion de perpétuité. Quitter ce monde.

Trêves d'idées morbides; revenons à la réalité. Il fait beau, nous sommes en santé et tant mieux si je ne sais pas comment tout cela va se terminer. C'est signe que je suis en pleine réalité. Je n'ai même pas besoin de faire l'effort de l'imaginer.

Bon, où suis-je rendu? À mon retour suite au naufrage à Gustavia.

## Quitter Gustavia

Le traversier nous conduit de Gustavia à la baie Marigot à Saint-Martin. Le paysage se défile derrière nous, un dernier regard sur la baie qui a failli être le lieu de notre sépulture. Les images remontent, le bateau qui flambe. Les annexes qui se précipitent pour nous secourir, l'arrivée des pompiers, le paquebot qui manœuvre, qui s'approche, son canon d'eau. Ils arrosent, les passagers qui sont sur le pont, ma peur de voir les bonbonnes exploser, les blesser et faire un trou dans sa coque. Rappel sur le naufrage

(Extraits du courriel envoyé à.... de...)

*« 11 décembre 2001, 15 h, nous avons fait naufrage dans...*

*Ensueño que nous conduisions aux Antilles pour un ami a complètement brûlé...*

*Retrouvés à la flotte... dans... mouillés depuis deux ou trois heures...*

*Perte de mes images du film que nous*

*étions en train de tourner.*

*Le bateau n'a pas coulé... Mais,  
une perte totale... Il flotte à peine,  
ni passeport, ni...*

*Imaginez si le feu avait pris en pleine mer,  
surtout avec l'équipage que nous avions, lors  
de la traversée...*

*Notre survie aurait été peu probable...*

*Tout perdu, y compris mon  
équipement de tournage et les  
images de mon film... »*

Heureusement que nos couffins n'étaient pas à bord, les passagers équipages avaient quitté la semaine précédente...

Voici la préface de mon ami Jacques Hébert pour présenter le livre *Nauffrage à Gustavia* qui raconte toute l'histoire vécue sans papier, sans le sou sur une des plus belles îles des Antilles.

*Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à se lancer en  
conquérants indomptables sur ces mers  
théâtrales où drames et comédies, larmes et*

*bonheur s'échangent inlassablement les premiers rôles? Qu'est-ce qui les pousse à croire que ces mers chaudes et souriantes ne cachent pas une instabilité féroce capable de chambouler tous leurs plans? Tous leurs rêves? Qu'est-ce qui les chloroforme au point de s'imaginer que leurs folles machines structurées autour de fragiles tissus sauront résister aux attaques combinées et vicieuses d'Éole, un dieu cruel, et d'une mécanique issue du cerveau humain, donc faillible?*

*Qu'il se lève celui qui prétend connaître la réponse à ces interrogations.*

*En réalité, nous ne saurons jamais et, ma foi, il est bien qu'il en soit ainsi, car cela permet au rêve de se poursuivre.*

*Sous la plume de Louis Charbonneau, longtemps professeur par vocation, devenu capitaine par choix, par plaisir, par bonheur, Naufrage à Gustavia nous présente deux de ces merveilleux aventuriers, Louis et sa compagne de vie, Nicole Barry, pour qui la*

*mer est d'abord une amie qu'ils chérissent et à qui ils sont prêts à tout pardonner, toujours.*

*Ce livre raconte un fait divers, mais qui constitue pour le marin « le pire cauchemar » : un incendie à bord. Incontrôlable, impitoyable, trop souvent assassin, toujours tueur de rêves.*

*« Cette histoire a failli nous coûter la vie, écrira l'auteur. Elle a peut-être remis en question le goût de repartir en haute mer. » Saleté de feu!*

*Heureusement, le temps passe et il respecte ce qu'on fait avec lui. À condition, bien sûr, de ne pas être trop pressé. Comme à la voile.*

*En dépit de leur mésaventure, Louis et Nicole naviguent toujours!*

**Jacques Hébert**

## **Je nous revois quitter Gustavia**

Enfin, je me laisse bercer par le mouvement du traversier... Un couple d'Américains dans la trentaine blotti l'un contre l'autre me donne le goût du bonheur et du bien-être, ils se tiennent par la main. Comme moi, ils regardent la dernière baie au nord-est de l'île, l'anse du Grand Colombier. Un ricanement en douce, quelques sourires de complicité, quelques mots captés; une conversation entrecoupée par le bruit du moteur et des vagues venant se frapper sur le côté tribord de la coque m'empêche de tout saisir. De voyeur et aventurier, me voici rendu écouteur. Je me rapproche, ils ont des choses à se remémorer à propos de cette plage. Ils parlent de leur plage nudiste dans l'île de Saint-Barthélemy. Est-ce une de celles que nous avons fréquentées ? J'aperçois cette île où nous avons pensé mouiller avant de rentrer à Gustavia, le 11 décembre; heureusement, comment ?

— *I never thought you would take it...*

— *We should go to that beach*

*again, when we come back You want  
to see all these naked pretty girls  
again.*

— *Well, you shouldn't complain, it really  
inspired me on the...*

Maudite vague, la conversation devenait intéressante...

— *If mother had seen me...*

— *Come on, I am sure that she...*

La conversation commençait à être intéressante, elle faisait fuir mes pensées « Le feu est arrivé à Gustavia, il n'est pas arrivé en pleine mer ». Voilà que je vois cette l'île Fourchue... Le texte du guide des marins me remonte « Bonne escale si on cherche un peu de solitude. Vous serez choyés c'est certainement l'un des meilleurs abris de la zone, sauf par vent de sud-ouest. En revanche le site exclusivement minéral est un peu sinistre de nuit. On aurait eu de la difficulté à avoir de l'aide... Pleine solitude, un peu sinistre un roulis continu ». Je nous imaginais, nager vers le bord... le bateau en feu; aller retrouver les chèvres seuls habitants

de l'île. Bon abri, disait le guide, bien protégé de l'alizé. Approche facile. Faites attention à la pointe sud de l'île débordée par une roche émergente non balisée. Cette dernière est visible.

Une fois ce caillou identifié, entrez dans le mouillage pour ancrer devant la plage de roches par environ cinq mètres de fond de bonne tenue. Corps mort accessible par une longue canne... Nous y sommes arrêtés : l'entrée fut majestueuse, Nicole aurait pu y... ma réflexion est dérangée, car mes Américains reprennent leur conversation.

— *That would be a wonderful island to stop.*

— *I'd love to stay with you. Just imagine!*

Nicole a accroché la barre de mouillage, heureusement qu'elle a laissé aller la perche, elle était coincée sous la rambarde; elle aurait pu se faire arracher le bras. Mon Dieu que les choses arrivent vite et de façon si inattendue, la journée était si belle. C'est souvent comme ça que les accidents arrivent, sans qu'on s'y attende; elle n'aurait jamais dû la passer sous

la rambarde. Et dire qu'ils posent ces corps morts pour notre protection. Tout ce risque pour ne pas avoir voulu quinze mètres de chaîne.

— One week to go yet, it's such a wonderful trip!

— You're such wonderful girl, it took so many years for...

Et le bruit de la vague m'empêcha d'entendre la fin de la phrase.

Quelle belle fin de journée ! Cette promenade sur l'île... Descente délicate sur la plage avec ma caméra, le trépied, les vagues. Sécuriser l'annexe, faire quelques belles prises de vue. Le soleil était à son meilleur, de beaux ombrages se rendre dans les hauteurs pour voir tout autour. Nous sommes allés rendre visite à une cabane abandonnée, l'escalade de la montagne, le fracas des vagues sur la côte escarpée du côté du vent dominant, le vertige éprouvé à travers la lentille, la vue panoramique sur Saint-Barthélemy, le trépied bien ajusté pour tout capter, le bruit du vent,

mon corps bien cambré, mes pieds bien arrêtés... « Ouain ! J'ai tout perdu mon équipement, y compris ces images ».

— *Would-you live with me on that island? Maybe not, but I can dream of...*

On avait filmé les chèvres... je me demande bien de quoi ils se nourrissent, la végétation est plutôt maigre; c'est vrai qu'il doit pleuvoir et parfois très fort, à en juger par l'ampleur des talwegs. Non vraiment mes tourtereaux! Je ne vous verrais pas vivre sur cette île déserte, mais j'aimerais peut-être que vous continuiez votre histoire pour savoir ce qui vous inspire, ça m'aiderait à chasser mes pensées du naufrage.

## **Revenus à Saint-Martin**

— Si on passait par l'intérieur, les petits restaurants, les quelques boutiques.

— Bonne idée! Allons prendre une bière au petit bistrot; tu sais, celui près du bureau de poste.

C'est là que le garçon de table nous avait demandé si nous étions de la métropole. Il est souvent difficile pour les Français d'identifier notre provenance, ils nous prennent pour des Belges. L'accueil avait été fort sympathique. Nous avons parlé de notre traversée, d'Olga qui nous nous avait menacés, de la saison des ouragans qui s'était prolongée... Un habitué du bar s'était joint à nous, il vivait depuis de nombreuses années à Saint-Martin, et il nous avait affirmé qu'il y avait déjà même eu des alertes à l'ouragan à la période de Noël; ce monsieur faisait style garde du corps, chauve, style, film d'action des productions françaises des années 50; il était sympathique. Les mêmes garçons, les mêmes clients ou des semblables vus il y a plus de trois semaines; pour eux, il n'y avait rien de changé : la rue principale, les commerces...

— Et si on allait s'acheter une montre...

La mienne a fini par rendre l'âme, il faut dire au le prix que je les paye. Et, mieux vaut

que ce soit elle, que moi !

— En plus, il ne faudrait pas rater l'avion...

J'ai l'impression de déjà vu, la boutique de bric-à-brac, des télévisions, des téléphones portables et des montres-bracelets. L'entrée du port intérieur ornée de ses quelques boutiques. Nous étions, le long des quais de la marina Port Royale.

### **Les boutiques**

— Nicole! Tu vois ce que je vois? Viens voir !

Quelle chance, la belle petite poupée noire, achetée pour notre petite fille Zophia, qu'on croyait perdue à tout jamais était là; une autre rescapée de Saint-Barth.

— Puisque je vous dis, madame, c'est notre poupée, on croyait l'avoir perdu dans le feu de notre bateau...

— !?!! !! !! !

— Même couleur, même coiffure, même petite robe rouge.

La femme est complètement éberluée; elle doit nous prendre pour des fous... On lui explique brièvement ce qui en est. Nous pouvons donc remplacer le petit cadeau de

Zophia, la fille de ma fille. Nicole est contente. Nous pouvons continuer notre pèlerinage. Le long du quai intérieur, devant un petit restaurant où nous avons passé une belle soirée : bonne nourriture, bon vin. Nous en profitons pour nous restaurer. Nous irons voir notre réparateur de frigo plus tard.

— Hé l'ami ! Ta réparation de frigo n'a pas tenu ! Dis-je avec un grand sourire.

— Je sais ! Je sais...

Les nouvelles vont vite et loin ! Une brève conversation sur les risques d'être marin, de belles retrouvailles.

L'avion est prévu pour 14 h 30, une heure à l'avance, reprendre nos deux valises, retrouver le chauffeur de taxi à qui on les a confiées... Il ne faudra pas tarder.

### **Arrivée à l'aéroport de Saint-Martin**

— Vos passeports, msieur dame !

— Vous y tenez ?

— Mais, comment pén...

La demoiselle d'American Airlines continue son baratin. Un petit regard de complicité

entre Nicole et moi; l'odeur ? L'Entrax ? C'était à la mode cette année-là. Un petit sourire, poison connu depuis le 11 septembre 2001.

— Vous savez ils ne sentent pas très bon, vous voulez vraiment les sortir des Ziplocs ?

— Qu'est-ce q....?

Je vous avais averti, nous avons brûlé, les odeurs émergentes...

J'ai l'impression qu'on n'est pas rentré : ce n'est sûrement pas la dernière fois que je vais raconter notre histoire, il faudra envisager de passer le bâton à Nicole.

— Mon Dieu, vous n'êtes pas brûlés, quel malheur, vous auriez pu mourir.

Elle me touche, s'approche de Nicole, gestes d'affection, tâtinage. Tout le monde autour nous regarde. C'est gentil l'empathie, mais elle pourrait se retenir un peu et parler un peu moins fort, peut-être ? Et dire que certaines personnes contactées chez nous ne nous ont même pas demandé comment on allait.

— Allez! Bon retour chez vous, allez au fonds là-bas, la deuxième jeune fille, la rousse, elle va inspecter vos bagages.

La valise que Jean-Paul nous avait fait parvenir, on ne l'ouvre pas ! Le sac acheté à Saint-Barthélemy, un regard rapide et tout de suite refermé ! Mais le petit sac de la pharmacie servant de sac à main à Nicole, c'est une autre histoire : on confisque le briquet, la lime à ongles et les petits ciseaux à manucure. Nicole est-elle présumée terroriste ? Vont-ils l'empêcher de prendre l'avion ? Elle ne veut pas s'en défaire. Trêve d'arguments, elle doit accepter de les perdre à jamais.

— Ça fait déjà plus d'une heure qu'on aurait dû décoller. C'est quoi cette histoire?

— Ils auraient pu au moins nous faire attendre à l'aérogare.

## **Les risques**

— Je crains de perdre notre correspondance à

Miami.

Enfin en vol, j'espère que ce n'était pas un problème technique. Comme Nicole lit, si j'engageais la conversation avec cette jolie femme assise à ma droite, elle lisait en français, donc... Enseignante aux Saintes, à l'élémentaire, elle est en congé de maladie ayant subi une opération mineure. Elle s'en va passer les fêtes de Noël chez des amis, en Caroline du Nord où elle a fait des études universitaires pendant quelques années. Depuis toujours, elle rêve d'aller passer du temps au Québec, échanges d'enseignants. Elle possède une résidence à Montréal. Elle a fait de la voile avec sa famille quand elle était plus jeune. Je lui raconte nos péripéties, elle est toute oreille. Nous échangeons nos adresses Internet, et nous promettons de garder contact et même de nous revoir. Combien de fois de telles promesses ! Enfin, l'avenir le dira. C'est là que nous en étions.

Cet avion ne décolle toujours pas, déjà près d'une heure. Ça m'inquiète. Heureusement cette femme est d'une conversation

intéressante, elle m'écoute attentivement et me pose des questions. Ça y est, je me laisse à cette curiosité quasi malade chez moi, d'écouter les gens, de vouloir deviner ce qui se passe dans leur tête, je m'imagine tous les scénarios. C'est encore un de ces fantasmes. Comment savoir ce qu'elle pense ? Comme Nicole n'a plus le goût de parler, je continue la conversation. J'oublierais peut-être ce retard. D'autant plus qu'elle est fort jolie. En plus, ça me permettrait de me sortir de toutes ces éternelles rengaines... Il y a vraiment autre chose que ce maudit naufrage...

— ... Vous allez vers ?

— Je me rends aux États-Unis, j'y ai passé plusieurs années durant...

Elle habite aux Saintes en Guadeloupe depuis quelques années, un transfert, les enseignants peuvent aller travailler en territoire outre-mer, cela représente des avantages et un grand plaisir dans son cas d'être loin de la grisaille hivernale de la côte Atlantique du nord de la France. L'enseignement est une seconde carrière... Elle

y retourne pour la période des fêtes voir des amis qu'elle n'a pas vus depuis près de dix ans. Je l'écoute attentivement. Enfin une autre histoire s'ajoute à ma collection. Elle cherche à savoir notre parcours. Je lui parle d'un bateau que nous avons conduit à Saint-Martin. Elle a fait beaucoup de voile avec son père quand elle était jeune, des souvenirs qui lui sont très chers... Nous échangeons sur le calme de la voile, sur le dépassement de nous-mêmes à certaines occasions. Je lui parle vaguement de ce voyage en voilier. Je retourne dans mes pensées : hésitation à prendre la décision de conduire le voilier du copain, je trouvais que ce n'était pas un moment propice pour conduire son bateau dans le Sud. L'idée de rentabiliser son investissement en faisant du charter n'était pas d'actualité : les événements des tours de New York modéreraient les déplacements; le 11 septembre diminuerait les ardeurs des touristes. En plus, les américains avaient resserré la sécurité et les contrôles durant la descente à partir du lac Champlain, les mesures de sécurité dans le port de NYC,

dans le port militaire de Norfolk, les bases aériennes de la Caroline du Nord. Le goût de la traversée a été encore plus fort. Le plaisir de l'aventure, de voir le soleil se lever et se coucher sur la mer, une quinzaine de jours à naviguer avec des profondeurs de milliers de mètres d'eau sous la quille. Durant les quarts de navigation nous étions occupés à réduire la voilure le soir, à surveiller les cargos, les conditions atmosphériques incertaines et se sécuriser au moyen des harnais. Je n'ai pas vraiment le goût de parler de l'histoire du naufrage. Nous échangeons longuement sur le plaisir d'être en mer, des clairs de lune qui font miroiter des colliers de diamants sur les eaux houleuses, les émotions diverses vécues au fil des journées sans date et de toute la liberté que cela nous procure. -Parlez-moi de cette dernière traversée, de quelques moments précis, ceux dont on se rappelle toute une vie...Une très belle traversée, bon vent, à peine quelques gouttes de pluie. Nous avons pris dix jours de Beaufort à Saint-Martin, le vent n'a pas vraiment dépassé 25 nœuds... Il y

a eu menace d'ouragan, mais il a bifurqué et il nous a fallu louvoyer toute une journée et...

Je retourne à mes pensées : le quotidien de cette aventure, l'avion est maintenant en plein vol. Enfin, nous prenons la direction de Miami... avec plus de deux heures de retard, j'espère que nous pourrions attraper notre correspondance vers New York et Montréal. Parlez-moi de ce que vous avez ressenti quand vous avez entendu sur les ondes courtes que l'ouragan Olga s'en venait directement dans votre direction. Il filait vers nous à une vitesse de plus de 25 nœuds et transportait des vents de plus de 100 nœuds... Venant d'Afrique, il était quelque part au sud-ouest des Açores et devait nous rejoindre dans plus ou moins deux jours... J'aurais voulu me trouver ailleurs. Notre équipage voulait qu'on se trouve un abri, la carte à la main. Une centaine de milles au sud des Bermudes, pas question de s'y rendre, surtout que le vent venait plutôt du nord. J'ai compris vite qu'il fallait que je leur laisse chercher

leurs solutions. Ils firent leurs calculs, ils comprirent vite que nous n'étions pas sur un lac. Des centaines de milles nous séparaient de toute terre. Ce fut un moment fort, Herb, notre contact ondes courtes, nous tiendrait au fait de son évolution, il fallait prier qu'il change de trajectoire.

Je continue le récit de la traversée dans ma tête, je me rends compte que Marie-Hélène est fatiguée, je retourne à mon calepin de notes. Chauffé à blanc, je marque des mots clés, ceux qui me permettront de faire revivre cette traversée.

## **Aéroport Miami vide**

L'avion arrive au-dessus de Miami : un tour d'approche et surprise on atterrit instantanément; surprenant pour un si gros aéroport. Il ne semble pas y avoir d'activités : la passerelle installée et on descend. Une seule personne pour nous accueillir. « Serons-nous en retard pour notre correspondance ? » Nous obtenons une réponse vague, on nous demande de suivre l'employée habillée en

bleu; on marche au moins vingt minutes; des comptoirs vides, pas d'âme qui vive. J'ai l'impression que je rêve... Je me pince, non, je sens la douleur. J'essaye de me renseigner : aucune réponse... Et nos bagages ? « Ne vous en faites pas, tout est réglé » enfin, on arrive à un comptoir où il y a quelques employés. L'aéroport a été vidé, tous les avions sont partis vers d'autres aérodromes du sud des États-Unis, tous les passagers ont été envoyés dans les hôtels. Un avion venant de Paris, destination Miami avait à son bord un terroriste avec une bombe. Tous les vols arrivant et partant ont été annulés. On va vous acheminer vers un hôtel pour y passer la nuit. On va vous organiser des vols avec correspondances pour que vous puissiez arriver à votre destination. Toutes vos dépenses seront assumées par la compagnie aérienne. La soirée fut assez agréable, la nourriture acceptable, genre bistrot où un patron amène sa secrétaire. Le lendemain matin, nous prenons un avion, destination New York et de là, une correspondance vers

Montréal.

## **Destination New York**

À bord de l'avion, je repense à la traversée, ce n'est pas chose facile, tant de choses se sont produites depuis. Je n'ai sûrement pas raconté tout cela à Nicole ce à quoi je pensais; occasionnellement, je vérifie auprès d'elle. La première journée, pas de vent, ensuite une petite brise, la nuit, bon vent, mais blanche pour moi, il me fallait évaluer l'équipage. J'y reviendrai; Nicole pourra sûrement m'aider, elle était chargée du livre de bord. Au deuxième jour, le vent a pris de la force; il était du Sud avec un peu d'Est, nous étions au près, la vague commençait à se former, nous étions en dehors de notre trajectoire fixée au Sud des Bermudes, nous naviguions trop au Nord, à cette allure, nous aurions probablement pu faire escale aux Bermudes. De toute manière l'important était de filer direction Est. C'est ce jour-là que débuta le mal de mer de Claude, un de nos passagers... Suite à la nuit précédente, ma décision était

prise : d'abord, nous prendrions le repas du soir, tous ensemble, le seul moment pour échanger sur les événements de la journée; celui qui serait de quart serait assis près de l'écoutille; il pourrait ainsi jeter un coup d'œil 360 degrés, question des surveiller les cargos; le pilote automatique se chargeait très bien de garder la direction. Je ne ferais aucun quart, ils seraient partagés entre les quatre : 19 à 22 h, 22 à 1 h, 1 à 4 h et 4 à 7 h.... ce qui assurerait la nuit complète. Moi, je me chargerais des changements de quart et je prêterais main-forte à qui en aurait besoin, je dormirais une ou deux heures entre chaque quart; et je réussirais probablement à dormir cinq heures. Je savais à l'avance que je ferais un bout avec ma Nicole, et surtout que je serais debout durant tout le quart de Bertin qui avait été placé sciemment entre 4 et 7 h, il ne semblait pas prêt à assumer seul cette tâche... J'acceptais de ne pas pouvoir me rendormir, à la suite du changement de quart, je me connais...

Entre les changements de quarts, je me

couchais sur la banquette, du côté de la gîte, bien appuyé contre le dossier, je gardais mes chaussures de voile, suffisamment vêtu, la tuque sur la tête, prêt à sortir instantanément, les autres, biens installés dans leur cabine... L'équipier était à son poste, le pilote automatique bien harnaché au bateau. L'équipier a bien été averti qu'aucune manœuvre, aucun déplacement sur le pont, aucun changement de cap, ne se faisaient sans que j'en sois averti. Le pilote automatique faisait le job. Sa seule tâche, et combien importante, était la surveillance constante du 360° pour les cargos. C'étaient çà les consignes. Je réussis à me rendormir assez facilement lors des deux premiers quarts. C'était au troisième quart de cette deuxième nuit, je venais à peine de m'assoupir, Claude vint me taper sur l'épaule : « Est-ce normal que ça aille si vite ? ». Ni une, ni deux, je me suis retrouvé sur le pont. Le voilier filait à 9 nœuds. Nous étions vent de travers, la gîte était belle. Le vent soufflait maintenant à dix-huit, 20 nœuds, la mer n'était pas encore

formée, tout était normal. Ce qui me permit de lui expliquer à nouveau la raison pour laquelle nous mettrions un ris, réduction de la surface de la grand-voile, tous les soirs. Ceci pour nous éviter de faire des manœuvres durant la nuit ce qui n'était pas très agréable et qui exigeait l'aide d'un équipier et une interruption dans son sommeil, même si ça pouvait représenter une vitesse réduite d'un nœud. « Mieux vaut avoir un équipage en forme, même si le voilier va un peu moins vite », vieux dicton de capitaine prudent. Le vent avait suffisamment forcé, la gîte était moindre que si nous avions été pleine voile; donc perte de vitesse minime sinon nulle. Je pus me rendormir et plus tard, aller accompagner Bertin durant son quart. Le vent avait perdu de sa force, la vitesse ne dépassait plus 6 nœuds, une épaisse brume s'était installée, nous traversions le Gulf Stream. Cette nuit-là, il y a eu quelques cargos; ils montent vers le nord se laissant aider d'un courant de trois à 4 nœuds; il nous faut être aux aguets. Il était très difficile de savoir quelle distance nous

pouvions voir en avant, peut-être deux cents mètres, un kilomètre tout au plus, aucun point de repère. La lune nous a accompagnés presque toutes les nuits, toujours sur le pilote automatique. Nous avions les yeux tout le tour de la tête, surtout la nuit, aux aguets, prêts à désamorcer le pilote automatique, à partir le moteur... Il aurait fallu agir très vite, s'enlever de la route... Ils ont des radars... sont-ils en fonction ? Tant d'idées folles qui te passent par la tête... En ce troisième matin, des nuages de brume formaient des images à la fois belles et menaçantes, ils venaient caresser le bateau... Que nous réservaient ces images floues ? Un cargo, une épave ? Nous espérions la levée du jour, le soleil ferait son œuvre. Claude était toujours couché dehors, vert, ayant toujours ses nausées... 7 h, j'allais faire mon déjeuner. Une traversée nécessite une bonne alimentation, du solide, trois à quatre repas par jour, avec autant de collations. Il y a une grande dépense d'énergie, un manque de sommeil. Il faut éviter les gras, les acides, le vin, la bière, le café... faire des pâtes de blé

entier de préférence, des biscuits à la farine d'avoine, du solide, un bon déjeuner, ne pas sauter de repas et avoir l'estomac plein. C'est sûrement un bon début pour éviter le mal de mer. Mais les gens ne sont pas tous égaux devant l'éternel...

### **Voilier bien organisé**

C'était un voilier assez bien organisé, quatre cabines séparées, un peu exiguës pour deux, deux toilettes, face à face mais un très grand carré. Deux grandes banquettes se faisaient face, orientées avant arrière, l'une d'elles servait d'appui pour se rendre au poêle. Une revue mouillée, déposée par mégarde, y a laissé des caractères imprimés. La couleur blanche modifiée au pochoir n'aurait sûrement pas plu au propriétaire.

Le harnais avait aussi son importance à l'intérieur. On n'avait qu'à crocheter les sangles au passe main, ils nous retenaient près de la cuisinière quand il y avait de la gîte ou trop de houle. Il s'agissait juste de faire tenir la cafetière avec ces petits accroches

chaudrons, les dangers de décrochage sont faibles. Comme toujours sur les voiliers, le système à cardan du poêle est très efficace. J'avais oublié d'apporter mon tablier. C'est un tablier en toile épaisse, finition extérieure plastique, ce qui protège en cas d'éclaboussures, mais... Il y a beaucoup d'autres choses essentielles à bord. Mais... Diable qu'on en a apporté des choses. Nous avons besoin de vêtements d'hiver, car c'est la fin novembre et Beaufort n'est qu'au 34<sup>e</sup> parallèle et il peut faire froid. Naturellement des vêtements d'été sont requis ainsi que les cirés. La trousse médicale est suffisamment bien équipée pour tenir un siège, la vraie médecine de guerre. On avait aussi apporté un GPS et notre radio VHF portative, un compas de relèvement, heureusement, car... il ne manquait que nos fusées de détresse.

### **La vie à bord et du tournage**

Le mal de mer de Claude était une chose difficile...

— Au début tu penses que tu vas mourir ensuite tu voudrais mourir!

- Ne répète pas ça devant lui !
- Ça fait trois jours, il faudrait peut-être qu'il se rende compte que ses maudites patches sont inutiles.
- En plus, Herb nous annonce du vent plus fort
- Prépare-lui ta tisane au gingembre
- Oui, habituellement, ça fonctionne, il faudrait qu'il prenne aussi des Grivol !

Et les images pour ce film, mon objectif... C'était bientôt la tombée du jour, ma Nicole captait la scène entre l'autre Nicole et moi pendant qu'il y avait assez de lumière. Ce n'était pas évident, il fallait essayer de capter la spontanéité, et il y avait les plans de coupe, mais c'était une scène facile, on peut facilement la contrôler, on aurait pu la tourner avant ou après, ce n'était pas comme pour une manœuvre qu'on n'a pas toujours le temps et le goût de la refaire.

L'autre scène, la table mise, l'équipage à table, les assiettes placées sur les napperons antidérapants, Claude dehors, depuis deux jours, il n'était pas entré dans la cabine. Il

couchait dans le cockpit, en fait il y était étendu à longueur de journée, s'obstinait à ne pas prendre des Gravol. Ce fut facile d'avoir ces images, elles auraient pu être tournées tout au long de la journée. Nicole lui passait sa pitance, de l'intérieur, je filmais la scène... « Qu'il devait me haïr ! ».

— Attends, je vais sortir, je veux un autre angle et puis un gros plan...

Dehors, le soleil se couchait, il y avait quelques nuages. C'est inouï : le fait d'avoir fixé ces moments dans des images et un semblant de scénario les rendrait si précis dans ma mémoire. J'ai capté une prise de Nicole. Elle semblait dévoiler une antipathie pour Claude... La lentille avait vu juste, elle me le confirma plus tard... Elle présageait une traversée très longue, elle le voyait plus comme un fardeau qu'un équipier... « Il prend beaucoup de place avec son mal de mer ! » Il s'étendait de tous ses six pieds dans le cockpit, ce qui ne laissait pas grand espace

aux autres. Je lui ai demandé d'être plus tolérante, mais elle était convaincue : « Le mal de mer n'est qu'une façon d'esquiver ses tâches ! ». À noter qu'elle se trompe rarement sur les gens qu'elle côtoie. Les vierges offensées du réseau du capitaine... Ces moments de diffusion me font rire, Nicole me lance un coup d'œil, je lui lance « laisse-moi réfléchir, ça cogite là, dedans ! Je pense à ma stratégie pour transmettre un message au propriétaire par les ondes courtes... »

### **Le réseau du capitaine, club fermé**

— Réseau du Capitaine... réseau du Capitaine... réseau du capitaine...

Répondez !

— Voulez-vous, Monsieur, vous identifier ?

— Ici le Roi des pirates. Transmets le message à mon armateur, que la traversée se passe très bien. Over and out...

— Et j'espérais que le message serait transmis à qui de droit. Le propriétaire leur avait parlé de ma traversée et ils ont sûrement fait le lien entre le ROI des

pirates et *Le Roi-Soleil*, mon voilier connu de tout ce beau monde et de bien d'autres.

— Monsieur, donnez-nous vos lettres d'appel ! Il nous fera plaisir de vous répondre et...

Je savais bien qu'ils ne me répondraient pas. Personne à bord n'avait licence de Radio Amateur. Je savais que le message passerait, ces amateurs radio sont d'une telle conscience et je me disais que, comme ils savaient que j'étais en traversée sur *Ensueno*, en me nommant le roi de..., ils feraient le lien avec mon voilier, *Le Roi-Soleil*, et qu'ils passeraient le message à André, du moins je l'espérais, et en plus, j'ai clairement entendu un rire à demi-étouffé. Heureusement, on pouvait communiquer par les bandes maritimes avec Herb de *South Bound Two*, pour obtenir la météo précise.

## **Occupation des cabines**

Les deux gars occupaient les deux cabines avant, Nicole, la cabine arrière-bâbord. Nous, nous étions affectés à celle de tribord, tout

près de la sortie. Sous bon gîte, nous nous placions de travers dans le lit, les pieds accotés sur la bordée ou sur la cage du cockpit, ce qui facilitait notre équilibre, et par le fait même, notre sommeil. Remarquez bien que j'ai probablement passé le plus grand nombre de mes heures de sommeil couché sur la banquette du carré, prêt à bouger vite... Les cabines avant ne sont pas vraiment confortables, on y brasse beaucoup plus, la chaleur est écrasante, aucun hublot n'est ouvert, car tout se serait fait tremper par les embruns de mer. Le bruit des vagues sur la coque. Je comprends pourquoi Claude a presque toujours couché dehors, avec son mal de mer. Quand on allait réveiller Bertin, ce n'était pas évident... Il dormait très profondément et, en plus, il barrait sa porte, on avait beau frapper, crier... ça prenait jusqu'à quinze minutes pour réussir à le faire sortir de sa « sècheuse ». Pas tellement intéressant pour celui qui termine son quart.

## **Risque de manque d'eau potable**

Une traversée comme celle-là provoque toujours quelques malaises... surtout quand certains problèmes se pointent... le manque d'eau potable ! Nous avons changé de réservoir une fois, officiellement, le deuxième ne répondait plus : il en restait un troisième. Niet ! Vide... Les réservoirs s'étaient-ils vidés à fond de cale ? J'avais bien entendu la pompe. Combien de temps avait-elle fonctionné ? Avec tout ce bruit de la mer, les vagues qui frappent sur la coque, le vent qui souffle... Et puis je me suis souvenu que j'avais épongé de l'eau, quelques seaux, mon premier réflexe avait été évidemment d'y goûter; elle n'était pas salée, donc pas la mer à boire. Une vérification rapide m'a indiqué qu'aucun tuyau des réservoirs n'était crevé. Peut-être qu'on avait mal rempli les réservoirs... Réunion de carré, il fallait faire le point... L'équipage écoutait distraitement, aucune réaction, mais quand je leur ai annoncé, que nos réserves étaient

compromises, qu'il ne restait que les bidons de quatre litres, soit l'essentiel pour tenir jusqu'à Saint-Martin à condition de se rationner, de ne consommer que le minimum, pas de lavage, pas de faux mouvements, un bidon et demi par personne... Pas un mot...

— Maintenant que le message est passé, on va le refaire une autre fois pour la caméra, je vais demander à Nicole de me filmer pendant le message, ensuite, je vais répéter; elle filmera vos réactions...

J'y mis le décorum, les intonations... Surprise! Tout l'équipage écoutait avec attention. À la reprise, ils posèrent même des questions... Je ne comprenais plus rien, je venais de me rendre compte que la caméra serait témoin ! Que des gens verraient ces images. Et je n'ai pu m'empêcher de dire :

— Il faudrait toujours avoir la caméra braquée sur vous...

Vous écouteriez pas mal mieux !

Après avoir joué avec les conduites d'eau, ouvert et fermé des valves... et beaucoup de temps... je me rendis compte le lendemain qu'il nous restait encore un plein réservoir, il aurait juste fallu savoir comment négocier

avec le système que je ne connaissais pas. Il s'était passé assez de temps pour m'apercevoir que certains n'avaient aucune notion de temps, de distance, de vitesse...

### **Olga, la stripteaseuse (Herb nous annonce Olga)**

En fait ce n'est pas Herb qui nous a d'abord annoncé la venue de l'ouragan Olga, ce sont les gens du réseau du Capitaine. Tous les matins, à partir de Montréal, ils communiquaient avec leurs membres de radio amateurs à travers le monde : ils leur donnent la météo et toutes sortes d'autres nouvelles locales, ils passent des messages personnels, les nouvelles de leur chat... c'est un club fermé, il faut absolument avoir un permis de radio amateur. En fait, je gardais le goût un peu vinaigre du « Identifiez-vous, Monsieur... Il nous fera plaisir de...! »

De toute manière, ce matin-là, un trémolo dans la voix, un ton acidulé, le responsable de la météo, nous annonça que... et en dehors de la saison des ouragans... Olga, Olga la

stripteaseuse, le qualificatif est sûrement de moi, se préparait à déployer ses charmes en Atlantique Nord, ici aussi, ces mots sont de moi; ils n'avaient pas le ton à badiner... toujours est-il, elle est là, au nord du tropique, elle se dirigeait directement sur nous.

Que fallait-il faire? Aucun doute dans ma tête, plein sud, pleine voile, de toute manière, les Bermudes étaient trop loin et pas du tout dans notre direction.

13 h 30, il fallait annoncer nos couleurs à Herb. Dans un premier temps, on fit notre appel comme tous les jours :

South Bound II, this is Ensueño

— ! Our position is... (Elle était écrite dans le livre de bord) waiting for come back!

À partir de 14 h, il rappelait dans les ordres des inscriptions. Un équipier restait à l'écoute. Aussitôt appelé, ça pouvait aller jusqu'à 15 h, 15 h 30 : à ce moment-là, il y avait toujours deux personnes à l'écoute, l'un avec papier, crayon et la petite enregistreuse et l'autre sur le radio ondes courtes occupée à parler à Herb. J'ai dû rester une partie de

l'après-midi dans le carré, j'écoutais ce qui se disait entre les autres voiliers et notre ange gardien. Éparpillés dans ce coin de l'Atlantique, ils avaient tous les mêmes préoccupations. Un d'entre eux était près des Bermudes, Herb lui suggéra d'y rentrer se réfugier... Les nouvelles étaient claires, cette charmante Olga s'en venait droit sur nous... C'est à ce moment-là que l'équipage se mit à élaborer toutes sortes de théories, toutes plus farfelues les unes que les autres. J'ai finalement réussi à leur faire comprendre qu'il n'y avait qu'une seule voie, celle de continuer notre route le plus rapidement possible plein sud et de se préparer au pire ce qui fut confirmé par Herb vers les 16 h 30.

L'entente était la suivante, il fallait que tous soient prêts à intervenir durant la nuit au cas où il aurait fallu changer de voilure. Quelques remarques de la part de Bertin qui disait être venu avec nous en vacances et qu'il s'attendait à dormir sa nuit. C'est vrai, c'était déjà difficile de le réveiller pour ses quarts : le deuxième ou le troisième soir, il a fallu

quelque quinze minutes pour le réveiller, il avait même barré sa porte, fort heureusement pour lui, le sceau d'eau n'était pas prêt. Je me suis même demandé s'il n'avait pas rendu l'âme. Je me demande toujours comment il réussissait à dormir si profondément dans sa cabine avant, exigüe, hublots fermés, à se faire brasser comme dans un séchoir à linges. La consigne fut claire : plus de portes verrouillées. Je ne pouvais donc compter que sur les deux Nicole, Claude étant toujours pris de son mal de mer, bien que la visite possible d'Olga l'eût quelque peu ranimé. C'était peut-être encore son petit goût à peine caché de voir le triangle des Bermudes...

— Olga nous court après, on pense garder toutes les voiles, j'aurais besoin d'aide s'il fallait réduire... Il faudra être sur le qui-vive.

— Moi, dit Bertin, je pense à mon confort... »

La première rencontre avec Bertin avait eu lieu chez moi : super! me dit Nicole. Il était venu avec moi voir le bateau d'André, Nicole avait gardé la voiture, je lui avais offert à

souper, une petite bière, un petit repas mijoté sur Le Roi-Soleil, la visite d'Ensueño.

Le contact avait été bon avec André. Un couple potentiel d'équipiers pour la traversée et pour la descente jusqu'à Beaufort...

Bertin connaissait le type et il m'avait dit :

— S'il embarque, je ne pars pas avec vous...

Il me raconte qu'il a déjà fait des activités avec lui et qu'il... La soirée se continue, André avait opté pour Bertin... Deuxième rencontre, il était en mode « vacances », fatigué... Trajet Lachine-Beaufort, jamais il ne s'offre pour conduire... Walkman et écouteurs sur les oreilles, très bien, ces autoroutes sont tellement... Ça aurait dû m'indiquer à quel personnage j'avais affaire.

Mais il fera de même durant ses quarts au cours de la traversée. Il pensera toujours à son propre confort jusqu'au bout du voyage. Nous naviguions, Claude, Bertin et moi. Claude se mit à sortir des mots à quatre piastres pour expliquer à Bertin une théorie sur je ne sais trop quoi par rapport à la voile. J'ai eu personnellement de la difficulté à comprendre et j'ai caché un petit sourire en coin en pensant comme on peut souvent

compliquer les choses qui sont simples. Je le laisse se débrouiller avec ce qu'il avait commencé, me disant que je pourrais toujours lui expliquer simplement, si besoin il y avait. Les problèmes personnels sortent lors d'une traversée. Le temps passe, il y a changement de quart, je reste seul avec Bertin :

— Louis, je voudrais te parler.

— Pas de problème avec ça ! En quoi puis-je t'être utile ?

— Je n'aime pas que tu ries de moi !

— Bon, c'est quoi cette histoire ? Je t'écoute, il faudrait que tu éclaires ma lanterne, ce n'est pas dans mes habitudes de rire du monde.

— Tout à l'heure, quand Claude m'expliquait, tu riais de moi.

— Ah oui ? Ah bon ! Mais je t'écoute encore.

— Et puis la deuxième nuit tu as insinué que je ne savais pas faire de voile...

— Autres choses ?

— Non, c'est ça.

Ça y était, les problèmes personnels commençaient à sortir, certaines gens montrent leurs belles facettes au début, les

défauts sortent quand ils croient qu'ils vous ont apprivoisés. Un peu parano, peut-être... Il fallait m'assurer que les choses soient bien claires... et ce fut bien comme ça.

— Écoute bien ce que je vais te dire ! Tu te trompes, je n'ai jamais ri de toi. Quand j'ai quelque chose à dire à quelqu'un, je le dis. Certaines décisions ont été prises, je les assume : il n'était pas question de te laisser seul durant la nuit, pour notre sécurité et ton bien-être. Quand je jugerai que je pourrai te laisser seul, je le ferai. Je n'ai pas à rire ni de toi ni de toute autre personne.

Chacun est utile à bord de ce bateau, mais c'est à la mesure de ses capacités et de ses énergies, et si des décisions ont été prises, ce n'est pas pour te niaiser; si je suis resté sur le pont avec toi, c'est au niveau de la sécurité que ça se passait! Over an out.

## **La décision fut prise**

Le vent soufflait au-dessus de 20 nœuds. Nous étions au portant, donc capable de prendre davantage de voilure, la grand-voile

resterait donc tout ouverte, la voile d'avant aussi, au départ, le choix avait été de mettre le génois 135, comme il est sur enrouleur quelques tours sont rapidement faits, pour le réduire. Herb nous assurait que le vent ne dépasserait pas 25 nœuds. Il n'était pas question de remplacer le génois par le tourmentin. Si Herb nous avait annoncé du temps violent, la décision aurait été évidemment autre. Nous étions au portant, direction franc Sud, cap sur Saint-Martin, les Bermudes derrière nous. Nous étions à mi-chemin, il restait probablement 600 milles à faire, Olga filait droit sur nous. Il fallait parcourir le plus de distance possible, le plus rapidement possible. Le vent était du N.-E., le Gulf Stream était chose du passé.

Le voilier filait 9 nœuds, réguliers, Ensueño se comportait à merveille. L'équipage a finalement compris que nous n'étions pas en mode vacances et que la nuit avait des chances d'être courte.

Les gens s'embarquent souvent dans une aventure de voile sans trop savoir ce qui les

attend. Une traversée n'est pas une balade de voile de dimanche après-midi sur un lac, c'est une aventure qui peut prendre toutes sortes d'allures. Souvent encouragés par des armateurs dont le premier souci est quelquefois de rentabiliser financièrement leur embarcation, ils partent au long cours...

Le vent a tenu toute la nuit, au changement de quart à 7 h, nous avons parcouru plus de cent milles en douze heures et dans la bonne direction. Tout le monde avait dormi sa portion de nuit.

Nicole, l'autre, qui était de loin la meilleure équipière, était malheureusement dominé par Claude. Elle a quand même réagi face à Olga, en temps et lieu, mais a succombé à son pouvoir. Il était très fort : Maman Nicole apportait à bébé Claude une petite couverture pour le garder au chaud là où il était, écrasé dans le cockpit. De là, il nous fait tous « Chier » avec son mal de mer lancinant et bien à propos pour ne pas effectuer les tâches habituelles du bateau: quart, manœuvres, ménage, bouffe... La fuite !

## **Les vents changent de direction à cause d'Olga**

À un certain moment, nous étions maintenant rendus assez au Sud pour penser à reprendre notre cap un peu plus à l'Est pour aller chercher les alizés qui nous conduiraient à Saint-Martin, surtout que, le vent, encore nord, avait tendance à virer lentement vers l'Est. Le réseau du capitaine, en ce deuxième matin, annonçait toujours l'arrivée imminente d'Olga, elle n'avait perdu aucune intensité, elle fonçait directement sur nous. Le vent était parfait, le voilier filait à vitesse de coque... Nous y allions de nos calculs, elle nous rejoindrait dans deux jours, à la vitesse que nous allions, on serait arrivé à Saint-Martin dans quatre jours... Les visages s'assombrissaient... Nous attendions l'heure de notre ange gardien.

## **D'autres nouvelles**

Cet après-midi-là, nous avons enregistré tous les échanges ondes courtes de Herb, conseillant aux uns d'aller dans une direction, aux autres... de se préparer au pire... de se

fricoter des repas accessibles... de se reposer le plus possible avant l'arrivée de cette belle visite exubérante. C'est malheureux que j'aie perdu ces enregistrements, il y avait de petits bijoux et on percevait dans les timbres de voix la crainte des uns, l'assurance des autres... et même l'ignorance de certains... Mais, que diable ces derniers allaient-ils faire dans cette galère ?

Je savais, Olga la strip-teaseuse, ferait plus que nous émoustiller par le déploiement de ses charmes. Elle allumait notre mèche d'adrénaline, nous garderait sur le qui-vive, muscles tendus, nerfs à bout; jour et nuit, elle suceraient notre énergie... Elle se foutrait bien de nous, elle en demanderait encore et encore. Je me suis bien gardé de livrer le fond de ma pensée à mon équipage. De toute manière, il nous restait plus que 24 heures, donc suffisamment le temps de faire le ménage, serrer nos traîneries... Nous l'attendrions de pied ferme. Cette nuit-là fut, à notre grande surprise, plutôt calme. Olga avait décidé de bifurquer vers le Nord. Ouf !

Nous avons appris plus tard qu'elle était passée au large des Bermudes et qu'elle était morte de sa belle mort en Atlantique Nord... Non seulement le vent avait diminué, il avait changé de direction. Franc Sud, donc en plein dans la direction des Antilles, une journée complète à louvoyer. Au lieu de cent et quelques milles, à peine vingt-cinq milles dans notre journée. C'était le cadeau d'Olga ! Elle n'avait pas pu prendre son pied avec nous, mais, elle avait bousillé nos Alizés, ces vents qui devaient nous porter directement à Saint-Martin, c'était sa vengeance.

J'avais décroché : période de repos, c'était le jour, le vent régulier, la direction avait été bien tracée, nous avons confié le bateau à Claude qui commençait à prendre du mieux... Les consignes étaient toujours les mêmes, on ne prend pas d'initiative de navigation à moins de venir m'en parler. Le petit roupillon... Nicole en fit autant, je sentis son livre tomber sur la couchette... un sommeil de juste, je ne sais trop combien de temps.

À mon réveil, je me rendis compte que mes

couffins avaient changé de bordée. J'avais choisi bâbord amures, le vent était du sud avec un peu d'Est, j'avais le cap sur les îles Vierges, donc trop à l'Ouest, mais je comptais sur un léger courant marin passant dans la direction des parallèles, direction habituelle en fin novembre, pour me ramener dans ma ligne vers Saint-Martin et qui plus est, le vent avait tendance à tourner dans le sens des aiguilles d'une montre. Il me serait donc possible, au moment où le vent aurait passé un peu plus à l'Ouest, de reprendre la route vers l'Est. C'était à prévoir que les charmes d'Olga s'estomperaient dès le lendemain et qu'elle avait bifurqué vers le nord juste avant d'arriver aux Bermudes. Ouf ! Nous pourrions profiter de l'alizé qui soufflerait de l'Est, aux longitudes atteintes à ce moment-là comme il se devait en cette saison; nous avons pu ainsi mettre le cap sur Saint-Martin au près ou encore mieux, vent travers...

Ils ont eu le droit à quelques précisions sur les règles de l'art à être respectées sur un bateau. « Le capitaine est Maître à bord, il

prend les décisions et les assume. En son absence, son second ou la personne attitrée prendra la relève » à ma connaissance, je n'étais pas absent ! « Ses décisions sont toujours les bonnes et doivent être suivies par l'équipage. Aucune initiative de la part de l'équipage regardant la sécurité, les routes naviguées, les personnes embarquées, les communications par le biais des instruments de communication du bateau, lieu de mouillage, choix de voile... ne sont permises à moins d'une urgence immédiate mettant en péril l'équipage ou le voilier. Les suggestions, les demandes, sont les bienvenues. Elles doivent être soumises à son approbation » drôle dans ce monde moderne... Cette hiérarchie semble anachronique, mais elle est importante pour mener un voilier à bon port. Un seul prend les décisions, il doit avoir la formation et s'attendre à répondre de ses gestes. Certaines virées ne sont pas de tout repos, des accidents sont vite arrivés quand les équipiers ne respectent pas les consignes...Elles étaient pourtant claires et précises, nous n'étions pas

en balade du dimanche après-midi. Et même là...

Il me faudra trouver les mots pour décrire mon humeur et la manière de leur passer mon savon, les sacres du Capitaine Haddock peut-être ? Pas encore assez... En tous cas, pas les esclaffés du Capitaine Bonhomme. Je n'avais vraiment pas le goût de rire... Et je me suis imaginé qu'ils avaient compris les règles les plus élémentaires de la vie à bord. J'avais l'impression que je n'en étais pas à ma dernière surprise...

### **Quatre grains le jour de l'arrivée**

Le vent était à l'Est, il soufflait autour de 20 nœuds. Nous avions un ris, le 135 % était ouvert au complet. La mer n'avait pas eu le temps de se former, le vent avait changé de direction, il devenait de plus en notre faveur. Nous étions bon plein, la vitesse de coque était de plus de 8 nœuds... Nos savants calculs, soit le doigt sur un simple bouton du GPS (sic !), nous indiquaient que nous arriverions à Saint- Martin au beau milieu de l'après-midi. Quelques nuages se

formaient, d'autres disparaissaient, le vent devenait de plus en plus irrégulier, le baromètre avait légèrement baissé, nous étions de toute évidence, sous l'influence d'une petite dépression, bien que Herb n'en ait fait aucune mention la veille. De gros cumulonimbus, à l'Est, devenaient menaçants, le vent venait de l'Est... Aux latitudes où nous naviguons habituellement, les coups de vent viennent presque exclusivement de l'hémisphère Ouest. Tout cumulonimbus bien chargé, qui se présente à l'Ouest d'une ligne imaginaire tracée Sud au Nord devient une menace surtout si la pression barométrique est à la baisse, mais n'arrivaient jamais de l'Est... La réflexion s'arrêta là : j'y verrais plus tard...

### **Pas de temps à perdre !**

Le vent courrait au loin, une traînée de moutons, coude à coude, les uns derrière les autres, on aurait dit la parade de la Saint-Jean-Baptiste, en formation de combat dans les plaines de l'ouest (Island)...

Ni une, ni deux, je me suis précipité à l'avant, j'ai affalé la grand-voile (GV), quelques garcettes pour retenir la toile à la bôme... Les autres me regardaient, tous ébaubis, ils n'avaient rien vu venir, je n'avais pas le temps de... « Rentrez cinq tours de génois... Maintenant ! » ... Je suis revenu à la roue, j'ai à peine eu le temps de désamorcer le pilote automatique pour parer à toute éventualité... le grain nous frappa, le bateau atteignit instantanément sa vitesse de coque, la dépassa... monta un déplacement tel qu'il se mit à monter une houle bien au-dessus de la hauteur des bordées, le sillon, s'allongeait à l'arrière d'une façon spectaculaire; la gîte... le pont à l'eau... Le coup de chien ne dura que quelques minutes... Je remis le pilote en fonction... Dommage que ma caméra n'ait pas été prête... Je venais de comprendre que le système de circulation des grains était différent dans ces régions tropicales... Je savais que d'autres coups se pointeraient, je suis donc allé chercher ma caméra pour être prêt... Une traversée, même si elle dure dix ou

quinze jours, n'offre que très peu de scènes... Il fallait donc en profiter, les images captées depuis le début manquaient d'action. Nicole s'occuperait des prises de vue : filmer les vagues qui se pointeraient, prendre mon déplacement de la roue au mât, me voir affaler la GV sur deux plans, capter le moment d'assurer la voile à la bôme... Ensuite, suggérer de filmer l'équipage en train de border le génois... Les consignes étaient claires, tout le monde était à poste, la manœuvre serait bien exécutée. Ce qui devait arriver arriva : le nuage était imposant, superbe, quelques rayons de soleil... Mais le coup n'est jamais venu. Pas de moutons cornus... La GV fut baissée, le génois réduit comme prévu, et les images furent captées... Il manquait le spectaculaire ! Combien de fois baissons-nous les voiles inutilement face à une menace ? Mais comme dit le proverbe : « Mieux vaut un marin trop prudent, qu'un marin mal pris ! » Bon, j'avais la manœuvre, le gros nuage menaçant... Quatre fois en dedans de deux heures, le même phénomène

s'est produit : un autre avorton, mais aussi un autre tout aussi spectaculaire que le premier. J'ai donc pu aller chercher des images montrant la horde de brebis se jetant sur notre bâbord, le sillon arrière, la houle montée par la vitesse exagérée du bateau, reprendre la voile descendant à de stress ainsi que les manœuvres des équipiers aux génois en plans de coupe. J'ai eu la chance de revoir ces images une fois arrivés à Saint-Martin, elles étaient belles, pleines de vie. Elles auraient fait un superbe montage, mais...

### **La dernière journée du convoi**

Terre... Claude se sentait sûrement mieux, il lisait son livre... Les autres scrutaient la carte, d'après le GPS, nous aurions dû apercevoir l'île d'Anguilla, c'était notre porte d'entrée à Saint-Martin. Nous étions fébriles, du moins presque tous. Certains évaluaient notre heure d'arrivée. Ma caméra n'était pas loin, je voulais capter leur regard... L'arrivée d'une traversée de dix jours, ce serait tout un événement... Nicole était à la roue, le voilier

filait bien, même si la brise avait légèrement faibli, on aurait dit qu'elle voulait nous faire languir... C'était probablement la cousine d'Olga, la vicieuse...

« Terre ! Terre ! » c'était Bertin... Imaginez comment Christophe Colomb avait dû se sentir en arrivant en Amérique... Le professionnel lisait toujours... toujours aussi excité; j'en ai oublié les images...

J'ai réussi à convaincre l'équipage, sauf notre intellectuel, de refaire la scène. Tout à fait réussie. Ils étaient parfaits, d'un naturel, digne de grands comédiens. Plans de ci, plan de ça, l'île en arrière-plan. C'est malheureux... je me serais bien trouvé quelqu'un capable de déceler sur les images prises de Claude à son insu, s'il lisait ou bien s'il boudait, mais... les paroles s'envolent, les écrits et les images demeurent, à condition de ne pas flamber... ça restera donc une énigme ! (Si vous voulez en savoir d'avantage lisez : *Naufrage à Gustavia*)

## **La rentrée à Saint-Martin**

Nos premières approches se sont faites vers trois heures, il fallait que je communique avec Herb de South Bound Two, il avait été notre ange gardien pendant toute la traversée, il fallait donc que je reste à l'intérieur, rivé sur l'appareil à ondes courtes. Les remerciements étaient d'usage, remarquez que j'aurais pu attendre au lendemain, mais j'en avais fait une priorité. Bertin était à la roue, Nicole vaquait à ses activités. Claude et l'autre Nicole cherchaient l'endroit où l'on pourrait mouiller, ils fouillaient dans les publications disponibles pour savoir où étaient les téléphones, à quelle heure fermaient les bureaux de la douane. Tout le monde s'activait, on avait vraiment hâte de débarquer. Dix jours à se faire, il était temps d'arriver. Les derniers milles furent longs à parcourir. C'est toujours comme ça quand on arrive. Heureusement, le vent tenait bon... Bertin, le barreur du moment, était à son affaire. Hum ! Heureusement : à la dernière minute, il donna un coup de roue, sinon, nous

aurions foncé directement sur le seul obstacle disponible sur 1 200 milles; une bouée de mouillage très costarde en acier. Allons voir quels auraient été les dommages faits au bateau. On a mouillé dans la baie extérieure juste à côté du quai principal, là où arrive le traversier pour Saint-Barthélemy. La douane est juste à côté et il dépassait 18 h, heure à laquelle elle ferme ses portes. Grande déception, nous ne pouvions pas aller à terre... J'ai hissé mon drapeau orange de quarantaine pour indiquer que nous n'étions pas dédouanés.

Tergiversations, on voulait aller téléphoner, on voulait dire à notre monde que nous étions bien arrivés... On a décidé d'une stratégie : on irait au bord en se faisant discrets; on téléphonerait et hop... Le gonflable a été mis à l'eau, il faisait nuit, ce fut le débarquement des illégaux.

Bertin était resté au quai pour surveiller l'annexe, le professionnel, l'artiste et moi étions partis à la recherche de téléphones. André ne répondait pas, c'était dimanche, le

répondeur se chargerait de lui rendre le message. La blonde de Claude n'était pas chez elle, seule notre compagne Nicole a pu établir un contact, la conversation fut longue, quelques larmes coulèrent, je composais mon troisième numéro de téléphone, les deux téléphones étaient côte à côte... Va voir ce qui se trame dans la vie des gens. De retour sur le gonflable, nos mains se touchèrent accidentellement, elle accapara la mienne et la serra très fort, jusqu'à ce que nous arrivions au bateau, je n'en ai jamais su plus...

Ce soir-là, ce fut la fête sur le bateau, ma Nicole en avait prévu une à la mi-distance, mais personne n'était à la fête, car, on venait de savoir qu'Olga nous menaçait de ses appâts... Du champagne, disons du mousseux, des petits cadeaux, un retour sur la traversée... C'est là que nous apprenions que Claude n'avait été malade qu'un ou deux jours (sic). Si ce fut le cas, c'était une belle façon d'éviter de faire les tâches usuelles d'une traversée. Il ne pouvait entrer dans la cabine, avachi dans le cockpit... il ne mangeait à peu près pas, mais il

a fait quelques quarts... Un équipier se jurait de ne plus refaire de traversée, il s'était aperçu que ce n'était pas une aventure « carte postale ». Ensuite ce fut l'étalement des raisons pour lesquelles chacun avait été motivé à la faire. La caméra était de la fête : un bon éclairage, une mise en scène facile, l'équipage était aux confidences, il y avait de belles images intimistes.

MA NICOLE : « vivre une traversée, pourquoi pas ? J'ai confiance en mon capitaine, prête à le suivre n'importe où ; tout un contrat ! »

CLAUDE : « J'ai toujours rêvé de faire une traversée pour le divertissement... et le mal de mer : tu penses que tu vas mourir tellement t'es malade — ensuite tu souhaites mourir et tu ne meurs pas... » Écoute donc ça ; il faut croire qu'il m'avait entendu...

BERTIN : « J'avais des vacances Tu repasseras ! »

L'ARTISTE : « Je ne travaillais pas, j'en ai profité pour prendre du recul face à mon conjoint. » était-ce... cela les larmes ?

LOUIS : « Ne pas prendre racine, j'avais des images à faire, je ne voulais pas perdre la main : on voulait vivre des sensations fortes, on a été servi à souhait ! »

Des gros plans, des plans de coupe, les expressions des intervenants de ceux qui les écoutaient... Je voyais déjà le montage...

Du bon vin, de la bonne bouffe et de la rigolade prennent place dans une telle fête. Il faut dire que durant la traversée, on réussissait à peine se faire du café; mais le vin ? Nous avons ouvert une bouteille un soir, on avait réussi à la boire sans trop en renverser... Nous avons réussi à la faire tenir la bouteille debout, le cul enfoncé à l'intérieur d'une enveloppe de *ducktape*... Un retour sur les bons coups, retenant surtout la décision de se retrouver tous ensemble au repas du soir, seule façon d'échanger. La soirée se termina dans la joie et le plaisir, j'aurais bien aimé qu'il en fût ainsi durant la semaine suivante, mais...

### **Suite à la traversée**

Le propriétaire du bateau m'avait demandé

si je voulais les accepter pour une semaine additionnelle, en mode vacances, à naviguer dans le coin, autour de Saint-Martin avec les équipiers. Nous avons ramassé des provisions, rencontrer des contacts pour quelques réparations et vérifier le fonctionnement du frigo qui était essentiel dans notre vie ici. Nous devons le réparer pour naviguer afin de leur permettre de visiter certaines îles et baies. L'approche de services de charter est une façon de leur permettre de découvrir le triangle des Bermudes, de les débarquer à des plages. Cela permettrait à Nicole et moi d'avoir une certaine intimité à bord. La semaine terminée, on les ramena à Saint-Martin, ils ont pris leur avion destination Montréal. Nous n'avons plus jamais entendu parler d'eux. Notre naviguons vers notre prochaine destination : Saint-Barthélemy, un arrêt dans l'île ensuite l'Anse du Grand Colombier, le lendemain Gustavia dans l'île de Saint-Barthélemy.

## **Je me rappelle le vol Miami-New York**

Le temps est clair, assis sur le bord de la fenêtre côté bâbord, je vois la côte atlantique se dessiner, on dirait que le pilote a tracé sa route juste pour moi. Le soleil a dépassé le Sud, l'avion est juste à la bonne altitude et à la bonne distance pour distinguer occasionnellement l'Intracoastal. Nicole écrit, elle s'efforce de reconstituer le livre de bord.

Quand j'écris ces lignes, je revis des souvenirs précieux survenus d'une autre aventure vécue. Nous remontions le voilier de Jean-Louis, des images de voile par vent frais, au portant, dans ces rivières et canaux sinueux longeant cette côte. Les faibles profondeurs nous inquiétaient à nous faire frémir, empannages et virements de bord dans des espaces restreints. Cette belle journée de mars entre Beaufort S.C. et Charleston, ces maisons sur pilotis, les quais de pêcheurs, les couchers de soleil, les nuits calmes, mouillés dans des coins tranquilles, nous transportaient à l'autre bout du monde... La visite de Charleston, son architecture,

d'influence française, espagnole, anglaise, coloniale... Des journées à moteur, à n'en plus finir... Des journées très ensoleillées, pleine voile, au portant, remontant ce secteur de hautes herbes à perte de vue, aucun point de repère... le soleil couchant, rentrant dans cette petite crique perdue et partout ces herbes, ces marécages, ces oiseaux, les flamants, les aigles... croquant le plus d'images possibles... le silence de la nuit... J'y reviendrai plus tard; en attendant, revenons au retour de notre traversée, Beaufort-Saint-Martin. Je me souviens des propos de Nicole. Nous étions au-dessus de Beaufort N.C. :

– Je travaille toujours à reconstruire le livre de bord, du moins, les moments importants du voyage. Ce n'est pas évident, le temps a passé et il y a eu tant d'événements depuis.

– Écoute tu fais de ton mieux. Est-ce que tu me laisses colliger notre arrivée à Beaufort ?

– Non, c'est déjà fait ! Notre arrivée à 13 h, samedi...

Nicole et Daniel, ceux qui avaient comme

tâche de conduire le bateau du lac Champlain jusqu'à Beaufort N.C. nous attendaient pour retourner à Montréal, n'étaient pas très heureux de notre retard...

On était à la bonne heure, mais... une journée en retard.

### **Le départ de Montréal en auto**

Le mardi de notre départ de Montréal, je me suis éveillé tout croche, peinant à me sortir du lit, la tête me tournait, incapable de me tenir debout, mal au cœur, effort pour me rendre jusqu'à la toilette... Je ne m'étais jamais senti si malade! Le départ était prévu pour jeudi matin... Tergiversations, qu'allions nous faire, pas question d'embarquer dans un état pareil, j'avais l'impression que cet état durerait toujours, qu'est-ce que j'avais mangé? Rien de spécial... Une infection grave? Le mal de mer avant le temps... Toute l'équipe comptait sur moi, le rêve d'André, celui qui allait passer ses vacances de Noël sur son bateau et le capitaine qu'il avait engagé pour l'hiver? Leurs vacances? Devais-je les

avertir ? Jamais je ne me remettrais à temps ! Quel bordel ! Il faut dire que le mal de cœur quand on part en voilier... Et là, tout ce qui me passa par la tête, je voyais le voyage compromis; jadis affligé d'un tel malaise, j'avais passé une semaine au lit...

Notre départ de Montréal a été retardé, André ne savait pas si son bateau serait à Beaufort à la date prévue, un trouble de réfrigération... Daniel, responsable de rendre le bateau à Norfolk N.C. avait laissé entendre au propriétaire du bateau qu'il pourrait le faire réparer une fois arrivé en début de semaine, et puis, plus de nouvelles... Seraient-ils arrivés ? On sut à notre arrivée qu'il avait choisi de continuer jusqu'à Beaufort pour la réparation et il n'avait pas eu le moyen de le communiquer. Ensueño était amarré à l'une des marinas. Leurs valises étaient déjà sur le pont, ils nous attendaient pour partir. Rapide tour du bateau, un radio VHF qui ne fonctionne pas, le GPS non plus, les arrangements avec le frigoriste sont faits, il sera aux réparations dès qu'il aurait reçu la

pièce de remplacement. Quelques remarques sur d'autres petits inconvénients vécus durant la descente, du gros vent dans la Chesapeake, le mal de mer des passagers : le propriétaire avait rentabilisé la descente en louant des places pour des gens voulant vivre cette aventure. Celui qui avait descendu le bateau à partir du lac Champlain nous offre gentiment de nous prêter son GPS, nous en avions déjà deux. Il en fut de même pour le VHS. J'avais déjà prévu cette éventualité et l'équipière Nicole avait emprunté ces équipements à un ami, j'ai compris plus tard que derrière cet emprunt, était caché un goût profond d'apprendre... Cet aspect intéressant de sa personnalité fut fort utile durant la traversée. Une heure plus tard, tous les bagages avaient été sortis du camion et Daniel et sa compagne étaient déjà en route. Il faut dire qu'ils retournaient au travail lundi et qu'ils avaient près de deux jours de route à faire... Nous avons fait des arrangements pour garder le bateau à quai et nous étions à table dans un gentil petit restaurant, avec

nourriture acceptable comme ça l'est quelques fois aux États-Unis quand on prend le temps de s'éloigner des autoroutes.

La descente en voiture s'était très bien faite, départ de chez nous vendredi, 5 h 30, direction Lachine pour prendre les amis. À bord d'un véhicule sept places, très confortable appartenant à Daniel, celui qui pilotait le bateau.

Toutes les avenues avaient été envisagées pour ce départ, il y avait eu de nombreuses hésitations. Il avait d'abord fallu envisager les questions d'assurance-emploi pour Nicole, non pas ma compagne, mais celle qui venait nous accompagner dans notre aventure; c'était réglé. Je devais aussi m'assurer de réfléchir sur les images à capter pour le montage du film durant cette traversée. Ensuite, je songeais à la pertinence d'envoyer un bateau dans le Sud dans le contexte politique actuel : l'attentat des tours à New York; il y avait également eu le contrat entre le propriétaire et moi qui avait été difficile à conclure, des articles que j'ai fait enlever, d'autres qui ont

été rajoutés à ma demande et à la sienne, les oublis sur le document final, le malaise lors de la signature.

J'avais rencontré le propriétaire deux ans auparavant; il arrivait du Sud, il venait d'acheter son voilier à Sainte-Lucie, il avait accompagné le capitaine qui l'a piloté jusqu'au lac Champlain. Nous nous sommes salués, comme les plaisanciers le font habituellement dans les marinas. En septembre, tout en marchant le long du quai vers la marina, il me parle de son projet de conduire son bateau à Saint-Martin et d'y faire du charter durant la saison d'hiver. Je lui décris les malheurs que j'ai vécus l'année dernière, y compris l'accident de vélo qui a entraîné une clavicule cassée, les séances de physiothérapie et la frustration de ne pas pouvoir réaliser mon rêve de voyage aux Bahamas comme prévu. L'idée de faire descendre son bateau là-bas, de passer l'hiver et de le ramener au printemps est très attrayante. Nous pourrions passer l'hiver dans le Sud, sans nous inquiéter pour notre bateau. C'est comme si nous réalisions

notre rêve un an plus tard. J'en parle avec Nicole et nous pesons les pour et les contre. Nicole est en train de chercher un emploi, mais elle veut aussi maîtriser Adobe Premiere. Nicole... Hum !

Mais avions-nous vraiment envie de partir ? Le choix est chose difficile : si on choisit d'un côté, on laisse peut-être passer des choses désirées, si l'on choisit de l'autre, c'est pareil... Il faut donc aller selon nos émotions, c'est une question de sentiment... Suivre le fil des événements et vivre avec. Il faut toujours suivre son intuition : une aventure de bateau à Cuba avait mal tourné, je ne l'avais pas suivi... Idiot de refuser des hivers aux Antilles pour m'occuper du bateau d'un riche Québécois... Passer des hivers au soleil : recevoir les proprios, nous occuper de garder le bateau. C'était attirant, mais... Mais, pour moi, les bateaux, la voile, seraient-ils devenus le travail de promener du monde quand je suis habitué à de la formation à bord de mon voilier ? Nous avons donc refusé l'offre de nous occuper de son bateau dans le Sud, une saison

à promener des touristes dans les îles, ça paraissait d'abord alléchant, mais, après réflexions, comme nous faisons un peu le même genre de métier ici, au lac. Mais j'étais mon propre patron.

— Peut-être faire un bout, j'en profiterais pour tourner un film, un peu d'Intracoastal, ou une traversée, ça te donnerait un coup de main...

Il est donc revenu à la charge, cette fois c'était pour la traversée de Beaufort aux Antilles françaises : embarquer un équipage, m'y rendre, profiter du temps pour naviguer dans le coin là-bas, et le retrouver à Saint-Martin vers la mi-décembre. Cette proposition mérita réflexion. C'était une façon de ne pas prendre racine et de vivre une belle aventure. Je pourrais capter de belles images, monter un bon scénario. Ça me donnait suffisamment de temps pour travailler à mes montages de films avant le départ prévu pour la mi-novembre et Nicole pourrait

continuer à recevoir son assurance emploi, un arrêt d'un mois était acceptable dans le contexte.

### **Le contrat signé**

Le contrat fut finalement signé lors d'une réunion de la CONAM (<https://conam.qc.ca>). Mario et Manon, des amis de longue date, étaient présents. La signature traînait depuis plus d'un mois, d'abord parce que j'avais retardé ma décision définitive. Retour de la douleur au bras gauche, la clavicule cassée en juillet 2000, avait été bien soignée, mais il faut croire que le bras n'a pas apprécié les efforts additionnels : un coup reçu au coude droit, le bon, m'a forcé à compenser avec mon bras gauche pour terminer la saison. Je me suis donc retrouvé en physiothérapie pendant huit semaines... ne sachant toujours pas si je serais en forme pour partir. Toujours est-il que je me retrouvais comme l'autre Louis, le quatorzième du même prénom, celui de mon bateau, Le Roi-Soleil, trônant par moment

dans toute ma splendeur ou faisant, en alternance, des discours à l'emporte-pièce à un auditoire blanchâtre qui adoptait, sans poser de questions, les couleurs de ses propos au fur et à mesure qu'il dévoilait son for intérieur. Et, ne sachant trop quoi faire ?

### **L'acupuncture ! Mon chinois me dépannerait.**

Jeudi matin, après deux traitements, j'ai pu me lever la tête de mon oreiller sans étourdissement, je pouvais donc partir sans problème... André a décidé de retarder notre départ d'une journée pour une journée de plus de répit, sans savoir où se trouvait son bateau, et non pas à cause de mon état qui était en réalité correct, car je n'en avais pas parlé avec lui. Cette décision avait été bienvenue. Oui, effectivement les deux traitements commençaient à faire effet et je commençais à voir le bout du tunnel.

Mais, comme un problème est souvent jumelé à un autre, Nicole, en ce beau jeudi, veille du départ... se réveilla avec la même

affliction. C'était aussi sérieux, je lui offris d'aller chez mon toubib, ce qu'elle refusa, affirmant sans sourire que les femmes sont plus fortes devant l'infection et moi de rajouter un peu plus tard, plus têtues, donc je n'ai jamais réussi à lui faire changer d'idée.

### **Départ de Montréal**

À 6h30, tout le bagage avait été chargé. Nicole était à mes côtés et elle allait mieux. Je conduisais, Claude et l'autre Nicole étaient derrière nous, et Bertin était sur la deuxième banquette. Dès le départ, il était déjà endormi, ce qui fut l'une de ses principales activités tout au long du trajet.

Nous avons choisi de passer par les Mille-Îles et les Appalaches, évitant ainsi New York, question de densité de circulation, des suites du 11 septembre. En prime, plus à l'ouest, on évitait la route de ceinture de Washington... Elle est infernale avec ses cinq voies, les vitesses folles, pare-chocs à pare-chocs.

Nicole et moi avons préparé un gros lunch, de quoi subvenir à nos besoins et éviter d'être

victimes de la gastronomie des restaurants autour des autoroutes. Voiture confortable, Claude prit le volant à l'occasion. Remarquez que j'aurais gardé la roue jusqu'à Beaufort, avec des arrêts pour permettre à notre équipage de déguster la fine cuisine des restaurants aux abords des autoroutes. Déjà certaines personnalités s'étaient définies, le fonctionnaire de l'Hydro-Québec était à la hauteur de sa définition, il dormait sur le banc arrière du camion, le professionnel tenait le volant, l'artiste nous aidait à la navigation. Arrêt un peu au sud de Washington, petit motel servant plus aux amoureux de passage qu'aux touristes, une mauvaise clé donnée par la réception, des tourtereaux en ébats, dérangés, mais aux bons caractères, petit déjeuner copieux, accompagné de grits (cuisine du sud des USA composée de semoule de maïs et de fromage grillés) que je ne vous conseille pas... un voyage sans histoire.

## **Arrivée à Beaufort : bien des choses à faire**

Stationner le véhicule derrière le musée, traverser la rue, rejoindre le bateau, il dépassait midi et on nous attendait depuis la veille ou au plus tard le matin. C'était samedi, les deux amis travaillaient lundi matin... Quelques remarques d'usage rapides, la passation des pouvoirs de skipper. Les problèmes de frigo, le frigoriste serait là au début de la semaine, il y a eu certaines déficiences. Il fallait s'assurer d'avoir un contact météo pour la traversée. Le Réseau du Capitaine, refusait de communiquer avec nous parce que personne d'entre nous n'avait notre licence de Radio Amateur. Des souvenirs de voyages passés et des rencontres avec des plaisanciers me remirent sur la piste de South Bound Two. Tous les jours, il donne la météo pour l'Atlantique et les Antilles, je l'écoutais sur mon récepteur ondes courtes aux Bahamas et en remontant par le Golf Stream, lors de mon voyage avec *Le Roi-Soleil*. Il donnait des messages à d'autres bateaux équipés de radio émetteurs récepteurs, je me

localisais par rapport à eux, j'étais satisfait. Quel soulagement quand j'ai appris que je pouvais émettre sur les ondes courtes maritimes avec mon simple permis VHF de plaisancier. J'aurais un ange gardien tout le long du voyage.

On avait également accès aux cartes du service météo des USA à la bibliothèque via Internet. Service gratuit, j'y allais tous les jours prendre mes courriels. Il fallait aussi prévoir la bouffe, des équipements divers... Les centres d'approvisionnement sont éloignés, mais le musée maritime offre aux marins des voitures de courtoisie, il faut réserver; on peut aussi mettre de l'essence si les distances faites le justifient.

Grâce aux réparations, nous avons eu amplement le temps de planifier notre séjour et de profiter de cette charmante petite ville. Les petites rues agréables le long de l'Intracoastal, un restaurant sympathique, des boutiques accueillantes, des marinas avec de beaux voiliers, un petit bar intéressant, la visite du musée, et enfin, une petite

poissonnerie découverte à une demi-heure de marche, qui n'avait pas été submergée par les supermarchés. Le poissonnier était tout aussi fascinant que sa boutique, hors du temps, perdu dans un quartier domiciliaire. Lui, un personnage, aimable... et surprise, capable de nous dire, en français, qu'il nous accompagnerait bien dans notre voyage.

Les conditions atmosphériques étaient idéales, T-shirt, petit blouson le soir, la dolce vita... Nous n'avions qu'à attendre que la pièce se pointe. Nous étions mouillés dans l'Intracoastal, le gonflable nous amenait au bord, nous ramenait au bateau; on s'amarinait.

### **Mettre le bateau à sa main**

Avant de partir en mer, il était nécessaire de prendre en main le bateau, de vérifier son moteur, le niveau d'huile, la compression, de chercher des fuites d'huile, et d'examiner les batteries. Ensuite, nous devons observer comment l'équipage se comportait. Une sortie en mer était prévue, car nous avons

suffisamment de temps et le frigoriste attendait le matériel pour réparation. Nous avions une belle journée devant nous pour découvrir comment navigue le bateau et comment réagit l'équipage. La sortie de Beaufort s'annonçait facile, les marées n'étant pas fortes.

Levé tôt, journée ensoleillée, 20 °C quoi de plus ? ... Du vent ! Et il n'y en avait pas. Nous nous sommes retrouvés, pendus dans nos haubans accompagnés de centaines de petites barques de pêcheurs autour de nous. La bonne bouffe, des histoires de marins... Changements de voile avant, comment la monter sur l'enrouleur, il fallait de l'occupationnel, le génois, le foc de route, le tourmentin... Je me fais hisser au haut du mât, quelle décision sage ! La drisse s'est coincée à la tête du mât; je n'aurais pas voulu que ça nous arrive en pleine mer... par gros temps, en plus ? On a fait la réparation au retour au mouillage, rien de sérieux, j'en ai profité pour inspecter l'antenne de la VHF, la connexion était bonne, donc, comme nous

avons déjà vérifié tout le reste, Le GPS ! Il ne fonctionnait pas, lui non plus. On se rappelle que nous étions de bons petits marins prévoyants, donc; nous en avons apporté un... Cependant, nous n'avions vraiment pas pensé à apporter un frigo !

J'étais en haut du mât, la tâche terminée, on s'apprêtait à me redescendre... Non ! Non ! Il fallait que je fasse des prises de vue. Je ne pouvais pas être mieux placé... J'étais persuadé qu'on n'aurait guère prisé de répéter l'effort de me remonter, c'est assez forçant, merci ! Comme d'habitude, j'avais prévu le « boute »; ils y ont attaché ma caméra, je l'ai hissée... Le port de plaisance, les voiliers à quai, au mouillage à l'Est, l'île aux chevaux sauvages et aux superbes couchers de soleil, de quoi faire le lien avec les images captées six mois auparavant alors que nous remontions le voilier de Jean-Louis. Nous avons Nicole et moi arpenté l'île dans tous les sens, fraternisé avec les chevaux, profités de ce décor sublime, des dunes ouvertes sur la mer, la végétation parsemée

laissant ouverts les horizons lointains...  
J'avais choyé ma caméra de belles images.

### **Frigo et premier contact avec Herb**

Il fallait faire les achats pour la traversée; il fallait prévoir pour quinze jours et quelques réserves additionnelles en cas de retard, une traversée du genre prend habituellement entre neuf et quinze jours selon les conditions. Vérifier la trousse de premiers soins et ajouter d'autres données essentielles : une pharmacie de tout bon marin. Le frigoriste est venu faire son boulot, le départ devenait de plus en plus imminent, un esprit fébrile nous envahissait. Nous avons conduit le bateau au quai de la marina, le travail nécessitait de l'électricité; je recevais le réparateur. Il semblait y avoir des pièces partout; un grand monsieur blond, mince, s'affairait à la réparation. J'avais placé ma communication à Herb, j'attendais qu'il me rappelle, je devais m'inscrire. Je me retrouve au milieu de tout ce vacarme engendré par l'équipement : des bonbonnes imposantes,

des valves ouvertes, un compresseur en fonctionnement, une jauge et une aiguille qui montent sans que je comprenne quoi que ce soit. Puis, les valves se ferment et le silence revient.

Herb sur la radio ? Oui ou non ? Oui ! ... Je me suis lancé sur l'appareil... et la loi de Murphy... trop tard, je n'avais pas répondu à temps, il ne répondait plus. Et nous voulions partir le lendemain... Ça y était, le frigo était réparé. Ayant à notre disposition les coordonnées de Herb (South Bound Two), nous avons décidé de lui envoyer un fax et un courriel depuis la bibliothèque afin d'entamer un contact plus formel et faciliter la communication par radio le lendemain. Nous avons également profité de cette occasion pour fournir à Herb les coordonnées d'Ensueño, le nombre de personnes à bord, les noms des membres d'équipage et du capitaine, ainsi que la date de départ, la destination et notre trajectoire prévue. Enfin, nous avons ajouté une petite note pour demander de l'indulgence, étant donné que

nous étions tous novices en matière de radio à ondes courtes. Nous adressons un courriel à André (propriétaire), pour lui faire savoir que tout s'arrangeait, il savait que le réseau du capitaine ne nous répondrait pas, à moins d'une urgence, compte tenu de la réglementation canadienne exigeant un permis que personne à bord ne détenait.

Le responsable de l'Internet était habitué de nous voir arriver, c'était le genre de type avec lequel il est agréable d'établir une relation, il nous croyait d'ailleurs déjà partis. Nicole (l'artiste) et moi étions allés souvent y envoyer et recevoir des communications, y prendre des renseignements, carte météo du service météo des USA, le service est en plus totalement gratuit... une petite signature et nous sommes membres à vie de la bibliothèque de Beaufort. C'est d'ailleurs lors d'une de ces visites que nous avons trouvé toutes les procédures de fonctionnement de Herb : les communications par radio se font à partir de 14 h, une demi-heure avant, nous devons placer notre appel l'avertissant il nous

le rend habituellement avant 16 h. Nous devons répondre instantanément sinon, il passe à un autre appel... Donc, avoir toujours quelqu'un à poste. Il ne faut surtout pas l'échapper plus d'une fois, car il ne nous répondrait plus.

NICOLE : « Crois-tu que tu pourras te rappeler des détails de la traversée ? »

– Probablement, il s'est passé tellement de choses depuis. C'est évident que je me rappelle les moments forts...

– Il me faudra de l'aide, car j'ai l'intention d'écrire un livre... D'ailleurs, j'ai déjà commencé : le centre Internet, les courriels... les communications téléphoniques... J'ai déjà pas mal d'écrits, j'ai tout conservé par mon service de courrier, j'ai même demandé à Jean-Paul de me monter des dossiers à la maison.

– Comme je tenais le journal de bord, ce sera assez facile pour moi de le refaire.

– Parle-moi de la journée du départ : je me souviens que nous sommes retournés au port pour des achats de dernière minute... Je

me souviens aussi qu'il ne ventait pas, nous avons fait du moteur toute la journée...

– Non ! Vers 4 heures, le vent s'est élevé quelque peu, nous avons même atteint 5 nœuds, tout le monde était si content... Mais le matin, il y a eu d'autres achats : Bertin, Claude, Nicole et moi sommes allés chercher d'autre bouffe... « Toi, tu as fait le plein d'essence pour le moteur hors-bord. »

– Je croyais vraiment que toute la bouffe avait été achetée la veille était suffisante. Ce n'est pas important; Nicole, te souviens- tu du montant ?

– Le coût total était de 800 \$ US, incluant bière et vin, moi je m'en souviens et c'est normal que tu ne t'en souviennes pas puisque tu ne contribuais pas à cette dépense, ce fut d'ailleurs le premier froid avec l'équipage, il aurait fallu que...

– Effectivement, le propriétaire et locateur de place pour la traversée aurait dû avertir ses clients. Je me souviens que, un des trois connaissait la consigne, probablement Bertin, il avait déjà fait un charter sur un bateau

québécois... Mais il me semble que le climat était bon lors des achats.

– Oui, de bons moments, la voiture prêtée par le musée, une belle tradition.

– J’ai vraiment l’impression que c’était la même (familiale) qu’en 1996. Service super de la part du musée.

– Celle de la marina était encore plus vieille, pas de rétroviseur.

– J’avais oublié, on a dû faire plus d’un voyage.

– Il y en a eu probablement trois, en tous les cas on s’équipait pour traverser l’Atlantique, la preuve en est que nous nous sommes nourris près d’une semaine à Saint-Martin.

– Dans les conditions que l’on connaît... Ils ont, tout compte fait, quitté le bateau ou presque. De toute manière, tu me donneras tout ce que tu peux, ça devrait faire travailler ta mémoire...

Nicole retourne à son livre.

## **Bien des choses à faire avant une traversée; l'annexe...**

Une des choses à faire avant d'entreprendre une traversée en mer est de régler le sort de l'annexe. Il est essentiel de ne pas la laisser aux bossoirs à l'arrière du bateau ou encore pire, de la tirer derrière le bateau, elle pourrait s'emplir par temps excessif. Petite manœuvre de dernière minute, une drisse placée sur son devant pour l'embarquer sur le bateau, debout, ensuite basculé à l'envers et solidement attaché sur le pont avant, sans oublier de lui enlever un peu de son air en prévision des températures du Sud : la chaleur gonflerait l'air et ferait exploser le Zodiac. L'équipage fut très efficace, particulièrement Claude, une main très solide pour bien tendre les bouts retenant la précieuse cargaison. Manœuvre faite tôt le matin, alors que la lumière était à son meilleur pour les prises de vue.

Un dernier arrêt à la marina pour le plein de diesel. Vérification des oublis possibles, des achats à la pharmacie, des petites lunettes de

lecture, des piles AA pour mon GPS portatif... Il n'y a pas de dépanneur en mer ! Près de onze heures, nous étions en navigation. Enfin cette grande liberté. La journée était radieuse, une fenêtre de beau temps illimitée, mais le vent n'était pas au rendez-vous. Une bonne partie de la journée à moteur, pas de vagues... J'en ai profité pour expliquer le fonctionnement du GPS. Il a été relativement facile pour cette équipe, similaire à un ordinateur, car les gens de cette génération comprennent suffisamment le concept de codage. J'ai dû placer la compréhension du dispositif dans le contexte plus large de la navigation en faisant appel à leurs connaissances géographiques acquises lors de leur scolarité de secondaire I, telles que la forme sphérique de la Terre, l'équateur, les régions tropicales, les parallèles, les hémisphères Nord et Sud, les milles marins, l'absence de graduation sur les cartes marines, les angles, les mesures angulaires, la rotation de la Terre autour du Soleil, son inclinaison sur son axe et les saisons.

L'orange transpercée d'une brochette tournant autour du compas de cockpit faisait œuvre de matériel pédagogique improvisé, l'une représentant la terre, l'autre, le soleil, les latitudes, les méridiens, les fuseaux horaires, Greenwich, la terre qui tourne sur elle-même, son sens de rotation, comment se positionner avec deux montres, un petit historique, l'arrivée du compas, le bâton de Jacob, le sextant, les étoiles... Quelques histoires toutes plus extraordinaires les unes des autres, le génie des gens qui parcouraient les mers, ramenant souvent de quelque part de nouvelles connaissances, de nouveaux mots; leur capacité de se retrouver avec peu de moyens; combien partaient, combien revenaient; les secrets bien gardés, les cartes marines improvisées, toujours sous clé pour éviter les mutineries, la position des courants marins, les alizés et autres vents dominants, la course contre la montre pour établir les méridiens, le positionnement par rapport à l'équateur, par rapport à Greenwich, les coordonnées, leur position exacte en mer ou

sur terre. Et nous, la seule chose que nous avons à faire était de peser sur le petit bouton du GPS et il nous donnait instantanément une position exacte, nous n'avions qu'à l'établir sur des cartes précises.

Nous avons tracé nos directions à suivre, avec d'autres cartes très utiles qui donnent les directions des courants marins et les vents dominants à cette période de l'année.

On venait de prendre conscience que la mer pouvait être d'un calme ennuyeux; c'était un temps idéal pour des explications, elles aidaient le temps à passer. Nicole avait pris les images probantes de ces démonstrations, vues d'ensemble, « close up », au-dessus de l'épaule, réactions de visages, questionnement de l'un, impatience de l'autre, l'accent sur la carte, le doigt sur le bouton du GPS.

Notre premier cap a été fixé à environ cent milles au sud des Bermudes, se situant probablement à mi-chemin. En continuant tout droit vers le sud, nous devrions atteindre les alizés et nous pourrions simplement

naviguer en suivant les vents en direction de Saint-Martin.

### **Établir le mode de fonctionnement durant la traversée**

Les quarts... Il avait fallu établir un mode de fonctionnement. Pas facile de se retrouver tous ensemble, il y a les quarts, les repos, l'heure des repas... Nous avons convenu que le souper se prendrait au même moment et avant le coucher de soleil; ce qui impliquait qu'il fallait débiter sa préparation avant 16 h, nous nous retrouverions alors tous à table et pourrions ainsi partager joies et inquiétudes. Celui de quart serait assis près de l'écoutille, il irait voir occasionnellement si le pilote automatique faisait sa tâche et ferait un tour d'horizon pour voir s'il n'y aurait pas quelque cargo en angle de collision. Nous en avons croisé une douzaine durant la traversée, dont deux ou trois où nous avons dû changer notre cap. Les tâches quotidiennes, nourriture, lavage de vaisselle, nettoyage, seraient prises par des équipes de deux, chacun avait la

responsabilité de se ramasser. Les quarts de nuit seraient de trois heures et les équipiers seraient seuls. Pour la première nuit, je m'étais réservé le quart de 4 h à 7 h, je l'ai fait avec Bertin, il éprouvait un certain malaise d'être seul... en fait, cette nuit-là je me suis retrouvé de tous les quarts, il me fallait évaluer de quoi était capable mon équipage. Une brise intéressante s'est levée avant le coucher de soleil et nous a accompagnés toute la nuit. La lune est venue nous rejoindre, ce fut une noirceur radieuse. Nous étions bel et bien partis.

### **C'est de Beaufort que les navigateurs-plaisanciers prennent la mer**

À bord de l'avion, c'est comme sur une carte. Je vois clairement cette mer s'ouvrir vers l'est. C'est souvent de là que partent les plaisanciers à destination du Sud. Je distingue clairement la complexité de l'Intracoastal entre Beaufort N.C. et Norfolk. Les grandes étendues d'eau protégées où la voile peut être très agréable... La Neuse River

et particulièrement le Pamlico Sound sont bien protégées des vents et courants du Cap Hatteras. Les navigateurs de passage en côtière passent habituellement par l'Intracoastal entre Norfolk, et Beaufort en Caroline du Nord ils évitent ainsi des risques évidents du Cap Hatteras et ils peuvent même se permettre d'y naviguer à voile, compte tenu de l'espace et des profondeurs acceptables. Et qui plus est, plusieurs plaisanciers de la Chesapeake vont passer l'été dans la baie de Pamlico, question de vent de mer pour la navigation et la fraîcheur.

Dans cette partie, l'Intracoastal offre deux voies : la première, l'Albemarle canal, est moins longue. Cependant, la deuxième du Great Dismal Swamp canal permet de se rendre à Norfolk dans des décors magnifiques; les arbres gigantesques nous saluent de leurs branches courbées, les oiseaux lèvent... la nature au complet salue notre passage, des arrêts fréquents, le moteur éteint, au milieu de nulle part, nous écoutons,

nous admirons...

Nous survolons maintenant l'Intracoastal, on voit tous les embranchements, la baie de Chesapeake, le fleuve Delaware, emprunte le C&D canal, la côte du New Jersey.

Daniel, celui qui avait conduit le voilier Ensueño, contrairement à la majorité des plaisanciers, n'était pas passé par la Delaware; il est arrivé à la baie Chesapeake par la mer directement de New-York. Bon, combien de temps avant d'arriver à NCY? Suffisamment pour continuer ce retour sur notre aventure et essayer d'établir des structures d'écriture... Est-ce difficile écrire un livre? Il faudrait peut-être d'abord que j'arrive chez nous...

## **Enfin, nous sommes à New York**

Allons voir maintenant si nos bagages sont au tourniquet, ou bien, égarés à Miami, on nous a promis qu'on les retrouverait.

L'attente ne fut pas trop longue, on nous assure que notre valise allait être embarquée

à bord de l'avion d'American Eagle. On nous appelle pour nous identifier, les passagers à destination de Montréal. Encore là même rengaine...

– Vous voulez vraiment voir nos passeports ?

– C'est le...

Toujours la même réponse... le même air de dédain à l'ouverture du Zip Lock... nos mêmes réponses... On nous touche... on nous palpe... on s'intéresse à notre histoire, on sympathise... Je ne peux pas m'empêcher de repenser à notre armateur qui avait eu le front de dire : « le beau jeu, les vedettes... »

– Ça fait combien de temps qu'on attend dans l'avion, il me semble...

– Pas loin de... peut-être plus... je ne compte plus... rendus où nous en sommes, est-ce vraiment important ?

– Bon ! Ça y est ! La porte de l'avion s'ouvre, j'ai l'impression qu'on va être invité à monter.

– On nous demande de sortir, d'apporter nos bagages à main, une inspection de

routine. Une quinzaine de passagers,

– Ça ne devrait pas être trop long.

– Pas encore les passeports ?

Près d'une heure, nous étions assis face à la porte d'embarquement, aucune explication, aucune réponse à nos questions, sinon, d'attendre on nous avertirait !

Ça y est : on embarque. C'est parti, en direction de Montréal, petit avion, d'American Eagle, maximum 20 passagers. Nicole lit, un bon livre... de peur ! Est-ce pour éviter les émotions de la vraie vie ? On ne nous a jamais donné d'explication, seulement les choses habituelles. Nous décollons, environ quinze minutes plus tard, oh non ! Nous sentons que nous effectuons un demi-tour en direction de New York : nous atterrissons, effectuons un tour de piste. Aucune explication n'est donnée; nous redécollons, prenons de l'altitude, rencontrons des turbulences, le steward est nerveux sur son siège. Nous apprenons qu'il y a de mauvaises conditions météorologiques :

une tempête de neige au-dessus des Adirondacks.

Ce monsieur vient s'asseoir avec moi, personne sympathique. Ce petit avion à hélices ne lui permet pas d'aller au cockpit, la porte qui mène au pilote est verrouillée, c'est une mesure de sécurité établie depuis le 11 septembre. Il engage la conversation; il n'a pas l'air particulièrement à l'aise. Je me suis engagé sur le récit de notre aventure. Je lui parle des émotions fortes de la traversée, un trou d'air nous fait descendre d'une centaine de mètres, une impression d'ailes pliées, l'électricité a des ratés, mon cœur aussi, les cheveux de mon interlocuteur semblent lui dresser sur la tête, il blêmit. Est-il vraiment un agent de bord?

### **Enfin, l'atterrissage à Dorval...**

– Salut, Louis, qu'est-ce que tu fais ici? Sans attendre ma réponse, il continue: ma femme arrive de Paris. C'était mon psychologue qui avait fait sortir le chat du sac de mon épouse, cette bibitte qui avait permis à ma femme

d'avouer qu'elle voulait me quitter...

– Moi, j'attends ma femme, elle arrive de Paris...

– Sois patient, tout peut arriver, je devais rentrer hier de Saint-Martin, via Miami, l'avion a été retardé, j'arrive ! Il y avait un terroriste sur le Paris-Miami, on dit qu'il avait des pétards dans ses semelles de bottines... et comme on était prévu à la même heure à Miami... On a manqué notre connexion...on a repris un autre avion ce matin, par New York, et nous voici !

Je me rends compte que j'aurais dû lui conter une autre chose, il change d'air, il blêmit...

Malgré tout, je choisis de lui relater un peu ce qui s'est passé. Nicole surveille les voitures, elle est dehors, Jean-Paul devrait arriver bientôt, il n'a droit qu'à un arrêt, le temps de ramasser gens et bagages.

– T'as tout ce qu'il faut pour l'écrire ton livre maintenant !

Je le soupçonne de transposer ses désirs sur les autres, son métier ne semble pas lui donner le temps de le faire, en tous cas, ce n'est pas par manque de matériel, comme

psychologue... Dehors, une faible neige. Heureux d'être sur le point d'arriver. Je me sentais comme le pape, j'avais le goût de baiser le sol !

La maison était tout illuminée, la table était mise, assiettes, verres à vin, la coutellerie du dimanche, un sapin était planté dans un seau rempli de sable, il ne reste qu'à le décorer pour qu'il gradue, arbre de Noël... Jean-Paul nous avait concocté un bon petit repas... Il allume les chandelles. Je jette un coup d'œil autour de moi, ravi de retrouver notre foyer... Le vin coule à flots, les conversations sont animées, les détails sont échangés, les questions sont posées et les réponses données, le repas est délicieux, le temps est agréable, mes paupières deviennent lourdes, je lutte, nous prolongeons ce moment précieux... Nicole me fait un signe, nous montons à l'étage, la nuit sera paisible... Joyeux Noël !

## **L'écriture n'est pas facile**

Je tape à deux doigts et en plus, je cherche les lettres sur mon clavier. Question de me remettre de toute cette écriture, je vais m'asseoir au bord de l'eau pour dégourdir mon cerveau. Aujourd'hui, je vais faire un tour de vélo dans le domaine : je croise la petite femme qui a de la difficulté à marcher. Habituellement, elle semble un peu perdue, mais il y a quelque temps son compagnon de vie lui a procuré un petit chien. Ses promenades lui semblent plus faciles. J'ai compris qu'elle avait été opérée pour ses hanches. Il y a quelques jours, je me suis arrêté pour lui dire qu'elle avait eu un beau cadeau. J'ai pris le temps de caresser la petite bête, en lui disant que je trouvais son petit animal très beau. Elle arborait un sourire radieux. Depuis, à chaque fois que je la croise, je m'arrête. Quand je modère, elle sait que je vais le caresser. Elle le prend dans ses bras, je m'exécute. Elle a un sourire radieux : c'est comme si je la caressais. C'est pris comme une

manifestation amicale à son égard.

## **Nicole cette compagne de vie**

En plus d'être mon amour, mon équipière, ma compagne de voyage, de vélo, Nicole est une artiste. Son message publicitaire :

*Le vitrail que vous vous êtes procuré permet au soleil du matin de jeter des clins d'œil au quotidien. Il fait pénétrer joie et lumière. Une œuvre qui apporte une couleur variée à la fenêtre de la vie.*

« Louis m'a fait un beau cadeau d'anniversaire : il m'a offert, en cadeau de fête, un cours de vitrail. Depuis ce temps, j'ai créé au-delà de deux cents pièces. Toutes sont de créations originales. »

Elle fait ses propres créations.

C'est plus qu'un excellent passe-temps, c'est aussi pour elle un moyen de faire quelques sous.

Je lui avais organisé un petit atelier dans la cave du lorsque nous demeurions à Ville de Léry qui lui a permis d'avoir l'espace

nécessaire pour débiter ses productions. Ce n'était pas ce qui avait de mieux comme espace : petit, humide... Elle y a fait de belles œuvres. J'aurais dû allumer plus vite : la maison était pourtant assez grande. J'ai fini par lui organiser un studio dans l'ancienne chambre d'Éric.

Elle fait de superbes pièces. Elle a même eu un gros contrat : cinquante-quatre œuvres originales comme cadeaux de fin de carrière pour une commission scolaire CSGS de La Prairie. Elle devait réaliser trente-sept fleurs de différentes couleurs pour les femmes et dix-sept hérons de différentes couleurs pour les hommes. Cet été-là, je me suis retrouvé sans ma coéquipière. Nous avons accompli plusieurs projets dans le coin tranquille de la cave. J'ai même tourné un film sur Nicole, montrant comment créer des vitraux.

Plus de deux cents œuvres ont été exécutées et considérées œuvres uniques. Elles ont presque toutes été vendues. Toutes les maquettes ont été conservées.

## **Virée à Saint-Michel-de-Bellechasse**

Je prends le temps de vivre de belles aventures avec mon fils Stéphane, ça m'aide à continuer ma biographie.

Six heures du matin, le téléphone sonne...

C'est mon fils Stéphane. Malaise : son fils Loïc se relève d'une opération grave. « Non, non ! Tout va bien... Ça te dirait de venir à Saint-Michel-de-Bellechasse ? Je m'en vais faire de la planche, le vent va être bon. Tu pourrais y faire du vélo. »

Aucune hésitation, je déjeune et... lui, de me rajouter « Je te prépare un lunch. Je te prends dans une heure ! »

Saint-Michel-de-Bellechasse se trouve à environ 4 heures de route de Beauharnois, soit une longue excursion pour seulement 3 à 4 heures d'activités sportives. Cependant, avec Stéphane comme compagnon de voyage, le temps passe rapidement à cause de ses histoires captivantes. Il a une manière unique de les raconter avec ses mimiques et il conduit sa voiture avec prudence. Il ne cesse de parler sans jamais se répéter. Quand on

pense qu'il ne parlait pas encore à cinq ans. Il a repris le temps perdu : à partir de six, sept ans, il n'a jamais arrêté de parler.

Rendus à Drummondville, on se rappelle nos courses de voiliers entre Montréal et Trois-Rivières. Voilier mistral 4.7. (Courses de voiliers dériveurs Montréal-Trois-Rivières, années 70)

Petit voilier qui servait de voilier-école, à l'époque, on apprenait à faire de la voile sur des dériveurs. Stéphane m'aidait et en plus il donnait des cours au petit club de voile de Woodland qui était à deux pas de la maison. Les cours de voile de Bréat lui avaient permis d'avoir cet emploi d'été. Nous étions prêts, sortis par toutes les conditions : gros temps, petit temps... Nous étions décidés à bien nous classer. Plus d'une centaine de dériveurs. On avait ciré la coque. La mise à l'eau, le départ. Problème : on se faisait doubler, c'était comme si nous traînions quelque chose. Plus le temps avançait, pire c'était; une heure de désarroi... Désolé ! J'ai oublié de fermer le bouchon de la double coque, ce qui a causé

l'accumulation de nombreux litres d'eau à bord, rendant la navigation lourde. Nous avons amarré notre dériveur sur une île de sable et vidé l'eau en excès. Après avoir mis en place le bouchon, nous sommes repartis. Nous avons alors constaté une amélioration significative de la vitesse et avons rattrapé plusieurs bateaux, nous donnant l'espoir d'atteindre Trois-Rivières. Le vent était puissant, mais nous avons décidé de prendre le risque de déployer le spinnaker au portant. C'était une expérience incroyable de monter et descendre le spinnaker. Stéphane se tenait au trapèze et moi en rappel, nous avons dépassé plusieurs bateaux qui nous avaient doublés au début de la course. En arrivant au lac Saint-Pierre, la vitesse de notre dériveur a causé des petites vagues sous la coque, produisant un bruit qui semblait indiquer que la coque était sur le point de céder.

Il fallait manger. C'est long Montréal-Trois-Rivières. Notre lunch avait pris l'eau comme nous d'ailleurs. Des sandwiches mouillés, mais nourrissantes. Le spinnaker retravaillé

selon la force changeante du vent : déployé, rentré... Enfin les silos à grain de Trois-Rivières, nous n'avons plus de voile ballon, nous étions vent de travers, le vent avait forcé, Stéphane au trapèze, moi en rappel... Pouf ! Plus de vent : les silos nous avaient coupé le vent; notre poids avait déstabilisé notre monture...

Ça y était on avait chaviré, du mauvais bord : nous étions à la flotte. Le dériveur complètement à l'envers, le mât pointant vers le fond du lac : deux naufragés, assis sur l'épave.

Ni une ni deux, Stéphane se poussa à l'extérieur, côté au vent de l'épave. Il était retenu par le filin du harnais du trapèze; il prévoyait s'en servir comme levier. Les pieds bien appuyés sur le bordé, il tira de toutes ses forces pour ramener le mât et la voilure à l'horizontale. En même temps, j'avais placé mes pieds sur la dérive, façon habituelle de redresser un dériveur; j'espérais que nos efforts conjugués... Eh oui, notre dériveur

s'était relevé. « Une motte de bouette à la tête du mat ! » Oui, on a fini par arriver à bon port. Je ne me souviens plus en quelle position, mais on avait réussi à finir cette course. Ma femme, Franco, nous attendait avec l'auto et la remorque.

Je me souviens de m'être assis à l'arrière de la voiture... Fantastique ! Et avant d'arriver, quelque 100 km plus loin, aucune idée du trajet. Je suis très heureux de pouvoir encore vivre de belles aventures avec mon fils, à la voile et en ski...

Ça y était, nous étions rendus à Saint-Michel le quai, la petite marina, quelques voiliers, bien protégés des mauvais temps, place parfaite pour les activités de planche à voile : le beau village allongé le long du fleuve, église ancestrale, quelques petits commerces; au large l'Île d'Orléans, la sainte paix. Le vent est bon, il y a déjà quelques planchistes qui s'exécutent. Ils viennent de partout, c'est un endroit qui les accueille à bras ouverts. Les planchistes ont un grand respect des endroits

qui les accueillent. Et surprise! Nous avons quitté la région montréalaise, chaleur excessive; là, une température de 20-25 degrés, un petit chandail, un coupe-vent.

Stéphane en planche et moi, à vélo. Découverte de nombreuses petites routes accrochées à la 132 : coins de paix.

Ce soir-là, j'ai bien dormi !

Merci la vie de me faire vivre ces beaux moments. J'ai repris mon écriture...

### **Petit incident**

Vendredi, belle soirée de novembre 2020. Nicole et moi faisons l'amour, de belles approches, un relâchement complet, les belles suites de notre magnifique journée.

Samedi, déjeuner habituel... Ce repas est toujours le même, probablement, un peu comme celui de mon père Henri : gruau, auquel j'ajoute des cerises que je décongèle et une demi-banane, l'autre moitié à Nicole. Je me souviens de mon père qui préparait des œufs pochés sur du pain grillé, une tradition

que j'ai vue depuis ma plus tendre enfance. C'était pour moi un moment de sécurité et de stabilité lors de mes samedis matin. Quand il partait en visite, je restais à la table à manger et m'amusais à faire tenir des pièces de monnaie debout. J'étais très patient. À son retour, je lui montrais fièrement que j'avais réussi à faire tenir même une pièce de dix cents. Dehors, c'était une belle journée d'automne avec encore des feuilles à ramasser.

Notre terrain n'est pas grand, mais nos arbres le sont : un immense érable de toute beauté; depuis quelques semaines; il a déjà perdu ses feuilles. Notre pommier Honeycrisp nous a donné ses dernières pommes, notre pommetier a changé de couleur, et ses fruits séchés serviront à nourrir les oiseaux qui resteront dans le coin pour l'hiver. Les balais, râteaux, les sacs à mettre au bord du chemin. Lundi, la ville passerait pour les mener au compostage; huit sacs. La journée était belle et agréable; jeunes

et vieux marchaient, certains nous saluaient, les râteaux rangés. Nous étions prêts pour l'hiver; petit repos.

Le Souper - Nous avons fait des courses jeudi dernier et sommes tombés sur un souper préparé appelé "Plaisirs Gastronomiques". Ce repas nous a été offert par l'un de nos clients les plus sympathiques de l'école de voile. Nous avons apprécié ce souper, bien que nous ayons préféré celui que nous avons mangé à Carcassonne lors de notre voyage sur le canal du Midi. La publicité télévisée nous a fait rire et nous a rappelé ce moment. Nicole l'a réchauffé et c'était tout aussi délicieux qu'auparavant.

Malaise Gastronomique - Dès la première bouchée, j'ai ressenti un malaise avec des haut-le-cœur. Je ne pouvais plus me contrôler et j'ai dû demander un récipient. J'ai abandonné la table et me suis agenouillé devant le divan où j'avais déposé mon bol. Cependant, les soubresauts continuaient et ma tête tournait. Ma vision était floue et je me suis assis, mais

c'était encore pire. J'ai dit à Nicole que ça n'allait pas et j'ai perdu connaissance. Nicole a appelé le 911.

Les premiers répondants viennent d'arriver « Monsieur, répondez- moi ! Où êtes-vous ? M'entendez-vous ? »

Je sens ma tête passer de gauche à droite, je vois des images défaites, comme si c'était un vitrail brisé, petites particules de couleurs différentes, éparpillées... Je suis seul, il n'y a plus personne, ma tête semble passer de gauche à droite, sans arrêt... Je ne sais plus rien... Puis, je reviens avec eux : qu'est-ce qui se passe ? Ça va mieux ! L'appareil à pression... « Mauvaise pression ! Oups, je n'ai plus de pouls ! ». Je perds conscience, mes images folles reviennent; mon ballotement de tête, des picotements intenses : mon cerveau est complètement envahi...

Je reviens à moi : je sais qu'une autre ambulance est arrivée... d'autres appareils... Je me sens transporté hors de la maison, j'ai des appareils branchés. On m'enfourne dans l'ambulance : il y a des petites lumières qui

clignent... Nicole n'est pas avec moi...

« Restez calme, Monsieur, nos appareils vous protègent. Il n'y a plus de danger nous arriverons à l'hôpital dans quelques minutes. Une équipe nous attend. » Je me sens en sécurité, ma tête s'est calmée. Oups! Ça recommence! Ma tête, les étoiles...

« Nous sommes arrivés, Monsieur! » Je sens qu'un passage s'ouvre pour laisser rentrer le véhicule. La porte de l'ambulance, la civière est acheminée à l'intérieur; ils sont au moins une dizaine à m'attendre, toutes sortes de machines... Je suis branché sur des appareils...

« Gardez votre calme, monsieur, on vous attend... On va vous mettre un stimulateur cardiaque » les fils se promènent... « Vous allez sentir des douleurs. J'entends et ressens aux quinze secondes, comme des chocs; ça va permettre à votre cœur de reprendre ses fonctions. Ça va vous garder en forme... »

Waouh! Des coups de couteau dans l'épaule gauche, mon corps réagit, soubresauts.

« C'est temporaire! Un chirurgien viendra vous en poser un, temporairement, et vous

n'aurez plus de douleurs. On sait que c'est désagréable, mais c'est la seule façon de vous garder avec nous : ça stimule les muscles cardiaques et... »

Une demi-heure, c'est long... Une chirurgienne de garde, elle arrive de Montréal, j'étais heureux de la voir arriver. Quelques minutes, la machine infernale, mais salvatrice s'éteint... « Monsieur Charbonneau, vous êtes maintenant autonome » hurra !

Je me réveille le lendemain dans un lit aux soins intensifs. Une couchette qualifiée de confortable; je suis branché à toutes sortes de bidules, y compris le cathéter, je n'ai qu'à être patient.

La journée passe. Je ne peux pas manger, tant qu'un chirurgien spécialisé ne m'aura pas greffé un stimulateur cardiaque; ce sera fait le plus tôt possible, mais ce sera dans un hôpital de Montréal; on ne sait pas lequel, on ne sait pas quand « On vous y amènera par ambulance ».

Prises de température, de pressions artérielles, quelques injections, les visites des

médecins, prises de sang, électrocardiogramme... La totale !

Une autre journée s'écoule sans pouvoir sortir du lieu de l'opération, avec l'interdiction de manger et sans apercevoir aucun espoir ni dans l'un ni dans l'autre des hôpitaux.

Les soins infirmiers sont impeccables, je suis amoiché, je dors la plupart du temps. J'essaye de profiter le plus possible du temps qui passe : j'en oublie des bouts... « Ah, qu'elle était jolie, cette infirmière! Qu'il est attentif, cet infirmier qui m'accompagnera à l'hôpital de Montréal ! »

Enfin le grand jour, ce sera au CUSUM (Centre de Santé de l'Université McGill). Je suis toujours à jeun. Il est probablement midi; on me met à bord de l'ambulance. J'ai atteint Montréal plus rapidement que jamais. Il y a eu une période d'attente, une radiographie, une rencontre avec le chirurgien, des incisions pour installer un dispositif, des connexions au cœur, des recommandations données, des

documents à signer, et des suivis médicaux.

Le retour de Montréal; heure de pointe. Je connais assez bien le parcours à suivre. Je sens que le bolide quitte l'autoroute pour accéder à l'embouchure du pont Mercier en passant par Ville Saint-Pierre. La vitesse diminue, arrêts fréquents. « Accident ! Une vieille Mercedes vient d'emboutir deux voitures, il y a de la chicane... ». Je viens d'entendre les gars de l'ambulance communiquer avec la police,

« Il va avoir de la bagarre, vous faites mieux de vous pointer ». Décidément, c'est la grande aventure !

Ni une ni deux, nous arrivons à l'hôpital Anna-Laberge à Châteauguay et je retrouve mon lit, mais il n'est plus au même endroit.

« Pourquoi m'avez-vous changé de chambre ? —Non, non! C'est la même... » Foutaise ! Un marin se souvient où il avait mouillé l'ancre... Qu'importe, du moment qu'on s'occupe de moi. Enfin, un repas ! Je me souviens que j'en étais très heureux; après trois jours de jeûne, un régal : une petite

viande hachée, quelques légumes.

La nuit, seul dans ma chambre, je suis près du poste de service. On m'a enlevé des branchements, mais j'en ai encore quelques-uns... Appels à l'aide pour démêler mes bidules connecteurs, je suis peut-être un peu tache... Le soir approche, je ressens un sentiment de sérénité qui me promet une bonne nuit de sommeil. Mon simulateur cardiaque veille sur moi pour me garantir un repos paisible. Je m'efforce de toucher mon palais avec ma langue, puis je prends une profonde inspiration par le nez en gardant la bouche fermée. Je retiens mon souffle pendant sept secondes... et aussitôt, je m'endors profondément.

C'est éblouissant, comme si c'était en plein jour. Les lumières au plafond sont oppressantes, encore plus qu'en plein jour, mais de l'autre côté, c'est sombre. Je ferme les yeux et fais de mon mieux pour me rendormir... Je les rouvre : à travers les fenêtres de ma chambre factice qui donne sur un corridor faiblement éclairé, je vois des

ombres passer d'un côté à l'autre.

Le monde bouge autour de moi et je suis laissé à moi-même dans ce décor affolant. Encore du temps qui passe... Une personne vient me voir « On doit vous changer de chambre ! On va revenir bientôt, on a besoin de votre chambre... » Encore de l'attente, je me demande si je ne suis pas devenu fou. Toujours ces fantômes dans le corridor. Et puis, combien d'heures encore sous cette lumière éblouissante ? Une autre personne, ou la même « préparez-vous... » Je me pince, je dois rêver « C'est quoi cette maudite idée de réveiller le monde en pleine nuit comme ça ? »

Je ressens les mouvements de mon lit, on roule, la porte de l'ascenseur... Je suis complètement épuisé. Je me réveille et découvre devant mes yeux le plus magnifique paysage du monde, suis-je au paradis ? Il y a une jeune et ravissante femme noire, avec de grands yeux, tout près de mon visage... C'est époustouflant ! Ce n'est pas un rêve : « Que vous-êtes jolie – Merci, monsieur.

— Je ne suis sûrement pas le premier à vous le dire... » Je ne saurai jamais si elle était vraie ou si je l'ai tout simplement imaginée; je sais que je ne l'ai jamais revue...

Vérification d'usage : ils ont apporté mon pantalon, mon seul bien, et je me sens bien, j'ai encore quelques branchements, dont une sonde urinaire. Au quotidien à l'hôpital : je prends mon déjeuner, je reçois la visite de mon infirmière, le médecin vient me voir, je dîne, je grignote entre les repas, je soupe et je discute avec mon voisin de chambre.

Je viens de récupérer ma montre, mais je m'aperçois que les heures sont étranges. Je demande l'heure à mon voisin, mais elles ne correspondent pas. Ma montre est cassée ! Je me suis dit que je n'en aurais plus besoin. Mais en fin de compte, j'ai compris : j'ai été expulsé de ma maison le samedi et c'était la nuit du changement d'heure d'automne. Une autre histoire qui vient perturber ma paix intérieure.

On m'a informé qu'ils devraient me garder un certain temps pour surveiller ma guérison.

J'ai eu une conversation téléphonique avec Nicole et mon fils Stéphane. Il se chargera de transmettre l'information à mes deux autres enfants. Jeudi, Nicole viendra me chercher. « Monsieur Charbonneau vos vêtements » mon pantalon ? Mes chaussures ? Un chandail ? Une veste ? « Non ! Je suis arrivé comme ça en ambulance ! En état de choc. Nicole va m'apporter tout ce qu'il me faut à la réception ! ».

Pour revenir à la maison, Nicole a pris le Chemin du Lac, à Léry, question de passer devant la maison qui fut la mienne durant une trentaine d'années... Heureux de retrouver mon chez-moi, à Beauharnois, depuis une dizaine d'années.

*« Je n'aurais pas pu écrire ces mots, si...  
Et je n'aurais pas pu terminer cette  
biographie. »*

**Je suis rendu là... J'avais fermé l'école de voile au bon moment**

J'atteignais 80 ans, il était temps de fermer l'école de voile.

Bonne décision : le voilier a été cédé à un

organisme voué à la formation pour les jeunes en difficulté. Je n'aurais pas pu donner des cours de voile à cause de la pandémie : je n'aurais pas eu de clients. Ils se voyaient dans l'impossibilité de traverser les frontières américaines. Mon voilier aurait traîné dans les fonds de cours de la marina. Je n'aurais pas eu la force de continuer, j'avais donné. Je ne sais pas trop ce qu'il est devenu. De toute façon, il avait perdu son âme. J'avais quand même eu un crédit d'impôt.

Je me suis permis :

*[...] C'était un grand Vaisseau  
taillé dans l'or massif : ses mâts  
touchaient l'azur, sur des mers  
inconnues; La Cyprine  
d'amour, cheveux épars, chairs  
nues, S'étalait à sa proue, au  
soleil...*

*Qu'est devenu mon cœur, navire  
déserté? Hélas [...]*

- Émile Nelligan

## **Ma vie a bien changé depuis la fermeture de l'école**

Randonnée de vélo sur la rive gauche du canal de Beauharnois, question de donner du repos à mon cerveau : surtout qu'en écrivant mes aventures de bateau. C'est une de mes façons de vivre cette fermeture de l'école de voile. Aujourd'hui, j'ai laissé de côté ma biographie pour aller faire du vélo avec ma douce compagne le long du canal, rive gauche. Journée superbe, plein soleil, mais vent un peu fort ouest-nord-ouest. Peut-être pas des conditions idéales pour des cyclistes : cette brise ... Ah ! Ça nous demandait, par moment, des efforts, qu'on acceptait de bon gré : c'était tellement beau. Ce terrain de remplissage, datant de la construction du barrage de Beauharnois, construit en différentes étapes qui se sont étalées sur près de 35 ans pour être terminées en 1959. Une variété d'arbres nous offre un paysage admirablement aménagé.

Les éclaircies nous ramenaient à la réalité du vent, soit de plus grands efforts. Les boisés

nous protégeaient du vent. Des ouvertures sur le tracé nous permettaient de voir de très grands arbres qui s'inclinaient sur notre passage : c'était comme s'ils nous rendaient hommage. Les couleurs avaient déjà commencé à changer. Du jaune, du rouille... Un superbe décor. Les vinaigriers dévoilaient leurs grappes de petits fruits rouges poilus. De nombreux bleuets sauvages s'épalaient au sol. Et combien d'autres, mais nos connaissances en botanique ne nous permettent pas d'aller plus loin. Revenons au vinaigrier : c'était l'arbre préféré de la mère de Nicole. Chaque fois que j'en vois, je pense à elle. À son anniversaire de 75 ans, je l'avais amené au cinéma. La parenté était à préparer une fête surprise. Elle ne s'était doutée de rien et toute sa famille était là pour souligner cet événement. J'en profite ici pour parler de son dernier jour. Rolande, rendue à un âge avancé, est allée vivre à la résidence pour personnes âgées de mon neveu Philip et son épouse Joanne. Un endroit bien tenu à Saint-Jérôme. Très peu de monde, ambiance

familiale, où la gaieté régnait. Nous avons passé quelques jours de l'an avec eux. C'était toujours une belle fête, Rolande s'était même fait un copain. Damien était, entre autres, un musicien : il jouait très bien de l'accordéon. Je me souviens, aussi, d'une fois où Nicole et moi les avons amenés faire un pique-nique sur le bord de la rivière du Nord. Ils étaient aussi heureux que des enfants. L'été, au bord de la piscine, l'hiver, souvent assis sur la galerie avant, lui avec son paletot de chat et elle bien emmitouflée dans son manteau de fourrure et son chapeau de vison, occupés tous les deux à observer les voitures qui passaient. La nourriture était bonne. Nous avons eu la chance d'y goûter, puisqu'ils nous invitaient souvent. Mais la vie n'est pas éternelle. Le jour fatidique arriva où Rolande fut admise à l'hôpital. Elle souffrait d'une mauvaise grippe qui avait entraîné des complications graves. Nous avons reçu un appel alarmant de l'hôpital de Saint-Jérôme, nous informant que madame était gravement malade, souffrant d'une pneumonie et qu'elle

était au bord de la mort. On avertit la famille, deux tantes de Nicole, Joanne, Nicole et moi. Le médecin entre nous voit : « On pourrait la faire vivre encore un bout de temps, mais dans quelle condition? Vous savez à cet âge-là... » La décision fut prise. « Elle en a pour quelques heures. Vous pouvez rester avec elle et l'accompagner durant ses derniers moments ». « Oups ! dis-je, on a oublié Damien ! » Ni une ni deux, je me précipite à ma voiture et file à la maison pour aller le chercher, une demi-heure... « Damien, ramasse-toi ! Rolande va passer dans un autre monde ! Apporte ton accordéon. Tu pourras lui jouer une musique douce pour l'aider à passer ce grand moment ». Nous sommes arrivés justes à temps, elle était encore parmi nous.

Est-ce qu'elle entendait la musique ? Mais nous, nous l'entendions. Une demi-heure ? Plus ou moins ? Je l'ai vue partir : une espèce de motion, affaissement de la gorge. Elle venait de nous quitter. Les vinaigriers étaient l'occasion de me souvenir d'une femme

aimable que j'avais eu la chance de connaître. Elle avait été heureuse, elle avait bien pris soin de ses enfants, elle avait fait de beaux voyages avec son mari, Jacques.

Notre aventure à vélo a pris un tour passionnant lorsque nous avons fait une pause pour manger notre casse-croûte. C'est alors que nous avons rencontré un couple de cyclistes en train de plier leur tente. Ils venaient des Cantons-de-l'Est et se dirigeaient vers Kingston, le long de la rivière des Outaouais, d'Ottawa et du canal Rideau. Cela m'a rappelé mon voyage en voilier avec Franco. Le temps de manger notre pique-nique, ils replaçaient leur gréement sur leur vélo. J'étais intrigué, nous avons Nicole et moi déjà pensé à partir pour une virée semblable, mais évidemment, seulement de quelques jours. J'étais curieux. Lorsque nous leur avons posé des questions, ils nous ont expliqué et montré tout ce dont nous avons besoin pour une telle expédition à vélo : des vélos de bonne qualité, des sacoches de vélo fixées à la roue avant avec des supports pour

les gourdes et les bouteilles d'eau. Des sacoches à fixer à la roue arrière et un kit d'outils de base, comprenant un démonte-pneu, une chambre à air, une pompe à vélo, des clés hexagonales ou Allen, ainsi qu'une cartouche de CO<sub>2</sub>. C'est un essentiel pour chaque cycliste pour les longues distances. La cartouche de CO<sub>2</sub> permet de regonfler rapidement un pneu. Manteau imperméable respirant, tente : opter pour une tente une ou deux places, trois saisons, ultra légère, compacte et facile à monter et démonter. Sac de couchage : le sac de couchage coté 0 °C en fibre synthétique ultra compressible ne prendra pas l'humidité et sera léger, un sac de compression pour minimiser son volume. Matelas de sol : autogonflant en modèle momie ou en version courte pour économiser sur le poids et le volume. Il doit être léger et compact, ce genre garanti d'une bonne isolation, durabilité et des nuits de sommeil récupératrices. De bons accessoires de cuisine compacts sont essentiels: brûleur léger, combustible, une assiette, fourchette, cuillère,

couteau multi-usage/canif qui servira de tire-bouchon, couteau, ouvre-boîte, etc. L'objectif : n'amener que le nécessaire et penser minimaliste. Bon ! J'avais eu des réponses, suffisamment pour comprendre que ce genre voyage n'était pas pour nous. Nous nous contenterions de faire des sorties quotidiennes, le pique-nique, choisir nos régions, s'y rendre en voiture, y passer une partie de journée à découvrir de beaux paysages et revenir le soir à notre lit douillet. À la rigueur, aller plus loin, réserver un endroit de location pour la nuit, continuer de découvrir le milieu et retourner chez nous le lendemain. Et puis, répéter l'expérience sans être obligés d'embarquer nos vélos. Rendus à la hauteur de Salaberry-de-Valleyfield, il nous a fallu rebrousser chemin; nous n'étions plus protégés par les arbres. Le retour à la maison...

Hydro-Québec et les services touristiques de la région ont très bien aménagé les terrains.

Nous allons aussi du côté de la rive droite, le long du canal jusqu'au lac Saint-François, la Baie-des-Brises, une soixantaine de kilomètres; grosse journée de vélo pour des petits vieux comme nous. Par ailleurs, cette piste peut en rejoindre une autre qui peut nous conduire à Saint-Étienne-de-Beauharnois. La piste cyclable nous fait traverser une partie inondée, le son des oiseaux, l'humidité des marais, les postes rehaussés nous permettent de voir l'étendue du marécage. Des champs de maïs encerclés de tournesols pour bien les diviser. L'arrivée au village de Saint-Étienne.

Nous avons une belle région et nous en profitons.

### **Le retour au ski avec Stéphane et Éric**

Quand j'étais jeune, j'avais fait beaucoup de ski alpin, papa avait occasionnellement loué des maisons dans les Laurentides. Pendant les vacances de Noël et certains week-ends, nous menions la petite vie de gens gâtés par la vie. J'ai continué à pratiquer ce sport

jusqu'à ce que nous ayons des enfants. J'avais même fait partie de l'équipe junior de l'Université de Montréal. Le collège que je fréquentais était affilié à cette université. Toutes les disciplines : la descente, le slalom, les sauts en tremplin, le fond... Les week-ends à Saint-Sauveur dans le chalet de l'université. Mes premières bières, des soirées agréables. Tout ça se passait alors que j'avais rencontré Franco; ça me tenait occupé et un peu au détriment de mes études. Mon père m'avait parlé de mes études, de ski, de ma blonde.

« Il me semble que ça fait beaucoup peut-être que tu pourrais choisir d'en éliminer ». J'avais quand même décidé de me présenter à la première compétition de l'année. Mont-Tremblant, une compétition de descente du sommet sur une des côtes les plus difficiles. Journée de pentes glacées. Je me suis pointé à la ligne de départ : la trouille me prit. J'avais cinq à six minutes de descente sur une piste étroite, glacée serpentant le long d'un boisé, qui me ferait atteindre de grandes vitesses 50-60 km/heure « J'ai perdu les

pédales ». J'ai viré mon capot de bord et suis descendu par la chaise. Ce fut la fin de mes compétitions en ski. J'ai continué à fréquenter ma blonde. Je lui ai montré à skier, nous sommes même allés skier au Vermont... J'ai fait des études, nous avons fini par avoir une belle vie, trois enfants en santé...

Avec les enfants, nous avons fait beaucoup de ski de randonnée... Budget obligeait. Je me souviens particulièrement des excursions derrière chez nous sur le golf de Léry : nos pique-niques, les enfants qui aimaient ces aventures. Nous étendions la couverture sur la neige, Stéphane et Éric qui avaient découvert une toute petite pente sur laquelle ils glissaient et s'imaginaient toutes sortes de découvertes. Profiter du repas préparé par Franco que l'on considérait comme un festin : que de belles aventures... Nous avons refait du ski en Europe, dans les Alpes françaises, en Autriche, en Forêt-Noire.

Et je me retrouvais ce jour-là avec mes deux fils sur les pentes de ski de Bromont : j'avais

décidé que j'essaierais de les suivre. Tous les deux m'avaient accompagné au centre de location. Nous nous équipons de bottes de skis, skis de la bonne grandeur : surprise ! On m'avait présenté des skis de Lilliputiens. À l'époque, on avait des skis de la longueur équivalente à la distance entre le bout de nos doigts de la main et du bras qu'on étirait en haut de notre tête. Bon ! Nos bottes fixées à nos skis par des lanières. Les nouveaux harnais sont encore collés aux skis, mais, aujourd'hui, un bidule qui se déclenche et le ski décroche. Cela évite bien des cassures et pour empêcher le ski d'aller se balader vers d'autres skieurs, un câble d'acier autour de la cheville actionne un cran d'arrêt. C'était très loin de mes lanières qui fixaient mes bottes à mes skis. Autres temps autres mœurs... « Mais ça évite des cassures ! ». Du haut de la pente je m'exécute : quelques virages et je tombe... Je pars à rire, d'un ton discret, comme selon mes habitudes. Oh ! Mes fils s'empressent de venir à ma rescousse, me demandant si je m'étais fait mal et pourquoi je

riais. « C'est simplement parce que la dernière fois que j'ai fait du ski avec vous deux c'est moi qui vous ramassais ». J'avais cassé la glace, je suis allé m'acheter des skis, je me suis mis au ski et je fais du ski depuis. J'ai même eu une passe à vie à Bromont pour une modique somme à cause de mon âge avancé. Je fais du ski avec Stéphane, seul ou avec Paulette, une amie, résidente du domaine : Bromont, Mont-Tremblant, Massif de Charlevoix...

### **Ma dernière sortie de ski 2020 : le Mont-Blanc, Saint-Faustin**

Beauharnois-Saint-Faustin : 145 km ± 1 h 40 minutes de voiture.

La route est très peu achalandée : la voie est libre, aucun encombrement au pont Mercier. Du jamais vu à cette heure matinale, quelques voitures dans le sens inverse, rien à voir avec la circulation habituelle. C'était un matin de semaine, les gens devraient se précipiter vers Montréal : travail oblige. La radio de l'auto est allumée : la musique du film Psycho, de Bernard Herrmann m'accompagne; la voie est bizarrement libre sur la 13 Nord... Peut-on

imaginer ? Surtout que la neige continue à tomber... C'est comme irréel ! Bientôt l'autoroute des Laurentides, il devrait y avoir d'autres skieurs sur la route : c'est assurément la dernière sortie de ski de la saison. Il faut en profiter avant le dégel... Toujours cette pièce de musique qui m'accompagne dans cette virée quasi irréaliste... Saint-Jérôme, les montagnes, les chasse-neiges ont libéré la route. Le piano calme de ce merveilleux concert me fait présager une merveilleuse journée de ski. Cette musique accompagne la diminution de la tombée de neige : ce sera la journée idéale de la saison.

Ça y est, Saint-Faustin et le Mont Blanc...

Mon équipement : les skis, mon sac... mon lunch...

Les remonte-pentes sont en mouvement... Mais je ne vois personne sauf le gentil préposé... Une neige fraîche, les conditions seront à leur meilleur. Je descends de la chaise prends une piste. Quelques centimètres de neige fraîche couvrent la

totalité d'un fond bien damé... Chaque virage fait lever une poussière de neige, une sensation de bien-être m'envahit. La douceur des virages me donne l'impression de glisser sur des nuages. Je suis seul sur la piste. C'est le paradis... Je passe sous les chaises; une femme dans le remonte-pente. Peut-être pourrions-nous nous rencontrer ? C'est agréable un compagnon de ski. J'accélère, reprends la chaise et... En montée, je l'aperçois, elle avait rejoint l'endroit même où je l'avais vue... J'amorce une autre descente. Cette nouvelle piste me fait vivre de nouvelles émotions : elle est plus abrupte, elle me demande plus d'efforts. La musique enivrante de ma virée en auto vient me rejoindre : un virage, une poussière de neige, un retour, un autre virement. J'ai l'impression d'une belle manœuvre sur mon voilier... J'en oublie la petite femme que je voulais rejoindre. J'arrive au bas de la pente, je reprends mes esprits... Elle vient de prendre la chaise... Trop tard!

Personne d'autre que le gentil préposé qui me souhaite encore bonne journée. Toujours

seul dans ma chaise. Je m'imagine que si j'étais dans un rêve, je pourrais passer de chaise en chaise et rejoindre cette skieuse. À la mi-montée, j'aperçois un skieur qui descend la première piste que j'avais descendue, peut-être que...

J'approche le sommet, la demoiselle a déjà pris l'autre versant; je l'ai à peine vue partir par une de mes pistes préférées. Aussitôt descendu, je me précipite vers le même passage et oups ! J'ai beau accélérer, elle disparaît dans le poudrin de neige. Le remonte-pente est tout aussi désert. Question anodine au préposé; sa seule réponse : un beau sourire. Je suis seul en haut de la montagne, je descends à vive allure vers le troisième versant pour me confronter à des pistes plus difficiles. Je dois faire attention car elles sont plus étroites et normalement, mon fils Stéphane skie à mes côtés. S'il m'arrive de tomber, il vient immédiatement me donner un coup de main pour me remettre sur mes skis.

Au bas du quatrième versant toujours

autant de monde. Le décor disparaît derrière l'écran de flocons d'une neige devenue abondante et soutenue.

Cette journée est formidable, mais épuisante... En plus, aucun autre skieur pour m'accompagner. Monte, descends, que de belles sensations ! Que diable ! La journée est déjà terminée, c'est déjà le temps de retourner à la maison ! Avec toutes ces émotions, j'ai oublié d'aller manger mon casse-croûte. Je le dévorerai dans la voiture avant de prendre la route.

Il neige toujours, ils ont dû déblayer, car la route est belle; la conduite est facile, à peine quelques voitures. Sainte-Agathe, Sainte-Adèle, encore cette musique qui m'accompagne, Saint-Sauveur, Saint-Jérôme... C'est presque désert... La nuit est tombée, l'autoroute 13, le pont Mercier... Je n'ai jamais vu si peu de trafic.

J'arrive à la maison, mon entrée a été déneigée... J'entre, Nicole est déjà couchée. Je ne fais pas de bruit, je mange une bouchée, je me glisse dans le lit, Nicole échappe un

roucoulement. Eh bien ! Quelle journée ! Je tombe dans un sommeil profond. Nicole dort encore... Je me lève et je me rends à la cuisine, jette un coup d'œil dehors. Oh ! Où suis-je ? Je rêve... Il y a des bourgeons dans les arbres, les pelouses sont vertes. Je me précipite dans la chambre : « Nicole ! Nicole ! M'entends-Tu ? J'suis complètement perdu... Ça ne peut pas être le printemps, j'ai fait du ski dans les Laurentides, hier ». « Encore un de tes rêves surréalistes, ma grande machine à rêves ».

Il y a une de mes périodes de ma vie durant laquelle mes rêves occupaient beaucoup de mon temps. Je les écrivais, je les interprétais. Je trouvais une foule de réponses à mes préoccupations d'une vie quelques fois tumultueuse. J'ai des caisses complètes de ces écrits. Ils serviraient sûrement à meubler mon autobiographie. Peut-être dans mes prochains écrits...

### **C'était donc maintenant le temps du vélo**

J'avais donné des cours au lac Champlain, en

territoire américain. Je n'en avais pas la permission, j'étais comme un pirate. Mes clients étaient avertis de ne pas mentionner qu'ils s'en allaient suivre un cours de voile. Le mot d'ordre était « nous allons faire de la voile avec des amis ». Certains Québécois s'étaient fait prendre en flagrant délit. Il y a eu saisie de bateau. J'ai déjà eu un problème avec les douaniers : un jour un client m'est arrivé avec les gabelous... J'ai raconté que mon client voulait acheter mon voilier et que je lui donnerais un cours de voile pour l'essayer. Ils m'ont cru ou ils étaient trop paresseux pour remplir les papiers.

Maintenant que j'ai tourné la page sur cette période de l'école de voile, cinquante ans de formations, des milliers de personnes formées toujours selon des méthodes personnalisées je peux m'amuser à retourner à des moments. Au début de l'école, j'étais toujours enseignant. J'avais donc deux mois et même trois mois pendant les années que j'enseignais au niveau universitaire. Je vivais presque tout le temps à bord. J'avais mon

vélo pour me distraire. Avant la modernisation de la téléphonie, une dame s'occupait de prendre les réservations. Je communiquais avec elle à partir de cabines téléphoniques pour connaître les clients potentiels... Ce fut de plus en plus facile à partir de l'avènement des réseaux cellulaires. J'aimais être seul sur mon bateau. Prendre mon petit déjeuner seul : l'œuf poché sur toast, petit café. Ça me rappelait cette douceur de prendre ce repas que je prenais avec mon père le samedi matin. Maman dormait, j'avais mon père tout à moi. Il faisait cuire son œuf poché; tradition qui m'est restée jusqu'à ce jour. J'ai 84 ans et je me paye cette traite tous les matins. J'ai probablement toujours une petite pensée pour cet être qui m'a donné l'élan de vouloir vivre une bonne vie. Les moments passés seul sur le bateau me permettaient de repenser aux beaux moments de mon enfance.

## CHAPITRE

## **Retour sur les moments forts au lac**

Bien abrité du vent du sud, violent  $\pm$  30 nœuds. Nichols Point, le 16 août 2007, au matin. Le mercredi, veille de la tornade, belle brise du nord, nous revenions du sud du lac, direction Valcour, au près, joli coucher de soleil, en fait deux couchers de soleil (oui, c'est vrai ! Parole du capitaine et vous n'avez qu'à demander à mes stagiaires !) La brise était superbe. Jamais nous n'aurions pu nous douter que, nous, qui dansions sur la cabine, au rythme d'une musique appropriée afin de manifester notre grande joie face à ce soleil qui nous faisait un petit clin d'œil derrière la montagne avant de retourner se coucher, que le lendemain, il nous le ferait payer en ne se montrant pas la binette. En ce jeudi 16 août, dès le matin, le temps était maussade, le baromètre était à la baisse. Vent du sud, fort ! Destination, Mooney Bay : dernier jour de la

formation. Vent suffisamment violent pour ne naviguer que sur la voile avant. Nous avons choisi de ne pas mettre la grand-voile (GV), *because*, éviter les risques d'empannage avec un génois partiellement enroulé. Vent violent du sud, baromètre légèrement à la baisse. Comme le ciel se chargeait vers l'ouest, on a décidé d'aller se cacher. On filait vers Nichols Point, à l'est des Sisters Islands, même si les eaux y sont peu profondes, pas de temps à perdre.

Le vent était toujours du sud, fort ! On était bien protégé; bien abrité du vent du sud, violent  $\pm$  30 nœuds, bien ancrés, CQR 35 livres, 75 pieds de chaîne, comment croire qu'on serait dans le trouble ? Le temps de manger.

Le Moonstruck, voilier loué par d'anciens élèves de voile, était déjà arrivé. Ils avaient réussi à faire tenir leur ancre après plusieurs tentatives. Les herbes de fin de saison n'aident pas le mouillage. Le vent, toujours sud.

Vers 15 h, je m'aperçus que le vent allait

changer. Un coup se préparait de l'ouest, les éclaires, les coups de tonnerre. J'étais protégé de l'ouest, petite île reliée par une faible profondeur, roches apparentes, protégé de la vague, oui, mais pas du vent... Je lançai un cri à Danick, le capitaine du Moonstruck de se préparer. D'après les nuages et ma dernière réflexion, le coup de vent devrait venir du nord; tout se passait si vite.

Les rouleaux nous arrivèrent de l'ouest. J'ai eu le temps de partir mon moteur, pour le cas où l'ancre ne tiendrait pas, de mettre mon gilet de sauvetage, faire en sorte que l'équipage en fasse autant... Leur demander de se réfugier dans la cabine, de fermer les écoutilles. J'étais seul devant la tempête. Je cherchai en vain à faire tourner mon voilier pour faire face au vent qui allait tourner vers l'ouest. Des masses de nuages roulaient vers nous à une vitesse inouïe; le vent nous frappa, vent de travers... Le bateau se mit à gîter, côté bâbord, la gîte augmentait, l'eau entraînait dans le cockpit, je tournai la roue à fonds, le moteur à 3 000 tours pour essayer de me

placer au vent, le voilier ne voulait pas suivre assez vite, le vent tournait trop vite pour que je suive. Le cockpit se remplit, l'eau passa par l'écouille de la cabine arrière, je n'avais pas fermé l'entrée : je n'avais pensé qu'à l'ancre, à l'abri... J'étais persuadé que j'allais couler; je me rendis compte que l'eau montait rapidement dans ma cabine arrière, 4'x 4', double plancher, petits trous communiquant avec la cale véritable vraiment petits, ce qui créait une plus grande impression d'entrée d'eau... Je savais que mes deux pompes automatiques fonctionneraient (je les vérifie tous les jours !) l'eau montait toujours dans ma cabine arrière. J'avais fait passer mon équipage dans la cabine avant, écouille fermée, les grêlons étaient insupportables, une équipière me lança un chapeau... « Il y a un manche dans le premier tiroir! Prends-le et viens pomper à la pompe manuelle! », lui dis-je avec empressement. Je ne voyais pas deux pas en avant : c'était complètement opaque, tout était blanchâtre, les grêlons frappaient toujours... Allais-je perdre mon

bateau? Je frappais le fonds... « je refrappais une deuxième fois... » Comment était-ce possible ? J'étais ancré dans onze pieds !?! Et je n'en tire que cinq ! Combien de temps ce manège allait-il durer ?

Tout à coup, tout s'arrêta, le bateau se redressa, plus de grêle, je baissai les révolutions du moteur à mille tours... Un bateau était collé à mon tribord avant, il m'avait frappé...tout était devenu calme. Mon équipage sortit de la cabine. Côté Est, le voilier Moonstruck avait été lancé sur la côte. Je voyais quatre têtes dans le cockpit : Danick, Janie et leurs deux enfants se demandaient sûrement ce qu'il leur était arrivé. Comment aurais-je pu penser ce matin-là, alors que Janie me faisait une coupe de cheveux bien méritée ?

Les secours sont quand même venus; les pompiers, la garde côtière. Nous les avons avertis par radio qu'il y avait eu problème, mais que tout était sous contrôle. Un constat et heureux qu'il n'y eût pas de blessé. Danick à l'avant-plan, Janie à côté de moi, chandail

blanc et cheveux assortis, un des petits mousses (quatre et deux ans). Heureux, mais secoués. Nous sommes restés amis, ils sont les vedettes de notre film « *La voile, les deux pieds sur le pont* ».

Nos héros ont eu la chance de vivre des manœuvres inhabituelles. Le baromètre, du moins le mien, n'a rien montré; il a probablement chuté et remonté tout aussi rapidement. Un barographe aurait été un article intéressant. Je m'en rendrai compte plus tard que mon GPS était resté branché : multiples sparages, zigzag, mais je n'ai pas tellement dépassé le rayon de la touée de mon ancre. Mes stagiaires ont habituellement toujours le goût de faire de la voile, mais...

J'ai mis du temps à écrire ce texte... Le temps a réparé ces souvenirs difficiles et en plus, il faut dire que j'ai reçu de belles photos de mes stagiaires, ce qui a grandement aidé ma guérison et mon écriture. La peur n'épargne personne, mais tant qu'elle ne nous empêche pas d'agir, ça va. Zorro, une de mes stagiaires m'a confié qu'elle ne m'a jamais

quitté des yeux et qu'elle voyait que j'étais en pleine maîtrise de mes moyens, à faire les manœuvres, en train de trouver la voie pour nous en sortir, de rajuster le tir. Par ailleurs, heureusement, comme j'ai toujours pris soin de mon bateau, il ne m'a pas lâché. Tiens, ça me fait penser à certaines relations que j'ai eues avec des êtres dits, plus humains.

Remarques : le mauvais temps approche, le baro baisse, on cherche l'abri, en général, c'est la chose à faire. J'ai comme l'impression que c'est mon ancre bien prise qui m'a empêché de tourner dans le sens du vent.

J'ai cru perdre mon bateau : huit tonnes, à l'ancre, pas de voiles, à l'abri. Les autres bateaux de la baie, CEWHOTA, au large, voiles déchirées en lambeaux, transmission du moteur déglinguée. Le bateau Agatika, a passé la batture au large de Long Point, à Deap Bay sans toucher le fond. Des voiliers en cale sèche jetés au sol dans la marina de Deap Bay. Des bateaux à Valcour ont pu observer la tornade au loin, de Spoon Bay... 80 nœuds de vent enregistrés dans Deap Bay

à l'abri. La tornade, moins d'un mille de large, mais quelle force ! Un mort dans un camping à Plattsburgh, arbre tombé sur une tente. Le plus beau métier du monde : ça m'a donné chance de connaître du bien beau monde; je pense particulièrement à nos héros de cette dernière aventure.

### **L'histoire de voile de Janie et Danyck**

Quelle joie de voir Janie et Danick apprendre à faire de la voile. Jamais je n'aurais cru qu'il eût été si agréable de travailler; ma participation à leur formation m'a permis de connaître encore une fois la joie de réussir. Dès les premiers moments de notre communication téléphonique, je savais que je m'engageais dans un contrat passionnant : ils voulaient apprendre à... ça, j'y suis habitué! Mais Janie me parlait d'un enfant qui venait d'avoir un an et d'un autre, dont l'anniversaire de deux ans n'était pas si loin... Elle voulait même les amener à bord pour la formation... « Je sais, je sais... nous acceptons les familles ! Mais habituellement, pas en

couche... » Suggestion... Venez un premier week-end sans les enfants et voilà nos deux tourtereaux en formation. Le bon vent les prises de ris, le quotidien habituel des journées de voile; le vent qui forçait, qui tombe. Pleuvait-il? Faisait-il beau? Peu importe! La vie de bateau : les cirés et les bottes, les jours de pluie pour se protéger. Serait-ce possible qu'ils viennent avec des enfants si jeunes? La décision fut prise, le deuxième week-end de leur formation, ils reviendraient encore, mais sans les enfants.

Ils ont appris bien et vite, les conditions étaient propices, il faisait soleil, ils avaient fait de la bonne bouffe, ils sont toujours aussi beaux, gentils et volontaires, c'est le paradis pour tout le monde... Dimanche matin, mon copain Éric est venu nous annoncer, nous étions mouillés à Valcour, qu'il venait d'être victime de la maladie du pied : il venait de s'acheter un Mirage 39 et son voilier, La Marotte, un Grampian 26, celui qui avait servi à l'école de voile, était à vendre ou peut-être

même à louer. Cette nouvelle n'est pas tombée dans les oreilles de sourds : voilà mes deux oiseaux à bord de La Marotte, tour d'essai, l'entente sur la location et ils passeront l'été sur le 26 pieds avec leurs deux enfants ! (L'avantage d'être enseignants)

C'est la continuité d'une belle aventure ! Petits pas, vingt minutes de voile avec arrêt et baignades. On profite d'une petite balade sur une île et sur une autre, le petit sur le dos de papa, le pas ralenti par les jambes encore bien courtes de l'aîné. Des journées de voile plus importantes, ils vont ailleurs sur le lac, le plus vieux (!) saute à l'eau du bateau équipé de son gilet de sauvetage). Nous les croisons à différents endroits du lac. Quelques conseils demandés par VHF, nous sommes toujours contents de leur répondre. Le plus jeune se permet lui aussi de se jeter à l'eau; la saison a été belle pour eux. C'est à suivre... Leur carrière se poursuivra-t-elle? Y aurait-il achat ?

Maintenant ? Plus tard ? Peu importe, ils ont

passé un bel été; et Nicole et moi, nous nous sommes faits de bons amis. Tiens ! Je crois même que je serais prêt à les adopter.

La carrière s'est continuée : ils ont loué La Marotte! Et ils sont devenus les principaux personnages de notre film « *La voile, les deux pieds sur le pont* ». L'affection pour cette famille nous est toujours restée.

### **Le tournage de mon film *La voile, les deux pieds sur le pont***

Quelques années plus tard, Janie et Danick sont revenus sur Le Roi-Soleil pour le tournage du film éducatif « *La voile, les deux pieds sur le pont* », ils étaient les vedettes du film. Ce fut une collaboration précieuse. Ils connaissaient les manœuvres, savaient les exécuter et pouvaient poser les bonnes questions ce qui a permis de produire un document impeccable. Sylvain Primeau m'avait déjà à plusieurs reprises apporté une étroite collaboration pour la réalisation et les montages de plusieurs productions : *Évasion au Honduras* 2007, *Une chasse aux images*

*sur le canal du Midi 2007, L'Intracoastal Waterway - voie navigable 2008, Les Pays de la Loire 2009.*

Le tournage s'est effectué en plusieurs étapes : préparations de la série des différents scénarios à partir du contenu du cours de base de l'ÉVQ du contenu du manuel de la même école, de l'expérience de plus de quarante ans d'enseignement de voile, les deux pieds sur le pont et d'un premier film qui avait fait ses preuves... Un premier tournage, deux voiliers, trois caméramans, un équipage maître-élève : une semaine. Une série d'autres tournages l'été suivant après un premier montage qui demandait des ajouts... Enfin le DVD pédagogique recherché vient coiffer une carrière de formateur. Nous étions bien préparés. Il y avait deux voiliers et une semaine prévue à bords des deux voiliers : le Gwenn Ha Du qui permettait à Michel ou à Sylvain de prendre les prises illustrant les manœuvres du voilier-école Le Roi-Soleil... Nous étions trois caméramans : Sylvain, Michel et moi. Il fallait que la même manœuvre soit filmée trois fois :

deux prises sur le bateau, tournées par Sylvain et une, pour la manœuvre au complet et une reprise identique pour les plans de coupe pour qu'on puisse voir les détails au fur et à mesure que je leur expliquais la manœuvre. Et nous recommencions de la même manœuvre à partir de l'autre voilier prise par Michel, le troisième caméraman qui était sur l'autre voilier. Il filmait pour que le bateau soit vu dans l'environnement pendant la manœuvre. Il ne fallait pas que les caméras sur le bateau-école apparaissent sur les images qu'il allait tourner. Il fallait que j'apparaisse sur cette prise comme formateur et non comme caméraman. Imaginez les centaines de captures pour un film de plus de deux heures. Michel Robitaille a été d'une aide précieuse : bon marin et une carrière de caméraman et de réalisateur durant de longues années à Radio-Canada.

Michel m'avait envoyé sa fille pour suivre un cours de voile : nous étions tous les deux conscients des talents de l'autre. J'avais une certaine inquiétude. Sylvain n'avait jamais

monté à bord d'un à cause de son aversion pour le mal de mer. En plus de l'œil dans la caméra... Il avait fallu prévoir la nourriture, la bière, le vin pour toute cette semaine. Nos vedettes, Nicole, moi et Sylvain étions à bord du RS, Les deux Michel sur le Gwenn Ha Du. Le dimanche soir les deux voiliers étaient à couple à la Marina de Mooney Bay et tout l'équipement fut mis à bord pour notre épopée.

Le lundi matin, je me lève : la tête me tourne, j'ai peine à garder mon équilibre... Incapable de penser à entreprendre le travail. Demi-mal chance, la journée est devenue pluvieuse, de toute manière. Le lendemain, le beau temps revient et pour toute la semaine. Le tournage a été impeccable : de longues journées, nos héros, les caméramans à la hauteur, le bateau fiable, comme toujours. Les questions des supposés néophytes et leurs réponses apparaissent au bon moment. Les images, les contre-plans des caméramans, le vent, toutes les sortes de conditions, gros temps, petits temps, la merde nous a collé au

cul. Durant l'hiver suivant, Sylvain et moi avons fait le montage. Une fois terminé, il me confia une copie et me demanda d'évaluer si le document était conforme à ce que je voulais. Je l'ai analysé, je l'ai trouvé superbe, belles images, bons textes, mais... il me manquait quelques contenus et il faudrait corriger certains plans de coupe; sur un document pédagogique de plus de deux heures... Je partirais l'été suivant avec ma caméra et capturerais les quelques images avec mes stagiaires. Je décidai de bâtir un plan précis : tel plan, tel no, tribord amure, près serré, vent  $\pm$  5 nœuds, soleil tribord trouver tel plan de coupe. Nous envisagions la même approche pour toutes les autres séquences manquantes. Ce fut le cas de l'empannage par gros temps.

**Le remplacement du moteur, belle rencontre**

Les bateaux ont quelquefois besoin de réparations : le moteur auxiliaire du Roi-Soleil me fit faux bon, il me lâcha en plein été avec un problème irréparable. Je finis par trouver un moteur semblable, mais il me fallut retourner à Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix au début août pour trouver un moteur et un mécanicien disponible. Deux grosses journées d'ouvrage : enlever le vieux moteur, le palan pour permettre de faire l'opération du transfert des deux pièces, modifier la structure, accueil du nouveau moteur, courir les pièces avenantes. L'ouvrage s'est terminé autour de deux heures de la nuit du jeudi, quelques milliers de dollars d'investissement plus loin. J'avais des clients qui allaient embarquer le vendredi soir. Nous leur avons dit de se rendre à Saint-Paul, retour à Mooney Bay. Nous les ramènerions à Saint-Paul avec notre auto pour retrouver leur voiture à la fin de la week-end. La formation eut lieu et ils en étaient heureux. La semaine

suiivante, je m'aperçois que le nouveau moteur faisait défaut; j'appelle le mécanicien : « Je viendrai réparer l'erreur, mais monsieur je ne peux pas aller travailler sur votre moteur aux États-Unis ramenez votre bateau à Saint-Paul ». Nous avons une semaine libre donc... C'est un voilier, le vent est sud, on devrait se rendre à Saint- Paul. On avait l'annexe, le moteur hors-bord pour nous dépanner; on aurait le temps devant nous et de plus il nous restait de la bouffe que nos clients nous avaient laissée.

Le départ tôt le matin, chanceux, le vent, d'une belle force, est sud.

Nous sommes aux oiseaux nous filons 6, 7 nœuds... Mais, rendus à l'île La Motte, le vent tombe... Bon, on place youyou à couple, côté bâbord bien harnaché avec des gardes montantes; le petit cinq forces nous faisait avancer à 2 nœuds : le voyage serait long. De toute manière j'avais averti le mécano que je lui téléphonerais une fois à Saint-Paul. Notre arrivée juste avant la noirceur, il fallait éviter la marina. Je n'ai pas de moteur, une manœuvre plus compliquée. Nous choisissons

de nous accoster au petit quai à l'est de l'île aux Noix, notre emplacement habituel pour passer notre dernière nuit de la saison. C'est là que nous enlevons les voiles en fin de saison. Nous prenons temps de les rouler et de les mettre dans leur sac. Nous n'avons pas de voiles à remiser, nous avons donc profité de notre solitude : clair de lune superbe, petite marche dans le parc et... Le lendemain matin, la rentrée à la Marina Gagnon, il n'y a pas de place, c'est presque la fin de saison; quelques voiliers sont déjà rentrés du lac. Une seule place disponible, à couple avec un gros voilier; on pose les défenses, prépare les amarres; il n'y a personne. Un coup de téléphone au mécanicien, il serait là le lendemain matin. Le propriétaire du bateau se manifeste. « Je me suis permis de m'attacher à votre bateau » je lui raconte notre aventure. Il sympathise et nous jasons. Il aurait dû être là la veille, mais il était allé jouer au golf avec son père. Je l'écoute : il raconte qu'il est difficile de trouver une copine pour l'accompagner à la voile, elles viennent une

fois et puis... Plus je l'écoute, plus je le trouve sympathique. « Nicole, ce monsieur est super gentil, brillant, de conversation agréable, célibataire... Penses-tu qu'on pourrait lui présenter Isabelle ? ». Décision est prise, je lui dis que je connais une femme qui aime la voile, qui a deux enfants et qui a réglé ses affaires avec son ex. Elle est actuellement célibataire. Il semble intéressé, surtout qu'il n'est plus en âge de faire des enfants. Je ne lui dis pas que c'est ma fille, mais j'affirme que c'est une femme fiable et responsable. Échange de numéros de téléphone... Ils se sont rencontrés à la moderne : sur un coin de rue à Montréal, s'identifiant à partir de leur téléphone cellulaire. C'était le début d'une belle relation d'une dizaine d'années : la voile, achat d'une maison, des affaires, des voyages, une présence masculine fiable auprès des enfants. Une personne exceptionnelle qui n'est plus en couple avec Isabelle, mais il s'occupe toujours des enfants d'Isabelle, et en plus, il est d'une aide précieuse pour elle qui se monte une entreprise. Stéphan est pour moi

un bon ami, c'est un des plus beaux personnages que j'ai rencontré de toute ma vie; et Nicole et moi continuons à le fréquenter. Il est toujours un bon copain et aussi mon physiothérapeute : très utile pour moi avec mes pirouettes. C'est un homme d'une grande générosité, toujours prêt à rendre service.

### **Mooney Bay, port d'attache**

Le fait d'être à cette marina, nous permettait de rapidement manœuvrer à la voile : comme, entre autres, les premières manœuvres à montrer et à pratiquer étaient de louvoyer, on pouvait partir vers le nord, si le vent venait du nord ou vers le sud, si le vent venait du sens opposé. Cet emplacement est en plus, dans un coin très joli. Les gens venaient à bord pour un cours de base, d'une semaine, qui leur permettait de comprendre à peu près toutes les manœuvres en les pratiquant sous conditions atmosphériques variées, gros et petit temps. Le propriétaire de la marina savait que je donnais des cours et jamais il ne m'aurait dénoncé aux douaniers;

de toute manière Mooney était loin de la douane américaine; c'est connu, les fonctionnaires n'aiment pas les efforts.

Nous n'avions pas toujours des clients : nous avons d'autres activités Mooney et la région avoisinante était un environnement agréable pour la marche et le vélo. Le Point aux Roches State Park offre plusieurs pistes de marche. Nicole et moi aimions aller nous perdre dans cette belle nature. Nous marchions vers Deep Bay, piste superbe à partir de la marina, question de voir s'il y avait des bateaux d'amis venant d'autres marinas, ou d'anciens stagiaires qui avaient fait l'achat d'un voilier. Après des salutations, certaines personnes nous ont accueillis à bord de leur annexe. Nous avons pris un verre ensemble. Je me rappelle une soirée où nous avons été invités à dîner. Nous avons apprécié le vin délicieux et le repas somptueux tout en discutant avec nos hôtes au sujet du voilier qu'ils avaient acheté. Ils ont répondu à nos questions avec enthousiasme.

La soirée se prolongea, la noirceur arriva. Ils nous déposent sur la berge; c'est noir comme chez le loup. « Non pas de problème, je n'ai pas besoin de lampe, je vois très bien dans la nuit ». Une vingtaine de minutes auraient été suffisantes... Ça faisait une heure que nous étions partis, je ne savais même pas où nous étions rendus : à petits pas, de nouveaux obstacles... Par-ci, par-là... Non de l'autre côté... Ouf! Nous avons fini par trouver une route... mais nous étions rendus à la Point Au Roche Road, bien à l'ouest de l'entrée du parc... Il a fallu marcher plus d'une autre demi-heure de plus pour atteindre la marina. Je suis arrivé à avouer que J'avais de la facilité à voir durant la nuit en naviguant, mais que sur terre... On en rit encore aujourd'hui !

Nous étions mouillés à Split Rock Point au sud du lac, un des plus beaux coins du lac; c'était la fin de la journée et nous attendions le coucher du soleil, une série de sommets, des montagnes à différentes hauteurs; le soleil se cache derrière le premier sommet et je vois

que... « C'est moi, le Roi-Soleil, et je suis capable, juste pour toi, de le faire relever. Je suis le Maître des astres ». J'avais observé qu'il y avait un vallon tout de suite au nord et il serait assez profond pour permettre à cet astre majestueux de se manifester; comme de fait... En plus, c'était au début de notre fréquentation; ça aide un gars. Nous sommes retournés souvent au même endroit, mais je n'ai jamais renouvelé mon exploit.

Passer la nuit à cet endroit était idyllique. Il fallait mouiller tout près de la côte, tout en surveillant les profondeurs nous étions assez proche que nous pouvions entendre les animaux se déplacer dans le boisé attenant. Si le vent virait au nord, l'arrière du bateau pouvait s'approcher plus proche de la côte. Même qu'une fois, le vent du nord qui a une prise d'une cinquantaine de milles marins avait monté une vague trop forte. Nous avons été obligés de quitter le mouillage et d'aller nous réfugier à Converse Bay. Nous étions, pendant un grand bout de temps à être les seuls à mouiller à Split Rock, notre

petit coin d'amoureux. Chaque automne, nous prenions une ou deux semaines tous les deux; faire les coins que nous aimions. Nous apportions nos vélos; je me souviens particulièrement la montée de Otter Creek jusqu'à Vergennes. Ce sont des randonnées de vélo sur des routes enchanteresses, allée et retour au bateau. Cette petite rivière a connu de grandes histoires : c'était le chemin emprunté par les Bostonnais pour venir troubler les colons de la Nouvelle-France, de la région de Montréal et vice-versa, les colons de la Nouvelle-France vers Boston. En plus, lors de la guerre d'indépendance des Américains, il y avait un chantier naval à Vergennes : on y construisait des petits bateaux de guerre pour combattre la flotte anglaise venant de Montréal. Il y a eu des combats navals spectaculaires à Plattsburgh. Les petits bateaux des Américains manœuvraient mieux que les gros bateaux des Anglais. Aujourd'hui, il y a un barrage à Vergennes alimentant une petite centrale hydroélectrique. Plusieurs plaisanciers

remontent jusque-là durant la saison. À l'automne, nous allions y mouiller et faire du vélo dans le coin. Ce sont des routes peu fréquentées.

## **Accident de chiens**

La route des environs de notre marina de Mooney Bay longe : le lac vers le nord; il y a de belles maisons et la circulation est restreinte. C'est un coin idéal pour faire du vélo sur le bord du lac; un beau dimanche ensoleillé, sans clients, Nicole et moi partions à vélo. Cette journée-là était superbe, pas de vent, pas de client, pas de voile. Nicole et moi pédalions en toute sécurité. Des gens sur les terrains des superbes maisons au bord de l'eau, très peu de circulation sur la route, des enfants se lançaient des balles, les petites femmes se faisaient griller, étendues sur des serviettes de plages, certains prenaient un verre assis à des tables à pique-nique, tout ce qu'il avait de plus champêtre. Rendus au bout de la route carrossable, le chemin du retour; nous prenions un peu de vitesse et, comme

souvent, Nicole avait pris les devants; deux chiens, des costauds s'apprêtent à foncer sur Nicole; ni une, ni deux, je siffle fortement pour attirer leur attention. Ils virent de bord et foncent sur moi; je tombe et frappe violemment le pavé : c'est mon épaule gauche qui prend le coup : douleur effrénée ! Nicole s'arrête, des témoins viennent à ma rescousse. Les chiens avaient pris la poudre d'escampette. « Voulez-vous qu'on appelle une ambulance ? » Nicole les rejoint; ils nous donnent leur adresse et numéro de téléphone « Au cas où vous auriez besoin de témoins ». Nicole va chercher la voiture, je l'attends, on retourne au bateau... « C'est sérieux, on rentre chez nous » et je me suis rendu à l'hôpital. Verdict : « la clavicule brisée! Rien à faire, pas d'opération; juste beaucoup de patience. Ça ne se répare pas! Trois à quatre mois d'activités réduites sera la prescription pour cette mésaventure. Prenez des Acétaminophènes, vous allez vous habituer à vivre avec... ». Et nous qui prévoyions partir pour les Bahamas à l'automne ainsi

hypothéqué. On n'entreprend pas un tel voyage en voilier dans de telles conditions. Bon! J'avais des clients que je devais annuler : perte de revenus et... bon il faut que je trouve le coupable. Je vais à la ville, on m'explique que je peux aller à la Cour des petites créances : vous devez avoir le nom et l'adresse, du propriétaire des chiens, le jour, la date, l'heure du délit, aucune faute. Ils m'expliquent que les propriétaires des chiens doivent tenir en laisse leurs animaux, qu'ils doivent avoir une licence. Durant les semaines j'ai recherché les chiens. Selon mon fils Éric qui est policier à Montréal, je dois me présenter à la Cour des petites créances avec le plus de preuves que possible. « Tu dois trouver les chiens. Tu ne peux pas les faire témoigner, alors prends des photos des chiens pour la Cour, tu es bon pour faire des images. Tu as des témoins, entres en communication avec eux. D'après ce que tu me dis, ils accepteraient de témoigner ».

Tous les week-ends, je retourne en auto, niet! J'ai fini par trouver la maison où

habitaient les chiens. Donc, j'ai trouvé le propriétaire des chiens. Il fallait que je réussisse à photographier les quadrupèdes. Il s'agissait de les faire sortir, mais comment? Des cyclistes et un photographe. J'avais une idée, un ami, Dominic Roy, un copain de la marina et Nicole, à vélo, passeraient devant la maison et il y a de bonnes chances, comme ces chiens ont bon appétit pour les mollets, qu'ils courent après mes complices; ça ferait sortir les chiens. Un autre acolyte, le père Bélanger et moi prendrions les photos à bord de son auto. Nous nous étions stationnés à l'autre bout du terrain du bonhomme canin, Eugène au volant, moi à la caméra, un jeu de miroir (aujourd'hui, on utiliserait nos téléphones intelligents). Les cyclistes avaient compris le message, et avançaient. Mais *fouineur*, le propriétaire des chiens avait soupçonné quelque chose, ayant probablement vu notre voiture stationnée sur la route à l'autre bout de son terrain, décida de venir vers nous à bord de son tracteur. Heureusement, mes complices allaient plus

vite que le vieux tracteur du bonhomme, surtout que les deux chiens leur couraient aux fesses. Ni une, ni deux, Eugène fonça vers les cyclistes, atteignit la hauteur des chiens et oups!

« Trois photos des cabots. » Nous nous sommes dépêchés de récupérer nos émissaires, laissant notre bougre tout ébaubi.

J'avais ce qu'il me fallait. Et en plus... Un employé de la marina habitait tout près du bonhomme aux chiens. M'ayant demandé comment j'avais eu mon accident, je lui raconte les détails. Surpris, il me dit qu'il est le voisin de ce sombre personnage et que ses satanés chiens sont toujours rendus chez lui. Un autre bon élément de preuve. Mais il n'est pas du tout intéressé à venir témoigner à la cour. Après réflexion, j'ai décidé de le forcer à venir comme témoin à la soirée du procès. La police l'a invité à se présenter, et il est arrivé impeccablement vêtu et a témoigné avec un grand sérieux.

L'année suivante, il ne travaillait plus à la marina et s'était trouvé un travail plus payant

et beaucoup plus intéressant. Peut-être que la responsabilité de son témoignage l'a poussé à faire un pas en avant.

À la Cour, j'étais nerveux. Le juge me dit qu'il comprenait très bien ma nervosité et qu'il saisissait tous mes arguments, le couple qui m'avait porté main-forte est venu témoigner, Nicole également, les photos des chiens, le voisin de l'accusé. Le verdict sera envoyé à l'accusé et à vous en deçà de deux semaines par courrier recommandé. S'il est coupable, il a un mois pour payer, sinon c'est la saisie soit de son auto, ça paye ou sa maison. Aux USA, à la Cour des petites créances « Coupable ! » Ils prennent la situation légale très au sérieux. Après le procès, la centaine de kilomètres à parcourir pour retourner à la maison... Wow ! Quel soulagement ! C'était la journée de mon anniversaire...

Je ne sais pas s'il a reçu une contravention pour ne pas avoir gardé ses chiens attachés, mais moi, j'ai reçu mon argent à temps. Heureux d'avoir eu gain de cause.

## **Lettre reçue d'un stagiaire heureux**

Tribord amure, jolie brise, au près, les voiles bien ajustées, nous filons à 6 nœuds... Enfin je navigue sur mon propre voilier ! J'ai appris les rudiments de la voile les deux pieds sur le pont. Je me sentais en sécurité avec toi, tout te semblait si facile; tu me laissais de la place, me permettait de commettre mes erreurs, tu me corrigeais. Je savais que tu ne me laisserais pas faire des conneries trop compromettantes. J'ai loué quelques voiliers depuis... Je n'ai pas eu de pépin... C'est vrai qu'il y avait peu de vent durant ma première sortie. Et il y a eu d'autres escapades, la semaine avec l'ami Jean-Paul, il me disait connaître l'art de la voile. On repassera... Heureusement mon maître capitaine m'avait bien dirigé et la confiance m'est soudain revenue, surtout quand j'ai vu aller mon compagnon de fortune. Il fallait surtout ne pas lui laisser prendre trop de place. Fort heureux que Manon, ma compagne, n'ait pas été là, et

surtout pas avec nos enfants. L'empannage accidentel, de justesse il aurait pu se prendre les doigts dans le winch de l'écoute du génois. Il s'était déjà brûlé les mains avec le retour de cette voile en la sortant. Et puis, j'ai été obligé de lui rappeler deux fois qu'il fallait lover la drisse, une fois la GV montée et de la frapper au taquet. Tout le long, j'ai dû lui donner des directives claires et précises, c'était ce que tu m'avais montré, cher maître à penser. Trêve de pensées inutiles, nous avons profité de cette belle journée, il faisait une belle brise de 15 nœuds du sud, le bateau filait bien. Le temps était un peu lourd, il faisait chaud, tout allait bien, mais... Qu'est-ce que je vois au loin ? Quelques gros nuages gris dans l'hémisphère Ouest, Frappe sur le baromètre ! Les équipiers ? Étions-nous prêts ? Les enseignements de mon maître me revenaient : le vent forcit... Comment ça se présente : juste un vent plus fort ? Un grain ? Le baromètre est-il à la baisse ? Les nuages sont-ils menaçants ? Où sont-ils ? Les conséquences possibles ? Les régions

naviguées ? Sommes-nous sur un Lac ? Disposons-nous de beaucoup d'espace ? Côtes dangereuses ? L'équipage à bord ? Aide ou nuisance ?! Les personnes non initiées sont-elles des boulets; dois-tu t'occuper d'eux en plus du bateau ? Il faut leur montrer à se déplacer sur le voilier, à ne pas t'encombrer au moment d'une manœuvre... Où sont les gilets de sauvetage ? L'essentiel des mesures de sécurité, la bouée de récupération, la ligne d'attrape...

Étais-je bien préparé à faire face à ce coup de chien ? Tu me l'avais bien montré, mais ai-je bien appris ? Puis-je faire face à ce coup de vent ? Mon bateau est-il bien équipé ? Le moteur va-t-il démarrer si j'en ai besoin ? Ai-je bien préparé mon plan de route ? Me serais-je engagé dans une aventure au-delà de mes capacités, de mes connaissances ? J'avais vérifié les passes – coques ! La pompe de cale ! Les feux de navigation ? De toute façon je dois rentrer avant la nuit ! VHF ? J'ai fait une vérification radio ! Ce bateau me cacherait-il quelques défauts majeurs ? Les autres

défauts, les petits, ceux que le propriétaire aurait dû réparer, seraient-ils sans conséquences ? Mon voilier va-t-il me supporter ? Ai-je bien écouté la météo ? Bien lut mon baromètre ? Tu m'as montré plusieurs choix : affaler, en catastrophe ou non, ariser, réduire le génois, le changer pour le foc de route, filer vers un abri. Je les avais identifiés les abris sur mon parcours ! Et si c'était la fuite ? Souvent, le meilleur comportement d'un bateau ! Avais-je évalué comment mon bateau se comporterait sur cette nouvelle allure; trois quarts-arrière ? Quand le bateau se sauve devant le vent, on a l'impression sa force diminue, dans le lit du vent, sa résistance à la gîte est plus élevée; avant de relever le cul ! Les eaux seront-elles assez profondes dans cette nouvelle direction ? Vite, la carte ! Par contre si ce problème persiste, il faudrait envisager une autre solution. Tu m'avais montré comment un voilier se défend bien dans la fuite ! Tu pourrais aussi réduire ton génois ! Tu dois te souvenir que, par gros temps, cette

manœuvre est plus facile si ton génois était caché derrière la GV. Allons, refaisons cette manœuvre... J'avais vu la manœuvre complète sur ton site et ton manuel. Au lieu de fuir, si j'avais... Et aurais-je été encore capable de faire un ris en naviguant ? J'aurais dû écouter mon maître et le pratiquer plus souvent... Avais-je le temps ?

J'aurais pu affaler en catastrophe ? Voilà ! Je me serais placé au près, j'aurais gardé ma voile avant bien bordée, aurais choqué ma GV, je serais allé au mât pour la descendre, les équipiers, garcettes à la main, auraient sauté sur la voile aussitôt affalée pour l'immobiliser. Et moi qui ai appris qu'on descendait toujours la GV nez au vent ? Heureusement que tu m'avais montré autrement, en cas d'urgence... Et on pourrait ainsi rentrer au bon abri, juste sur le génois... Il y a toujours la mise à cape quand les abris sont trop loin ? Tes notes : tu n'aurais qu'à te mettre à la cape ! Cette allure permettra au voilier de rester immobilisé, toutes voiles déployées, et d'encaisser un coup de chien, mais encore

faudra-t-il se souvenir que la GV devra être bordée au maximum, que le foc soit à contre, barre amarrée sous le vent, sinon tu pourrais te retrouver dans un endroit indésirable... Par temps doux, tu m'avais dit : quand tu seras seul avec Manon, tu pourras bénéficier de cette manœuvre et profiter des autres plaisirs qui peuvent accompagner la voile... J'avais relu sur ton site que *la mise à la cape permet d'immobiliser le voilier, toutes voiles dehors. Voilier au près, foc à contre, qui cherche à écarter le nez, GV bordée au max qui fait lofer, barre dessous pour voir la manœuvre complète. Je n'ai ni petite voile, ni ancre flottante ! Si un jour je pars en mer... On y verra... J'y ai également revu que le bon abri, est sûrement la solution la plus intéressante, à condition d'avoir le temps. À voile ou à moteur quand on peut aller se cacher du vent... Il faut voir à bien mouiller et à ce que l'ancre tienne... Assez lourde, bien accrochante... une chaîne au moins aussi longue que la longueur du bateau... bien l'accrocher à son câblot avec cosse et*

manille... y mettre assez de touées pour qu'elle tienne ? Et pas trop ? Il faudrait que les autres aient la chance, eux aussi, d'avoir de la place dans l'abri. On en connaît qui envahissent les baies avec des touées inimaginables ! Un ouragan peut-être ? Tu pourrais être pris à attendre que la tempête passe pour rentrer à ta marina ! Il n'y a pas de rendez-vous assez important pour risquer sa peau ! Et puis, quand on est bien caché, c'est très agréable d'écouter le vent souffler.

Le Roi-Soleil au trois quarts arrière, la GV a été affalée, foc de route, 9 nœuds de vitesse. Une photo que j'ai prise quand le coup de vent subit vint du nord alors que nous étions au niveau des îles Four Brothers, la première chose, nos gilets de sauvetage. Tu m'as dit de placer le bateau le plus près possible du vent; tu es parti au mât avec quelques garcettes, tu as dénoué la drisse de la GV; et pour l'affaler, tu l'as tirée par le guindant. Tu as ramassé les guenilles, ficelé la voile sur la bôme; nous avons repris le grand large et nous nous sommes sauvés du coup du nord, au trois-

quarts arrière, juste sur la voile avant; un lac tout plein de moutons blancs, une vitesse de coque de 9 nœuds... J'étais stupéfait, j'avais la roue... Nous sommes allés nous réfugier dans la baie de Point Bay marina; nous avons mouillé l'ancre. Tu m'avais mentionné qu'aller se réfugier à une marina n'était pas nécessairement l'idéal. On serait probablement plus en sécurité au large qu'à faire des approches dans une marina, au moins il n'y a pas de bateau... l'approche d'un quai, les égratignures... Et s'il pleuvait, personne pour m'aider, prendre les amarres... Au large, on a de l'espace, il n'y a pas de bateaux à frapper, pas d'amarres à lancer, à débarquer et à risquer de perdre son équilibre. C'est vrai que tu m'as montré à ne jamais sauter sur un quai, mais à y descendre avec précaution. Dans l'énerverment du gros temps, tu m'as dit « je me connais, j'oublierais de mettre mes défenses ! Et en plus, je devrais arriver au quai à reculons... et l'espace est restreint... Jamais je n'arriverais à temps, c'est trop loin. Et si mon moteur me lâchait...? » Tu m'as également dit

qu'un voilier peut être en trouble, même à moteur. Une panne de moteur crée aussi des problèmes aux voiliers, mais on peut toujours se débrouiller à la voile : faire les approches à la voile, mouiller l'ancre, rentrer au port. La patience et la dextérité sont des qualités à affiner... Et de la pratique, Allons ! Encore une fois un mouillage à la voile, mais maintenant avec le tour du chat, ça te permettra de te sécuriser de tout bord et côté. Tu sais, la voile n'est pas une activité dangereuse : il s'agit de bien connaître les différentes manœuvres, de réfléchir, de ne pas prendre de risques inutiles. Quelles que soient les solutions envisagées, il faut user de prudence et bien s'organiser. Ne jamais être surtoilé... Respecter les règles de navigation. Les pieds nus sont bien jolis, mais combien douloureux quand on s'accroche les orteils dans tous les « *bons dieux de vache* » à la traîne sur le pont. « Chaussures en tout temps » quand on navigue et aussitôt que le vent prend, jamais aux manœuvres sans gilet de sauvetage. Bavard, mon gourou ! « Tu m'as montré toutes les manœuvres imaginables et

inimaginables, tu me les as fait refaire et refaire, jusqu'à ce que je les aie maîtrisées... Mon Dieu ! Combien ai-je appris depuis que je me suis lancé dans cette aventure ? Facile ? Non ! Difficile ? Peut-être... Mais, des difficultés à l'échelle humaine... Tout s'explique, tout se comprend... Et puis, on est assez occupé pour ne pas penser au travail et au quotidien... Quand on se couche le soir, on dort. »

Tiens ! Tiens ! Mes gros nuages se sont dissipés... Je peux donc continuer à naviguer paisiblement, surtout que les tendances du baromètre sont à la hausse. Merci à toi, Louis, de m'avoir initié à la voile. Un merveilleux sept jours sur le voilier-école, Le Roi-Soleil. J'ai placé quelques photos que tu as prises avec ma caméra quand tu m'as montré qu'on pouvait ariser alors qu'on est déjà sous voile; ça m'a permis de revivre un des moments importants des sept jours passés à bord du voilier-école : ariser en navigation. Pour m'aider, j'ai encore fouillé sur ton site et dans ton manuel. Le vent forçait : le barreur donne

l'ordre d'ariser... Il place le voilier au près... à  $\pm 45$  degrés du vent; il choque la grand-voile ou la fait choquer par un équipier pour que la grand-voile fasse du faseyage, elle sera à un angle de 45 degrés par rapport au vent, sous le vent, en train de faseyer complètement, ce qui la rendra facile à descendre. Le voilier continuera à naviguer seulement sur la voile avant. On choque le hale-bas : important pour permettre à la bôme de relever pour les manœuvres à suivre. La fonction du hale-bas, fixé entre le pied de mât et la bôme, est de maintenir la hauteur de la bôme lorsqu'on choque l'écoute de la grand-voile; la balancine, dont la fonction est de soutenir un cordage qui soutient l'espar, en permettant d'en régler la hauteur et retiendra la bôme à l'horizontale au moment de la descente partielle de la voile : on se souvient que sa seule fonction est de nous empêcher de recevoir la bôme sur la tête quand la GV n'est pas montée. Évident, c'est très important au moment d'affaler et durant cette manœuvre. Je me serais préparé à descendre la GV

suffisamment pour rejoindre l'œil du nouveau point d'amure... J'espère que tu comprendras mes explications. Le génois avait déjà été partiellement enroulé à cause du gros temps. C'est lui qui permettait au voilier de garder sa vitesse durant la manœuvre et de garder le bateau à 45 degrés du vent même si la GV avait été partiellement descendue. Ça, c'est bien clair pour moi.

### **L'équipier hisse la GV.**

J'avais placé le nouveau point d'amure sur le crochet au vit-de-mulet; c'était le nouveau point d'amure ! Je n'en reviens toujours pas de ton agilité : le temps fort, te déplacer, me montrer comment faire, manier la caméra... Tes photos sont superbes. Un bout va à l'arrière de la bôme et revient au taquet à l'avant de la bôme. C'est le nouveau point d'écoute qui tend la chute de la voile. L'équipier ou le barreur borde la grand-voile. La manœuvre tire à sa fin, mais... bien assis, face au mât, dos vers l'avant, un pied bien calé au passe-main, je

lovais la drisse là, il a fallu que je relise mes notes et que je consulte ton site : très claires tes descriptions. On doit doubler le point d'écoute, surtout si les garcettes sont frappées autour de la bôme. N'oublie pas : tu navigues par gros temps ! La tension au point d'écoute est très forte. S'il fallait que le point d'écoute cède, toute la tension passerait avec force aux premières garcettes de ris. Il y a risque de déchirure. Sur Le Roi-Soleil, les garcettes sont nouées uniquement sur le tissu, car la grand-voile n'est retenue à la bôme que par deux points, le point d'amure et le point d'écoute. Il n'y a pas de ralingue dans la GV dans l'engoujure de la bôme; regarde tes photos !

Prendre la photo alors que je doublais le point d'écoute a dû être difficile. Pour moi aussi, cela avait été le cas. Mais il était important de le faire. Car en attachant les garcettes de ris : elles ne font que tenir le tissu. Il ne faudrait pas que le point d'écoute lâche quand les garcettes sont nouées : un fort risque de déchirures en série des tissus, car

elles ne sont là que pour retenir un ramassis de toiles qui n'est plus utilisé !

### **Mouiller l'ancre, manœuvre délicate**

Cet après-midi-là, le vent était tombé, je me demandais bien ce que nous allions apprendre; les nœuds ? C'était fait, je les avais même pratiqués durant une soirée; je les avais réussis malgré la bouteille de vin rouge que nous avons dégustée. Bien mouiller l'ancre est extrêmement important pour notre sécurité ainsi que pour celle des autres. Pour ce faire, il est nécessaire de consulter les prévisions météorologiques pour la nuit afin de connaître la direction et la force des vents. Ensuite, il est judicieux de choisir une baie avec un fetch faible et une ouverture raisonnable face au vent.

### **Faire le tour de chat**

Pensez à un chat qui établit son territoire. Bien établir l'espace nécessaire à la touée, c.-à-d. qu'il n'y ait pas de haut fond ou des

bateaux dans le rayon que vous devrez occuper en fonction des vents changeants. Ce tour se fait en parcourant un cercle dans l'espace que vous envisagez d'occuper sans déranger les autres déjà ancrés. J'ai vraiment compris en examinant ton graphique dans ton manuel. Cette image vaut mille mots. Quel bon croquis sur ton site !

Des bateaux mal mouillés créent des problèmes dans une baie : bonne ancre, suffisamment touée; bien sonder les espaces que le bateau pourrait atteindre si les vents changeaient. Occasionnellement, il y a des nuits qui se compliquent : changement de direction de vent, bateaux mal mouillés, les ancres glissent, les orins se mêlent. Certains démarrent le moteur, allument leurs feux de navigation. Quelquefois, en se sauvant, ils manquent de frapper un bateau qui n'avait pas de feu d'ancrage et se fauillent vers leur mouillage alternatif, prévu la veille. Heureusement, nous n'avons pas été obligés d'effectuer une telle manœuvre.

## **Un ris en marche**

« J'avais bien travaillé toutes les manœuvres, tout en consultant ton manuel. Je me suis amusé à l'écrire; comme tu peux voir. C'était pour moi tout remettre sur papier ce que j'avais appris. J'ai rajouté les photos que tu avais prises avec ma caméra alors que je pratiquais la manœuvre; je pourrai t'envoyer les photos si tu le désires. Le peu de fois où je suis sorti, je n'ai pas eu la chance de tout pratiquer. Mais, actuellement je me cherche un voilier d'une trentaine de pieds... Une carrière de plaisancier de voile dans la mire et je suis persuadé que j'aurai à mettre un ris en marche. « Merci, Louis, pour ce merveilleux cours de voile. Je m'en servirai quelque part durant ma future carrière de plaisancier aguerri et également merci pour tes très belles photos. Hi ! Hi ! c'est vrai que tu avais une bonne caméra ».

## **Retour sur ma période célibataire**

Josée est quand même revenue pour une mise à cape. Mes bateaux ont servi à

agrémenter ma période de célibat après le départ de la mère de mes enfants : était-ce vivre une jeunesse que j'aurais peut-être pu vivre autrement ? Le bateau du capitaine était un endroit où les femmes aimaient passer de bons moments, non seulement lors de cours, mais aussi avec des amies ou des stagiaires devenues des copines de passage. J'ai appris ce jour-là que Le Roi-Soleil n'était pas le meilleur des capeux. Mon ancien voilier, La Marotte, un Grampian 26, s'immobilisait presque totalement quand on le mettait à cape. Je me souviens même d'avoir abandonné, à la cape, mon 26 pieds tout un après-midi, en face de Mooney Bay pour aller donner un cours sur un autre voilier. Je montrais à mon apprenti à faire des virements de bord et des empannages, tout autour de ce bateau fantôme, en plein milieu du lac, bien à la cape et prioritaire sur tous les autres puisqu'il était immobile. Le Mégafun, voilier souvent complice de mes bons coups et de mes meilleurs, s'est adonné à passer tout près, je le voyais... Il semblait me crier «

Tu t'es fait une nouvelle blonde ! », c'était avant de connaître Nicole. Je connaissais ses fantasmes ! Et moi de lui répondre « Je suis ici ! ». Un angle qui projetait ma voix d'un tout autre endroit que celui prévu. Il me parle encore de son étonnement. Revenons à ce jour qui m'a permis de connaître un petit défaut de mon nouveau bateau. Josée était à bord; je fis une mise à cape. Petit vent léger c'était installé. Nous décidions de jouir de cette belle manœuvre de jeux de voile pour profiter des autres plaisirs associés à la voile. Légèrement vêtue, elle voulait aller à la flotte dans cette belle eau du lac Champlain. Utilisez l'échelle de bain avec précaution, elle est située à l'arrière du bateau (en plastique flottant) et se trouve près de l'hélice.

Je restai à bord, comme il se devait. Josée plongea... Surprise, le bateau se déplaça plus vite que ma nageuse. Je la voyais, elle déployait des efforts pour accélérer. Niet ! Le moteur, le virement de bord et je déclenche l'exercice de l'homme à mer. Et enfin à bord. « Louis, j'ai

vu le grand tunnel ! » Le Roi-Soleil était un moins bon capeux. Oui ! Elle était encore revenue.

Examinons d'un peu plus près cette manœuvre. CAPE (du latin caput : tête), allure qui permet d'immobiliser le bateau toutes voiles déployées. On peut dire « prendre la cape », « se mettre à la cape », « capeyer » ou « tenir la cape ». La cape est obtenue en faisant un virement de bord (nez au vent), grand-voile bordée plat, foc à contre, gardé en position d'avant le virement, barre mise dessous toute, comme pour essayer de revenir sur l'amure d'origine. La cape courante laisse au vent côté arrière une zone de remous qui empêche la vague de happer le bateau. Le bateau devient à peu près immobilisé. La dérive est alors presque nulle et permet au voilier de garder la même position en rapport à l'environnement de manière à réduire ses mouvements de roulis et de tangage. La cape courante laisse au vent du bateau, côté arrière, une zone de remous de l'épaisseur du tirant d'eau du bateau qui

empêche la mer de briser. La cape courante peut être utilisée dans presque toutes les conditions, sauf par brise trop faible. Elle nous permet de nous reposer, de dormir, de manger et profiter de tous les autres plaisirs qui accompagnent la voile.

Cette manœuvre permet d'étaler un coup de chien en restant presque nez au vent et à la mer. Le bateau n'aura pas tendance à lofer ni à abattre.

Une fois bien équilibré, le bateau a peu de vitesse vers l'avant et dérive lentement dans le sens du vent, tout en créant au vent une turbulence sur l'eau à l'abri des déferlantes. C'est la meilleure position de repos. Elle permet à un équipage fatigué de refaire ses forces. La présence d'une voilure équilibrée permet de rendre rapidement le bateau à nouveau manœuvrant.

On peut récupérer un homme à la mer avec la mise à la cape. Un homme, dit-on, qui tombe à la mer, « n'a pas sa place à bord » ; c'est une très bonne façon de récupérer celui

qui est tombé. On met le voilier à la cape au vent par rapport à l'équipier à récupérer dans la ligne du lit du vent. Il pourra nager vers le bateau, en arrivant sous le vent; le bateau immobilisé avec des voiles qui n'offrent aucun risque de se faire fouetter, car les voiles sont tendues.

La mise à cape est de mise pour celui qui navigue en solitaire. L'immobilisation du voilier permet une période de répit sans vraiment se déplacer de façon substantielle. Elle permet, par exemple, d'attendre la levée du jour avant d'aborder un port inconnu aux approches difficiles avec le voilier quelques repos nécessaires avant une entrée laborieuse.

### **Donner des cours de voile peut donner des surprises**

Des cours, petite famille, pas de vent; heureusement, il y avait des plages pour les enfants; nous étions à Port Kent, New York.

Le père a rassemblé du bois mort pour allumer un feu pour les enfants et maman a

apporté des guimauves. Les enfants étaient ravis. Le lendemain, il n'y avait pas encore de vent, ce qui a déçu tout le monde. Bien qu'ils aient travaillé sur les théories, les cartes, mouillé l'ancre et fait pratiquer les nœuds marins, rien n'y faisait.

### **Les nœuds**

Je prenais le temps d'expliquer leur utilisation, tout en souhaitant que le vent prenne.

NŒUD DE CHAISE, *Bow Line* chez les Anglais. On aurait beau tirer avec une tension de plusieurs tonnes, il resterait facile à dénouer. Si le vent ne prenait pas, j'ajoutais toutes sortes de précisions. Le nœud de chaise est le nœud du débardeur (docker), la queue est en dedans. Le nœud du marin, la queue est en dehors. Il s'agit du même nœud, tout aussi bon l'un que l'autre. Dans le domaine de la mer, les apprentissages sont souvent faits de visu et empruntés : face à face, l'un, l'histoire ne dit pas lequel, a été fait avant, celui sur le quai ou celui sur le bateau, qui a suivi le

mouvement de l'autre, mais... comme ils étaient face à face, le nœud a été inversé.

J'ai reçu un commentaire me disant que le « nœud du débardeur » subirait moins de ragage (raguer: se déchirer, s'abîmer par le frottement), je n'ai pas vraiment saisi comment l'un ou l'autre pourrait s'user plus vite. L'important à bord c'est qu'un nœud tienne et qu'il se dénoue rapidement et c'est le cas de l'un et de l'autre, même après avoir subi une tension excessive : à bord du voilier-école Le Roi-Soleil, les écoutes de mon génois sont frappées au point d'écoute avec des nœuds de chaise et je peux les dénouer d'un tour de doigts. Conditions obligent!

NŒUD PLAT, reef Knot chez les Anglais. Ne pas s'en servir pour rabouter, utiliser plutôt deux nœuds de chaise. En fait ce nœud sert seulement pour les garcettes de ris avec une boucle et pour les godasses, mais cette fois, avec deux boucles. Quand les nouveaux clients arrivaient au bateau, je regardais leurs chaussures et je pouvais dire qu'il y avait des gens de mer chez leurs ancêtres : les lacets

avec des nœuds plats. Souvent, leurs ancêtres venaient de la Gaspésie... NŒUD DE CABESTAN, Clove Hitch. Préférable de faire trois clés ou plus : plus facile, au besoin, à dénouer, car l'ensemble des clés empêche le bout de se serrer inutilement. À la drisse, le nœud a besoin de deux clés, une en bas, une en haut. Première étape : un tour mort, en commençant par en dessous, deuxième étape : un demi huit, troisième étape : une clé en haut et une autre en bas pour le sécuriser. Aux écoutes du génois ou de la GV, les nœuds ne devraient pas avoir de clés : un huit et deux tours morts. Elles sont trop souvent sollicitées. Il est plus facile d'enlever un tour mort qu'une clé.

NŒUD DE PENDU. Pas vraiment utile le nœud de pendu que je m'amusais à nommer le *nœud du capitaine* parce qu'autrefois, les capitaines, seuls maîtres à bord, étaient les seuls autorisés à faire ce nœud et il avait de droit de vie ou de mort sur l'équipage, lui seul, pouvait faire ce nœud. Tout membre d'équipage qui faisait ce nœud, était pendu

haut et court avec son propre nœud, car c'était qualifié de mutinerie.

Les temps changent, les coutumes également. Il était peu fréquent que j'aie l'occasion de montrer tous ces nœuds, car le vent était souvent présent. Cependant, cette semaine-là, j'ai même pu explorer les interprétations des cartes marines. Nous avons eu du vent les deux derniers jours. Je leur ai demandé s'ils pouvaient prolonger leur séjour. Je n'avais personne durant le week-end. Non, impossible : ils devaient retourner à Sept-Îles. Quelle malchance, partir de si loin et attraper de telles conditions... Le jeudi, alors que le voilier filait à bonne vitesse, je reçu une communication téléphonique. J'étais équipé d'un téléphone intelligent à la fin de ma carrière. Une dame voulait venir suivre un cours d'initiation durant le week-end; elle appelait du Lac-Saint-Jean, elle s'organiserait pour arriver le samedi à la première heure... « Je vous rappelle dans une heure pour vous donner ma réponse ». Je parle à Nicole de cette possibilité; échanges,

elle ne semble pas être très entichée par ce projet.

## **Cliente de Roberval**

Je réfléchis : cette femme part de Roberval; elle va parcourir 700 km en voiture pour faire un cours de voile de deux jours; il y a toute une motivation, ce serait sûrement agréable. Nicole ne veut pas être de la partie. J'accepte, à condition que cette dame me dépose à Candiac après la virée; Nicole viendrait m'y chercher... Je la rappelle, lui explique les conditions : argent comptant, quoi apporter, lui dis d'aller voir sur mon site pour plus de précisions. Elle me dit qu'elle arrivera samedi matin vers 9 h; la veille, elle coucherait chez une amie qui habite sur la rive sud, il en sera de même dimanche soir; lundi matin elle reprendrait la route de Roberval. Nicole est partie tôt le samedi matin... J'attends la dame à 9 h, je vois une dame; ouf ! Qui vois-je venir ? Une déesse du nord de l'Europe, facilement six pieds, une divinité mythologique comme rarement vue. On

charge le bateau et je lui fais choisir l'endroit où coucher, la cabine avant, dans le carré, moi je suis dans la cabine du capitaine. Elle range ses choses personnelles; la bouffe est mise au frigo. Explications d'usage... C'est un départ, le vent est bon, plein soleil : tout ce qu'il faut pour bien travailler.

Un apprentissage soutenu, un arrêt pour la bouffe du midi. Nous avons louvoyé une bonne partie de la journée le tour de l'île Valcour, pratique d'empannages, mise à l'ancre dans Spoon Bay; le vent est du sud et je sais qu'il ne changera pas. On fait une petite baignade. Elle mène une belle vie en tant que médecin au centre hospitalier pour les Atikamekw et aime son travail. Après avoir passé un agréable souper avec un peu de vin, elle a reçu une belle invitation de la part d'un ami pour naviguer sur un voilier. Depuis ce moment, elle rêve d'en avoir un pour pouvoir explorer le magnifique lac Saint-Jean.

En écoutant, ça me fait revivre une

aventure d'il y a longtemps, alors que nous faisons des émissions de voile à la télévision de Châteauguay. Elles étaient distribuées sur les télés communautaires du Québec. On s'y était rendu pour filmer une émission sur un constructeur de gros catamarans, Groupe Fontaine-Pajot. Nous avons interviewé les responsables et sommes montés à bord du catamaran pour prendre des plans de coupe. Puis, nous avons embarqué sur un bateau à moteur rapide pour les plans éloignés. Le vent s'est intensifié et nous avons suivi les instructions du patron qui disait "Poussez ! Foncez !" Le vent était nord-ouest de gros nuages source d'un coup de vent. « Pousse ! Fonce ! » Décidément, un peu de retenue... Ce qui arriva, devait arriver : le voilier chavira, le mât calé dans le fond vaseux; dommages de plusieurs milliers de dollars... un déplacement de plusieurs centaines de kilomètres. Des salutations, garantie de ne pas mettre ces images sur la télé. Le chemin de retour, on avait du matériel, les caméras, les trépieds, etc. « Si, au lieu de rentrer, on

allait tourner une émission sur le canal de Chambly ». Un appel téléphonique, un rendez-vous. Un tournage, interview, des bateaux dans les écluses : un beau quart d'heure. La soirée, une conversation intéressante avec la dame, quelques pensées que j'ai chassées; nous nous sommes couchés chacun dans sa cabine. Le lendemain, le retour, madame avait un gros camion 4x4. Nicole m'attendait, comme entendu dans le stationnement du McDonald de Candiac.

### **Le sud du lac, nos fuites d'automne**

L'automne permettait à Nicole et moi de prendre une ou deux semaines en amoureux dans le sud du lac Champlain. Nous arrêtions toujours à Essex N.Y., petit village sympathique sur la côte ouest du lac : je m'y suis arrêté de nombreuses fois. Un quai municipal à l'extrémité d'un petit parc sympathique où s'est clairement indiqué de ne pas amarrer. J'ai toujours été un peu délinquant; je me faisais le plus discret possible (hum !). Ils s'y faisaient

occasionnellement des spectacles agréables à voir; un soir *Amphitryon* de Molière. Un tout petit orchestre de musique classique; des choristes, une soirée divine... Les badauds du village étaient assis sur des chaises pliantes, moi, sur le pont de mon *Roi-Soleil*. J'étais seul, je me sentais transporté au temps de Molière... J'y suis retourné avec Nicole, alors que la saison de cours était terminée, le bateau bien amarré au même espace interdit, un couple d'un âge très avancé s'approche de nous. Une dame et un monsieur avec une canne blanche s'approchent du bateau... « Vous avez un beau voilier », dit-il et de me rajouter « ma femme m'accompagne dans tous mes déplacements et me raconte tout ce qu'elle voit; ça me permet de me faire revoir tout ce que je ne peux plus voire maintenant ». La dame a repris la conversation. Elle raconta qu'ils étaient tous les deux, pasteurs protestants dans le village de Middlebury au sud du lac, du côté du Vermont. Belle conversation, nous leur expliquons que nous donnions des cours de

voile sur notre voilier. La dame nous raconta qu'elle avait fait de la voile quand elle était jeune avec ses cousines, qu'elle avait tellement aimé cela. Nous avons enchaîné qu'à la fin de saison nous prenions une semaine de vacances en amoureux au sud du lac; visites Otter Creek, West Port, Dar State Park, Basson Harbour, Lake Champlain Museum... « C'est justement dans ce coin-là que nous habitons; nous sommes au bord de l'eau. Vous pourriez venir vous ancrer devant la maison... On pourrait vous faire visiter la région ».

D'habitude, nous apportions nos vélos, nous remontions l'Otter Creek jusqu'à Vergennes; c'est une superbe région pour faire du vélo. Nous avons décidé que nous laisserions nos bicyclettes à la maison et que nous irions les voir.

Je me souviens de la fin d'après-midi de notre départ, nous étions au sud-est de l'île Valcour un immense cumulonimbus se pointa au-dessus des Adirondacks; la chute du baromètre... Ni une, ni deux, la GV est affalée,

le génois est enroulé au tiers de sa grandeur, le moteur est parti au ralenti, nos imperméables, nos vestes de sauvetage. La masse nuageuse se précipitait vers nous, elle empruntait la vallée du lac Champlain. Un regard vers le nord alors que la bourrasque venait de nous rejoindre, les quelques voiliers au loin avaient gardé leur pleine voilure. Je n'ai jamais su ce qu'ils ont vécu, je sais que nous avons atteint 9 nœuds avec notre mouchoir de poche.

Les mouillages habituels, dont : Split rock point, un tour dans l'entrée de l'Otter Creek, un arrêt au Musée Maritime du lac Champlain... Du beau temps et nous nous sommes rendus chez les gens rencontrés : jolie maison, coin calme... Des gens, heureux de nous voir arriver. Invitation à souper et projets pour le lendemain. « Nous allons vous amener la voile demain, ils annoncent du beau temps et une brise légère ». Le lendemain matin je vais les chercher. J'étais persuadé que je pourrais donner la roue à monsieur : le tactile, l'audible...

Il fallait que je sois entièrement attentif. La brise était fraîche, on la sentait au visage : il réussissait à évaluer l'angle, je lui disais que le voilier réagissait, s'il s'approchait trop près du vent. Je lui signalais qu'on pouvait entendre la voile faseyer : un bruit de frottement de tissus par le faseyement. Il n'y avait qu'un petit exercice à exécuter, il s'agissait juste de travailler la roue jusqu'à ce que le bruit cesse. Un jeu soutenu avec le bruit et la sensation du vent sur la peau. Il sentirait une différence d'angle : s'il percevait un vent de face, il fallait qu'il aille du côté de la gîte. Il pouvait la sentir par son équilibre; quand il abattait, c'était plus délicat. Je lui disais de revenir plus près du vent. C'était extraordinaire de voir le sourire de cet homme : il pouvait piloter un voilier. Les remerciements d'une intensité exceptionnelle. J'avais réussi un petit miracle.

Nos nouveaux amis nous ont amenés à une soirée au musée maritime du Vermont. Présentations à leurs copains et connaissances; madame racontait que son

mari avait piloté un voilier. Une soirée mémorable. Nicole et moi en avons souvent parlé.

### **Retour sur le passé et un anniversaire**

La vie m'a apporté toutes sortes d'aventure. Ce matin je suis assis au bord du lac; le soleil est radieux, je pense à ma vie... Je retourne au temps des débuts de l'école de voile, alors que Françoise était avec moi, que mes enfants étaient encore à la maison, mes premiers moments de cours de voile au lac Champlain, le Grampian 26... Les aventures de famille. Au printemps, la préparation de mise à l'eau demandait de bonnes journées d'ouvrage; Franco du temps de la Marotte me donnait un fier coup de main : c'était le plaisir de préparer notre été. Trois, quatre journées d'ouvrage nous permettaient de préparer le bateau. Je me rappelle un jour où mon fils Eric nous a accompagnés pour s'entraîner pour son examen de conduite pratique. À l'âge de dix-sept ans, il avait un permis temporaire, ce qui lui permettait de conduire

une voiture, à condition d'être accompagné d'un conducteur expérimenté. Il nous a conduits à Saint-Paul avec une grande précision, respectant les limites de vitesse, la distance entre les voitures, les arrêts et les feux de circulation. Il a également veillé à vérifier son rétroviseur avant de prendre des virages. Il était prêt à se présenter à son examen. Il était fier, il nous avait aidés à nos travaux; maman et papa jubilaient. Le retour, direction Nord sur la 233, se préparant à virer à gauche sur la route du Village de la belle Élodie pour rejoindre la 221 qui mène à Napierville. Il active son clignotant, pas de voiture en sens inverse; il modère, amorce son virage. La voiture venant de derrière, à toute vitesse, nous rentre dans le côté : un bruit d'enfer, notre auto bousculée... Il peut se ranger, à droite, sur la route qu'il s'apprêtait à emprunter. Des ecchymoses, des égratignures, de la tôle, mais personne de blessé. Nous pourrions faire le trajet de retour. Échange de permis de conduire; la petite dame est désolée. Le retour : Éric n'a

pas voulu reprendre le volant. Nous sommes arrivés à la maison. Le lendemain, il était allé à son travail, celui qui lui permettait de se procurer quelques distractions en dehors son rôle d'étudiant. Ce soir-là, je suis allé le chercher à son travail. « Sine qua non ! Tu t'assois à la place du chauffeur tu me fais faire le tour de Châteauguay, tu me ramènes à la maison ». Il était important que je le fasse; sinon, il aurait eu de la difficulté à obtenir son permis de conduire. C'est également moi qui ai montré à Stéphane à conduire; je l'avais amené dans les routes de campagne dans le coin de Léry, l'endroit où j'avais montré à sa mère à conduire. Stéphane se souvient d'avoir calé la voiture au milieu de la 132 alors qu'il quittait la route menant à la gare. Cette voiture était équipée d'un embrayage manuel et l'incident lui a causé des sueurs froides. Ce n'est pas moi qui ai montré à Isabelle à conduire, elle étudiait au Cégep à Montréal : Françoise m'avait quitté; ce fut pour moi une période parentale difficile.

Encore un souvenir qui me revient alors que je

suis assis au bord de l'eau : une fois sur l'eau, nous avons navigué sur Le Roi-Soleil jusqu'à Mooney Bay. Nous avons planifié notre voyage en utilisant deux voitures pour nous rendre à la marina, puis en naviguant le bateau jusqu'à notre destination à Saint-Paul. Nous espérons un vent nord-nord-ouest et nous pourrions avoir une navigation à voile souhaitée. Souvent, nous invitons des amis pour nous accompagner. Nous préparions un bon gueuleton avec une ou deux bonnes bouteilles de vin et c'est le départ d'une nouvelle saison. Au fil des années, ce voyage a toujours été l'occasion de célébrer. Avec des amis, de grosses fêtes et beaucoup de plaisir. Je me rappelle avoir invité Françoise, mon ex-femme, ainsi que son conjoint Léo, à se joindre à nous pour le voyage de printemps. Nous avons également invité un autre couple d'amis. Nous avons mouillé avant les douanes, profité d'un bon repas, de bon vin. Au dessert, j'ai versé du mousseux dans les coupes et ai porté un toast à un 50ème anniversaire de mariage. Le couple d'amis ne comprenait pas « Nous croyions que

ça faisait seulement vingt ans que vous connaissiez » et moi de répondre « Il y a cinquante ans Françoise et moi, nous nous sommes mariés et j'ai jugé bon de le souligner ».

### **Une année d'inondation a retardé notre saison**

J'espérais la fin des inondations sur le Richelieu. Mon intérêt : rejoindre le lac Champlain au plus vite.

Je suis remonté (et redescendu) le Richelieu plus de vingt-cinq fois à partir de Montréal dans les années lointaines, j'ai navigué le lac Champlain alors que vous n'étiez même pas en culotte courte. Je suis familier avec tous les recoins du lac, ainsi qu'avec les rivières tributaires qui l'alimentent.

J'ai vécu d'autres inondations et j'ai constaté les dégâts causés par la destruction de routes qui ont perturbé la navigation des voiliers. Je me suis également mis en contact avec vous à propos de certaines erreurs de la presse canadienne qui ont fait circuler des

informations incohérentes et sans fondement. Le bateau, Le Roi-Soleil doit être mis à l'eau jeudi et je devrais le convoier vers Plattsburgh, fin juin. Je pourrai alors débiter mes cours qui habituellement sont sous voiles le 15 mai. Perte de revenus, le téléphone ne sonne même plus à cause de l'ambiance causée par l'inondation, du jamais vu en 100 ans. Je sais que c'est peu par rapport à une perte de domicile que certains vivaient. Mais c'est mon revenu de retraite de l'enseignement public...la quantité d'eau déversée par les rivières tributaires du lac Champlain lors des fontes de neiges avait fait monter le lac de façons inhabituelles; le graphique qui montre le grand nombre de rivières qui se jettent dans le lac Champlain; et du lac Champlain une seule issue : elles rejoignent le Richelieu et le Saint-Laurent. Un hiver très enneigé, la fonte tardive des neiges avait fait monter le lac comme jamais : le port de Burlington, les marinas tout autour du lac étaient inaccessibles, le surplus d'eau s'échappait dans le Richelieu, les villes Saint-Jean et autres riveraines étaient sous l'eau. Les

autorités avaient décrété une interdiction de naviguer pour protéger les riverains; les bateaux, en naviguant, auraient monté des vagues et augmenté les dégâts des riverains qui étaient déjà mal en point. Les marinas de Saint-Paul étaient inaccessibles, avril, mai et une partie de juin. Remarquez que Nicole et moi avons profité du temps pour aller passer une semaine à Cuba. Ce fut quand même un bel été de voile. Nous sommes à la merci des conditions atmosphériques : quelquefois, trop de vent pour naviguer, d'autres fois, pas de vent. Les futurs plaisanciers doivent apprendre à évaluer la force du vent les indices, la horde des moutons, observer les autres voiliers en navigation, pas de vent du tout, faire de la théorie.

Ma toute dernière sortie de cours de voile, une expérience... C'était mon dernier tour de piste et il a mal tourné. Mais, j'ai su relever le défi ! Celui de skier avant Noël. Samedi, le 7 décembre 2019, mon fils m'a accompagné à Bromont. Heureux qu'il ait bien voulu m'orienter. Une certaine inquiétude, compte tenu de... Ce fut le début d'une belle saison de

ski alpin. Déjà, le mercredi 22 janvier 2020, je réussissais à skier comme je glissais avant. J'étais avec Paulette, ma copine de ski. Elle était impressionnée de ma performance : ça m'avait pris sept à huit sorties pour faire disparaître la crainte qui m'habitait. Mon dernier tour de piste n'était pas en ski... C'était une « sortie de voile », le premier week-end de juin m'avait bien massacré : difficulté à mouvoir mes muscles en haut de la ceinture. Je m'étais juré que je chausserais mes skis en début de saison. Six mois de physiothérapie. Visites de mon nouveau physiothérapeute, exercices quotidiens à la maison, marches quotidiennes de deux à cinq kilomètres, certains jours, avec bâtons de ski et rotations du bassin, mouvement des bras, comme en ski, question de refaire la musculature de mes bras, quitte à faire penser à un de mes voisins que j'étais dément. Six mois...

Début juin 2019. Pourquoi une dernière sortie de voile sur un bateau que je ne connaissais pas ? Ce texte a été écrit au fur et à

mesure que mon état s'améliorait; j'espérais retrouver mon état normal.

Depuis l'accident, j'ai consulté une physiothérapeute qui m'a suggéré un certain nombre d'exercices; le temps et l'énergie déployée ne m'ont guère avancé. La douleur aux membres supérieurs était toujours présente. Difficulté de mettre un chandail, d'écrire, de boutonner mes chemises, de lacer mes chaussures, de couper mes aliments, de bouger mes poignets, inapte à ramasser des petits objets avec mes doigts, incapable de lever des poids, atrophie des muscles supérieurs, un peu découragé. J'avais sonné à la mauvaise porte : deux mois et plus à ne pas gérer la douleur. Visite chez mon médecin de famille. Il me suggère d'aller voir un physiatre : j'ai communiqué avec le bureau du spécialiste... « On vous appellera ». Pour donner suite au téléphone, je me disais : un mois, deux mois... Surprise ! La semaine suivante, un rendez-vous ! Un monsieur d'une soixantaine d'années, bedonnant, une belle barbe, un beau sourire, une bonne

poignée de main. Je lui raconte que c'est difficilement endurable, compte tenu de mes problèmes musculaires. « Je suis vraiment surpris que vous puissiez me recevoir si rapidement et... ». Avec un grand rire, il m'a répondu : « Vous savez, compte tenu de votre âge, si l'on tarde trop, on risque de ne pas vous avoir comme patient ». Je savais que j'étais tombé à la bonne place. Examen avec un électromyogramme... « Aucun dommage aux nerfs et aux muscles, juste des étirements. Il s'agit seulement de continuer votre physiothérapie, soyez tenace et ». Un changement de physiothérapeute, celle que j'avais était mignonne, mais... un contact, une approche différente : un physiothérapeute, un vrai ! En fait le conjoint de ma fille; c'est ce monsieur que j'avais rencontré à Saint-Paul lors de mon problème de moteur. Il est spécialiste en « Rééducation posturale globale ». Il avait vu le peu de progrès que j'avais fait avec la physiothérapeute locale. Il eut la gentillesse de s'occuper de moi en tenant compte de l'accident que j'avais eu.

Les muscles du corps sont organisés en plusieurs chaînes continues, influençant les mouvements et la posture. Les muscles peuvent parfois être trop étirés ou trop raccourcis, c'était ce que j'avais vécu. Un déséquilibre au sein d'une chaîne ou entre les attaches me causait des douleurs. Une diminution de mobilité restreignait les activités de ma vie quotidienne et le moindre geste sportif, sauf un peu de bicyclette. Le bas de mon corps avait moins souffert. La rééducation posturale globale viserait à rétablir un tonus optimal et à redonner un état de bien-être de mon haut du corps par le biais de postures spécifiques, d'exercices de respiration et d'étirements lents et graduels. Autrement dit : il fallait passer à une autre approche. Une tout autre aventure : étirements accordés à une respiration coordonnée; douleurs intenses... Hourra ! Mais la progression semblait pertinente. La table de torture est utilisée pour certaines techniques de manipulation, telles que les étirements et la respiration consciente. On

utilise le seuil de douleur pour réaligner les muscles affaiblis. Malheureusement, il est difficile de reproduire les étirements chez soi, car personne n'aime la douleur. Mon soignant m'a expliqué que je devais être capable de supporter la douleur pour que les muscles se réparent, mais à condition que la douleur s'atténue avec le temps.

### **Revenons à l'histoire de l'incident.**

Par temps violent, une voile à moitié déchirée, entortillée dans sa drosse, j'ai été coincé à tenir le génois tordu. En bas, le haut ouvert genre ballon, moi, assis sur le pont avant, embrassant la voile des deux bras; il nous fallait chercher un abri. Secousses sur secousses, à cause du ballon formé à la tête de la voile, clappement/claquement sur les épaules aux fractions de seconde, écartèlement des membres supérieurs; le haut du corps bousculé, les épaules, les bras, les coudes, les poignets, les mains, le cou, la nuque. Et ça recommençait à nouveau : les chocs aux

biceps d'une violence inouïe. Il ne fallait pas que je cède. Le stagiaire ne pouvait pas être d'aucune utilité. J'étais là accroché avec mes jambes, comme je pouvais sur le pont du bateau. Sa tâche, lui, c'était de conduire le bateau vers un abri. Une quinzaine de minutes... Oh là là ! Pour vous donner une idée, pensez aux écartèlements qu'on faisait subir aux coupables au moyen âge : les chevaux, munis de câbles attachés aux membres du bougre, étaient fouettés. Les délinquants mouraient par la séparation simultanée des quatre membres du tronc du corps.

Quelques séquelles pas encore résolues : faiblesses au niveau des bras et des mains, incapable de lever le moindre objet, difficultés de tourner une poignée de porte, de boutonner une chemise, de lever ma tasse de café le matin... Tout cela pour un dernier tour de piste (bravo mon couffin !). Mais, heureusement, le bas du corps n'a pas été atteint : je pouvais encore faire du vélo, ma marche matinale... Et l'espoir de retrouver

ma forme!

## **Le début de l'aventure**

Cet incident a eu lieu entre le 1<sup>er</sup> et 2 juin 2019, il a un peu bouleversé mon état; effort demandé lors d'une escapade; demande trop grande à mes muscles qui ont chamboulé mon système. Douleurs musculaires, retour de problèmes occasionnés, il y a vingt ans, de rupture de la clavicule et l'âge.

N'écoutant que mon grand cœur, j'avais accepté la demande d'un type qui m'a demandé d'aller lui donner un week-end de cours de voile sur son bateau au lac Champlain : il me semblait très sympathique, aimable. J'ai donc cédé. Je m'étais pourtant dit que c'était la fermeture de l'école... Il était très gentil; là n'est pas la question. Le bateau était correct, un peu petit, le moteur en bon état, la voilure ? Je le verrais à l'utilisation. Au départ, la brise était douce, la météo du lac annonçait des vents plus forts dans l'après-midi. Ajustement des voiles, la grand-voile, difficulté de la hisser complètement; un

ajustement par le bas, le génois, la voile avant était comme passé dû. Loin d'être parfait, il avait du potentiel et j'en avais vu d'autres.

L'objectif était de naviguer au près du vent, c'est comme ça que doit débiter la formation. La brise était agréable le bateau se comportait correctement, mon équipier assez bien : quelques bases d'apprentissage, des virements de bord, l'ajustement des voiles, border, choquer, un tout début... Chercher un abri pour aller manger : mouiller l'ancre dans un coin sans vent, évaluer les profondeurs, voir comment mouiller, l'espace nécessaire, longueur de chaîne nécessaire; tout ce qu'il faut évaluer et maîtriser pour un bon mouillage.

Monsieur sympathique, une bouffe correcte, une jasette agréable. Il me demande si on pouvait aller à telle place pour coucher. Sortir les cartes, localiser l'endroit, évaluer la direction du vent, notre vitesse possible pour s'y rendre. Au moins trois jours de navigation... Et si le vent tient. Les gens ont beaucoup de difficultés à comprendre que « Le

voilier est le moyen le plus lent, le plus inconfortable et le plus humide pour se rendre dans un endroit ».

L'ancre n'avait pas glissé, on avait remonté les voiles. Le vent avait forcé, l'espace était favorable à d'autres manœuvres, les virements de bord, les différentes allures, au près, de travers, au trois-quarts arrière, des empannages, de plus en plus sérieux. Ça prend au moins une semaine à réussir toutes ces manœuvres, donc... Ma décision est prise, pas question de suivre les fantasmes de mon client. L'équipement de voile aurait de la difficulté à survivre à la force du vent; ce sera le retour à la marina pour y passer la nuit et nous ferions une nouvelle sortie le lendemain pour poursuivre l'apprentissage. Il faut bien comprendre qu'un week-end de voile d'apprentissage est nettement insuffisant pour maîtriser cette discipline; ça permet seulement d'entrevoir ce qu'il faut connaître.

Mais nous n'étions pas encore revenus à bon port : quelques imprévus ! Vents dans de dos, manœuvres délicates, les empannages :

border rapidement la GV pour, rendu vent arrière, la laisser filer sur l'autre côté. Quelques essais. C'était bien. Maintenant, la voile avant; il n'y avait pas d'urgence, on avait le temps. Faire passer les écoute, ce qui sert à border la voile, une sur le côté bâbord, l'autre sur tribord. Il faut savoir que cette voile avant est mise en fonction grâce à une toupie placée à la base de l'étau avant.

Étau et haubans tiennent le mât à la verticale : les haubans, de chaque côté. À l'avant l'étau empêche le mât de basculer vers l'arrière et est organisé avec une toupie à la base qui permet de rentrer et sortir la voile avant, le foc ou génois, selon la grandeur. Cette voile enroulée autour de l'étau peut être sortie par un cordage qui est actionné comme le yo-yo de notre tendre jeunesse; la corde, appelée drosse, rentre en s'enroulant sur la toupie en tirant sur l'écoute qui sert à border ou choquer la voile; il est important de laisser aller doucement la drosse pour qu'elle se place bien dans la poulie de retour; il faut que le bout de la corde du yo-yo ait un nœud en

huit, pour éviter qu'elle fuie dans le tourniquet. C'est pour pouvoir rentrer la voile quand on n'en a plus besoin. Les nœuds en huit sont essentiels pour empêcher la manœuvre de fuir; c'est à ce propos que les vrais problèmes ont débuté. Pour faire changer la voile avant d'un côté à l'autre, il faut laisser aller l'écoute du premier côté et tirer en même temps sur l'écoute sur l'autre côté. Le nœud en huit n'avait pas été fait sur la première écoute (ou s'était défait) de l'enrouleur et s'est mêlé à la drosse. Impossible de rentrer ni descendre le génois. Le vent était de plus en plus fort, le bruit était infernal... Nous avons mis nos gilets de sauvetage. Je partis à l'avant, lui laissant des directives claires, j'essayai d'enrouler la voile sur son étai, avec les écoutes; impossible, je n'avais pas la force. La solution : aller chercher un abri. Il fallait surveiller le profondimètre. L'ancien propriétaire lui avait dit qu'il ne s'aventurerait jamais à moins de douze pieds de profondeur. Mon stagiaire voulait suivre les conseils de l'ancien proprio.

« Niet ! Tu te laisses rentrer derrière la pointe à une heure... on sera plus à l'abri. Quand tu atteindras sept pieds, tu me le cries, tu te mets vent debout » j'affale la GV et je mouille l'ancre. Manœuvre complétée ! Mais la voile avant faisait encore du vacarme. Il fallait maintenant se débarrasser de ce génois infernal. Un tournevis, l'infiltrer dans ce fouillis de câblage dans la toupie de l'enrouleur. Le tissu menait un bruit d'enfer au-dessus de ma tête, il ne fallait pas que je me fasse frapper, que je tombe à l'eau. Les secousses de la voile secouaient mes bras; des douleurs à un point tel comme si mes bras étaient sur le point d'être arrachés. Je finis par réussir à accéder à l'écoute : je la tournais, remplaçais, recherchais le bout de la drosse, tirais à gauche et... enfin je réussis à enrouler le génois. Bon sang !

Le retour à la marina. Le moteur, le tour de chat, le bateau qui tourne sur lui-même nous permet de faire l'exercice de préparatifs d'arriver à quai, mettre les pare-battage (défenses), les amarres, les indications à

donner pour l'arrivée. Un souper, penser à voir le lendemain d'autres voiles que l'ancien propriétaire lui avait laissés, elles pourraient remplacer le génois mis en mille morceaux...

La nuit à bord. Mon stagiaire me laisse à bord et va coucher chez lui : il ne peut pas passer la nuit sur le bateau, car l'ancien propriétaire amenait ses chiens à bord et il est allergique. Je fus alors seul pour la nuit. Il me rejoindrait le lendemain matin pour le petit déjeuner... Quoi de plus paisible qu'être seul à bord d'un bateau, bien amarré à quai, vent léger, pluie légère, la cabine étanche, une douce humidité, mais... L'espace sur un bateau de vingt-sept pieds, roue et manœuvres au cockpit, chariots d'écoute de grand-voile dans le milieu de la place, winch d'écoutes et de drisses bien présentes, mais encombrantes... des steppettes, des manœuvres difficiles, on s'accrochait partout. C'était mes premières constatations entre les différents bateaux de ma vie sur lesquels il y avait de la place pour travailler. Et maintenant, l'espace de paille : le patron

m'avait réservé la couchette en V, à l'avant du bateau. Tout prêt de la toilette : c'est pratique pour un vieux de mon âge. Comment y accéder, quelques obstacles : cloison en bas qui me forçait de bien surveiller mes déplacements de pieds, la hauteur sous barrot me forçait de me tordre le haut du corps... J'ai réussi.

Je me suis endormi, mon partenaire habituel pour passer mes nuits, mon Walkman, question d'occuper mon esprit. Je me suis réveillé au moins neuf fois : prostate oblige, des déplacements... Je sortais la tête la première, me retenant sur les parois, forçant comme un déchaîné pour éviter de tomber la face au plancher. D'autres essais : les pieds les premiers, guère mieux. Retour au sommeil, ne me souvenant plus laquelle des façons était la meilleure. Bon ! La nuit passa, à forcer comme un forcené un peu ébranlé... Mon acolyte arrivé, le petit déjeuner, un bon café et le début des travaux. D'abord enlever le génois défoncé, trouver une autre voile laissée par l'ancien propriétaire. Eurêka, elle

était en meilleur état. Travailler la grand-voile pour qu'elle puisse monter convenablement : du WD40, pour que le guindant puisse coulisser dans l'engoujure du mât. Une brève sortie, quelques manœuvres et... Ce fut un week-end fatiguant, mais en bonne compagnie. J'avais voulu faire un dernier tour de piste comme dit la chanson... Épilogue. Oui ! Il y en a un.

Fatigue durant les jours suivants, puis douleurs musculaires, malaise au niveau de cette maudite clavicule qui avait été brisée, il y a vingt ans; difficultés de dormir, douleurs aux jambes, inconfort dans mon lit et j'en passe... Difficiles, mes marches du matin. C'est ce maudit printemps de fou, la pluie, le froid, c'est mon lit... Une semaine, une autre, je prends rendez-vous chez la physiothérapeute du coin. Mais monsieur, vous avez abusé de vos muscles dans des conditions difficiles. Petit traitement, des exercices à faire pour replacer mes muscles. Je me sentais un peu mieux, mais... J'aurais dû communiquer avec le conjoint de ma

filles... UN VRAI PHYSIO.

Je suis un vieux fou !

— Et moi, Nicole, sa conjointe : « *tout à fait d'accord !* ».

### **Nouveau lit matrimonial**

Mon aventure qui m'a plongé dans un profond malaise de musculature m'a fait réfléchir, avec l'aide de Nicole que mon lit était passé dû; pourtant, il m'avait bien servi. Un peu mou, un peu bas, assez difficile de me sortir du lit. En fait, au lieu de descendre de mon lit, je m'éreintais à monter au niveau du plancher. Les douleurs occasionnées par ma virée en bateau, un peu épique, devenaient de plus en plus difficiles à gérer. Nicole m'avait pourtant dit depuis quelque temps, cinq ou six ans peut-être, qu'elle avait mal au dos. Pourtant moi, je n'avais pas vraiment mal, du moins avant ma mésaventure. Un petit historique, au moment de mon divorce, il y a plus de trente ans, il fit partie des chicanes : « j'vais partir avec le lit — Non c'est mon lit ! — Que ton nouveau chum t'en achète un ! »

J'ai donc gardé de lit, encore en forme après

vingt-cinq ans de mariage, bien utilisé, de bons ébats, trois enfants, quelques gambades durant ma période de célibat, quelques femmes invitées, de tailles et de poids différents de quoi revivre ma jeunesse... Quand Nicole est arrivée dans ma vie, on ne se rendait guère compte que le matelas avait quelques faiblesses. Il s'agissait de nous y rejoindre (demi-étage au-dessus du boudoir) par une échelle de meunier. Nous étions très fringants, ce n'était pas ces détails à peine perceptibles qui nous arrêtaient. Bon an, mal an, le temps passa. Mais aujourd'hui, mes douleurs de capitaine magané m'ont mis devant une réalité. Quelques calculs, l'année de l'achat, je me suis souvenu... L'acquisition de la maison de Léry, 1964 et nous étions en 2019. Alors, il ne me dit rien qui vaille ce lit qui avait pris un air japonais. Quand on se couche, on descend dans le lit, quand on se lève, on monte au plancher. Pas évident de remonter surtout quand on s'est amusé à faire des virées dangereuses qui malmènent; surtout que le matelas avait un peu perdu de sa fermeté. Nous sommes donc partis acheter

un nouveau lit. Et puis : quand on se couche, on monte dans le lit, quand on se lève, on descend du lit. Cette année-là j'ai pu skier avec mon fils sur mes montagnes préférées : Bromont, le Massif de Charlevoix, Mont-Tremblant, également accompagné de mon amie Paulette. Ce fut un bel hiver.

### **Le temps d'une autre saison de ski, mais...**

Je pourrais encore aller pratiquer ce sport; l'école de voile était du passé, Le Roi-Soleil avait été cédé à un organisme qui s'occupait de jeunes en difficulté; tranquillement mes quatre-vingts ans me rejoignaient. Stéphane vient me chercher pour aller skier à Bromont, c'est le jour de Noël. Ce sera un grand moment : je n'ai pas glissé la dernière saison à cause de la pandémie. Nicole m'a fait un lunch, d'habitude c'est moi qui le fais. L'année précédente, je n'ai fait qu'une tentative qui n'avait pas été une réussite : je m'étais blessé à la hanche en tombant sur le chemin glacé du domaine. Je suis fier de cette invitation; je sais que je suis remis de mes blessures.

Physiothérapie de mon ami Stéphan Croteau, exercices, vélo durant l'été, vélo stationnaire durant l'automne, marche tous les jours. Je me prépare : l'équipement, essayer mes vêtements, chausser mes bottes de ski dans le salon, tout fin prêt pour Bromont. Je suis heureux ! Je débute dans la petite pente des enfants : je suis inquiet, l'année précédente je n'en avais pas fait à cause de la pandémie. Le tapis roulant pour monter cette piste; je regarde la côte, me prépare à m'y engager, panique ! Je suis incapable de descendre; incapable de faire du chasse-neige; non ! Ça ne tourne pas, je n'ai pas d'équilibre, pas de flexibilité dans les genoux. Stéphane me suit de près. J'arrive de peine et de misère, je réussis à descendre cette petite descente et à m'asseoir à une table à pique-nique. Que se passe-t-il ? Je regarde les pentes, celles que je descendais toute la journée; les dameuses que je suivais, les pentes d'experts. Mes journées au Massif de Charlevoix, au Mont-Blanc, au Mont-Tremblant une deuxième tentative :

Stéphane me suit de près, m'encourage. Pas plus ! Et si nous mangions ? Ça tourne dans ma tête. Je me rencontre que c'est là que je suis rendu. « Merci, Stéphane, d'être avec moi en ce moment. Tu étais avec moi il y a une quinzaine d'années quand je me suis remis au ski. J'ai passé de merveilleux moments. Je n'aurais pas voulu être seul pour franchir cette difficulté : je ne suis plus capable de skier ». Je reviens à la maison, je vais m'étendre dans mon lit, je m'endors. Le printemps reviendra, je referai du vélo, des marches...

### **L'été est revenu**

Ce matin, je me suis levé, j'ai déjeuné comme d'habitude depuis des lunes, pour ne pas dire, depuis quasi un siècle: céréales, banane, cerises... Œuf poché, sur toast; déjeuner préféré de mon père; tant qu'à faire renaître les souvenirs : comme je le fais souvent... j'ai pris les ustensiles qui me restent du panier à pique-nique que nous utilisions quand les enfants étaient petits,

quels moments de bonheur avec Franco et les enfants ! Une belle journée ensoleillée, je viens de faire deux fois le tour du domaine à vélo. Nicole n'est pas venue avec moi : elle trouvait qu'il faisait trop chaud. La première rue, je suis passé devant la maison de Raymond et Yvonne, ils étaient absents. La deuxième rue, d'abord devant chez Jean qui voit à la correction de mes textes; il était à travailler sur son terrain, un bref salut... J'ai croisé la petite femme au chien, mais je ne me suis pas arrêté, comme j'en ai l'habitude; elle avait un petit air triste. La belle dame qui tricote n'est pas assise à la place où habituellement elle s'adonne à son passe-temps. La dernière fois que je l'ai vue, elle était au bord du lac. C'était assez tôt le matin, elle avait une superbe grande robe qui lui allait à merveille... Toilette blanche, garnie d'appliquées noires; de quoi poser pour une revue de mode. Je lui avais dit « Vous vous êtes mise très belle pour faire votre salut au soleil ce matin » et elle, de répondre « Des amis doivent venir me saluer en kayak ».

Hélène, la secrétaire de l'école, dans la 3<sup>e</sup> rue, l'ancienne secrétaire de l'École Marguerite-Bourgeoys ne travaillait pas à son jardin. Je venais de croiser son mari, Robert; il était à vélo. Paulette, ma copine de ski, était déjà partie de chez elle; était-elle à vélo? Gilles travaillait à sa maison, type précieux et d'une grande gentillesse; il nous effectue des travaux à la maison.

Je laisse mon vélo à la maison, cadénassé au poteau de la lumière de nuit devant notre maison. Je me rends au bord du lac, prends ma chaise habituelle. La brise est fraîche; je me sens bien. Je me souviens de ma belle soirée de la veille : Nicole et moi avons fait l'amour. Un petit voilier, caché du vent derrière l'île se prépare à partir. Bien des images me reviennent; c'était l'endroit où Franco et moi allions passer nos nuits d'amour à bord de L'Embardée. Ce sont peut-être eux aussi, des amoureux qui... Leurs voiles sont hissées, l'ancre est levée. Ils s'engagent dans le passage qui les mènera à de meilleures profondeurs. Je regarde au

large, un bateau commercial, il arbore un pavillon allemand. Les images remontent de notre week-end à Munich en Allemagne pour l'Oktoberfest avec nos collègues de l'école de Lahr. De petites chambres tout le tour de la pièce. Un couple sort d'une des pièces un autre y entre; les Lausbuba entament des chansons d'occasion; tout le monde chante... L'apparition des journées passées sur le lac Saint-Louis. Franco et moi étions heureux.

Je vois l'église de Notre-Dame-de-l'Île-Perrot, là où nous avons mouillé avec un groupe de voiliers pour la nuit du samedi à dimanche; je nous vois participer à cette course de voiliers. Le départ de la course avait lieu à partir du quai de Pointe-Claire : deux jours sur le lac; une douzaine de voiliers, certains capitaines connus du temps que le Capitaine Nemo, était à ce club de voile de la rive gauche, à la Pointe-Claire du lac Saint-Louis. Coups de canon, la compétition était lancée; nous avons prévu la bouffe pour les deux jours. En soirée nous nous étions retrouvés sur le quai Brideloup, au pied du

site patrimonial de l'église Sainte-Jeanne-de-Chantal à L'Île-Perrot le plaisir de danser et de boire quelques bières.

Les images changent : mon père est assis sur la rambarde de mon voilier; il me parle « Tu n'as qu'à observer les couleurs de l'eau; surveilles les traces plus sombres et suis-les, tu ne t'échoueras jamais; c'est toujours comme ça dans la vie ». Mon esprit s'évade je suis encore à bord de L'Embardée, la brise me caresse, le voilier gîte, ma compagne exécute les manœuvres... Le ciel est bleu, un peu d'embruns nous rafraîchissent. Franco, comme souvent, vient d'enlever le haut de son maillot. Je suis maintenant seul sur mon bateau; j'ai bien dormi et prends mon petit déjeuner... Je pense aux beaux moments de ma vie. Je tape sur le baromètre, écoute la météo; belle journée en perspective...

Je suis projeté au lac Champlain sur La Marotte, je navigue au large de l'île Valcour. Ce ne sont pas les voiliers habituels; je suis propulsé dans le temps. J'entends des canons, certains bateaux sont en feu. Et puis, me voilà

à bord du Roi-Soleil, je navigue en mer, Nicole est avec moi, le vent est bon. J'aperçois au loin un voilier que je semble connaître... j'ai de la difficulté à le rejoindre... C'est le Capitaine Nemo, le voilier de mon enfance; j'aperçois mes parents, Juliette et Henri. Je veux leur présenter Nicole. Que je suis heureux avec elle ! Je veux leur dire que mes enfants sont adultes, qu'ils ont des enfants, qu'ils sont des êtres responsables et heureux; je n'arrive pas à les rejoindre... « Ouija est-tu là ? » Tout autour de la table; il se manifeste, les amis crient de peur en voyant le guéridon bouger. Je me retrouve à Saint-Barthélemy, le feu vient de se déclarer à bord, Nicole et moi sautons à la flotte. Des chiens me courent après; ils me mordent les mollets ! Je suis projeté sur les pistes de skis de fond des Laurentides, je suis parti pour quelques jours, je dois me trouver une auberge pour m'accueillir; sac à dos; j'avais l'habitude de suivre Franco. Elle était tellement agréable à suivre, source d'inspiration; l'image s'estompe... Surviennent les bruits de l'atelier

de vitrail, Nicole coupe et meule ses pièces. Elle vient de livrer plus de soixante œuvres qui sont vouées à être données à des profs comme cadeau de retraite. Nous roulons à bicyclette au Portugal... Nous sommes perdus, mais c'est super beau une grande côte à descendre; la vitesse est excessive un virage raté, et... À bord du voilier de Jean-Louis, *L'Intracoastal*, il fait froid; il faut trouver une marina : douches chaudes... Les images deviennent de plus en plus floues... Je me revois avec Franco et Stéphane; nous sommes dans les Rocheuses américaines, campés le long d'une petite rivière agitée; nous sommes en très haute altitude. À la tombée du jour, l'eau est chaude, le travail d'un soleil radieux. Les nuits sont froides, nous couchons Stéphane entre nous deux pour le garder au chaud dans notre sac de couchage. Pas de baignade le matin, l'eau est glacée. Je me vois descendre une rivière des montagnes Rocheuses dans mon kayak gonflable; j'avais demandé à Franco de venir me chercher à une dizaine de kilomètres en aval; belle descente. Un homme me fait

signe de m'approcher de la rive; c'est Toussaint Charbonneau, un vieux cousin, celui qui a montré le chemin à Lewis & Clarke pour la découverte de l'Ouest américain; il me crie de ne pas continuer à descendre, « la rivière va rentrer sous terre! ». Il accroche mon embarcation, il la tire à la berge et me dit « Mon homme, tu vois, ces belles montagnes, leurs belles formes; c'est à cause d'elles que j'ai décidé de leur donner le nom de *Grand Teton*. Profite de la vie! Et de tout ce qui ressemble à ces chaînes de montagnes; et si tu es un marin, n'oublie pas les sirènes... ».

Les images se compilent, mais elles deviennent de moins en moins précises. Je suis en ski au Massif de Charlevoix, la neige est belle, le soleil est radieux, la brise est fraîche : Paulette est devant moi. J'essaye de la rejoindre. Je n'ai qu'à suivre ses traces, la piste, la Skinusite, longe le fleuve. La montagne, j'ai l'impression que la montagne va se déverser dans le fleuve. Le cargo qui remonte l'estuaire sillonne les blocs de glace. Une brise soudaine fait lever la neige, je ne vois plus ma compagne

de ski, je ne vois plus rien...

Je revois le lac devant moi, le coucher de soleil bientôt. D'autres images me reviennent...

Je revois le Capitaine Nemo, cette fois-ci je le rejoins. « Embarque et viens avec nous, Nicole et ceux qui t'aiment viendront nous rejoindre sur ce grand voilier qui navigue sur la mer infinie. Il restera de toi, ce que tu as offert...

».

Je vous laisse avec cette chanson de  
Charlebois...

[...]

*Souris, prie  
pour moi Et  
continue à  
rire*

*De ce qui nous faisait rire ensemble*

*Ne pleure pas si tu m'aimes  
Et donne-moi le nom que tu m'as  
toujours donné*

*Je suis moi et tu es toi  
Ce qu'on a été l'un  
pour l'autre Nous le  
sommes toujours*

*Toujours*

*Toujo*

*urs*

*Toujo*

*urs*

LES DEUX PIEDS SUR LE PONT

*La mort n'est  
rien Tu vois,  
tout est bien  
Tu retrouveras  
mon cœur Essuie  
tes larmes*

*Et ne pleure pas si tu m'aimes  
Je suis seulement passé de l'autre côté*

*Pense à  
moi Souris,  
prie pour moi  
Et continue à rire  
[...]*

Extrait de *Ne pleure pas si tu m'aimes*

Parole: *Saint Augustin*; Musique:  
*Robert Charlebois Tout est bien,*

2010

**Ce livre a été revu et  
corrigé** par Arnold McRae

## **AUTRES PRODUCTIONS**

### **Naufrage à Gustavia : une histoire vécue**

Louis Charbonneau 2011. Éditions

Baico inc., Ottawa Ontario

www.baico.ca ISBN 978-1 -

9268945-07

---

## **NOMBREUX FILMS**

### **La voile, les deux pieds sur le pont**

Cours de voile sur

écran

[www.youtube.com/w](http://www.youtube.com/watch?v=YgqBbIpjZak)

[atch?v=YgqBbIpjZak](http://www.youtube.com/watch?v=YgqBbIpjZak)

[www.youtube.com/w](http://www.youtube.com/w)

[atch?v=YgqBbIpjZak](http://www.youtube.com/watch?v=YgqBbIpjZak)

### **L'Intracoastal Waterway, voie navigable**

2008. L'Intracoastal Waterway est une voie

navigable le long de la côte est des États-

Unis, à partir de la baie de Chesapeake

jusqu'à la Floride.

Le document porte sur quelques plaisanciers

(Plaisir ou corvée)

[www.youtube.com/watch?v=kTFyOsQsGdM](http://www.youtube.com/watch?v=kTFyOsQsGdM)

### **Les Pays de la Loire**

[www.youtube.com/watch?v=42oV1hUI0n4](http://www.youtube.com/watch?v=42oV1hUI0n4)

### **Une chasse aux images sur le Canal du Midi**

[www.youtube.com/watch?v=cBdBI4xVlfg](http://www.youtube.com/watch?v=cBdBI4xVlfg)

### **Nicole Barry, artiste – L’art du vitrail**

[www.youtube.com/watch?v=qv-MnNFDKhQ](http://www.youtube.com/watch?v=qv-MnNFDKhQ)

### **Évasion au Honduras**

2007. Film documentaire sur la partie continentale du Honduras.

Bon document pour préparer un voyage au Honduras.

[www.voileevasion.qc.ca/evasion\\_honduras.htm](http://www.voileevasion.qc.ca/evasion_honduras.htm)

### **Un clin d'oeil d'Alérgia 2**

2006 (film d'aventure au long cours) 1 heure, plus les bonis.

Un film de 57 minutes sur la vie de Marianne et Gaétan à bord de leur voilier.

[www.voileevasion.qc.ca/la\\_voile\\_revue\\_electronique/alegria\\_aux\\_iles\\_de\\_las\\_bayas.htm](http://www.voileevasion.qc.ca/la_voile_revue_electronique/alegria_aux_iles_de_las_bayas.htm)

### **Alegria II in the Bay Islands, Honduras**

2007 (English version) : Nicole and I wanted to make a film about their adventure. We joined Gaétan and Marianne on Alegria II

[www.voileevasion.qc.ca/sailing\\_alegria\\_1](http://www.voileevasion.qc.ca/sailing_alegria_1)

[1\\_in\\_honduras\\_bay\\_islands.htm](#)

---

**Plusieurs articles dans la revue « La Presse nautique » de 2004 à 2016.**

[www.pressenautique.ca](http://www.pressenautique.ca)

---

**SITE INTERNET**

[www.voileevasion.qc.ca](http://www.voileevasion.qc.ca)

---

*Merci à mon ami Jean Laliberté pour l'aide à la correction des premières épreuves.*

MERCI À LA VIE  
DE S'ÊTRE LAISSÉE MORDRE À  
PLEINES DENTS

**437 pages en comprenant les pages de photos**

MERCI À LA VIE  
DE S'ÊTRE LAISSÉE MORDRE À  
PLEINES DENTS

*Pour connaître la vie trépidante de l'auteur, lisez la biographie de Louis Charbonneau*

Pour lire sa biographie gratuitement :

<http://voileevasion.qc.ca/Biographie/Les%20deux%20pieds%20sur%20le%20pont.pdf>

## **Louis a été également reconnu comme cinéaste**

**Autres liens pour accéder à certains films**, Louis a produit plusieurs films de qualité broadcaste

### **Liste de ces films .....**

La voile, les deux pieds sur le pont" cours de voile complet

<https://www.youtube.com/watch?v=YgqBbIpjZak>

**Un clin d'oeil d'Alérgia 2" 2006** (film d'aventure au long cours) 1 heure,

Un film de 57 minutes sur la vie de Marianne et Gaétan à bord de leur voilier: une parenthèse est ouverte sur une toute petite étape de leur grand périple.

<https://www.youtube.com/watch?v=JpY5NwmI2BI>

**"Une chasse aux images sur le canal du Midi" 2007** (Dans la série : redécouvrir la France par ses fleuves et rivières)

<https://www.youtube.com/watch?v=cBdB14xVlfg>

**Les Pays de la Loire** Dans la série redécouvrir la France par ses fleuves et rivières

<https://www.youtube.com/watch?v=42oV1hUI0n4>

**"L'Intracoastal Waterway, voie navigable" ...2008** "L'Intracoastal Waterway est une voie navigable le long de la côte est des États-Unis, à partir de la baie de Chesapeake jusqu'à la Floride. Le document porte sur quelques plaisanciers ...  
<https://www.youtube.com/watch?v=kTFyOsQsGdM>

**Les Pays de la Loire** Dans la série redécouvrir la France par ses fleuves et rivières  
<https://www.youtube.com/watch?v=42oV1hUI0n4>

**"L'Intracoastal Waterway, voie navigable...2008** "L'Intracoastal Waterway est une voie navigable le long de la côte est des États-Unis, à partir de la baie de Chesapeake jusqu'à la Floride. Le document porte sur quelques plaisanciers ...  
<https://www.youtube.com/watch?v=kTFyOsQsGdM>

**"Évasion au Honduras" 2007** : film documentaire sur le Honduras, partie continentale. Bon document pour préparer un voyage au Honduras.  
Vie chez le paysan, ... Escalade en montagne et forêt tropicale,... les Garifuna, .... Randonnée en Cayoco, ... le jardin botanique de Lancetilla, ... La découverte du Honduras.

**\*\*\*Un film tout à fait spécial sur l'art du vitrail\*\*\*** Nicole, sa compagne de vie depuis plus de 25 ans, explique comment l'artiste vitrail, s'y prend pour créer ses oeuvres  
<https://www.youtube.com/watch?v=qv-MnNFDKhQ>

## **Louis a été reconnu comme cinéaste**



**Liens pour accéder à certains films,** Louis a produit plusieurs films de qualité broadcaste

**Liste de ces films .....**

La voile, les deux pieds sur le pont" cours de voile complet

<https://www.youtube.com/watch?v=YggBbIpjZak>

Un clin d'oeil d'Alégria 2" 2006 (film d'aventure au long cours) 1 heure,

Un film de 57 minutes sur la vie de Marianne et Gaétan à bord de leur voilier: une parenthèse est ouverte sur une toute petite étape de leur grand périple.

<https://www.youtube.com/watch?v=JpY5NwmI2BI>

"Une chasse aux images sur le canal du Midi" 2007 (Dans la série : redécouvrir la France par ses fleuves et rivières)

<https://www.youtube.com/watch?v=cBdB14xVlfg>

Les Pays de la Loire Dans la série redécouvrir la France par ses fleuves et rivières

<https://www.youtube.com/watch?v=42oV1hUI0n4>

"L'Intracoastal Waterway, voie navigable"...2008 "L'Intracoastal Waterway est une voie navigable le long de la côte est des États-Unis, à partir de la baie de Chesapeake jusqu'à la Floride. Le document porte sur quelques plaisanciers ...

<https://www.youtube.com/watch?v=kTFyOsQsGdM>

Les Pays de la Loire Dans la série redécouvrir la France par ses fleuves et rivières

<https://www.youtube.com/watch?v=42oV1hUI0n4>

"L'Intracoastal Waterway, voie navigable"...2008 "L'Intracoastal Waterway est une voie navigable le long de la côte est des États-Unis, à partir de la baie de Chesapeake jusqu'à la Floride. Le document porte sur quelques plaisanciers ...

<https://www.youtube.com/watch?v=kTFyOsQsGdM>

"Évasion au Honduras" 2007 : film documentaire sur le Honduras, partie continentale. Bon document pour préparer un voyage au Honduras.

Vie chez le paysan, ... Escalade en montagne et forêt tropicale... les Garifuna, .... randonnée en Cayoco, ... le jardin botanique de Lancetilla, ... La découverte du Honduras.

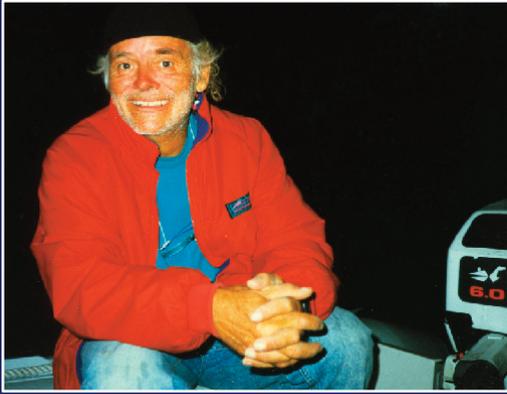
\*\*\*Un film tout à fait spécial sur l'art du vitrail\*\*\* Nicole, sa compagne de vie depuis plus de 25 ans, explique comment l'artiste vitrail, s'y prend pour créer ses oeuvres

<https://www.youtube.com/watch?v=qv-MnNFDKhQ>



*Achévé d'imprimer au Québec  
(Canada), en avril 2022,  
sur les presses de  
Groupe Chicoine.*





Né d'une famille aimante et ouverte aux aventures, Louis Charbonneau se dirigea dès sa jeunesse sur une voie pleine de surprises. Peu studieux, il a, malgré tout, réussi à devenir un enseignant en géographie à différents niveaux. Il a eu la chance d'enseigner en Allemagne pendant trois ans, accompagné de sa femme et de ses trois enfants; ce qui a permis à cette petite famille de découvrir beaucoup de coins d'Europe. Le goût de l'aventure le poussa à créer une école de voile et une

